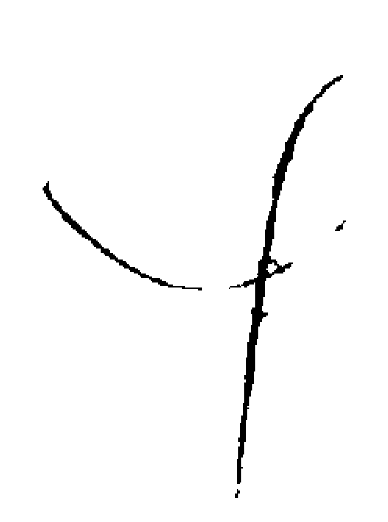


Les femmes illustres de l'Europe / par Mme la Ctesse Drohojowska,...



LES

FEMMES ILLUSTRES

DE L'EUROPE

PARIS. — IMPRIMERIE D'E. DUVERGER,

6, RUE DE VERNEUIL.

LES

FEMMES ILLUSTRES

DE L'EUROPE

PAR

MADAME LA COMTESSE DROHOJOWSKA

NÉE SYMON DE LATREICHE

AUTEUR

des *Femmes illustres de la France*,
de l'*Histoire de l'Algérie racontée à la jeunesse*, ouvrage couronné d'une médaille d'argent,
et Directrice du journal *l'Ami des jeunes filles* ;

ILLUSTRÉES DE DESSINS

DE MM. JULES DAVID ET RAUNHEIM



PARIS

P.-C. LEHUBY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

55, RUE DE SEINE, F.-S.-G.

INTRODUCTION.

Lorsque, emporté vers ses destinées éternelles, le monde se précipite sans relâche à la poursuite d'un progrès qu'il devine, qu'il sent vrai et possible, mais dont son orgueilleuse présomption ne peut déterminer le développement précis, l'humanité, ainsi que le prétend une classe nombreuse de philosophes, est-elle entraînée par une volonté supérieure et fatale, dont l'action, marquée d'avance dans chacun de ses détails, ne peut recevoir ni modification ni entraves?

Telle est la question palpitante que soulèvent autour de nous les enseignements de cette funeste doctrine de la fatalité, que l'Orient à laissée déborder jusqu'à nos rives chrétiennes.

Il est bien vrai que le monde ne saurait s'écarter des voies providentielles qui lui sont tracées; mais il est vrai aussi que, tout en obéissant au doigt de Dieu, chaque homme conserve son libre arbitre, c'est-à-dire son droit de résistance ou d'obéissance volontaire. L'homme ne peut certes pas enchaîner

les événements, ou les plier toujours au gré de sa volonté; mais cette volonté elle-même, il la conserve en toute circonstance, libre, intacte et bien à lui. C'est là son plus noble privilége; c'est ce qui le rapproche de Dieu, et le fait maître et roi de la création.

De cette prérogative éclatante du libre arbitre, résulte le pouvoir, la force de la volonté humaine, et par contre-coup le malheur et le danger de lui imprimer une mauvaise direction, de la précipiter dans une fausse voie.

Justement parce que l'action humaine est libre, elle peut s'égarer; et parce qu'elle peut s'égarer, il est nécessaire et urgent de la soumettre à une sage direction, à une influence salutaire, qui puissent, à travers les dangers et les épreuves, la garder et la maintenir.

Mais quelle sera l'autorité assez forte, assez respectée pour asservir la voix des passions et faire triompher le bien dans un cœur où luttent sans relâche de bons et de mauvais instincts? Assurément ce seront les principes inflexibles de la religion et de la morale, lesquels principes ne peuvent être développés que par l'éducation.

C'est ici que commence l'œuvre de la femme. Mission sainte, difficile, dont nul ne niera l'importance et les résultats. La femme, nous l'avons dit déjà, est l'un des instruments les plus actifs employés par le christianisme pour l'éducation et la civilisation du genre humain. Ceci posé, quels mérites et quelle grandeur n'acquiert-elle pas à nos yeux, et par suite quel ne doit pas être le degré de vertu, de science morale qu'elle est destinée à atteindre!

La femme, pour remplir dignement le saint apostolat auquel l'a vouée la Providence, ne saurait méditer trop tôt sur

ses devoirs, sur l'importance de son action dans le monde. On n'exerce avec certitude et bonheur une grande influence morale et religieuse, que lorsque l'on est convaincu de l'existence réelle et de l'utilité incontestable de cette influence.

Démontrer aux jeunes filles les effets et les résultats de l'autorité que leur donnera le titre sacré d'épouses et de mères; les convaincre du rôle actif qu'elles sont appelées à prendre à la marche de l'humanité; d'autre part, grandir et fortifier leur âme par de nobles, de grands exemples: tel est notre but en proposant à leurs méditations la vie des femmes illustres de l'Europe.

Quelques noms qu'on s'attendait, nous a-t-on dit, à trouver sous notre plume, en ont été éloignés. Les uns, ceux que des fautes ou des crimes ont malheureusement immortalisés, nous ont paru plutôt *célèbres* qu'*illustres*, et nous les avons à tout jamais écartés des regards de nos jeunes amies: ils n'eussent point trouvé d'écho dans leur cœur, et rien appris à leur esprit. D'autres, ceux des femmes qui ont partagé glorieusement les grandeurs et la gloire d'une couronne, ont été réservés pour former une galerie à part. D'autres encore, — et nous sommes heureux de répondre par les mots qui vont suivre à un sage reproche adressé aux femmes illustres de la France, — d'autres, ceux de ces douces et pieuses femmes qui ont illustré l'Église de France par leurs vertus et leur dévouement, tels que les Chantal, les Miramion, les Grammont, les d'Aligre, les Lamoignon et tant d'autres, nous avons pensé que pour elles, ces généreuses servantes du ciel, ce n'était pas trop d'un livre spécial et tout entier.

Nous ne reviendrons pas ici sur l'influence de la femme aux différentes époques de la vie du monde. Ce serait répéter

ce que nous avons développé déjà dans l'Introduction de nos *Femmes de la France*, cette influence s'étant montrée partout dans les mêmes proportions, au fur et à mesure des progrès du christianisme et de la civilisation moderne.

Comme notre belle patrie, et, ainsi que je vous le disais naguère, chaque peuple salue et bénit une douce figure apparaissant calme et radieuse, sous la double auréole de chrétienne et de femme, à l'aurore de sa naissance, à la lumière et à la vie du Christ !

Ici c'est la Pologne qui raconte, dans son langage brillamment imagé comme celui de l'Orient, les vertus et la sainte influence de Dombrowna et d'Hedwige.

Là c'est la Russie qui mêle un souvenir vénéré à l'histoire de sa conversion.

Plus près de nous, c'est l'Angleterre qui nous raconte comment Emma apporte sous son ciel brumeux les rayons radieux du soleil de la vérité.

Puis, et à l'unisson, l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, une partie de la Perse, revendiquent les titres de gloire, le droit à l'immortalité de leurs Clothildes !

Si, prenant pour point de départ cette source glorieuse et bénie, nous suivons dans chaque nation moderne le cours des siècles, que de preuves nouvelles et incontestables n'y trouvons-nous pas de l'action exercée par des femmes sur leur bonheur et leur développement !

Telle est l'influence de la femme, cet être faible dont la faiblesse même fait la force. Influence sainte, qui dépose avec l'autorité maternelle les premières notions du bien, les premiers germes de la force morale dans un cœur d'enfant ; qui, grandissant avec ce cœur, dirige le jeune homme en con-

solant les premières souffrances que lui revèle le contact de la vie. Égide protectrice, elle veille sur lui, le suit à travers les vicissitudes du monde, et ne croit son œuvre terminée que lorsqu'une autre tendresse de femme, celle de l'épouse, s'emparant du cœur de ce fils, se substitue à elle pour continuer jusqu'à la tombe cette sainte et glorieuse mission. Une femme répondit avec amour à son premier sourire au berceau ; une femme, tendrement dévouée, recueille en pleurant son dernier soupir sur le seuil de l'éternité.



Mathilde de Toscane.

1110.

LES

FEMMES ILLUSTRES

DE L'EUROPE.

MATHILDE DE TOSCANE

DITE LA GRANDE COMTESSE.

1046—1115.

I.

Non loin de Reggio, sur cette belle et riche terre de Modène, où le ciel est si pur et la vie si facile, s'élevait, au moyen âge, une imposante forteresse dont les créneaux, les remparts, les chaînes et les herses contrastaient fièrement avec le calme et doux sourire de la nature.

Soudain les remparts se couvrent de guerriers, les trompettes font retentir les échos de la plaine, et des feux bril-

lants s'allument sur la plate-forme. Le beffroi gronde dans le donjon seigneurial, et le pèlerin qui passe au loin s'arrête. Inquiet d'abord, bientôt il reprend sa marche, et, se dirigeant vers le vieux manoir :

« Allons, dit-il, où nous appelle la voix de l'allégresse et du bonheur ! »

Et, en vérité, le bon pèlerin ne se trompe pas. C'est, pour le castel du comte Boniface, un grand et joyeux jour que celui qui vient de luire, un jour de précieux souvenir et de joyeux espoir. Réjouissons-nous avec l'heureux père : une fille lui est née, qui sera, lui assurent toutes les prédictions, généreuse et vaillante dame, telle enfin qu'il convient à la noble héritière des margraves de Toscane.

Ne semble-t-il pas que le corps et l'intelligence, chez les femmes surtout, soient soumis à la même influence que les plantes et les fleurs, recevant comme elles une impulsion en rapport avec la force des rayons du soleil ? Née et développée sous un beau ciel, la vie est plus active; plus rapide en quelque sorte, elle s'épanouit et mûrit plus promptement. Une ardente et énergique nature comme celle de Mathilde ne pouvait se dérober à cette influence; plus que toute autre, au contraire, elle devait s'en ressentir. Aussi l'enfant annonça-t-elle bientôt ce que serait la femme, et ce jeune cœur vit-il se développer presque simultanément les plus brillantes qualités.

Mathilde était savante et spirituelle. Elle avait ce tact parfait des femmes supérieures, qui savent juger les choses et apprécier les hommes. Un amour profond et sincère pour la religion, l'instinct de ce qui est juste et bon, un dévouement vrai, la rendaient sévère à elle-même, indulgente à

tous, et faisaient d'elle la meilleure des souveraines, la plus sûre des amies, le défenseur ardent de l'opprimé, en un mot une femme chrétienne par excellence.

Si l'on ajoute à ces vertus une beauté parfaite, les grâces les plus séduisantes, et tout l'attrait du rang et de la fortune, on comprendra combien la jeunesse de Mathilde dut être entourée d'éclat et d'hommages. A peine sortie de l'enfance, elle eut à choisir entre les partis nombreux qui briguaient le bonheur et la gloire de lui donner leur nom. Sa raison la guida seule dans son choix, et elle accepta le moins séduisant entre tous les princes qui sollicitaient sa main, en épousant Godefroy le Bossu, duc de Lorraine, son parent du chef de sa mère.

Cette union ne lui assura-t-elle pas le bonheur qu'elle méritait à si juste titre? ou, ainsi que le prétendent en général les auteurs qui ont écrit sa vie, fut-elle effrayée des rigueurs d'un climat trop septentrional, et ne put-elle se décider à abandonner sa chère Italie? Nul ne le peut dire, et nous aimons mieux croire Mathilde une femme trop véritablement pieuse pour n'avoir point su plier sa vie aux exigences d'un époux, trop énergique pour se laisser guider par une répugnance de lieu ou de climat. Nous n'hésitons donc pas à penser que son amour pour le peuple dont elle allait être la maitresse adorée, le sentiment intime de ses devoirs de souveraine, la guidèrent seuls dans la décision qu'elle prit de demeurer dans ses propres États, éloignée d'un mari avec lequel elle vécut toujours dans les plus affectueuses relations.

On sait combien étaient différents de ceux de notre époque les moyens et l'art de gouverner au moyen âge. On sait que, dans ces siècles où l'abus était toujours près de la force, il

fallait veiller avec soin et par soi-même à la conservation intacte ou plutôt au développement continuel de ses priviléges.

La présence de Mathilde était donc nécessaire à ses sujets; nul n'eût pu la remplacer. Elle avait conscience de sa mission; elle voulut la remplir dans son intégrité la plus parfaite. Son siècle, en lui décernant unanimement le titre glorieux de *grande comtesse*, lui a prouvé, à elle et à la postérité, qu'elle ne s'était pas trompée.

Tout entière à son peuple, dont elle était la mère et l'appui, Mathilde etait destinée à trouver en lui ses joies les plus certaines, le bonheur de sa vie. Dieu lui refusa les joies de la maternité, et c'est sans doute à ce vide du foyer de la famille qu'il faut attribuer l'immense extension que donna la *grande comtesse* aux sentiments d'amour, de protection, d'échange réciproque, qui formaient les bases du contrat féodal.

Sachant manier la lance et l'épée avec autant d'adresse qu'elle mettait de grâce et de talent à parler la langue de la poétique Toscane, on vit maintes fois la fière souveraine diriger elle-même dans la défense et dans l'attaque ses nobles chevaliers et ses fidèles gens d'armes, et c'était merveille alors que son courage, sa prudence et son habileté guerrière. Si la domination normande, si rapide et si promptement établie dans la basse Italie, hésita à s'étendre au delà, certes l'épée de Mathilde, l'éclat de son renom et de ses vertus n'y furent pas étrangers.

Accessible à tous, on la voyait se montrer tour à tour dans chacune de ses bonnes villes, et n'en quitter aucune sans y laisser de touchants regrets, en même temps qu'un long souvenir de grandeur et de clémence.

« Noël! noël à notre mère, acclamait partout le peuple sur son passage; noël! longue vie, gloire et bonheur *à notre grande et illustre comtesse!* »

Et ces cris n'étaient point commandés par la crainte et l'usage; ils s'échappaient de cœurs reconnaissants, et dévoués jusqu'à l'exaltation. L'Italie ne sait ni louer ni aimer à demi.

II.

Deux événements de la vie de Mathilde de Toscane peignent cette vie mieux que ne le saurait faire une longue histoire: son inaltérable amitié pour Grégoire VII, et la pensee d'émancipation temporelle pour le saint-siége, qui guida la donation qu'elle lui fit de ses biens.

Certes, pour que le grand Hildebrand, le moine sévère à l'esprit si vaste et si entreprenant, donnât son amitié, il fallait qu'il se sentît compris; et d'autre part, comprendre d'aussi gigantesques espérances implique nécessairement un esprit, un cœur, une intelligence presqu'à l'unisson de son esprit, de son cœur, de son intelligence.

Quelle profondeur soulève ce simple rapprochement, et à quelle hauteur n'élève-t-il pas le jugement que nous devons porter sur Mathilde? L'amie de l'illustre pape, la protectrice, la bienfaitrice du saint-siége et de ses droits, mérite à juste titre l'honneur d'ouvrir cette nouvelle galerie que nous consacrons à la gloire des femmes illustres de l'Europe; ces titres l'y placeraient encore en première ligne, lors même que ses vertus, ses talents et ses bienfaits comme souveraine ne l'y appelleraient pas d'autre part.

Mais l'Allemagne tremble et s'agite à l'aspect de la violence, de l'audace de l'empereur Henri, pendant que le monde s'incline devant la sainte et mâle énergie du moine Hildebrand, de cet humble religieux, arraché contre son gré aux solitaires méditations des ombrages de Cluny, et lancé par le ciel lui-même au milieu du tumulte du monde, pour combattre les vices des princes, l'orgueil des grands, et réformer les abus de l'Église. Tour à tour simple moine, cardinal et pape, Hildebrand, ou plutôt Grégoire VII, domine son siècle de toute la hauteur de son génie, de tout le poids de sa force et de sa puissance spirituelle. Et cependant un homme lui résiste, un homme ose essayer de la lutte; c'est Henri IV d'Allemagne, oppresseur de ses sujets, détenteur des biens de l'Église, spoliateur de ses priviléges. Henri ne veut point renoncer à des droits prétendus, à des abus iniques, et comme il se heurte contre une volonté aussi immuable que la sienne, il reconnaît la nécessité de céder, ou de résister ouvertement.

Cette guerre impie met tout à feu et à sang dans l'Empire. A la sentence d'excommunication foudroyée contre lui, Henri a répondu par une déposition solennelle du pape et par la nomination d'un anti-pape. Le schisme est dans l'Église.

Seul, le saint-père a conservé le calme et la mansuétude que donne et nourrit la charité. Ainsi, lorsque dans Rome indignée arrive un message de l'empereur, portant en suscription : « Henri, roi, non par usurpation, mais par ordre « de Dieu, à Hildebrand, faux moine et non pape », le messager, poursuivi par le peuple jusqu'au seuil du synode où il se rendait, fut accueilli par la colère du préfet de Rome et de ses soldats, qui tous mettent l'épée à la main, et n'ar-

rêtent leurs coups que parce que Grégoire VII garantit l'Allemand de son propre corps.

L'énergique pontife, après avoir essayé de tous les moyens possibles de conciliation, de douceur et de paix, se décide à frapper un coup décisif. Il se lève devant tous ses ennemis à la fois, en étendant la bulle d'excommunication d'Henri à tous les rebelles de l'Allemagne et de la basse Italie.

La sensation que produisit dans l'univers catholique un semblable événement eut un profond retentissement. Deux factions se formèrent aussitôt.

Certes, Mathilde n'hésita point à entrer dans cette sainte ligue. Le triomphe de la vérité, de l'ordre, de la religion était trop précieux à sa piété, et la défense du pape trop chère à son pieux dévouement.

Les troupes toscanes, le zèle des chevaliers de Mathilde, son concours même, rien ne fut ménagé pour assurer le succès d'une cause aussi sainte. Avant de mériter le titre de bienfaitrice du saint-siége, la *grande comtesse* pouvait revendiquer déjà celui de sa protectrice.

III.

« Le 7 janvier (1077) nous serons à Mantoue, écrivait le « pape aux princes alliés d'Allemagne, et nous n'hésiterons « pas à affronter les dangers, la mort même, s'il est néces- « saire, pour la liberté de l'Église et le bien de l'État! »

Telles étaient en effet ses intentions, lorsqu'un événement inattendu vint traverser ses projets et lui éviter la douleur de voir couler le sang de ses enfants. Comme il traversait la Lombardie, il apprend qu'abandonné, trahi,

repentant peut-être, Henri, sans suite et sans escorte, ne menant avec lui que sa femme et son enfant, vient de traverser les monts, et approche pour solliciter indulgence et pardon.

L'astuce bien connue de l'empereur devait faire craindre un piége. Grégoire VII, qui déjà avait failli être victime à Rome d'un coup de main, se résolut de ne recevoir le coupable qu'à l'abri des solides murailles d'une forteresse amie. Il gagna Canope, et placé ainsi sous la protection de Mathilde, il attendit.

Ce fut alors que se passa l'événement capital de cette longue lutte. Ce fut sous le toit et en présence de la grande comtesse que se deploya l'austère sévérité du pontife pour un repentir, sinon faux, du moins suspect et peu durable. La conscience du pape lui dictait la formule et les rigueurs expiatoires; l'orgueil d'Henri, dominé en ce moment par la nécessité, s'y soumettait, mais non sans en murmurer.

Et lorsque la réconciliation est opérée, quelle joie au vieux castel! Cette soumission, c'est le signe de la paix, le gage du bonheur; c'est le terme de la désunion, la fin du schisme. Comme le cœur exalté et aimant de Mathilde s'abandonne à l'allégresse! comme ses mains habiles tressent avec une sainte ivresse le laurier et le myrte qui doivent orner l'autel du Seigneur! Quelle splendeur dans la petite chapelle seigneuriale! L'or, les diamants, les fleurs et la lumière mêlent leur charme et leur éclat; l'encens de l'Arabie court, autour des colonnes de marbre, en flocons de nuageuse et odorante fumée; des voix presque divines, — l'action de grâce rapproche la terre du ciel, — chantent en langue humaine l'hosanna éternel.

Soudain toutes les voix, tous les fronts s'inclinent : dans toute la splendeur de sa majesté, le souverain pontife vient de monter à l'autel. La foi, le bonheur rayonnent dans son calme et profond regard. Il va célébrer la messe *de bénédiction*, et le monarque hier coupable va aujourd'hui participer à toutes les douceurs du pardon, de la clémence et de l'amour divin.

Mais voici que va s'achever bientôt le saint sacrifice. « Je « veux, dit l'auguste célébrant en élevant la sainte hostie, « je veux que le corps de Notre-Seigneur, que je vais rece- « voir, soit une preuve de mon innocence. Je prie le Tout- « Puissant de dissiper tout soupçon si ma cause est juste, « et de me faire mourir à l'instant si je suis coupable ! » Et partageant l'hostie, il en offre une moitié à Henri.

Alors le regard de Mathilde, qui s'était levé pur et triomphant sur le grand acte qui s'accomplissait à l'autel, se baissa soudain, et se ternit d'une larme d'effroi et de douleur :

« Malheur ! murmura-t-elle en voyant le front de Henri se contracter péniblement et son corps tout entier faire un brusque mouvement, comme pour s'éloigner de la source de la vie et de la miséricorde. Malheur ! car il était coupable et il n'est pas repentant.

Trois jours après, Grégoire VII quittait Canope.

« Comptez toujours sur moi et sur mes hommes d'armes, lui répétait Mathilde en s'agenouillant sous sa dernière bénédiction.

— En aurai-je besoin, maintenant que la paix est faite ?

— Dieu vous entende ! Mais, à tout événement, je me tiendrai prête. »

Le regard pénétrant et profond de Mathilde ne s'était pas

trompé; on sait combien vite Henri jeta loin de lui un masque gênant et abhorré. Bientôt la rupture éclatait...; bientôt la diète de Forchheim donnait la couronne à Rodolphe, duc de Souabe...; bientôt enfin le concours de Mathilde devenait plus nécessaire que jamais.

IV.

Grégoire VII était mort à Salerne. La querelle des investitures s'était calmée. Le triomphe refusé à Grégoire VII vivant, était demeuré à son grand génie : l'autorité de l'Église triomphait, et parmi ses défenseurs, nul n'avait mieux partagé les joies de cette victoire que Mathilde, parce que nul aussi bien qu'elle n'avait attaché à cette cause bénie toute l'ardeur, tout le dévouement de son âme.

Tranquille sur les intérêts du saint-siége, sur les dangers qu'avait courus la foi catholique, Mathilde songea enfin à elle, et, pour la première fois peut-être, elle jeta autour de son trône vide un regard entièrement personnel. Elle était encore jeune; elle avait été épouse sans avoir jamais connu les charmes de la famille; elle sentait le besoin de voir s'animer par une mutuelle affection le foyer domestique. Parmi les nombreux prétendants à sa main, elle choisit Guelphe II. Cette union, formée avec l'agrément et sous les auspices du pape Urbain II, donna à Mathilde tout le bonheur qu'elle ambitonnait, sauf la joie d'être mère, et, comme si sa vie était destinée à éprouver toutes les gloires et toutes les douleurs, son cœur, brisé dans ses liens d'amitié par les malheurs, les souffrances et la mort de Grégoire VII, son cœur

fut brisé aussi dans sa tendresse d'épouse : elle survécut à Guelphe, et alla le pleurer dans un couvent de bénédictines qu'elle avait fondé à Polyrone.

Elle y demeura jusqu'à sa mort.

La Toscane pleura sa bien-aimée souveraine, tout en demeurant fière de sa grande comtesse ; les pauvres et les malheureux regrettèrent une mère toujours ardente à consoler et à soulager, et la chrétienté admira ce dévouement à l'Église, dont la mort elle-même ne pouvait arrêter le cours, mesurer les effets.

Car, ainsi que chacun le sait, une donation solennelle et régulière, faite par Mathilde avant son mariage avec Guelphe II, pendant la vie de Grégoire VII, et confirmée par un testament postérieur, assurait au saint-siége la possession de ses vastes et magnifiques domaines.

C'étaient la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène. C'était une partie de l'Ombrie, le duché de Spolète et tout ce qu'on nomme États de l'Église, depuis Viterbe jusqu'à Orviéto.

Honneur, honneur au glorieux souvenir de Mathilde de Toscane ! Honneur à l'influence qu'elle sut ainsi exercer, non-seulement sur son siècle et sur sa patrie, mais sur tous les siècles à venir et sur cette immense et commune patrie qui ne connaît ni limite ni frontière, ni distinction de races et de langage, vaste et universelle république qu'on nomme avec un pieux orgueil : LA CHRÉTIENTÉ !

ANNE COMNÈNE.

1083 — 1145.

I.

Aux marches du trône est assise une royale fille, aussi célèbre par son savoir, ses talents, sa mâle énergie, que par l'éclat de sa naissance. C'est Anne, la fille d'Alexis Comnène, un des plus grands empereurs qui aient arrêté un instant dans sa décadence le vieil empire romain.

Constantinople entoure d'amour et de respect son glorieux souverain; les nombreux ennemis qui tour à tour se sont déchaînés contre l'empire, ont été vaincus et soumis par la puissance de ses armes; et son génie, toujours actif au sein de la paix, fait régner autour de lui le calme et l'abondance. On vante avec raison sa sobriété, son amour pour les lettres, son affabilité pour le peuple.

« Sa mésintelligence avec les pèlerins armés de l'Occi-« dent » (nul n'ignore les reproches que lui adressent les historiens des croisades) « et la mauvaise foi qu'on lui a re-« prochée, vraisemblablement avec hyperbole, dit un savant « ecclésiastique, ne l'empêchaient pas d'être soumis au saint-« siége. Il envoyait souvent des présents à l'Église romaine, « au Mont-Cassin et jusqu'à Cluny. Il employait régulière-« ment une partie du jour à lire les livres saints et à s'entre-



Anne de Commène.

1118.

« tenir avec de pieux docteurs. Son zèle pour la conversion « des hérétiques allait jusqu'à passer des nuits entières avec « eux, pour les ramener de leurs égarements. »

Tel était le puissant monarque dont la tendresse d'Anne admirait les talents et la gloire à travers le prisme éclatant de l'orgueil filial. Faut-il s'étonner du culte ardent qu'elle voua plus tard à sa mémoire, et des louanges qu'elle prodigua à sa longue carrière?

Anne était, nous l'avons dit, une femme éminemment supérieure, mais de cette supériorité en quelque sorte masculine, qui ne devient une vertu chez une femme que dans certains cas déterminés où le bonheur et le salut d'un peuple tombent entre ses mains.

Or, c'est ce qui jamais ne devait arriver pour la fille des Comnène, quel que fût son propre désir et l'ambitieuse préférence que lui avait accordée sa mère l'impératrice Irène, au détriment de ses frères. Il en résulta que l'amour de la puissance, l'aptitude à l'intrigue, le mépris des dangers et la savante diplomatie d'Anne, loin d'être pour elle et pour l'Empire des éléments de grandeur et de prospérité, se changèrent en ses mains en des fruits de discorde et de guerre civile.

Alexis mourut. Penchée sur son lit funéraire, Irène voulut en vain arracher à sa volonté expirante un arrêt d'exclusion contre ses fils Jean et Isaac, en faveur d'Anne. Le monarque, trop faible pour une lutte ouverte, sourit tristement, en murmurant une pieuse exclamation sur les vanités du monde, et, pendant que l'impératrice cherchait à obtenir une parole plus explicite, il glissait au doigt de Jean, dont la main serrait la sienne, l'anneau impérial.

Jean était brave et hardi : il s'élance hors du palais, se présente aux troupes et au peuple, montre l'anneau paternel, emblème de la puissance souveraine, et d'une voix éclatante, proclame l'auguste volonté qui vient, d'accord avec les lois ordinaires de l'hérédité, de le nommer empereur.

Les acclamations de la foule accueillent le jeune prince, et vont porter jusqu'aux abords de la couche somptueuse où s'achève laborieusement la vie d'Alexis, les hommages rendus à son successeur. Son âme les accueille avec une paternelle allégresse, et, comme si elle n'attendait que la certitude du triomphe de l'élu de son choix, pour quitter la terre, elle rompt ses liens et s'élance à Dieu !

Anne tressaille de colère. Toute philosophe qu'elle soit, la puissance a pour elle des attraits enivrants. Tout admirateur passionnée qu'elle soit de son père, elle ne saurait courber un front résigné sous l'autorité de sa volonté suprême. Les vertus que donne le monde sont impuissantes à dompter la voix de l'ambition; pour lui imposer un joug, il faut cette force surhumaine qui ne s'acquiert qu'au souffle de l'Esprit divin. Anne n'était pas assez fervente chrétienne pour puiser à ces sources bénies.

II.

Voici que dans l'Empire a retenti un cri de guerre, un appel à la violence de toutes les haines, de toutes les passions. Ce cri, deux voix de femmes l'ont laissé échapper ensemble et à l'unisson.

Irène et Anne sont l'âme et le nerf du complot. Le titre sacré de fils et de frère ne peut imposer silence à leur fatale

décision : Jean mourra. La conjuration va éclater, le succès en est certain, lorsque les craintes et les scrupules de Bryennius se dressent tout à coup aux regards d'Anne, indignée de ce qu'elle appelle la lâcheté de son mari.

« Eh quoi ! s'écrie-t-elle. La nature a confondu les sexes, lorsqu'elle m'a unie, moi qui sens dans ma poitrine battre un cœur d'homme, à toi à qui elle n'a donné qu'un cœur de femme ! »

Bryennius courbe le front devant ce violent orage, mais il demeure inflexible : il n'agira pas contre le droit et la conscience.

La vie du nouvel empereur, son trône sont sauvés ; les fils brisés de la conjuration échappent aux mains tremblantes d'Anne ; tout est découvert. A son tour, elle attend un jugement et la mort.

Pendant que Constantinople, justement fière de la grande science de la fille de ses empereurs, se prépare déjà à porter noblement son deuil, voici que Jean jette autour de lui un long et profond regard. Il cherche, parmi ses favoris, celui qu'il fera héritier des titres et de la fortune de sa coupable sœur, et, dans la foule brillante qui se presse à ses pieds, son jugement et son cœur lui désignent le plus vertueux de ses amis, Axuch, esclave d'origine, mais que sa faveur a fait monter jusqu'à lui.

Le faste d'Anne était en rapport avec sa glorieuse naissance : ses trésors étaient incalculables, ses honneurs dignes de son rang. Axuch a le noble courage d'élever son âme au-dessus d'une telle faveur. Il refuse, et ajoute à son refus le courage magnanime d'implorer en faveur de la sœur la clémence du frère.

L'empereur, étonné et touché de tant de vertu, comprend qu'un monarque ne doit point souffrir dans son empire un homme plus vertueux que lui. Il ne se laissera donc point surpasser en magnanimité. Il accorde à Anne une grâce entière et complète, lui rendant en un même jour la vie, la fortune, les honneurs.

Accablé sous le poids de tant de clémence, Anne ne pouvait plus conspirer. Elle renonça au vain éclat de grandeurs trop au-dessous de ce qu'elle avait rêvé pour que son âme y trouvât un charme réel, et s'adonna dès lors exclusivement à ses profondes études. Elle s'éloigna des bruits du monde, s'entoura de calme et de silence, et, tandis que les plaisirs, le tumulte et les passions de la cour venaient éteindre leurs derniers échos aux murs inaccessibles pour eux de son palais, elle voyait chaque jour accourir autour d'elle l'élite des savants de Constantinople, dont elle devenait bientôt, de protectrice et de disciple, la digne émule par son remarquable travail sur la vie de son père.

Cette histoire d'Alexis fut en quelque sorte l'œuvre de sa vie tout entière. Elle versa dans ces brillantes pages tout le feu, toute l'ardeur de son énergique nature.

Alexis avait eu des ennemis et des détracteurs. Il avait été calomnié, et aussi peut-être sa longue vie, pour si glorieuse qu'elle eût été, n'avait-elle pu être exempte de faiblesses et de reproche. La tâche d'un historien contemporain mêlant sa voix aux voix contradictoires qui se croisaient autour de lui, cette tâche, remplie surtout par une plume admiratrice, dévouée, mais, selon toute probabilité, aveugle et partiale, était délicate et difficile. Anne ne se fit pas illusion sur ces difficultés. Elle-même les exprime, en commençant son récit :

« Si je donne des louanges à Alexis, dit-elle, on me soup-
« çonnera de préférer ma propre gloire à la vérité. D'un
« autre côté, si la nécessité du sujet m'oblige à désapprouver
« quelqu'une de ses actions, on m'accusera d'impiété. »

Mais Anne, qui considérait cette vie de son illustre père comme une œuvre, un monument élevé à sa mémoire, ne recula pas devant ces entraves. Son travail a gravé, pour l'immortalité, son nom à côté de celui qu'il a célébré.

Malgré les justes reproches qu'on a portés contre elle, tels que les éloges outrés qu'elle donne à son père, quelques inexactitudes de dates, des parallèles trop fréquents entre les anciens et les modernes, et des détails inutiles et fatigants, cependant il est facile, en lisant l'élégante traduction que nous en a donnée le président Cousin, d'apprécier le mérite et le talent de l'auteur.

III.

A côté de la princesse ambitieuse, sacrifiant froidement la vie de son frère, la paix de l'Empire pour s'élever au trône, il est juste et équitable de placer comme contre-partie le dévouement de la fille pour son père, ses soins et sa tendresse.

Aussi ne croirions-nous point être restés dans notre rôle sévère d'historien impartial, si, avant de terminer cette notice, nous ne montrions à nos jeunes lectrices Anne penchée pendant tout le cours d'une longue maladie sur la douloureuse couche de son père, lui prodiguant tous les soins de la plus vive tendresse, et partageant avec l'impératrice Irène toutes les fatigues, toutes les angoisses que peut inspirer le double amour de fille et d'épouse.

Anne était, dit l'histoire, l'enfant le plus aimé d'Alexis; on peut ajouter qu'elle était aussi celle entre tous qui l'aimait et qui l'appréciait le plus. Chaque ligne de son livre met à nu, souvent à son insu, cette admiration, ce dévouement qui allaient jusqu'à l'exaltation.

Son cœur, égaré un moment par l'entraînement d'une fatale passion, tomba jusqu'au crime; mais rappelé à lui-même par une auguste clémence, il sut se relever jusqu'à la reconnaissance. Essentiellement noble par nature, il ne pouvait être insensible à un noble exemple. En trouvant dans l'âme de son frère une magnanimité si admirable dans le milieu surtout où tous deux vivaient, elle se sentit vaincue, et admira franchement la vertu dans son rival. Il n'est pas sans mérite de porter dignement le poids de la reconnaissance, quand cette reconnaissance porte sur un bienfait qu'on ne méritait pas.

Il est, dans l'ouvrage d'Anne, un point auquel nous n'avons pas encore touché, et que nous déplorons vivement; c'est la tendance de cette princesse à appuyer la jalousie et la rivalité de l'Église de Constantinople contre celle de Rome, rivalité née le jour même du transfert à Constantinople du pouvoir impérial, qui devait dormir si longtemps en une sourde jalousie, et éclater enfin par une scission complète et définitive.

Pourquoi notre plume, qui vantait naguère l'orthodoxie d'Alexis, ne peut-elle rendre à Anne le même témoignage? Pourquoi, au lieu de ces récriminations contre l'autorité de celui qu'elle appelle audacieusement l'évêque de Rome, au lieu de ces diatribes contre un pouvoir saint, et respecté par son père lui-même, diatribes que notre conscience et notre

foi réprouvent et condamnent, ne pouvons-nous saluer et bénir des paroles de paix, d'amour et de concorde? Anne alors serait plus que l'historien d'un puissant monarque : elle eût été un messager de paix, un noble défenseur de l'amour, de la concorde, de la vérité. Son œuvre n'aurait perdu aucun de ses mérites, et aurait gagné une qualité essentielle et seule digne d'envie : elle aurait eu un but, et, sans aucun doute, un résultat grand et utile.

SAINTE CLAIRE.

16 juillet 1194. — 11 aout 1253.

Que pensez-vous qu'elle soit un jour ?

I.

« Que pensez-vous qu'elle soit un jour? » se demandaient avec une pieuse exaltation les membres d'une noble et riche famille, rassemblés autour d'un berceau dans lequel souriait à la vie un enfant qui venait de naître.

Et chaque cœur demandait à Dieu de formuler lui-même une réponse, tellement semblaient grandes et mystérieuses les circonstances qui avaient accompagné l'apparition dans le monde de la fille de l'illustre Favorino et de la pieuse Hortulane. On racontait en effet que sa mère, peu de jours avant sa naissance, et alors qu'accablée sous le poids de la souffrance, elle priait avec larmes aux pieds de Jésus crucifié, avait entendu une voix du ciel qui lui disait : « Ne crains « point, Hortulane; sache qu'avec bonheur tu donneras à « cette terre une pure lumière qui suffira pour en éclairer « les ténèbres! »



Ste Claire.

1212

Et lorque l'enfant était née, ajoutait-on, au lieu des pleurs qui accompagnent l'entrée de chaque humain dans la vallée de l'exil et de la mort, on n'avait recueilli qu'un doux et gracieux sourire sur ses lèvres, « comme pour marquer les « consolations qu'elle devait donner à la religion. »

Déjà sur ce visage à peine accoutumé à la vie, brillait la plus pure beauté; c'étaient bien vraiment les premiers pas sur la terre d'une âme prédestinée du ciel, et l'on avait raison, en toute la ville d'Assise, de répéter avec la famille ravie : « Que pensez-vous qu'elle soit un jour? »

On la présenta au baptême dans cette même cathédrale d'Assise où le séraphique saint François avait été baptisé douze années auparavant. Animée par une céleste prescience, sa mère lui choisit un nom doux et prophétique : elle la nomma *Claire*, c'est-à-dire lumineux. L'avenir ne démentit pas la pénétration maternelle; on sait quelle lumière devaient jeter sur l'Église, et sur le siècle tout entier, les vertus et la vie de la sainte enfant.

La douce piété d'Hortulane, devenue mère après en avoir perdu l'espoir, par un miracle de la miséricorde divine, dirigea les premières pensées, les premières impressions de Claire, et l'enfant, ainsi portée vers Dieu, grandit si rapidement dans les voies de la sainteté et de la grâce, qu'elle dépassa bientôt sa mère elle-même.

Enfant par l'âge, elle était déjà une sainte par l'aptitude de son intelligence aux choses divines et par l'ardeur de son zèle.

Vainement l'opulence, la noblesse, la position sociale de son père appelaient en foule autour d'elle les plaisirs du monde et les séductions du luxe. Insensible à tout ce qui

n'était pas Dieu, Claire dédaignait par instinct tout ce qui appartenait à la terre, et le temps s'écoulait ainsi, apportant à chaque heure un développement à cette âme d'élite. Où donc devait-elle s'arrêter? Au plus haut degré de perfection que puisse atteindre la nature humaine purifiée et grandie par la charité et la pénitence.

Que ne pouvons-nous, chères lectrices, suivre pas à pas la sainte enfant? Que ne pouvons-nous saisir chaque élan de son cœur tout brûlant d'amour pour le divin Maître? Que ne pouvons-nous surtout, en admirant les douces joies qu'elle répand autour d'elle, la patiente bonté avec laquelle elle suit et dirige les premiers pas de ses jeunes sœurs Agnès et Béatrix, acquérir une preuve nouvelle de l'influence de la véritable piété sur le bonheur domestique!

II.

Ainsi s'étaient écoulées quinze années, aussi calmes que pieuses et pures, lorsque sonna pour Claire l'heure de l'épreuve et de la tribulation d'esprit. Sa beauté, son esprit, les grandes richesses de son père avaient fait rêver à sa famille une brillante alliance. En effet, la jeune fille n'avait qu'à fixer son choix entre tout ce que l'Ombrie possédait d'illustres familles.

Chaque jour Favorino pressait une décision. Chaque jour Claire, en éludant doucement une réponse décisive, sentait accroître ses alarmes; car elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ, et elle prévoyait par avance la formelle opposition de sa famille à sa vocation.

Trois ans de cette lutte sourde et inavouée ne lassèrent ni sa constance ni les vœux paternels.

Ce fut alors qu'arriva jusqu'à la demeure de Favorino le bruit et l'éclat des vertus de saint François. Le récit d'un renoncement au monde si admirable enflamma le cœur généreux de la jeune fille. Elle voulut entendre l'éloquent apôtre de la pauvreté, et elle sentit se fixer soudain des désirs jusque-là inquiets et incertains.

Elle alla alors, accompagnée par une pieuse tante, dona Guelfuccio, trouver le saint patriarche, et, lui découvrant toute son âme, elle lui donna à lire dans son cœur comme dans les feuillets d'un livre ouvert. Ce qu'y vit l'œil sûr et éclairé de saint François ne saurait être redit. Le saint n'en fut point d'ailleurs étonné, l'esprit de Dieu le lui ayant révélé.

Cependant les choses du ciel ont besoin de mesure et de prudence; la perfection elle-même ne se reconnaît qu'au contact de l'expérience. Le séraphique amant de la sainte pauvreté feignit de douter de la vocation de Claire :

« Si vous voulez que je croie à vos paroles, lui dit-il, dépouillez-vous de ces riches habits, recouvrez-vous du sac de la pénitence, et parcourez la ville en demandant l'aumône de porte en porte. »

Claire n'hésite pas. Elle échange les vêtements de sa condition contre un affreux cilice qui l'enveloppe tout entière, et va frapper à la demeure du pauvre comme à celle du riche, demandant humblement le pain de la charité. Nul n'a garde de reconnaître la noble fille sous les haillons de la misère; seul, François connaît le secret de l'héroïque mendiante, et, en son cœur, il remercie Dieu d'avoir favorisé la terre d'une vertu aussi parfaite.

III.

Claire est impatiente. Les liens du monde l'oppressent et la meurtrissent; elle a hâte de ne plus vivre que pour Dieu. Après avoir quelque temps reculé l'heure solennelle et bénie de ses pieuses espérances, François, arrivé au samedi qui précède le dimanche des Rameaux, comble enfin tous ses vœux :

« Demain, lui dit-il, soignez votre parure comme le fait une fiancée prête à s'agenouiller devant l'autel; assistez aux offices du jour au milieu de votre famille, et quand sera venue la nuit, quittez en silence la demeure de votre père, et venez en la demeure glorieuse de Notre-Dame-des-Anges. Je vous attendrai!...

Grand fut l'étonnement de la pieuse Hortulane en voyant sa fille bien-aimée s'occuper pour la première fois avec une rigoureuse attention et une évidente joie des soins de sa parure. Le cœur de la mère embrassa d'un regard le vaste cercle des suppositions, sans que son œil s'arrêtât sur la seule véritable.

L'église est radieuse de lumière et d'éclat. Le prélat, au pied de l'autel, distribue aux femmes qui l'entourent avec un pieux empressement, les palmes bénies. Seule dans la vaste basilique, Claire, absorbée par les pensées de son âme, reste immobile à sa place. Alors, guidé par l'Esprit saint, le regard du prélat se pose sur elle. Une voix secrète l'anime et le conduit; il traverse la foule, arrive à elle, et, avec un front rayonnant d'une mystérieuse inspiration, lui présente le saint rameau, qu'il accompagne d'une paternelle bénédiction.

Cette palme, cette bénédiction, n'était-ce pas un public et solennel emblème des victoires qu'elle allait remporter sur l'esprit du siècle, et du courage surhumain qu'il lui faudrait déployer?

Le soir, Claire embrasse tendrement ses sœurs, courbe le front sous la bénédiction que chaque jour lui donnaient ses parents, et seule, retirée en sa chambre de jeune fille, elle fait à la hâte les apprêts de sa fuite. Un miracle lui facilite sa sortie, que semblaient devoir entraver les mesures de prudence prises chaque soir par sa famille.

Libre enfin, accompagnée de sa fidèle tante, elle arrive à Notre-Dame-des-Anges. François l'attend sur les marches de l'autel, entouré de ses disciples tenant chacun un flambeau allumé.

Avec une sainte ivresse, Claire se prosterne et échange ses vêtements contre une grossière tunique. Ses beaux cheveux, coupés par une bienheureuse main, tombent au pied des autels, symbole et gage de son entière consécration au Seigneur. Des hymnes d'amour et de reconnaissance font tressaillir les murs sacrés de l'église, et, portés sur les ailes de flamme des saints anges, montent jusqu'au trône éternel de Dieu.

Ce fut au ciel un jour de joyeuse allégresse, et sur la terre un jour d'ineffables bénédictions, que ce lundi saint, 19 mai 1212 : l'institut admirable des *Pauvres Dames* venait de prendre naissance.

IV.

Claire étant la première religieuse de l'ordre de Saint-

François, et aucune maison de *filles mineures* n'étant par conséquent encore établie, son bienheureux père la confia aux soins des religieuses bénédictines de Saint-Paul.

Nous ne dirons ici ni la colère de Favorino, ni ses tentatives violentes pour arracher à la maison des filles du Seigneur la jeune épouse de Jésus-Christ, ni les tribulations, les luttes héroïques qu'eut à soutenir la généreuse Claire, et contre sa tendresse pour ses parents, et contre la violence de leur colère. Nous ne raconterons pas les vertus admirables qui, éclatant simultanément en elle, firent l'admiration et la gloire du monastère de Saint-Paul et de celui des Saints-Anges-du-Panso, où la conduisit bientôt saint François; ce serait dépasser les bornes que nous nous sommes posées. Qu'il nous suffise donc de constater que la ville d'Assise, la famille de Claire elle-même, qui dès l'abord n'avaient pas hésité à taxer de folie son admirable renoncement, et blâmé avec emportement sa conduite, subjuguées par l'éclat de ses vertus, ne tardèrent pas à rendre hommage à son dévouement et à lui accorder la plus éclatante vénération.

Cependant cette vénération se transforma en colère dans le cœur de ses proches, lorsque la jeune et innocente Agnès, sa sœur chérie, avide de suivre des traces aussi glorieuses, abandonna à son tour la demeure paternelle pour venir rejoindre Claire à Saint-Ange-du-Panso.

Agnès, plus jeune de quatre ans que Claire, n'avait pas, pour la défendre et la garder, la même auréole de vertu et de mérites acquis que sa bienheureuse sœur. Aussi la lutte fut-elle plus hardie, plus téméraire. Arrachée à son saint asile, accablée de mauvais traitements, un miracle du ciel put seul l'enlever à ses ravisseurs, et la rendre à Claire et à ses com-

pagnes éplorées. Comme toutes les choses saintes et bénies, c'était au milieu des ronces épineuses de la contradiction que l'institut naissant jetait des racines si profondes et si vigoureuses que l'Église devait se nourrir des fruits de ses rameaux jusqu'aux temps les plus reculés.

V.

Non loin de la ville d'Assise, s'élevaient les murs solitaires d'une antique église dont saint François venait de faire relever les vieilles ruines. On la nommait Saint-Damien; et la mémoire du miracle par lequel la volonté divine avait ordonné au patriarche la reconstruction du saint édifice, la rendait déjà un lieu de vénération et de pieux concours pour les fidèles de l'Ombrie. Ce fut là qu'il établit Claire et sa sœur; ce fut là le berceau de l'ordre des généreuses clarisses.

Bientôt vinrent se grouper autour des deux pieuses vierges, une foule de saintes filles, ardentes à partager leur héroïque renoncement au monde; et l'Italie vit avec étonnement l'élite des jeunes filles de ses plus riches et plus puissantes familles quitter à l'envie le luxe et les plaisirs de la demeure paternelle pour prendre rang parmi les pauvres dames de Saint-François.

Mais si l'amour divin, arrivé au degré de force et d'abnégation où l'avait porté le cœur de Claire, élève la créature jusqu'au trône éternel, il ne faut point croire qu'il détruise et annihile l'amour de la famille. Loin de là; il l'affermit en l'épurant, et en le dégageant des passions et des faiblesses humai-

nes. Telle était la tendresse que Claire et Agnès avaient conservée pour Favorino et Hortulane, que leurs prières les plus ferventes, leurs vœux les plus sincères les accompagnaient sans cesse. Le ciel les entendit. La piété d'Hortulane alla toujours croissant, et l'aveuglement et la colère qui naguère encore guidaient les pas de Favorino vers le monastère de Saint-Paul, firent place à une parfaite soumission aux voies de Dieu.

Souvent Hortulane venait visiter ses filles. Parfois elle se plaignait doucement de vivre ainsi loin de celles qu'elle avait tant aimées.

« Prenez patience, ma mère, lui disait Claire avec un sourire inspiré. Si je vous ai quittée pour embrasser la vie religieuse, c'est pour m'unir ensuite à vous d'une manière plus intime et plus parfaite. Vous aurez, croyez-moi, la consolation de mourir auprès de vos enfants. »

Favorino s'étant endormi du sommeil des justes, cette filiale prophétie ne tarda pas à se réaliser. Hortulane confia l'enfance de Béatrix à son oncle Monaldo, et, se jetant aux pieds du bienheureux patriarche, sollicita et obtint la permission de s'enrôler sous la sainte bannière de Claire, où vint plus tard la rejoindre Béatrix elle-même.

Claire en son âme bénit CELUI qui exauçait ainsi tous les ardents désirs de son cœur, et dès lors sa pensée n'eut plus un seul retour vers le monde. Tout entière à la tâche immense que lui avait confiée la miséricorde céleste, et constamment soumise à la loi de l'obéissance qu'elle avait promis de garder envers son père spirituel, elle mit toute son application à développer son institut en y affermissant de plus en plus l'estime du renoncement et de la pauvreté.

VI.

L'ordre des *Pauvres-Dames* comptait déjà de ferventes et nombreuses maisons dans la plupart des villes de l'Italie, et cependant il n'avait encore aucune règle écrite; la sage direction de saint François et la prudente sollicitude de Claire avaient suffi jusque-là à le diriger et à le conduire dans les voies de la perfection.

Cependant le saint patriarche, sur le point de partir pour sa mission d'Égypte, songea à la nécessité de régulariser les bases de l'institut des filles mineures, et il chargea de ce soin son ami et son disciple le cardinal Hugolin.

Le vénérable Hugolin, après en avoir conféré avec le saint-père, prit pour base de la nouvelle règle celle de saint Benoît, à laquelle il apporta quelques modifications et ajouta l'obligation d'incroyables austerités.

En un point, cependant, il s'écarta de la pensée fondamentale de saint François dans sa création de l'ordre des frères mineurs, qui reposait sur une entière pauvreté; et, songeant combien il pourrait devenir difficile a de pauvres et saintes filles d'attendre toujours le pain de l'aumône pour vivre, il voulut, tout en prescrivant à chacune la pauvreté individuelle la plus complète, que chaque maison pût posséder quelques biens suffisants pour lui assurer au moins une stricte existence. Cette infraction à la règle de saint François ne reçut point l'assentiment de la fervente abbesse de Saint-Damien, dont les humbles sollicitations obtinrent une exception en faveur de son monastère et de ceux des environs d'Assise,

auxquels fut accordé comme une grâce insigne le privilége de ne rien posséder.

A son retour en Italie, non-seulement le séraphique amant de la pauvreté approuva l'opposition de Claire, mais encore, ému avec elle des dangers que venait de courir l'esprit de son ordre, qui était avant toute chose l'amour et la pratique d'une pauvreté absolue, François consentit à donner lui-même une règle à ses filles. Il la calqua sur celle des frères mineurs, et obtint pour elle l'approbation tacite du cardinal Hugolin et du saint-père.

Trois mots, mais trois mots divins, résument et contiennent les douze chapitres de cette règle : Pauvreté ! — Humilité ! — Charité !

Cependant la prudence de Claire, ou plutôt, pour parler le sublime langage d'un illustre pontife, la prudence de cette *douce princesse de la pauvreté,* s'alarmait justement à la pensée que la règle des pauvres dames n'était point encore ratifiée par l'adhésion de l'Église et la sanction du souverain pontife. La crainte qu'on ne voulût en retrancher plus tard la sainte pauvreté inquiétait son âme généreuse, et, avec plus d'ardeur que le monde n'en met à amasser les trésors de l'opulence, elle aspirait au droit de pouvoir les rejeter tous. Cette crainte devait être l'épreuve la plus pénible de sa vie de pénitence et de mortification. Le bref qui lui assura ce spirituel privilége devait venir la rassurer seulement sur son lit de mort.

En l'attendant, Claire eut à supporter bien des luttes et des appréhensions. Le pieux Hugolin lui-même, appelé à occuper le trône de saint Pierre sous le nom de Grégoire IX, combattit de tout le pouvoir de la persuasion le désintéres-

sement de la sainte. Innocent IV, après lui, chercha à la convaincre.

On raconte à ce sujet qu'accablée sous le poids de longues et douloureuses infirmités, clouée sur un dur grabat, et espérant de jour en jour l'heure de l'eternité, Claire reçut la visite du saint pontife. Après avoir demandé comme première faveur une absolution plénière, que le vénérable pontife lui accorda avec des larmes d'admiration et de douce joie, il lui fut offert le choix d'un don pour son ordre.

Alors la sainte, le front rayonnant d'un indicible enthousiasme, se soulève avec effort, et, attachant sur le ministre du Dieu d'amour un éloquent regard : « Saint Père, s'écria-t-elle, la faveur ineffable, le don le plus précieux que puissent vous demander vos indignes servantes, c'est le privilége de la pauvreté. »

Et le pape, éclairé par un rayon de la divine lumière, s'inclina sous la volonté de la mourante : « Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, ma sœur, » répondit-il d'une voix convaincue.

Quelques jours plus tard, arrivait à Saint-Damien un bref explicite. Désormais, la tâche de Claire était accomplie; rien ne pouvait plus retarder sa réunion avec son Dieu. Agnès, accourue de Florence, où elle venait de fonder une maison célèbre, était auprès d'elle. « Ne pleurez pas, ma sœur, lui disait doucement Claire. Les jours de la terre passeront pour vous comme ils ont passé pour moi ; bientôt nous nous retrouverons dans le sein de l'Éternel.

VII.

De cette couche funèbre, qui semble plutôt un trône de gloire, tellement resplendit autour d'elle en une brillante auréole la lumière éternelle, s'élève un parfum de paix, de consolation et de sublime vertu, qui réjouit et console au milieu de leurs larmes les pieuses filles de Saint-Damien.

Claire est morte; la terre est veuve d'une de ses plus précieuses merveilles, et tout, autour d'elle, raconte ses vertus, ses miracles et les trésors de piété et de bénédiction dont elle a doté l'avenir.

Le peuple a déserté les vallons et les montagnes; les villes et les hameaux sont vides d'habitants; tous les fils de saint François ont quitté leur couvent, et toute cette foule, calme, recueillie, saintement attristée, s'empresse aux abords de Saint-Damien, avide de participer à la pompe des obsèques de la grande sainte, et de recueillir les précieuses bénédictions que la vue seule de son corps vénéré doit porter avec elle.

Alors les âmes les plus fidèles dans les voie du Seigneur purent entendre les divins concerts qui accueillirent dans les saints parvis l'entrée de l'auguste princesse de la pauvreté. Alors elles purent aussi, d'un regard rapide, envisager l'avenir, et, par une prescience surnaturelle, admirer les fruits de gloire et de bonheur que devait engendrer le saint institut de Claire.

«En effet, dit un pieux auteur, deux siècles après la mort de notre sainte, Dieu suscita, pour continuer son œuvre,

cette admirable fille de Picardie[1] dont le nom se trouvera toujours inséparablement uni à celui de la glorieuse fondatrice. Aujourd'hui même, lorsque le souffle brûlant de l'impiété a desséché tant de cœurs, que l'égoïsme a étendu sa main glacée sur presque tous les membres du grand corps social, que l'on n'a plus de vie et de pensée que pour les biens matériels, que l'ouragan terrible des révolutions a renversé tant de précieuses institutions, l'ordre de Sainte-Claire, debout sur le roc de la pauvreté la plus austère, demeure inébranlable..... Les communautés les plus riches sont tombées en poussière; les maisons fondées par les grands de la terre ont disparu avec eux; les abbayes dotées par la munificence des rois se sont écroulées avec leurs trônes; et, au milieu de ce désordre universel, on voit encore partout de ces âmes généreuses qui ne vivent que d'abnégation et de sacrifice. Partout, en France même, l'œil attristé de tant de ruines peut encore se reposer sur l'humble cellule des *pauvres clarisses* ou des *pauvres capucines*[2]. De toutes les villes qui ont le bonheur d'en posséder au milieu d'elles, s'élève comme un parfum délicieux qui réjouit le ciel et embaume la terre. »

Saint-Damien ne put obtenir le glorieux privilége de conserver dans sa modeste chapelle les reliques de sa sainte abbesse. L'église de Saint-Georges, à Assise, les revendiquait; saint François semblait y attendre sa fille bien-aimée, et l'invitait à venir y reposer auprès de lui du sommeil des justes. Ce tombeau, comme celui du séraphique patriarche, devait

(1) Sainte Colette, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire.

(2) La France possède encore trente-quatre couvents de clarisses ou capucines.

engendrer des merveilles, opérer des miracles, et ce n'était pas trop de la population tout entière d'une grande cité pour en admirer et en attester les incontestables effets.

VIII.

Nous ne croirions pas avoir rempli la tâche que nous nous sommes imposée, si, avant de clore ces lignes consacrées à la sainte fondatrice des *Pauvres Dames,* nous ne jetions un regard rapide sur les progrès merveilleux qu'avait déjà faits son pieux institut, à l'heure où il plut au Seigneur de récompenser par une éternelle couronne de gloire ses éclatantes vertus.

En outre des nombreuses maisons que possédait l'Italie, toutes les contrées chrétiennes avaient ouvert leurs portes aux Pauvres-Dames. Deux d'entre elles, conduites en Espagne à la suite d'une inspiration divine, y avaient fondé la célèbre maison de Saint-Antoine, près Barcelonne.

La France, cette terre chrétienne pour laquelle saint François s'était toujours senti un amour de préférence, possédait et admirait déjà plusieurs communautés de frères mineurs, lorsque Guillaume de Joinville, archevêque de Reims et parent du bon sénéchal ami et historien du roi Louis IX, écrivit à sainte Claire pour lui demander quelques-unes de ses religieuses, afin de fonder en son diocèse une maison de son ordre. Claire lui envoya immédiatement la sœur Marie de Bray, d'une des plus illustres familles de Toscane, avec quelques compagnes choisies. A peine le monastère de Reims était-il fondé, que partout on appelait, on sollicitait la venue

des saintes filles. Marseille, Montpellier, Metz, Provins, Paris, Besançon, Cahors, Condom, Bordeaux et plusieurs autres villes eurent leur couvent de Pauvres-Dames. Bientôt l'auguste préférence d'une illustre et sainte princesse acheva de rendre l'humble institut populaire et béni en France.

Lorsque Isabelle, sœur de saint Louis, éloignant d'elle les plus nobles alliances, abandonna le monde et la cour pour se refugier dans le sein de la pénitence et de la pauvreté, ce fut l'ordre de Sainte-Claire qu'elle embrassa. Elle appela donc près du trône les humbles filles de Saint-François, et fonda pour elles la maison de Longchamps, qui devint rapidement le chef-lieu de plusieurs autres maisons, et prit en conséquence le nom caractéristique d'*Archimonastère*. Isabelle avait voulu, par une touchante allusion à sa vertu favorite, qu'il s'appelât le *Monastère de l'Humilité de Notre-Dame*.

Pendant ce temps, un autre trône, celui de Bohême, voyait fleurir, comme celui de France et de Hongrie, une sainte et précieuse fleur. Agnès, fille de Primislas Othocare, rompant soudainement de brillants projets d'alliance, prend la résolution de se consacrer à Dieu, et demande à l'abbesse de Saint-Damien quelques-unes de ses filles. Elle fait bâtir pour elles, sous le titre de Saint-Sauveur, un monastère, où, dès leur arrivée, elle-même prend l'habit.

Les soins et les vertus d'Agnès sont bénis de Dieu, et, sous le souffle bienfaisant de son influence, partout dans les royaumes du Nord, en Bohême, en Pologne surtout, s'élèvent des monastères et surgissent de ferventes religieuses. Parmi ces maisons, les plus célèbres après celle de *Prague* sont celles de *Sandomir*, de *Sandec*, dans laquelle la bienheureuse Cunégonde, veuve de Boleslas le Chaste, embrasse

la vie monastique avec sa sœur, de *Zawichost* et de *Scalen*, où vécut et mourut avec tant de mérite et de gloire la bienheureuse Salomé, fille du roi polonais Lesko.

Les siècles heureux illustrés par tant de vertus ne seront pas les seuls à en recueillir les fruits. Quand le passé a donné pour protecteurs à la société des âmes d'élite comme les saint François et les sainte Claire, le courage, la force et l'abnégation ne peuvent faillir au monde ; les siècles présents, les siècles à venir sont gardés et purifiés par leur vive lumière, leurs héroïques vertus !



Valentine de Milan

et Charles VI.

1400.

VALENTINE DE MILAN.

I.

Jean-Galéaz Visconti régnait à Milan. Sa fille Valentine, en même temps qu'elle était le modèle de la cour par ses vertus, sa grâce et son esprit, faisait la joie et l'orgueil du peuple, pour lequel elle avait des paroles affables, de gracieux sourires et un cœur toujours généreux. Prompte et ardente dans ses affections, elle s'y abandonnait avec constance et dévouement; son cœur était bien vraiment un cœur royal, plein de grandeur, de noblesse et de confiance.

Telle était la jeune princesse sur laquelle se portèrent soudain tous les regards de la France, lorsque les Alpes, s'abaissant devant elle, la laissèrent apparaître aux yeux de nos populations charmées, toute rayonnante d'une noble majesté, le front ceint de la couronne ducale d'un des fils de France.

La cour l'accueillit avec admiration et respect; le duc d'Orléans son époux, comme elle jeune, beau et spirituel, se montra tendre et empressé. Valentine, dans toute la confiance de la jeunesse, crut à la réalisation de tous ses

rêves de jeune fille, et, avec toute l'effusion d'une nature aimante elle accorda à sa nouvelle patrie toutes les sympathies de son cœur et à Louis d'Orléans une tendresse sans bornes.

Cependant les fêtes les plus splendides avaient accueilli l'arrivée de Valentine à Paris. Son mariage avait été entouré d'une pompe toute royale qui le cédait à peine en éclat et en ovations à celui du jeune roi lui-même, lequel épousait naguère, entouré de toutes les splendeurs du plus beau trône de l'univers, une princesse de son choix, la belle et fatalement célèbre Isabeau de Bavière.

Éblouie, charmée de tout ce qui l'entourait, émue des noëls du bon populaire, qui bénissait chaque apparition de femme comme l'aurore d'une influence pacificatrice, la fille des Visconti ne regrettait rien du passé, et répondait par avance ce qu'une auguste princesse de nos jours, comme elle née sous le ciel heureux de l'Italie, disait naguère à sa sœur venue de par delà les monts la visiter dans une de nos villes du midi, qui n'en a certes pas perdu le souvenir : « Ah ! ma sœur, que peut-on regretter quand on habite la France? »

Hélas ! l'une comme l'autre devaient cependant connaître toute l'amertume de la douleur sur cette terre bénie et aimée !

Les heures du bonheur sont courtes et rapides. Valentine bientôt devait en faire la triste expérience ; car, pendant qu'elle puisait à plein bords dans la coupe enivrante des joies de la famille, des plaisirs de la cour et des charmes de la popularité, l'orage s'amassait à l'horizon, et déjà les grondements sombres et terribles de la foudre la menaçaient sourdement.

II.

Charles, ce roi presque jusqu'alors enfant, et dont les premiers pas en dehors de la tutelle de ses oncles faisaient présager au peuple une ère de bonheur; ce prince salué à l'aurore de son règne des cris d'amour de ses sujets, élan du cœur auquel il avait si bien su répondre, que déjà une acclamation unanime lui avait décerné le titre magnifique et si rarement obtenu du *Bien-Aimé;* ce monarque si puissant déjà et si jeune encore, atteint tout à coup d'un mal mystérieux et terrible, n'était plus qu'un fantôme vivant, jouet et instrument des passions et des caprices de tous, pauvre insensé auquel son cœur, réveillé parfois de sa torpeur, laissait deviner les malheurs et les injustices auxquels on attachait son nom, sans que son esprit pût ressaisir assez de force pour dire avec efficacité : « Je veux !... Je veux le bonheur du peuple, que j'aime et qu'on opprime! Je veux l'opprobre et la ruine de l'étranger, qu'on laisse chaque jour empiéter sur les terres de mon beau royaume! »

Infortuné martyr, triste victime des affections les plus saintes et les plus chères, dis, ô mon roi, où est celle que tu as choisie entre toutes et élevée jusqu'à toi! où est ton sceptre, où sont tes armes! et tes amis et tes proches! Où sont-ils?

J'ose le demander! Ne sais-je donc pas que le malheur éloigne de lui la joie et les amis?... Mais une reine... une femme... peut-elle reculer, elle aussi, saisie d'effroi et de crainte devant les angoisses d'une souffrance à partager? Oh! ne le croyez pas! l'histoire, par bonheur, n'en offre pas d'autre exemple.

Charles est triste et seul en son palais du Louvre. Le silence l'entoure, le dénûment a remplacé l'opulence et le luxe dans la vieille demeure des rois. Les meubles splendides, l'antique vaisselle d'or et d'argent blasonnée aux lis de France, les tentures de prix, tout est à l'hôtel Saint-Paul, où a émigré la cour à la suite de la jeune reine que gênait et fatiguait la présence de l'insensé. Là vous trouverez orgueilleusement étalé et follement prodigué tout ce qui manque ici. Pendant que les courtisans dissipent les heures brillantes de leur vie toute dorée dans les plaisirs et les festins, le roi de France manque du nécessaire. Pendant que la reine puise à pleines mains dans les coffres du trésor que remplissent les rigueurs et l'exaction pour satisfaire à son fol amour de la parure, le roi de France manque de linge et de vêtements. Pauvre prince!... Pauvre époux!...

Mais Valentine, elle, la sœur chérie de Charles, elle qu'il fêtait et aimait tant aux jours heureux de sa santé, elle s'indigne de l'abandon de tous, et ne saurait oublier le chemin solitaire de la royale demeure. Les heures qu'elle dérobe aux fêtes, elle les consacre au malheur. Charles entend sa fraîche voix; il frissonne au contact de cette tendresse que ses douleurs n'ont pas éteinte, et, en sentant vivre aussi près de lui une intelligence d'élite, il sent la sienne se ranimer et revivre.

Alors des lueurs de raison traversent son faible cerveau. La reine, il ne permet pas qu'on prononce son nom. Son peuple, il l'aime, il le veut heureux, grand, puissant et prospère. Sa chère sœur Valentine, c'est son ange terrestre, sa protectrice, il la bénit et redit pieusement son nom. Mais soudain sous la vieille tourelle du Louvre retentit la voix d'un crieur public.

« Écoutons !... écoutons ! » s'écrie Charles. Et il entend s'élever dans les airs l'annonce de quelque impôt, de quelques réjouissances nouvelles, ou bien l'arrestation de quelque sujet fidèle, assez téméraire pour avoir librement parlé. Et toujours un nom, le même, celui de la reine !

« Malédiction, malédiction ! Toujours cette femme; et moi, le roi... Mais, ajoute Charles avec un déchirant éclat, ne voyez-vous pas qu'en France il n'y a plus qu'une reine... Le roi... est fou !... »

A cette pensée, des accès de fureur éteignent jusqu'à la dernière étincelle de raison du malheureux prince. Il repousse tous les soins, il menace de mort ses rares serviteurs, et ce sont d'étranges et terribles clameurs qui s'échappent sourdement du Louvre et vont porter la désolation et l'effroi dans le cœur des bons bourgeois de Paris, toujours fidèles à leur roi Bien-Aimé. C'est que le peuple, initié à tous les mystères de la douleur, sait généreusement compâtir à de nobles et vraies souffrances !

Un mot échappé aux lèvres de Valentine fait tomber toute cette bouillante fureur.

« Charles, vous souffrez ; Charles, votre sœur est là ! »

Le roi, comme un enfant, se précipite dans ses bras.

« J'ai peur, dit-il ; je veux me défendre ! Isabeau m'a envoyé des assassins ! » Valentine cache la tête du roi dans ses genoux, le berce comme elle berce son plus jeune fils, l'endort en modulant pour lui l'air bien simple et naïf d'une ballade italienne, et ne le quitte que lorsque, le voyant calme et paisible, elle est sûre que le délire a fui loin de lui.

Telle est, à la cour du roi Charles VI, la fille des Visconti, pieuse et persuasive messagère de la paix et de la consolation.

III.

Inconstant, léger et fantasque, le duc d'Orléans, guidé tantôt par les suggestions de la politique, tantôt par la grande mobilité de son imagination, fatigué du calme bonheur d'un intérieur heureux et plein de tendresse, s'adonnait au plaisir et négligeait Valentine; Valentine, qui, à chaque preuve nouvelle d'indifférence, mettait toute l'action de son intelligence à trouver une excuse nouvelle et à cacher la plaie profonde de son âme; Valentine, toujours douce et gracieuse à accueillir celui qui l'oubliait, toujours prête à dérober sous une larme, un reproche qui ne dépassait jamais son cœur!

Cependant, au milieu de ces dures épreuves d'épouse méconnue, Valentine, qui croyait toucher à l'apogée des souffrances, devait trouver une surérogation de douleur. Les intrigues puissantes de la politique rapprochèrent le duc d'Orléans de la reine. Une très grande intimité et une ligue offensive et défensive les réunirent en un commun intérêt. Or Isabeau était l'ennemie mortelle de Valentine; l'orgueil de la reine ne pouvait pardonner à la sœur d'avoir volontairement accepté les devoirs qu'avait repoussés l'épouse. Les soins de Valentine pour Charles étaient une de ces offenses que ne pardonne jamais une de ces femmes comme Isabeau, qui, n'ayant pas assez de cœur pour accepter une mission sainte, n'en ont pas même assez pour permettre qu'on la remplisse à leur place. Isabeau haïssait Valentine de toute l'immensité de la différence que mettaient entre elles les vices de la reine et les vertus de la duchesse.

Elle s'en vengea comme elle savait se venger, en éloignant

d'elle le double amour de son époux et du peuple. Le duc d'Orléans exila sa femme et ses enfants à Château-Thierry, et le peuple, égaré par l'influence des gens de la reine, ne tarda pas à changer ses bénédictions en malédictions furieuses contre celle qu'on lui montra, sous les traits d'une femme, éloignant un roi de son peuple, un époux de la reine, par voie de magie et de maléfice, et causant, à l'aide de sortiléges, toute la folie de Charles.

Soumise et résignée, Valentine, dans son manoir de Château-Thierry, priait pour Charles et pour Louis, pardonnait au peuple, et s'adonnait exclusivement à l'éducation de ses enfants, au nombre desquels elle se plaisait à compter le fils de son mari, le jeune et intelligent Dunois. Noble et tendre cœur opprimé par la souffrance, elle ne sait combattre l'orage que par les pieuses vertus de patience et de résignation!

Touché par elles, Louis la rappelle à Paris. Elle peut croire un instant à un retour de tendresse, et consacrer quelques moments heureux à son frère chéri. Cette illusion fut courte. Un nouveau caprice de la reine obtint de Louis le départ de Valentine pour Blois.

Pauvre, pauvre femme! Qui eût osé lui prédire que les larmes si amères de cet humiliant départ pourraient bientôt se changer en douleur plus profonde?

IV.

Une soudaine et affreuse nouvelle s'est étendue sur le beau duché d'Orléans. Le peuple des villes, celui des campagnes éclate en imprécations. La haine et la vengeance se partagent tous les cœurs.

Valentine seule, dans sa bonne ville de Blois, ignore encore le malheur qui vient de la frapper. Nul n'a osé lui raconter l'attentat de la rue Barbette. L'écuyer qui en a partout répandu la nouvelle en traversant la province à franc étrier, arrivé depuis le matin, n'a point encore osé faire apparaître devant elle le crêpe funèbre noué à son bras.

Valentine, entourée de sa jeune famille, se montre à son balcon souriante et parée. Un silence sinistre accueille sa présence d'ordinaire si fêtée. La foule, cependant, se presse aux abords du palais.

« Vengeance, vengeance! » dit la voix puissante du peuple.

La duchesse d'Orléans pressent son malheur et craint de le deviner, lorsque l'écuyer du duc, en paraissant devant elle, donne à cette scène une rapide clarté.

« C'est donc vrai!... s'écrie-t-elle. Il est mort! »

Et le messager, agenouillé à ses pieds, reprend avec une solennelle dignité :

« Oui, madame, mort assassiné par les gens du duc de Bourgogne!

— Trahison et félonie!... Vengeance sur les meurtriers! »

Valentine a dominé sa douleur; sa grande âme s'est relevée forte et énergique en présence du devoir nouveau qu'elle aura désormais à accomplir. D'un pas ferme et plein de majesté, elle s'avance à la balustrade du balcon, et d'une voix sonore : « Soyez tranquilles, bonnes gens, dit-elle; justice sera faite. Paix à la victime, et malheur aux coupables!

V.

En revoyant Valentine si triste sous ses grands voiles

de deuil, en écoutant les pleurs de ces orphelins qui, agenouillés autour de lui, lui demandaient justice, le cœur de Charles réveilla sa raison, et le pauvre roi, comprenant d'un même coup la mort de son frère, la douleur de sa veuve, et la sanglante trahison qui venait de se dénouer au sein de sa famille, mêla ses larmes aux larmes de la noble veuve et lui promit justice et protection.

Impuissante, quoique royale parole! Vainement Valentine renouvelle-t-elle sa demande solennelle au roi, en présence du peuple. Vainement s'adresse-t-elle à la reine, aux princes, demandant que le meurtrier soit jugé par ses pairs. La reine, alliée au parti bourguignon, et comptant pour peu la vie d'un homme dans la balance de son ambition et de sa politique, cet homme s'appelât-il duc d'Orléans ou roi, la reine repousse toute demande. Le roi était impuissant à soulager personne, lui qui ne pouvait ni ne savait se protéger lui-même.

Valentine n'eut donc d'autre parti à prendre que de se retirer dans son duché d'Orléans, et de s'y abandonner à l'élan de ses regrets.

La mort violente de son époux, la douleur de n'en pouvoir obtenir satisfaction avaient brisé son âme. Elle sentait que l'heure d'aller le rejoindre était proche. Et pour exprimer cette persuasion de l'impossibilité de lui survivre, elle choisit une touchante et naïve devise :

Plus ne m'est rien;
Rien ne m'est plus!

Sans cesse entourée de ses enfants, elle leur laissait ses enseignements, ses conseils, pour derniers gages de son amour.

Elle se plaisait à leur redire les vertus et les gloires de leurs aïeux, terminant chaque récit par cette vieille maxime de nos pères : *Noblesse oblige*, et ajoutant toujours l'obligation pour les fils d'un chevalier traîtreusement assassiné, de chercher et d'obtenir justice, fallût-il à cette œuvre sacrée consacrer toutes les heures de sa vie.

Lorsqu'elle sentit monter à son cœur les derniers frémissements de son âme, lorsque la vie prête à lui échapper ne laissa plus qu'un dernier rayon de flamme à son regard, une dernière parole à ses lèvres, elle voulut un serment solennel : un de ces serments jurés sur un lit funèbre, en présence d'une âme prête à remonter vers son créateur et à le faire enregistrer dans les livres éternels.

Et chaque enfant, la main droite posée sur les saints Évangiles, la main gauche dans la main moite et déjà glacée de la mourante, répéta ces mots dictés par la voix tremblante de sa mère :

« Je jure de ne prendre ni paix ni repos, de ne jouir ni des plaisirs ni du bonheur, que je n'aie obtenu justice des meurtriers de mon père. »

Lorsque fut achevée cette imposante cérémonie, le regard de Valentine se tourna vers le ciel avec un merveilleux amour :

« Ma tâche sur la terre est accomplie ! Seigneur, Seigneur, je suis toute à vous, et à vous seul !... »

Et Valentine ne s'appliqua plus qu'à bien mourir.

Elle avait trente-huit ans à peine. Modèle des épouses, sa vie avait été un continuel sacrifice au bonheur de son mari, et sa mort était un nouveau tribut payé à son attachement pour lui.

Nous devons cependant jeter un blâme sévère sur cette existence, si pure et si chrétienne d'ailleurs, en lui demandant compte d'une persistance à la vengeance que pourraient seuls justifier les enseignements de l'antiquité païenne, mais que condamne et réprouve la loi de pardon, de miséricorde et d'amour du divin Sauveur.

Le nom de Valentine, resté cher et populaire en France, servit plus tard à allumer de funestes guerres en Italie, puisque c'est en son nom, et comme héritiers de ses droits sur le duché de Milan, que Charles VIII, Louis XII et François Ier passèrent tour à tour les monts, pour aller guerroyer, avec plus de gloire et de vaillance que de profit, dans les plaines fertiles et riantes du Milanais.

Le roi Charles VI donna des larmes sincères à sa mémoire ; car depuis, ajoutent les chroniques, plus jamais pieuse et tendre influence ne ramena un doux sourire sur ses lèvres, un rayon de soleil sur son front. Pauvre roi… il n'avait plus de sœur chérie !

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

1347—1380.

I.

En 1347, à Sienne, dans la modeste demeure d'un teinturier de cette ville, naissait une enfant bénie, destinée par la Providence à jouer un rôle actif dans les grands événements de son siècle, et à édifier le monde par la pratique des plus étonnantes vertus. Au baptême, on lui donna le nom de Catherine, auquel la postérité, oubliant jusqu'à celui de ses pères, a joint irrévocablement celui de sa ville natale, dont elle est une des gloires les plus pures.

Bénincasa et Lapa étaient de dignes et fervents chrétiens. Dieu bénissait leur union. Leur industrie prospérait, et ils voyaient autour d'eux une nombreuse famille se développer pieusement sous l'œil de Dieu et au milieu de l'aisance et du bonheur. Entre tous leurs enfants, Catherine était la plus aimée : ses vertus naissantes, sa gentille beauté, son esprit vif et prompt en faisaient déjà un objet de joie et de paternel orgueil.

Attirée vers les choses du ciel par une prédestination divine, l'enfant chaque jour se consacrait à Dieu. Aussi, lors-



Ste. Catherine de Sienne.

1347.

qu'elle vit son père songer sérieusement à lui procurer une union avantageuse, le supplia-t-elle d'abandonner tout projet à cet égard, lui declarant, avec une respectueuse fermeté, son intention bien arrêtée de ne se point engager dans des liens terrestres. Aux remontrances paternelles, aux pleurs de sa mère, à ses sollicitations, la jeune fille, émue de cette douleur qu'elle causait à sa famille, mais jamais ébranlée, n'avait qu'une réponse :

« A Dieu seul! »

Malgré leur vertu, Bénincasa et Lapa, cédant à leur insu à la volonté divine, qui voulait éprouver sa servante, renoncèrent aux voies inutiles de la persuasion et se décidèrent à employer envers leur enfant aimée, des moyens de sévérité et de rigueur. Ils s'oublièrent jusqu'à la persécution la plus odieuse.

Catherine, dès sa plus tendre enfance, s'était adonnée au recueillement et au silence. Elle aimait la retraite, qui lui permettait d'entendre la voix de Dieu, et se plaisait, dans sa petite chambre solitaire, à retracer, autant que le lui permettait la faiblesse de son âge, la vie des Pères du désert. Ce fut dans cette pieuse jouissance que la frappa d'abord la sévérité de sa famille. On lui enleva sa solitude; on la força de vivre continuellement au milieu du bruit et du monde, ne lui accordant jamais un instant d'isolement. Catherine se soumit sans murmurer, et cette pieuse résignation reçut sur-le-champ une céleste récompense. Le Seigneur lui accorda assez de puissance sur elle-même pour isoler son âme de tout objet extérieur. S'étant ainsi créé une retraite inaccessible dans son propre cœur, elle ne perdait jamais Dieu de vue, et marchait sans cesse en sa présence, sans que rien pût l'en distraire.

Le but de ses parents, qui attribuaient à l'amour de la solitude sa résistance à leurs désirs, se trouvant ainsi manqué, ils s'attachèrent, pour briser sa volonté, à froisser son amour-propre, et exigèrent d'elle les services les plus humiliants et les plus pénibles. Catherine se soumit encore avec joie, et remercia CELUI dont la grâce seule pouvait lui permettre d'amasser ainsi des trésors de mérites.

Ce fut alors que les sœurs et les amies de la jeune vierge se réunirent pour tendre à sa résolution un piége d'un autre genre et mille fois plus dangereux.

« La vraie piété, lui dit sa sœur aînée, ne doit être ni triste ni sauvage. Vivez de notre vie, chère Catherine; prenez cet air de gaieté qui convient à votre âge; quittez vos vêtements sombres, pour vous parer avec un peu plus de soin. Croyez-moi, Dieu ne saurait vous défendre de partager l'existence commune. »

L'humilité de Catherine croit voir un sage conseil dans ces paroles; elle s'accuse de mettre un secret orgueil à se singulariser, et, tout en demeurant fidèle à Dieu, elle accorde un peu plus au monde. Mais bientôt, éclairée par une voix intérieure, elle devine un piége où elle n'avait entendu d'abord qu'une voix amie, et comprend qu'on veut l'attirer dans le sentier glissant des plaisirs et des amusements du monde. Elle frémit au contact de ce danger, et se retire plus que jamais dans la solitude de son cœur. Non qu'elle blâmât la conduite de ses sœurs, dont la vie était toute remplie de vertu et de piété; mais parce qu'elle sentait que pour elle, appelée par Dieu et vouée à son service spécial, toute distraction étrangère était une infidélité, et toute complaisance humaine un danger coupable.

Enfin, arriva le moment où devait cesser l'épreuve par laquelle le Seigneur avait voulu préparer sa servante aux grandes destinées qu'il lui réservait. Bénincasa, édifié de la douceur, de la patience, de l'abnégation de sa fille, revint de toutes ses préventions, et non-seulement lui rendit sa tendresse, mais encore lui facilita avec zèle tous les moyens possibles de mettre à exécution ses pieux désirs.

Catherine, à ce moment, avait quinze ans. Libre enfin de sa propre volonté, elle s'adonna à toutes les œuvres de charité et de mortification que pouvait lui inspirer son ardent amour pour Dieu. Trois ans s'écoulèrent dans la pratique de vertus surnaturelles, fortifiées et grandies par les souffrances inouïes d'une cruelle maladie que tous les efforts de la science ne parvinrent point à soulager. Trois ans s'écoulèrent ainsi à jeter au milieu du monde l'éclat de la plus sublime sainteté, après lesquels Catherine prit l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique. Dès lors, l'amour divin qui enflammait son âme ne connut plus d'entraves : « Son « plus grand plaisir, dit un de ses historiens, était de rester « enfermée dans sa cellule et de vaquer à la prière. Ses « mortifications n'eurent plus de bornes. Elle garda pendant « trois ans un silence qu'elle n'interrompait que pour parler « à Dieu ou à son directeur. L'exercice de la contempla- « tion lui emportait une bonne partie des jours et des nuits. « Elle en retira de grandes lumières surnaturelles, un amour « tendre pour Dieu, et un zèle ardent pour la conversion des « pécheurs. »

Ce dernier sentiment eut une immense influence sur la vie de notre sainte, et sur les grands événements contemporains dans lesquels elle prit une si large part de puis-

sante et heureuse action. Jamais peut-être nul ne posséda mieux qu'elle le don de toucher et de persuader; la charité rayonnait autour d'elle et donnait un charme et une puissance secrète à sa moindre parole, à sa plus légère action, à ce point qu'un grand pape a dit qu'on ne pouvait l'approcher sans devenir meilleur. Tel est l'ascendant de la vertu que son contact purifie toutes choses. Celle de Catherine ne tarda pas à produire des miracles. Le bruit s'en répandit au loin, et le monde chrétien se réjouit et bénit le Tout-Puissant.

Nous ne raconterons ici ni les guérisons miraculeuses, ni le retour inespéré d'un grand nombre de pécheurs, publiquement accordés aux prières de la sainte; ce serait une douce tâche pour notre plume, mais qui nous écarterait trop de notre plan. Nous nous bornons donc à constater l'authenticité légalement établie de ces guérisons et de ces conversions opérées par elle en grand nombre.

II.

L'Italie, veuve de la présence des souverains pontifes à Rome, s'indignait contre leur séjour à Avignon et en murmurait hautement. Les incessantes révolutions qui, depuis une longue période, agitaient sans cesse la république italienne, et en particulier les troubles sanglants et prolongés causés à Florence par les haines et les rivalités des Guelfes et des Gibelins, avaient imprimé à ces peuples un mouvement révolutionnaire qui devait se traduire par une ligue puissante contre l'autorité pontificale.

Florence, Pérouse, Viterbe, Bologne, Ancône et un grand

nombre de villes fortifiées répétèrent les cris de guerre réunis des Guelfes et des Gibelins, et se groupèrent avec une sombre effervescence autour d'une menaçante bannière, au cri mille fois répété de : *Liberté! liberté!*

Arezzo, Lucques, Sienne hésitèrent un instant; les prières, les lettres, les exhortations de Catherine les retinrent dans le devoir. Cependant Grégoire XI, après avoir inutilement employé avec les révoltés les voies de la douceur et les anathèmes de l'Église, avait envoyé contre eux une redoutable armée. Les rebelles, après plusieurs désavantages, et déchirés par leurs querelles intestines, se décidèrent à envoyer vers le pontife, justement irrité, un messager de paix et de conciliation. Ils crurent ne pouvoir mieux choisir qu'en suppliant Catherine de se faire leur médiatrice. Des députés lui sont envoyés à Sienne. Ils la trouvent faible et malade; mais soudain la charité la ranime et la fortifie. Elle se rend d'abord à Florence, reçoit les pleins pouvoirs de l'État, et part immédiatement pour Avignon.

C'était un magnifique spectacle que cette pauvre et humble religieuse, complétement détachée de la terre, ignorante de ses pompes et de ses splendeurs, étrangère à la politique, chargée néanmoins du titre solennel d'ambassadeur, titre qu'elle portait sans plier sous son poids, et tenant dans sa main les destinées de la chrétienté menacée.

Le monde entier connaissait son admirable sainteté. Aussi le 18 juin 1376, jour de son entrée à Avignon, fut-il pour la ville pontificale un jour de joie et de fête populaire. Reçue avec tous les honneurs, toutes les distinctions qu'on n'accorde d'ordinaire qu'à l'illustration du rang et de la naissance, elle fut portée en triomphe jusqu'au palais de

Grégoire XI, qui la reçut lui même avec des marques publiques d'estime et de vénération.

« La paix, lui dit enfin le saint-père, après avoir reconnu et apprécié sa sagesse et sa prudence, la paix est l'unique objet de mes désirs. Je remets toute l'affaire entre vos mains; je vous recommande seulement l'honneur de l'Église. »

Mais ce n'était pas assez pour cette âme si ardente de procurer le bonheur et la paix au monde chrétien ; ce n'était pas assez que cette réussite inespérée en cette circonstance particulière. Ce qu'elle voulait surtout, c'était couper le mal dans sa racine, faire disparaître la source où s'alimentaient le mécontentement et l'ambition ; en un mot, rendre le pape à la ville éternelle, ramener le successeur de saint Pierre au tombeau des saints apôtres, au berceau de l'Église.

Catherine, décidée à tenter une humble remontrance, fut prévenue par Grégoire XI lui-même, qui ne crut pouvoir mieux s'adresser pour obtenir un conseil selon le cœur et la volonté du Seigneur.

« Faites, lui répondit la sainte, ce que vous avez promis à Dieu. »

De toutes les paroles dont elle pouvait se servir, aucune ne devait produire une plus forte impression sur l'esprit du souverain pontife. Le ciel lui-même, il n'en pouvait douter, lui traçait la ligne de conduite qu'il devait suivre ; car ce que nul ne savait, ce que le saint-père n'avait confié qu'à sa propre conscience, le vœu secret de rentrer à Rome, venait d'être révélé à la sainte.

Catherine laissa donc, à son départ d'Avignon, Grégoire XI entièrement décidé à exécuter son pieux dessein. Elle ne cessa, par ses lettres et son influence, de l'y fortifier.

Le mauvais vouloir des Florentins rendit d'ailleurs son ambassade inutile quant au point principal. Le rapprochement opéré ne put avoir lieu.

De retour à Sienne, Catherine reprit sa vie d'oraison, de charité et de pénitence, attirant dans la voie de la perfection un grand nombre de zélés disciples, et portant partout avec elle les vifs sentiments d'amour qui la consumaient.

Les troubles continuaient toujours en Italie. Mandée près du pape, elle fut envoyée par lui comme médiatrice dans cette même Florence qui la choisissait naguère pour une mission semblable. Un tableau effrayant se déroula alors à ses regards affligés. La belle et riche cité, dévorée par l'anarchie, semblait arrivée à l'heure de la destruction et de la mort. Ce n'étaient de toute part que conspirations, meurtres et violence. Partout la haine et la crainte, partout l'oubli des lois les plus saintes et les plus respectées de la société.

Au milieu de ce débordement furieux, Catherine osa élever la voix et faire entendre des paroles de repentir et de paix. Après un moment de stupeur causé par sa hardiesse, les haines populaires, trouvant un nouvel objet à sacrifier, se ruèrent sur elle, méconnaissant à la fois son titre sacré de médiateur, ses vertus de sainte et sa faiblesse de femme. Plusieurs fois menacée d'une mort certaine, elle vit sans pâlir les épées briller sur sa tête ; elle entendit gronder la menace d'un peuple en démence, et, toujours intrépide au milieu du danger, elle exposa héroïquement sa vie plutôt que de faillir à la mission sainte qu'elle avait acceptée.

Tant de courage, joint à la persuasion de ses discours, désarmèrent enfin la fureur de ses ennemis. Les rebelles se soumirent et demandèrent sincèrement une paix qui leur fut

accordée avec une paternelle allégresse. Catherine voulut en rejeter loin d'elle l'honneur et la gloire; elle ne put que les rapporter à Dieu.

Rien ne la retenant plus au sein du monde, elle se hâta de retourner dans sa solitude de Sienne, où son âme vivait en quelque sorte isolée de son corps et toute absorbée dans la prière et la méditation. Ses sens, dominés par la puissance de l'amour divin, supportaient sans y succomber d'étonnantes austérités. Ainsi, par exemple, il lui arriva une fois de jeûner depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jour de l'Ascension, ne prenant d'autre nourriture que la divine eucharistie.

Son zèle pour la gloire de Dieu la rendait extrêmement sensible aux scandales et aux malheurs de la chrétienté. Aussi rien ne put-il, dans le cours de sa carrière, la frapper aussi péniblement que la grande division qui se mit alors dans l'Église par la nomination d'un second pape. Elle ne se contenta pas de pleurer en silence sur les suite de ce schisme, elle voulut tenter de l'arrêter à son début et d'enrayer ainsi les malheurs qui se préparaient pour le monde chrétien.

Elle écrivit les lettres les plus énergiques et les plus touchantes aux cardinaux qui, après avoir concouru à l'élection d'Urbain, avaient reconnu celle de Clément. Elle s'adressa aux rois et aux princes, leur recommandant instamment la paix de l'Église et la cause de son légitime pasteur. Enfin elle s'adressa à Urbain lui-même, le conjurant, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de détruire le mal dans sa racine en se corrigeant de ce caractère dur et hautain qui lui avait aliéné tant de cœurs.

Cette voix de femme, qui osait ainsi lui parler le langage de la vertu et du courage, impressionna vivement le souverain pontife. Il manda Catherine à Rome, désireux, lui écri-

vait-il, de la rapprocher de lui, afin d'être plus à portée d'entendre et de suivre ses conseils.

Entraînés par l'ascendant persuasif de tant de vertu et d'éloquence, peut-être les cardinaux et le pape en seraient-ils venus à des explications plus calmes, et, grâce à des concessions mutuelles, la paix fût-elle revenue à l'Église. C'était là du moins ce que les esprits sages des deux partis osaient espérer, en se souvenant de sa mission d'Avignon, de la conciliation de Florence et de la victoire remportée sur l'inflexible nature du pape. Mais Dieu avait d'autres desseins sur son peuple : ses volontés adorables lui destinaient cinquante ans d'épreuves; il n'appartenait à personne, pas même à notre sainte, de fléchir sa justice avant l'heure.

Catherine n'avait plus rien à espérer sur la terre, où elle avait si rapidement, mais si profondément répandu le parfum de toutes ses vertus. Dieu, qui s'était souvent manifesté à elle, exauça enfin le plus cher de ses vœux en l'appelant dans le sein des félicités éternelles. Elle mourut à Rome le 29 avril 1380, à peine âgée de trente-trois ans. Elle fut enterrée dans l'église de la Miséricorde, où repose encore son corps; son crâne fut envoyé aux dominicains de Sienne.

Elle laissait, avec le souvenir de grands bienfaits et l'exemple d'une vie sans tache, des ouvrages remarquables, des lettres nombreuses, qui devaient porter jusque dans les générations les plus reculées des fruits de sainteté, et prouver à la postérité que Catherine fut en même temps une héroïne de la grâce et de l'amour divin, et un des instruments les plus actifs et les plus puisssants de la miséricorde céleste dans les grandes questions politiques et religieuses qui s'agitèrent à cette époque.

ORSINA VISCONTI TORELLI.

I.

Les Sforza ne régnaient pas encore à Milan. Le diadème ducal n'avait point encore quitté le front orgueilleux des Visconti.

Le triple éclat de la fortune, de la gloire et des grandeurs les environne, et cependant l'heure, le jour approchent, où leur sceptre brisé retombera aux mains d'un plus digne ou d'un plus heureux.

A l'ombre de leur trône, est née et grandit une charmante jeune fille. Orsina est son nom. Proche parente de Jean-Marie, elle met son bonheur à l'entourer de soins et de tendresse, et au jour où il lui offrira un époux, elle mettra sa gloire à lui obéir. Ce jour arrive, plus prompt peut-être que ne le désirerait l'heureuse et calme jeune fille. Guido II, héritier de l'illustre race des Torelli, jeune seigneur, vaillant à la guerre, prudent et sage au conseil, avait mérité l'estime et l'affection du duc de Milan. Jean-Marie, sûr déjà du noble cœur et de l'inviolable fidélité de Guido, voulait encore se l'attacher par des liens plus forts et plus sérieux. Il lui donna Orsina pour épouse.

Certes jamais les exigences de la politique ne resserrèrent des nœuds mieux assortis, ne réunirent deux natures plus dignes l'une de l'autre.

En cette occasion solennelle, Jean-Marie fit revivre les antiques coutumes germaines des barbares; la jeune épouse apporta au vaillant capitaine un riche *présent du matin :* les fiefs de Guastalla et de Monte-Chiarugulo.

Des fêtes splendides célébrèrent cette union. Toutes ces joies furent courtes et rapides : les incessantes querelles qui ensanglantaient alors les souverainetés italiennes ne permettaient aux guerriers ni long repos, ni longs plaisirs.

De nouvelles dissenssions éclatèrent. Guido s'arracha à la tendresse d'une épouse bien-aimée, et s'élança sur les champs de bataille qui toujours pour lui étaient le théâtre de la gloire et du triomphe. Cette fois il servait sous les drapeaux d'Othon de Terzy et du marquis d'Este. Cette nouvelle campagne fut brillante pour le jeune capitaine; elle fit éclater et développa ses rares talents militaires. L'Italie le mit au rang de ses héros.

Alors le duc Philippe Marie, qui avait succédé à Jean-Marie au duché de Milan, comprit de quelle importance il était pour lui de s'attacher un serviteur et un allié aussi puissant et aussi dévoué.

Il manda à Guido message sur message, lui rappelant les liens du sang qui unissaient Orsina à son trône, le souvenir de Jean-Marie, et sollicitant comme un droit, en même temps qu'une faveur, sa présence dans les armées milanaises.

Une aussi pressante invitation, des instances aussi hono-

rables, plus que cela peut-être, l'influence d'Orsina, décidèrent Guido. Il abandonna la cause du marquis d'Este, et rentra définitivement et à tout jamais au service des Visconti.

Dès lors, comprenant que la guerre et la politique du duché de Milan l'éloigneraient souvent du sein de ses propres États, il assura à sa femme la régence de Guastalla. Il pouvait désormais se livrer sans crainte à son noble dévouement, sûr que, pendant ses fréquentes absences, ses États seraient dirigés avec sagesse et prudence, et, le cas échéant, vaillamment défendus.

II.

C'est un jour de grande et pieuse allégresse pour la loyale et fière cité. Les rues sont pavoisées et jonchées de fleurs, la vieille basilique est toute resplendissante de lumière et d'éclat; tou les habitants ont revêtu leurs habits de fête; les soldats, en grande tenue, ont déployé leurs bannières et banderolles.

Mais au milieu de ce bruit et de ce mouvement joyeux, quel silence, quelle soudaine attitude de respect et d'hommage. Voici qu'au seuil du palais vient d'apparaître une femme; la couronne qui brille sur son front, la pourpre de son manteau, l'éclat du blason qui resplendit sur sa poitrine, diraient assez son nom et sa puissance, si toutes les cœurs déjà n'avaient nommé Orsina Torelli.

La nob.e comtesse va se rendre, entourée de tous ses vassaux, à l'église du Dieu des armées, pour y chanter un canti-

que d'actions de grâce, à l'occasion de la grande victoire qui vient d'ouvrir à son époux les portes de Naples (12 avril 1424).

Et pendant qu'humblement inclinée sous l'or et le velours du dais seigneurial, Orsina mêle sa voix à la voix de son peuple, pendant que son âme tout entière s'élève vers le ciel sur les ailes de la reconnaissance et de l'amour, un bruit inaccoutumé pénètre du seuil jusqu'aux profondeurs du temple. Orsina tressaille; elle a reconnu la voix de Lélio, l'écuyer fidèle, le compagnon inséparable de Guido.

Émue et tremblante, elle fait un signe, et aussitôt les rangs pressés de la foule se resserrent encore, et livrent passage à un guerrier haletant de fatigue.

« Noble dame, fidèles vassaux, s'écrie-t-il en s'agenouillant devant l'estrade, louez, louez Dieu pour le nouvel honneur, la nouvelle gloire dont il vient de combler notre gracieux seigneur. Louez Dieu, et écoutez les merveilles que je suis chargé de vous rapporter. »

A peine l'action de grâces est-elle accomplie, que le peuple se précipite sur les traces d'Orsina, qui rentre en hâte dans son palais, avide qu'elle est de savoir le motif de ce nouveau message. Le clergé, les chevaliers la suivent et l'entourent. Un héraut se place sur le balcon gothique, prêt à répéter à la foule chacune des paroles que prononcera, dans la salle d'honneur, la bouche fidèle de Lélio.

« Vous dirai-je, noble dame, le succès de votre illustre époux devant Gaëte, devant Naples? Vous dirai-je son courage, sa vaillance? Vous les connaissez déjà, puisque je vous ai trouvée remerciant le ciel aux pieds des autels. Mais ce qu'il est réservé à votre indigne serviteur de vous révéler, c'est

la brillante ovation qui vient de placer notre glorieux seigneur au premier rang parmi les grands capitaines de notre époque. Jeanne, la reine prisonnière, Jeanne, la reine délivrée par l'épée de Guido, a voulu laisser pour la postérité un impérissable souvenir à son libérateur. »

Alors, dépouillant son bouclier de l'enveloppe qui le recouvrait, Lélio, un genoux en terre, l'offrit à Orsina.

« C'est à vous, noble dame, que le vaillant Guido envoie ce trophée. Dans votre tendresse, dans vos conseils, il a puisé courage et vaillance ; à vous l'hommage du monument de sa gloire. » Et Orsina attacha un long regard d'orgueil sur le bouclier d'or où une royale reconnaissance avait fait écarteler les armes des Torelli avec le lion des Duras, avec le blason de Jeanne de Naples.

Et le bouclier, passant de la main de Lélio dans celle du héraut, fut montré au peuple, dont l'enthousiasme éclata en acclamations longuement répétées.

Ce n'était point tout encore ; il fallut savoir les détails de cette magnifique fête publique ordonnée par Jeanne en l'honneur de Guido. Il fallut lire d'abord à la comtesse, et au peuple ensuite, les titres de donation et d'investiture de plusieurs fiefs, notamment des baronnies de la Pouille et du Capouan.

Une pure et noble allégresse présida aux réjouissances populaires de cette journée. Mille feux brillants, se suspendant aux portiques des palais, aux colonnades des églises, aux simples demeures du peuple et du bourgeois, firent oublier le coucher du soleil, et lorsqu'aux premiers feux de l'aurore suivante, partit Lélio, impatient de reprendre auprès de son maître son poste de confiance et d'honneur,

la population tout entière encombrait encore les rues et les places publiques. Le fidèle écuyer recueillit précieusement les acclamations et les souhaits de bonheur qui, de toutes parts, sollicitaient du sein de la foule l'honneur d'être portés et répétés au noble Guido.

Orsina, penchée à la balustrade sculptée, se sentait pénétrée de reconnaissance, en écoutant les témoignages de l'amour et de l'admiration de son peuple pour un époux dont la gloire et le bonheur étaient le premier besoin de sa vie.

III.

Ce ne sont plus les accents de la joie et des préparatifs de fête qui occupent aujourd'hui les dignes habitants de Guastalla et leur bonne comtesse.

L'ennemi est sous les murailles, et cet ennemi, c'est le maître, l'initiateur de la jeunesse de Guido à l'art des combats, c'est le fameux et invincible Carmagnole, qui le conduit et le dirige.

« Malheur! malheur! dit le peuple.

—Courage! courage! reprend fièrement la comtesse. Avec l'aide de Dieu et la force inséparable d'une bonne cause, nous triompherons! »

Mais le peuple jette un regard découragé sur ses remparts vides de défenseurs, et en présence du mauvais état de la garnison, presque nulle en ce moment :

« Qui nous défendra? ajoute-il.

— Moi! » dit fièrement Orsina.

Et ce *moi* belliqueux, à l'accent dont il est prononcé, va droit au fond de chaque cœur y réveiller les dernières étincelles de la foi et du courage. Le zèle et l'ardeur remplacent toutes les craintes. Un mot d'ordre est donné, dont l'effet puissant et magique dissipe toute indécision, toute faiblesse :

«*Visconti et Torelli!*» mots à peu près synonymes de vaillance et succès.

L'héroïque Orsina dispose toutes les forces des assiégés. Elle prévoit d'avance et les besoins de la défense et les incidents de l'attaque. Ensuite, quand toutes les dispositions sont prises, quand l'enthousiasme qu'elle a communiqué a acquis assez d'extension pour vivre de lui-même et se soutenir de sa propre force, alors, au péril de sa vie, elle se jette hors de la place, court à Parme, y obtient des troupes, ramasse tout ce qu'elle peut trouver de soldats sur son chemin, et, le casque en tête, l'épée à la main, elle revient en toute hâte sous les murs de sa bonne ville.

En voyant ce fier chevalier marcher à l'ombre de la grande bannière des Torelli, et conduire bravement ce renfort inespéré, l'ennemi ne peut croire à la présence d'une femme.

« C'est Guido ! c'est Guido ! » s'écrie-t-on de toutes parts.

Et à demi vaincues par l'effroi attaché à ce seul nom retentissant sur le champ de bataille, les troupes vénitiennes ne résistent pas longtemps. Elles abandonnent leur camp, et y laissent leurs nombreux prisonniers.

Ce premier et important succès ne satisfait pas la digne fille des Visconti. Toujours en avant des siens, elle se précipite sur les pas des fuyards, atteint les principaux d'entre eux, les force à combattre, et couronne cette vaillante journée par le plus incontestable triomphe.

Avec quel fier orgueil tombent devant leur libératrice, les herses et les ponts-levis de Guastalla! Avec quel pieux enthousiasme son peuple se presse sur ses pas, avide de contempler son armure toute bossuée, toute couverte des marques belliqueuses de son courage, avide de suivre la trace glorieuse et bénie qu'impriment ses pas dans la poussière du chemin! Car elle est à pied, la noble comtesse. Pourrait-elle se faire trop petite après sa gloire, pour se rapprocher davantage du peuple qu'elle a sauvé?

Le soir, un page, s'éloignait de Guastalla au triple galop d'un rapide coursier. Dans son baudrier, il portait une feuille de vélin parfumée, fermée d'un scel au double blason des Visconti et des Torelli. Ce précieux billet ne contenait que quelques mots :

«Que Guido Torelli se réjouisse, qu'il bénisse le ciel : Guastalla est sauvée. Sauvée par Orsina! lui dira-t-on. —Non, mon Guido, non par elle, mais par toi dont le vaillant renom a tout fait; par toi dont la tendresse a soutenu et grandi celle qui a voulu, avant tout, conserver le droit de se dire toujours ta femme et la plus chère de tes amies.»

Après le triomphe du guerrier, retrouver instantanément la modestie, le cœur de la femme, assurément, si ce n'est là le premier titre d'Orsina à la gloire, c'est du moins un motif de plus de l'admirer, de la louer avec justice, et une plume de femme, en traçant ces lignes, mentirait à son devoir, à sa mission, en passant cette remarque sous silence.

Les vertus bruyantes, ces vertus qui sont l'apanage des hommes supérieurs, ne sont parfois permises aux femmes qu'à la seule et expresse condition que, loin de les entraîner

hors des devoirs de leur sexe, elles les y ramèneront avec plus de force, en exaltant leur dévouement sans nuire à leur modeste abnégation.

IV.

Et si jamais les portes de Guastalla s'ouvraient pour livrer passage à quelques-uns de nos lecteurs, nous leur demandons un souvenir pour cet article : nous les invitons à une visite sous les vieilles ogives de l'église Saint-Barthélemy. Là, ils pourront lire, largement dessiné sur les murs de l'église, le récit de cette glorieuse défense. En admirant la vie et la vérité qui anime la fresque, qu'ils pardonnent à notre pâle récit. La plume est bien impuissante, chaque fois qu'elle se rencontre avec un énergique pinceau, inspiré par le génie et par l'amour de la patrie.

Si le voyageur veut bien adresser quelques questions au guide qui lui sert de cicerone, il apprendra que tout le duché de Milan alluma de grands feux de joie, pour célébrer dignement un tel haut-fait, qui non-seulement avait sauvé Guastalla, mais encore délivré le Milanais des troupes vénitiennes. Il lui sera encore dit que, peu d'années après ce glorieux triomphe, Orsina mourut, laissant un souvenir vénéré comme épouse, mère et souveraine, et certes il n'achèvera pas sans ajouter, en s'inclinant avec respect :

« Sa protection sauva la patrie à l'heure du danger ; que toujours sa mémoire nous soit chère et précieuse ; qu'elle nous guide et nous inspire ! »

Touchante et admirable pensée que celle qui place ainsi les destinées d'un pays sous l'égide et le patronage des gran-

des vertus et des grandes gloires qui ont illustré ses annales!

Orsina Visconti, en ajoutant à ses brillantes qualités l'amour et la protection des sciences et des lettres, a su mériter d'exercer sur l'avenir cette heureuse influence. La postérité lui doit reconnaissance et hommage!

HIPPOLYTE TORELLI

COMTESSE DE CASTIGLIONE.

1499—1520.

I.

L'Italie s'émeut et renaît sous la puissante impulsion artistique et littéraire qui part du Vatican pour rayonner et s'étendre bientôt sur la chrétienté tout entière.

Parmi les poëtes les plus aimés du grand pape, Léon X se plaît à nommer l'ami de Raphaël et du duc d'Urbin, le célèbre Baldassar Castiglione, l'auteur du Carteggiano.

Jamais la haine, l'envie ou la calomnie n'ont pu lui aliéner un instant la faveur et l'amitié du saint-père, basées sur l'estime de son caractère et l'admiration de son talent!

Aussi est-ce avec un sourire plein de grâce et de bonté, qu'un jour de l'an 1516, Léon X, relevant du geste Baldassar, qui s'est agenouillé à ses pieds, lui demande le motif de sa démarche, et la faveur qu'il réclame.

« Je viens, Saint Père, solliciter votre consentement et votre bénédiction pour l'union que j'ambitionne. »

Le pape ne répondit pas; il attendait un nom.

« Celle que j'aime, Saint Père, est fille du seigneur de Bologne : elle se nomme Hippolyte Torelli.

— Aussi vertueuse que savante et spirituelle ; je remercie Dieu, car tu seras heureux, Baldassar. »

Léon de Médicis, en effet, ne s'était pas trompé. Baldassar, époux d'Hippolyte, était heureux au delà de ce qu'il est donné à l'homme de l'être sur la terre.

II.

Hippolyte pouvait marcher de pair avec les hommes les plus remarquables de son époque. Elle avait appris le latin, le grec et le français avec une merveilleuse facilité, et écrivait avec talent dans chacune de ces langues. Les autres sciences lui étaient également familières : la peinture et la musique n'étaient pour elle que des jeux ; mais c'était surtout à la poésie qu'elle s'était particulièrement appliquée. Elle avait étudié les maîtres de l'antiquité, Horace surtout, dont elle semblait faire revivre la langue, en la dotant de nouvelles beautés.

Sa demeure était devenue le point central où se réunissaient les artistes et les savants de l'Italie, attirés par les charmes de sa conversation et l'étendue de ses connaissances. Elle était pour tous une amie fidèle et une protectrice dévouée, employant avec une généreuse ardeur l'influence de Baldassar, celle de sa famille, pour les servir et les aider.

Sa réputation avait promptement franchi les distances, et les grands hommes de tous les pays se faisaient un honneur d'établir avec elle de savantes correspondances.

Unis par une mutuelle tendresse, autant que par une admirable conformité de goûts, de désirs, de sentiments, les deux jeunes époux embellissaient encore leur vie par les

charmes de la bienfaisance et l'observation exacte des devoirs religieux. Tous deux, confiants en l'avenir, ne croyaient pas possible à la douleur de les atteindre.

Cependant une mort prompte et imprévue s'abattit sur cette demeure de la paix et du bonheur. Hippolyte, soudainement appelée dans le sein de Dieu, laissa Baldassar inconsolable, et ses amis, ou plutôt la ville de Mantoue tout entière, plongés dans le deuil et la tristesse.

III.

Dans ce même cabinet du Vatican, où commençait cette histoire, Léon X est encore seul et absorbé dans ses profondes méditations..... Mais sur un signe du pape, la porte de l'appartement s'ouvre, un homme entre, et, se précipite aux pieds du souverain pontife :

« Saint Père ! s'écrie-t-il d'une voix étouffée par les larmes. »

Léon X le relève avec bonté, écarte le manteau de deuil qui l'enveloppe, et, poussant un cri d'étonnement :

« Baldassar Castiglione ! dit-il.

— Lui-même. Lui, qui vient, comme il y a quatre ans, appeler votre bénédiction sur une résolution irrévocable. Veuf d'Hippolyte, les liens qui me rattachaient au monde sont rompus. Entre vos mains, je viens jurer de ne plus appartenir qu'à Dieu, et d'entrer dans les ordres sacrés. »

Léon X voulut le consoler, combattre sa résolution. Vaine tentative. Alors le grand pape, qui l'aimait, chercha à l'attacher à sa personne, et le pressa d'accepter le chapeau de cardinal.

« Non, non, disait à chaque essai nouveau l'époux désolé ;

non, les honneurs ne consolent pas; il faut à une douleur vraie, le silence, la solitude et l'humilité. »

Emportant avec lui les bénédictions et l'estime du souverain pontife, Castiglione quitte Rome, quitte l'Italie, qui lui rappelle de trop doux et trop cruels souvenirs. Il s'exile volontairement en Espagne, à Avila, dont il était devenu évêque, et s'adonne jusqu'à la mort à tous les devoirs de l'épiscopat.

En quittant la terre, Hippolyte Torelli avait donné en même temps une sainte au ciel, et au monde un pieux apôtre des miséricordes divines.

L'Italie conserve avec un soin religieux les poésies italiennes et latines sorties de la plume et du cœur d'Hippolyte Torelli. La plus remarquable et la plus connue est une élégie latine, composée peu avant sa mort, pendant l'absence de Baldassar, retenu à Rome par le titre et les devoirs d'ambassadeur.

Prévoyait-elle donc qu'elle aurait si peu d'heures à consacrer à sa tendresse et à ses devoirs d'épouse, lorsqu'elle déplorait avec tant de force la perte de quelques-unes de ces heures précieuses?...

Cette élégie, pleine de grâce et de charme, a la teinte de celles d'Ovide. C'est un véritable chef-d'œuvre d'élégance et de tendresse; à elle seule, elle serait un titre suffisant à l'admiration que mérite Hippolyte, lors même que son influence sur son époque, et sur le développement des lettres et l'extension des sciences et des arts, ne lui assurerait pas une noble et haute place parmi les plus pures illustrations du siècle des Médicis : honneur d'autant plus justement accordé, que ses vertus privées et sa douce piété en font d'autre part un modèle précieux à suivre et à admirer.

LOUISE TORELLI.

1533.

Chaque génération, ou plutôt chaque femme, dans cette grande et heureuse famille des Torelli, donnait à l'Italie un nom, une réputation justement célèbre. C'est ainsi qu'à la suite d'Hippolyte, les annales poétiques ont inscrit à un de leurs feuillets d'honneur Alda et Barbe Torelli, toutes deux poëtes distingués. Leurs ouvrages sont restés; mais leur vie échappe à notre plume, ne lui offrant à enregistrer ni action d'éclat, ni exercice de vertus privées assez remarquables pour être offerts en modèles à nos lecteurs.

Aussi passons-nous rapidement sur leur souvenir, pour nous arrêter à celui de Louise, de la même famille, fille unique du comte Achille, et héritière des Torelli de Guastalla.

I.

« Largesse ! largesse au peuple ! »

Et la généreuse main de Louise s'ouvre avec profusion. Le peuple est dans l'enthousiasme ; il bénit sa suzeraine ; il confirme par d'éclatantes acclamations la volonté du comte Achille, et les ordres exprès des ducs de Milan, qui veulent que, contrairement à l'usage, les biens allodiaux de la maison

de Guastalla et cette seigneurie elle-même appartiennent à une femme et passent par elle à ses enfants, c'est-à-dire à une maison étrangère.

Louis Stanghi, avide de ces richesses, sait les mettre à profit pour se donner puissance et gloire; mais la pensée qu'il les doit à une épouse vertueuse et bonne, ne saurait avoir assez de force sur son cœur indifférent et ingrat, pour lui inspirer la tendresse et les égards qu'elle mérite. Au sein de l'opulence, Louise gémit et pleure en secret; bientôt ces pleurs lui révèlent la force et l'attrait de la prière, qui a su leur enlever leur amertume la plus cruelle. Dès ce jour, c'est à Dieu et à son amour que l'épouse délaissée demandera consolation, force et courage!

La résignation de Louise inspire à son âme une énergie nouvelle. Au sein même de sa famille, deux branches des Torelli soulèvent de soudaines et violentes réclamations, au sujet de l'illégale disposition du comte Achille. Menacée dans ses droits et dans ses propriétés, Louise ne confie à personne, pas même à son époux, le soin de les défendre. Elle se rend à Milan, pour demander l'investiture de ses fiefs, droit que lui dénient les Torelli. Sa persévérance l'obtient enfin; et lorsqu'elle revient au milieu de ses vassaux, elle est leur comtesse de fait et de droit.

Stanghi ne jouit pas longtemps de ce triomphe; il mourut bientôt, ne laissant à sa femme que le souvenir d'une longue indifférence et d'un insatiable intérêt.

Louise donna des larmes sincères à l'avenir éternel de celui dont elle avait quelques instants partagé le nom et la vie. Une âme chrétienne oublie tout en présence de la mort, et ne sait plus que prier.

II.

Toutes les généreuses ardeurs de cette âme aimante et dévouée, dont les affections les plus chères avaient, dès leur principe, été dédaignées et comprimées, se tournèrent vers celui-là seul, dont l'amour n'est jamais suivi ni d'amères déceptions, ni de désolante ingratitude. Son cœur se donna donc à Dieu entièrement et sans réserve, et se consacra au service de sa gloire sur la terre.

Conduite dans les voies du ciel par la prudente sagesse d'un pieux dominicain, elle fonda à Milan une congrégation de femmes auxquelles elle donna le nom d'*angéliques*, voulant ainsi leur inspirer la pensée permanente de la pureté et de la sainteté qui devaient faire de leur vie une vie vraiment céleste.

Sur ces entrefaites, et pour se débarrasser entièrement des soucis du monde, Louise vendit à Ferrant de Gonzague, alors vice-roi de Sicile, son comté de Guastalla, comté qui lui était toujours disputé par les Torelli, et pour lequel elle était encore en procès.

Un bref de Paul III autorisa la pieuse comtesse à fonder sa congrégation sous la règle de Saint-Augustin, d'après les statuts qui lui seraient donnés par l'archevêque de Milan. Mettant à profit son zèle et les ressources que lui avait données la vente de son beau comté, Louise augmenta son monastère de vingt-quatre maisons et d'un immense terrain. Elle y fit construire cette superbe chapelle, revêtue de marbre jusqu'à la voûte, qui est encore une des plus jolies

églises qui existent. Elle mit alors son monastère sous l'invocation de saint Paul converti, et prit elle-même le nom de Paul-Marie.

Partout où il y avait des ordres à fonder, et partout où il y en avait à soutenir, on voyait accourir sœur Paul-Marie. Rien n'était impossible à son ardente charité. A Milan, elle contribua à l'établissement des religieux de Saint-Barnabé, à celui de Sainte-Marie-Madeleine pénitente. Ferrare lui devait le couvent des Converties de Terra-Nuova. A Crémone, elle fondait les religieuses de Sainte-Marthe; à Vicence, elle aidait à soutenir le monastère des Nouvelles-Converties.

Enfin, de retour à Milan, après avoir accompagné les pères barnabites dans leurs missions, se faisant un pieux honneur de les servir, de soigner les malades, de rappeler au bien les femmes égarées, elle acheta un vaste terrain et fonda une nouvelle congrégation de femmes, sous le nom de collége de la Guastalla.

Ce fut là qu'elle mourut, assistée dans cette dernière maladie par saint Charles Borromée, le 28 octobre 1569.

Son tombeau est encore, dans l'église des jésuites de San-Fédélo, un objet de vénération et de respect.

La pensée de la comtesse Louise avait été de donner à la société une congrégation non cloîtrée, s'occupant de la conversion des pécheurs, du soin des malades et de l'éducation des jeunes filles. Mais le désir des angéliques et des guastallines, appuyé de l'opinion de saint Charles, leur obtint la clôture, contrairement aux dispositions de leur fondatrice. Plus tard, l'empereur Joseph II supprima le couvent des angéliques, dont les religieuses furent réunies à celles du monastère de la Guastalla.

FRANÇOISE D'AMBOISE

DUCHESSE DE BRETAGNE.

I.

JEUNE FILLE ET ÉPOUSE.

Rejouis-toi, ô fidèle Bretagne! Voici que, sous les traits gracieux d'une enfant de quatre ans, la France vient de te donner un inappréciable trésor. La fiancée que reçoit aujourd'hui la cour de tes nobles ducs, sera pour eux un élément de gloire et de prospérité; pour toi, une source de bonheur et de bénédictions!

Fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, la jeune Françoise assurait à la Bretagne, par son mariage projeté avec un de ses fils, l'alliance d'un des plus puissants vassaux de la couronne et les avantages d'une immense fortune. Cette alliance fut donc considérée comme un bonheur public; et, à peine la jeune fille eut-elle atteint sa septième année, que le duc voulut la consacrer solennellement.

« Afin que vous connaissiez, ma fille, quelle amitié nous avons pour vous, il est temps, dit-t-il à la jeune Françoise,

Françoise de Bretagne.

1427

de vous révéler pourquoi, au lieu de recevoir les soins de votre mère chérie, vous avez été élevée en cette cour. Notre tendresse vous destine pour époux un des trois jeunes fils qui sont l'appui et l'orgueil de notre trône. Choisissez entre eux, et par avance notre volonté est que la vôtre soit accomplie.

Alors, et après s'en être longtemps défendue avec cette grâce charmante qui n'appartient qu'à l'enfance, Françoise s'avança, non pas, ainsi que chacun le croyait, vers l'héritier présomptif de la couronne, mais vers le prince Pierre, le second des fils de Bretagne : « C'est lui que je préfère, dit-elle ! »

La cérémonie des fiançailles consacra sur l'heure cette gracieuse et naïve préférence.

Dès lors, Françoise fut traitée en fille de prince régnant ; elle eut une maison dont l'éclat ne le cédait qu'à celle de la duchesse elle-même.

Avec une nature ordinaire, tant d'honneurs dans un âge aussi tendre eussent eu de graves inconvénients pour l'avenir. La parfaite obéissance de Françoise, sa confiance et son respect pour sa gouvernante, joints à une admirable sagesse déposée dans ce jeune cœur par les vues providentielles de la miséricorde divine, la dérobèrent à ces dangers, et, lorsqu'à l'âge de quinze ans elle fut enfin donnée pour épouse au prince Pierre, elle était déjà d'une prudence et d'une sagesse accomplie.

Retirée à Guingamp, la jeune princesse partageait, avec le double tact de l'intelligence et du cœur, sa vie entre ses devoirs d'épouse et ses devoirs de chrétienne. Aimée tendrement par un époux qu'elle aimait, adorée de ses vassaux, elle savait communiquer la paix de son âme et l'influence de ses

vertus à tout ce qui l'entourait. Sa maison marchait avec zèle sur ses pas, et jamais l'Europe n'eut à admirer une petite cour plus parfaite.

Cependant le jour de l'épreuve se leva. Il s'attaqua à ce que Françoise avait de plus cher : son honneur de femme, son cœur d'épouse.

Excité par la haine et la jalousie que réveille toujours la vertu dans les cœurs méchants et envieux, le prince Pierre osa un instant soupçonner de légèreté et d'inconséquence la sainte et irréprochable existence de sa femme.

Lorsqu'une nature faible se laisse dominer par une passion mauvaise, souvent elle va au delà de ce qu'oserait l'âme la plus énergique. Pierre de Bretagne, dans cette occasion, en donna une preuve nouvelle : il s'oublia, dans un accès de fureur, jusqu'à lever sur la vertueuse et douce jeune femme une main coupable. De nombreux témoins, accourus à l'éclat de la colère du duc, n'arrivèrent que pour relever la princesse évanouie, couverte de sang et de contusions.

Un immense bonheur naquit de l'excès même de cette violence. Après huit jours donnés à une douleur qui fit craindre pour sa vie, Pierre, à genoux aux pieds de la princesse, sollicitait un pardon qu'il se déclarait indigne d'obtenir, mais qui lui était acquis avant même qu'il le demandât. La rare magnanimité de l'offensée, jointe au profond repentir du coupable, attirèrent sur eux un regard du ciel, et jamais, depuis l'heure bénie de leur réconciliation, on ne vit passer un nuage sur cette union constamment heureuse et parfaite.

II.

SOUVERAINE.

Françoise, avons-nous dit, aimait le calme et le recueillement ; elle l'aimait d'instinct, puisque à sept ans elle avait dédaigné une des plus belles couronnes de l'Europe après les grandes couronnes royales. Elle avait peur des splendeurs de la gloire, des enivrements de la puissance ; et, par cela même que son âme était digne de comprendre et de remplir les devoirs des grandeurs humaines, elle les redoutait et voulait se faire humble et petite. Mais telles n'étaient pas les destinées auxquelles la réservait la volonté divine !

Le crime et le remords, — l'assassinat du prince Gilles, le repentir du duc François, — et par suite la mort de tous deux, laissèrent tomber aux mains du jeune Pierre le beau duché de Bretagne.

A cette nouvelle, Françoise pleura et s'humilia sous l'œil du Seigneur. Sa tendresse pour son époux, aussi éclairée que profondément sentie, ne lui permettait pas de se dissimuler toutes les entraves que porteraient à son gouvernement l'excessive faiblesse de son caractère et la naïveté de son esprit. Elle comprit que la tâche était au-dessus de ses forces, et, alors ne conservant plus d'espoir qu'en l'aide de Dieu, elle mit en lui toute sa confiance.

Dieu ne lui faillit pas. Seulement, au lieu de communiquer sa sagesse à Pierre, ce fut à elle qu'il la révéla, de sorte que, bien qu'elle fût toujours, dans les relations de la vie privée,

un modèle de douceur, de déférence et d'obéissance, en réalité, et surtout dans les circonstances difficiles, ce fut son influence qui dirigea le règne le plus glorieux et le plus heureux du brillant duché de Bretagne.

C'est merveille que de suivre sa prudente activité dans les négociations difficiles de la diplomatie; de la voir lever l'étendard guerrier de la fière Armorique et envoyer une brillante armée à la victoire, sachant avant toutes choses maintenir autour d'elle la paix, l'harmonie, l'entente et la concorde.

Osera-t-on dénier aux femmes le pouvoir de leur influence? Certes, lisez les annales du temps : voyez de toute part l'anarchie, la guerre et le désordre; voyez la politique cauteleuse de Louis XI amener partout les dissensions et les querelles. Pour reposer votre pensée de ce spectacle affligeant, laissez-la s'arrêter sur la Bretagne, et, tant que l'influence de Françoise s'y fait sentir, voyez et jugez!... Un instant, pendant le court intervalle occupé; entre les deux règnes de Pierre et de François II, par celui du fameux comte de Richemont, vaillant connétable de Charles VII, la Bretagne est en feu; mais avec son successeur renaît la salutaire influence de la *sainte duchesse*, et aussitôt le calme reparaît. Sa prudente sagesse fait disparaître tous les éléments de malheur; sa douce charité ramène tous les cœurs à l'unité et à la paix.

C'était surtout au milieu de sa cour que se manifestaient ses rares vertus, entre autres le don si précieux de savoir persuader et entraîner les cœurs et les esprits par son exemple et ses discours. Ainsi, sans jamais imposer sa volonté, elle était arrivée à faire partager à toutes les femmes qui l'entouraient la pratique des vertus les plus difficiles et les plus rares. Sa cour était aussi pure, aussi

bien réglée que le plus fervent monastère, et malgré cette rigoureuse observance de tous les préceptes de la religion, jamais on ne vit une indulgence plus douce, une plus franche et plus entraînante gaité, un cœur plus expansif.

Si Françoise savait concilier dans son cœur les devoirs de la souveraine avec ceux de la femme chrétienne, c'était à ceux d'épouse qu'elle laissait la prééminence. C'est ainsi qu'on vit la pieuse princesse recueillir dans un regard fatigué de son mari, les premiers indices d'un mal inconnu, que les médecins ne purent définir ni combattre.

Pendant les longs jours d'une maladie qui décomposait sa vie avec une froide et désespérante lenteur, Françoise, fidèle à sa pieuse mission, ne quitta pas le chevet du malade. Elle couchait sur un lit de camp placé chaque soir près du sien. A elle la fatigante tâche de lui préparer et de lui présenter tous ses breuvages; à elle l'héroïque effort de surmonter la douleur, pour appeler dans son regard ce calme qui n'est plus dans son cœur, et sur ses lèvres un sourire qui dérobe et comprime un sanglot. A elle encore, lorsque fût arrivée la dernière période du mal, à elle de révéler à cette pauvre âme que l'heure du ciel allait sonner. Sans doute elle eut à vaincre de nombreuses douleurs; mais l'avenir devait lui en donner la récompense; car rien n'est plus consolant pour un noble cœur, que de recueillir, avec les dernières souffrances, avec les derniers adieux d'un mourant tendrement aimé, sa suprême et peut-être déjà incomplète pensée.

Le cœur chrétien de Françoise le sentait; aussi sut-il jusqu'à la fin se montrer véritablement dévoué!...

III.

VEUVE.

La noble Françoise, la souveraine adorée de la Vieille-Bretagne, a perdu son époux et sa couronne. Mais ses vertus, ses talents, son immense fortune, plus que cela, la vénération et le respect qui s'attachent à son nom, lui assurent à tout jamais un ascendant irrésistible et honorable à la cour des ducs; le peuple l'espère et le croit.

Cette espérance est trompée : une nouvelle épreuve est destinée à la courageuse Françoise. Influencé par un courtisan qui lui inspire une aveugle confiance, le loyal Richemont, ce même connétable sous les auspices duquel s'étaient accomplis le mariage et plus tard le couronnement de Françoise, arrivé au duché sous le nom d'Arthur, la persécute, la dépouille de son douaire, de ses joyaux, de ses meubles précieux, et l'éloigne de la cour.

En présence d'une conduite que la Bretagne et l'Europe entière flétrissent en l'appelant inique et déloyale, seule l'auguste veuve ne se plaint ni ne murmure. Elle fait plus : elle interdit aux femmes qui l'entourent toute parole de récrimination et de blâme. Pauvre et persécutée, n'est-ce pas là le vrai bonheur, pour une âme avide de suivre Jésus dans la voie douloureuse du Calvaire?

Cependant, après dix-huit mois de règne, le duc Arthur

meurt, laissant le duché au comte d'Étampes, qui en prend possession sous le nom de François II.

Époux de Marguerite de Bretagne, nièce de Françoise, le nouveau duc s'empresse de lui témoigner la plus respectueuse déférence. Il fait poursuivre et condamner le courtisan calomniateur, pour lequel la princesse, si cruellement offensée, n'a que des paroles d'indulgence et de grâce, qui lui sauvent la vie.

« Mes pauvres vont se réjouir, » dit en souriant la bonne duchesse, à qui son douaire est ainsi rendu.

L'orage est passé, le soleil brille pur et serein pour l'illustre veuve. Déjà, dans ses pensées, elle forme le projet de se vouer exclusivement au service du Seigneur; elle fait l'apprentissage de la vie des saintes âmes dans un couvent de clarisses, que bientôt elle est forcée de quitter par suite de maladie et de la faiblesse de sa constitution.

Alors elle se livre dans son palais à l'exercice de toutes les œuvres de piété, jusqu'à ce qu'une nouvelle tempête se forme autour d'elle.

L'épreuve, cette fois, est d'autant plus pénible qu'elle part du sein même de la famille de Françoise : elle est dirigée par son propre père. M. d'Amboise a formé le projet de marier la duchesse douairière de Bretagne, jeune et fort belle encore, au prince de Savoie, frère de la reine de France. Louis XI, non-seulement agrée ce projet, mais encore il met tout en œuvre pour le faire réussir.

Vainement Françoise allègue l'usage de Bretagne, où jamais aucune veuve de duc ne s'est remariée; vainement elle déclare la promesse jurée à son époux de mourir plutôt que d'accorder sa main à un autre, promesse renouvelée aux

pieds du crucifix et sur les saints Évangiles. Le roi et M. d'Amboise sont inflexibles. Menaces, promesses, tentatives d'enlèvement, tout est mis en jeu pour arriver au résultat désiré ; mais la puissance du monarque vient enfin se briser contre une volonté, une énergie de femme, aidée et soutenue par l'amour et le concours de tout un peuple qui veille sur elle, défend et conserve sa liberté.

Cette fois le danger fut réel, sérieux ; le calme de Françoise domina seul les difficultés de sa position. Sûre de sa volonté, confiante dans l'aide de CELUI pour l'amour de qui elle souffrait, elle se plaça au-dessus des vaines inquiétudes d'une âme faible et timide, et, par le fait de cette force, de ce calme moral, elle vainquit.

Entièrement libre, dès ce moment, de se livrer aux suggestions de son ardente charité, on la vit s'attacher à soulager, à soigner toutes les misères, recueillant les malades et les infirmés, les soignant elle-même, tantôt dans son palais, tantôt dans leurs propres demeures.

A cette époque vivaient errants et rejetés de tous, de pauvres parias qui n'avaient pour demeure que la solitude des forêts et la profondeur des vallons inhabités. Là, aucun soin pour le mal qui les dévorait, aucune consolation ni douce parole pour l'amertume de leurs cœurs. Isolés du monde entier, ils n'entrevoyaient que de loin les demeures des hommes, et l'accès leur en était interdit. J'ai nommé les lépreux !...

Françoise leva un œil compatissant sur leurs misères ; elle eut pitié de leur isolement :

« N'est-ce point assez pour eux, se dit-elle, des souffrances du corps? Faut-il encore que, faute de vivre au contact de

la charité, leur cœur se dessèche, leur âme meure!... »

Et elle prit l'héroïque résolution de soulager l'un en même temps que l'autre. Elle fit construire des espèces de cellules bien aérées, où elle leur donna asile, consacrant une partie de son temps à les soigner, et à leur parler du ciel et des récompenses qu'il réserve à ceux qui souffrent sur la terre.

Mais, au milieu de ces soins divers, elle n'oubliait pas qu'elle avait été souveraine, et que les Bretons étaient ses enfants bien-aimés; elle veillait avec tendresse sur leur bonheur, et en toute occasion Françoise et Marguerite trouvaient pour eux un guide sûr, un conseil dévoué.

La Bretagne était en paix et en prospérité : la bonne duchesse, songeant que sa tâche humaine était achevée, résolut de mettre enfin à exécution le projet dès longtemps formé de se consacrer définitivement au Seigneur. Sur sa demande, on lui accorda l'établissement dans le duché, des religieuses carmélites, dont elle était résolue de partager la vie et les travaux.

L'exécution de ce projet rencontra une foule de difficultés, qu'elle parvint à aplanir. Déjà toutes ses dispositions étaient prises, lorsque, ayant su par sa sœur, madame de La Trémouille, que leur père, toujours dans l'intention de déshériter ses enfants, avait fait don de sa fortune et de ses fiefs à Louis XI, roi de France, la sainte veuve, plus dévouée aux intérêts de sa famille qu'aux vœux de son propre cœur, n'hésita pas à demeurer encore au milieu du monde pour y prendre les intérêts de ses neveux.

Dieu bénit ce sacrifice nouveau. La douce influence de tant de vertus ramena le cœur égaré de M. d'Amboise : après avoir ouvert les bras à ses petits-enfants, il autorisa la du-

chesse de Bretagne a attaquer comme nulle la donation faite au roi. Le parlement eut le rare courage de décider en faveur du sujet, contre le despote souverain : l'acte fut cassé, et Françoise, libre enfin des soucis du monde, entra comme novice dans le monastère des Trois-Maries, près de Vannes.

IV.

RELIGIEUSE.

Jamais communauté plus fervente n'admira un renoncement plus parfait, une humilité plus vraie que celle de la sainte duchesse; jamais cœur ne comprit mieux et ne pratiqua avec plus de sublime abnégation les vertus religieuses. Françoise devait être partout un modèle accompli. L'amour divin avait, dès l'enfance, initié son âme à toutes les vertus; toutes lui étaient douces et faciles.

Bien qu'entièrement détachée du monde, sa juste influence veillait encore sur le salut et le bonheur du peuple. La cour se trouvait trop loin d'elle; un bref du pape, obtenu par François II, la força à établir une nouvelle communauté, et à la diriger elle-même, dans l'antique abbaye des Couëtz. Françoise obéit à regret; les filles qu'elle laissait demeurèrent inconsolables jusqu'au jour où Françoise les rappela toutes près d'elle.

Sa piété, déjà si tendre, redoublait chaque jour de ferveur; chaque jour aussi augmentait son humilité et sa charité.

Elle retourna enfin à Dieu, victime de cette dernière vertu. Une religieuse était atteinte d'un mal contagieux et violent. Françoise ne permit à personne de l'approcher et de

la soigner. Son zèle arracha la malade à la mort; mais en échange de cette existence conservée à la terre par un tel dévouement, le Seigneur réclama une âme assez pure pour donner au ciel une habitante de plus.

La Bretagne prit le deuil; les saintes filles que Françoise dirigeait en tendre et indulgente mère, s'abandonnèrent à la plus touchante douleur. En un mot, sa mort fut considérée et déplorée comme une calamité publique. C'est qu'en effet tant de vertu jointe aux grandeurs humaines, à la sagesse et aux talents, fait la sauvegarde et le bonheur des peuples; elle est leur gloire et leur plus sûr triomphe!

JULIE DE GONZAGUE.

1534.

I.

Gracieusement jetée dans une des plus ravissantes positions de cette riche partie du royaume de Naples que nous appelons *Terre de Labour*, et que les Romains nommaient l'Heureuse Campanie (*Campania Felix*), Fondi, assise sur les rives parfumées du petit lac dont elle a pris le nom, se baigne dans ses ondes tranquilles, et écoute au loin murmurer la vague docile, ou mugir, à l'heure de l'ouragan, le flot méditerranéen.

Au temps où se passe ce récit, il advenait souvent que la voix irritée des éléments n'était pas toujours la seule voix qui faisait tressaillir les fiers et rudes pêcheurs de Fondi. Souvent une menace humaine se dressait à l'horizon : un terrible drapeau semblait teindre d'une sanglante lueur le ciel si bleu du littoral ; un cri de guerre troublait de son écho jusqu'aux profondeur de l'abîme :

« Mort, mort aux chrétiens ! Allah est Dieu, et Mahomet est son prophète ! »

Et sur la côte et derrière les vieux murs, on répétait

avec une sombre épouvante un nom toujours le même :

« Kaïr-ed-Din ! »

Kaïr-ed-Din, le héros algérien, l'intrépide roi de la mer, le pirate heureux et entreprenant, le capoudan-pacha, c'est-à-dire le grand amiral du sultan.

Kaïr-ed-Din, le populaire et redouté Barberousse, dont les merveilleux exploits, les funestes représailles, la haine du nom chrétien, défrayent depuis vingt ans les palpitants récits de la vallée, alors que souffle la rafale, que mugit le mistral, et que bruissent dans les airs ces voix inconnues, ces frémissements de la terre, dont s'émeuvent et s'effrayent les natures les plus vaillantes.

Jamais de leur nid de vautour, de cette superbe Alger si fièrement nommée la ville *la bien gardée*, jamais n'étaient sorties d'aussi belliqueuses galères, d'aussi hardis pirates que depuis que Kaïr-ed-Din avait répandu sur elle le souffle de la guerre, de son courage et de sa magique influence. Son nom seul faisait trembler les chrétiens, et l'illustre André Doria ne dédaignait pas d'avouer en lui un rival redoutable. Rien n'égalait la promptitude de ses décisions, si ce n'est l'étonnante rapidité qu'il mettait à les exécuter. On le croyait dans les eaux de Constantinople ; aux rives italiennes, on s'abandonnait à quelques instants de sécurité. Soudain apparaissait sa galère capitane, soudain grondait sa voix de tonnerre, et, commandés par lui, ses intrépides compagnons étaient invincibles.

Tel était d'ailleurs l'effroi attaché à son nom, que ce nom seul suffisait à comprimer la volonté du courage, élément premier et nécessaire de toute résistance.

Par une sombre et orageuse nuit de 1534, un long cri de

désespoir enveloppe tout à coup la ville de Fondi et la plaine tout entière. Le tonnerre roulait dans l'espace, et aux clartés fugitives de l'éclair déchirant la nue, le guetteur venait d'apercevoir et de signaler une flottille menaçante, dont les rames, agitées avec prudence, confondaient leur bruit avec le bruit de la rafale et le sifflement du vent glissant sur les flots.

La flottille avait quitté la mer; elle couvrait la surface du lac et s'étalait en ligne de bataille au pied des murs.

Un immense hourra s'éleva du sein de la petite flotte et répondit aux clameurs de la rive. Il annonçait la présence déjà devinée du capoudan-pacha.

Soudain commence l'attaque, horrible scène de dévastation et de meurtre, se développant à la clarté sinistre de l'incendie et aux pâles reflets des éclairs. La ville est prise sans efforts de défense. L'absence de lutte ne désarme pas la barbarie du vainqueur : tout est mis à feu et à sang; mais au milieu du massacre une idée fixe occupe les chefs :

« A la citadelle! à la citadelle! » répètent-ils; et l'on peut voir sans peine que là est leur véritable but.

Cependant un d'entre eux, esclave renégat de Barberousse, investi de toute sa confiance, surpassant l'ardeur de tous, s'élance aux flancs escarpés de la montagne, atteint, par une route impraticable à l'agile chamois lui-même, le pied d'une des parties du rempart non gardée, et, par un effort surhumain, se précipite dans l'enceinte du château. Le cimeterre d'une main, le poignard de l'autre, il s'élance résolûment, traverse sans obstacle les femmes et les valets réunis dans la salle des gardes, et, pénétrant dans l'appartement de la dame châtelaine :

« Dame de Fondi, s'écria-t-il, vous êtes ma prisonnière. »

Julie de Gonzague, comtesse de Fondi, agenouillée devant le grand christ de son oratoire, priait avec tant de ferveur, qu'elle n'avait point entendu arriver jusqu'à elle l'audacieux agresseur.

« Y a-t-il donc ici des traîtres? » demanda-t-elle avec une solennelle dignité, et, debout, une main appuyée sur le velours de son prie-dieu, l'autre étendue vers la porte, elle demeure immobile, en voyant, au lieu du vêtement chrétien d'un serviteur fidèle, le turban et le cafetan turc du renégat.

« Prenez ma vie, seigneur, mais conservez-moi l'honneur; sinon la liberté! » murmura-t-elle en se laissant retomber à genoux aux pieds de la croix.

La tête cachée dans ses mains, comme pour mieux recueillir son âme et ses pensées, la comtesse attendait qu'un mot lui découvrît le sort qui la menaçait, et elle s'étonnait déjà du silence qui se prolongeait autour d'elle, lorsqu'une voix, non pas brève et impérative comme la voix d'un vainqueur, mais timide, suppliante, vint la frapper d'un indicible étonnement.

« Par pitié, madame, de grâce, un regard!... »

Julie leva sur le musulman un regard pur et résigné. L'infidèle avait arraché son turban, et tête nue, agenouillé devant elle, il semblait attendre une parole.

« Gaëtano! s'écria-t-elle avec étonnement.

— Oui, madame, Gaëtano; ce malheureux soldat que vous avez, il m'en souviendra toujours, arraché à la mort par votre douce et pieuse charité; non plus cependant le Gaëtano chrétien que vous avez soigné, mais, ajouta-t-il avec une

sombre exaltation, Gaëtano l'ami, le confident de Barberousse, Gaëtano le musulman. »

Julie fit un geste d'horreur.

« Renégat ! » dit-elle.

Le pirate frémit, et sourit douloureusement.

« Gaëtano, reprit-il, qui vient d'exposer sa vie pour arriver le premier à la comtesse de Fondi, et avoir l'honneur de l'enlever; dérobant ainsi à son maître, la gloire d'obéir aux ordres du sultan, qui revendique, pour en orner et embellir son sérail, la possession de la belle châtelaine, la fleur de toutes les jeunes beautés de la chrétienté. »

Julie joignit les mains dans une crispation de désespoir impossible à rendre.

« Ne tremblez pas ainsi, madame, s'empressa-t-il d'ajouter. Lorsque Gaëtano le renégat, comme vous le disiez tout à l'heure, a tenté au péril de ses jours cette téméraire aventure, il ignorait que la comtesse de Fondi fût cette même Julie de Gonzague qui lui a conservé la vie à Mantoue. Il le sait maintenant, et, tout coupable qu'il soit envers Dieu et sa patrie, il ne saurait oublier les lois et les devoirs de la reconnaissance. »

Tout en parlant, Gaëtano s'était approché d'une croisée et l'avait ouverte ; il plongea dehors un regard expérimenté, et, se rejetant vivement dans l'oratoire :

« Il n'y a pas un moment à perdre, s'écria-t-il; fuyez, madame, fuyez... Encore quelques minutes, et les nôtres seront maîtres ici. »

Julie regarda avec assurance autour d'elle.

« Fuir ! dit-elle ; toutes les issues ne sont-elles pas gardées?

— Toutes, dit tristement le pirate; mais n'y a-t-il pas ici quelque passage secret... ?

Un rayon d'espérance glisse sur le front pâle de la comtesse; elle s'approche d'un panneau de boiserie, en presse un ressort caché, et, saisissant la main de Gaëtano :

« Si je ne me trompe, dit-elle, ce couloir aboutit à un escalier établi dans le roc, au pied duquel s'étend une route souterraine et tortueuse qui conduit en pleine campagne. Gaëtano, promettez-moi de profiter de votre influence pour sauver du massacre mes bons serviteurs et mes fidèles vassaux. Et maintenant, adieu et merci, je prierai pour vous; Dieu ne peut manquer de ramener à lui un pauvre égaré qui se souvient d'un bienfait et qui n'a point oublié la reconnaissance ! »

Gaëtano avait remis aux mains de la comtesse la petite lampe d'albâtre qui éclairait l'oratoire. Quelques instants il écouta le bruit de ses pas, qui résonnaient sur le terrain sonore du chemin solitaire; puis il repoussa le panneau, et, attachant un regard indéfinissable sur le grand crucifix d'ébène qu'éclairaient en ce moment les funèbres reflets de l'incendie de la ville :

« Autrefois, murmura-t-il, autrefois... Mais arrière ce souvenir ! ajouta-il avec un sentiment concentré où se mêlaient le remords et l'obstination; Mahomet est le prophète d'Allah ! »

II.

A demi vêtue, les cheveux épars, sans voile et sans manteau, Julie de Gonzague frémissait au contact de la froide humidité de cette voûte étroite, sous laquelle sa lampe pâlissait

et menaçait de s'éteindre. Elle avait perdu, parmi les pierres et les débris qui jonchaient le sol, ses mules de velours, et ses pieds nus laissaient à chaque pas une sanglante trace. La solitude de ces lieux, leur sombre horreur, le sifflement des reptiles effrayés de voir une créature humaine troubler le silence de leur demeure, les souffrances physiques mêmes qu'enduraient la belle Julie de Gonzague, rien ne pouvait altérer son héroïque courage. Elle avançait sans effroi et sans plaintes, ne trouvant en son cœur qu'une ardente action de grâce envers CELUI dont la divine providence venait de la sauver du seul péril qui pût abattre sa grande âme : la perte de son honneur et de sa foi.

Elle était sauvée ; sauvée de l'entreprise hardie de Barberousse, sauvée de la dangereuse admiration de Soliman ! Toute autre pensée pouvait-elle avoir accès en son âme ?

La chronique du passage secret ne l'avait point trompée : il la conduisit vraiment au milieu des montagnes, dans une clairière paisible, isolée. Julie s'assit à l'ombre des grands arbres. Le jour allait paraître ; le silence le plus complet régnait dans la vallée. Vainement la pensée de la fugitive voulait-elle franchir la distance : elle ne pouvait voir son château pillé, mais non détruit, ses serviteurs respectés, et Barberousse commandant la retraite. Il ne se souciait pas de donner plus de temps à une entreprise dont le but était manqué.

III.

Si nous demandons aux chroniqueurs du temps les motifs qui avaient engagé Soliman à confier à Kaïr-ed-Din cette

aventureuse expédition, les chroniqueurs nous répondront par la longue nomenclature des vertus, des charmes, des talents et de la science de la digne fille des Gonzague, que son siècle et sa patrie considérèrent comme une de leurs plus précieuses merveilles.

Fille aimable, douce, instruite et soumise, elle épousa, toute jeune encore, Vespasien Colonne, duc de Trajetto et comte de Fondi. Cet époux était vieux et infirme. La tendresse de la jeune femme se fortifia du respect que lui inspira l'âge de Vespasien, et de la pieuse compassion qu'elle éprouva pour ses souffrances. Épouse fidèle et dévouée, elle voulut être une mère pour la fille du comte de Fondi, et pour lui un ange consolateur.

Mariée à quatorze ans, sa jeunesse s'écoula ainsi calme et pure, occupée des soins à donner à un vieillard tendrement chéri, ou consacrée à la culture des lettres et des arts.

Lorsque la mort de Vespasien la laissa libre, de toute part on brigua l'honneur de son alliance ; mais sincèrement attachée au souvenir du bonheur que lui avaient donné la bonté et les vertus du comte de Fondi, elle rejeta bien loin toute pensée d'une nouvelle union.

« Non, non, disait-elle à tous les empressements, à toutes les prières de sa famille ; non, après avoir eu un époux aussi bon, je ne saurais consentir à bannir de mon cœur l'affection exclusive que je lui ai portée. »

Ce fut alors que, dans tout l'éclat de sa splendide beauté, dans toute la force de sa jeunesse, elle alla demander au château de Fondi le calme et le recueillement de la solitude.

Elle s'y appliqua à l'étude, à la prière, aux bonnes œuvres. La tentative de Kair-ed-Din passa dans cette vie si régulière

comme un terrible, mais rapide orage. Les portes du vieux manoir, descellées par la main des barbares, furent bien vite remontées sur leurs gonds, les ponts-levis encloués furent remis en état; les herses arrachées, solennellement replacées. Recueillie par une troupe de condottiéri entre les mains desquels elle était tombée lors de sa fuite, elle revint, peu de jours après l'attaque de son castel, en reprendre possession.

La ville avait grandement souffert; Julie ne pouvait oublier que c'était à son sujet; aussi lui vit-on verser à pleines mains le fruit de ses épargnes et les richesses de son trésor, pour réparer et faire disparaître les traces nombreuses de la cruauté musulmane.

En mémoire de son tendre attachement au souvenir de son époux, elle avait pris pour devise une amarante, pour exergue : NON MORITURA ! *Elle ne mourra point !*

Son nom est inscrit dans les annales de l'Italie parmi ceux des savants les plus distingués de son siècle.



Beatrix Galindo.

1475.

BÉATRIX GALINDO.

1475-1535.

Pendant qu'Isabelle, la grande reine de Castille, associait son nom et son influence à tous les glorieux événements de son siècle, nous ne devons point nous étonner de rencontrer auprès d'elle une femme digne de figurer parmi les illustrations de l'Espagne.

Béatrix Galindo, née à Salamanque vers le milieu du quinzième siècle, sut mettre à profit les trésors de science que déversait alors sur la péninsule la célèbre université de cette ville.

Son talent de poëte et d'orateur, joint à une grande connaissance du latin, qu'elle parlait et écrivait avec une rare perfection, portèrent bientôt son nom au premier rang parmi les savants illustres de Salamanque. Isabelle, ayant voulu la connaître, lui accorda plus que de l'admiration ; elle apprécia ses éminentes qualités et résolut de l'attacher à sa personne. Ainsi appelée par son propre mérite à la position si brillante et si enviée de fille d'honneur de la reine, Béatrix, loin de se laisser éblouir ou distraire par le faste et les plaisirs de la cour, poursuivit avec une nouvelle ardeur ses études. Sa profonde érudition lui fit donner le surnom

de *la Latina*, et répandit au loin sa juste réputation de science.

Jalouse d'assurer le bonheur de Béatrix, Isabelle lui donna pour époux don François Ranusi, secrétaire du roi. La jeune femme trouva dans cette union une félicité parfaite. Don Ramisi joignait à un esprit éclairé une âme tendre, un cœur dévoué et vertueux. Il pouvait donc s'associer non-seulement aux jouissances et aux travaux de sa femme, mais encore partager avec elle les délassements qui faisaient ses plus chères délices : l'amour des pauvres et les soins de la bienfaisance.

Riche, honorée, initiée aux mystères de la littérature et des arts, Béatrix Galindo, au milieu des splendeurs et du luxe d'une des cours les plus brillantes de l'Europe, n'avait pu accoutumer son cœur à jouir de l'opulence qui l'entourait, sans qu'une pensée constante de charité et d'amour pour les pauvres ne vînt à chaque instant se mêler à ses plaisirs.

Les honneurs et la fortune endurcissent le cœur, dit le vulgaire. Nous croyons, nous, et Béatrix Galindo en est une preuve, qu'ils développent au contraire les nobles sentiments dans une âme généreuse, en lui donnant l'entière liberté de les répandre et de les faire fructifier.

L'Espagne recueillait avec enthousiasme les éloges donnés de toutes parts à la *Latina;* mais au-dessus de cela le peuple bénissait son aménité, sa douceur, sa charité. Par elle, on était toujours sûr de voir arriver au pied du trône de la puissante Isabelle les justes requêtes, les sollicitations pressantes du pauvre opprimé ou du serviteur ignoré.

Appui des malheureux, Béatrix était arrachée souvent à ses œuvres aimées de bienfaisance, pour participer au conseil

de la reine. Isabelle n'avait pu voir si longtemps Béatrix auprès d'elle, sans apprécier la maturité de son jugement et sa respectueuse fidélité. Aussi avait-elle en ses lumières une grande confiance et se plaisait-elle à verser dans ce cœur dont elle était sûre, les ennuis qui se mêlèrent si souvent, hélas ! aux gloires de son règne. Digne de cette royale amitié, Béatrix ne se servit jamais de la puissance que lui donnait la faveur de la reine, que pour l'affermir dans ses héroïques résolutions. Heureuse et sainte influence que celle qui s'exerce ainsi dans un but de gloire et d'honneur pour une souveraine, de prospérité et de grandeur pour un peuple !

Le nom déjà si bien apprécié de la *Latina* devint plus populaire encore en Espagne, lorsque, aux nombreux bienfaits qu'elle avait répandus autour d'elle, elle ajouta la fondation d'un hôpital pour les pauvres malades et infirmes.

Cet hôpital a conservé le nom de son illustre fondatrice; et après des siècles, maintenant que la marche ascendante des connaissances humaines a laissé loin derrière elle la science de Béatrix Galindo, il est encore debout, témoignage incontestable des vertus de la chrétienne : les souvenirs de la charité ne sauraient rien perdre de leur éclat; ils sont indestructibles comme le souffle divin qui les a produits.

A ce titre, Béatrix Galindo mérite une pensée de reconnaissance et de vénération; son nom est justement béni et conservé, non-seulement dans les annales de l'Espagne, mais surtout dans la mémoire du peuple, qui n'oubliera jamais ses bienfaits.

Elle mourut à Madrid, le 23 novembre 1535,

CASSANDRA FÉDÈLE.

1465—1567.

I.

Tristes et silencieux, les murs d'un antique palais de Venise restent insensibles à la brise parfumée qui enveloppe les lagunes. Le balcon de pierre conserve sa solitude; aucun frais visage de femme ni d'enfant ne s'encadre, souriant et gracieux, aux sculptures de l'ogive. Ne venez recueillir dans cette solitaire demeure, ni chants joyeux, ni doux parfums : les fleurs et les chants aiment et cherchent la joie et le bonheur, et c'est ici la demeure du proscrit.

Savez-vous, jeunesse riante que préserve de tout contact fâcheux la prévoyante sollicitude de la famille, savez-vous ce qu'est la demeure d'un proscrit?... C'était ici le silence au milieu de toute l'expansion du bruit et de la gaieté, l'immobilité au milieu du mouvement; en un mot, la mort au milieu de la vie! Et cependant un noble cavalier, une jeune femme habitaient ce palais, et tous deux avaient parfois encore des éclairs d'espérance, des lueurs de joie, en songeant à la douce compensation que le ciel allait accorder à leurs peines, en leur donnant un enfant à aimer.

Puis soudain une pensée amère éteignait l'éclat dans leurs regards, le sourire sur leurs lèvres.

« Milan! murmuraient-ils tout bas ; Milan! » et leur cœur oppressé se reportait avec un sombre amour vers la patrie absente. Et chacun, dans son âme, ajoutait :

« Que sera la vie pour le fils du proscrit? »

Aussi, lorsque Dieu envoya une fille aux jeunes époux, sa paternelle bonté fut-elle bénie et louée.

« Un fils, se dirent-ils, n'eût-il pas été exposé à briser son épée, ou à la tourner contre une ingrate patrie? »

L'enfant fut donc accueillie avec une vive reconnaissance, avec une joie sérieuse et solennelle. On la nomma Cassandra ; on entoura sa première enfance des soins, des caresses les plus tendres. La présence d'un enfant chasse loin du foyer les pensées amères ; elle y fait naître l'espérance, elle le ranime et le réchauffe.

Peu à peu le vieux palais se rajeunit, et l'heure vint, alors que s'échappèrent du cœur de l'enfant les premières étincelles de la pensée, les premières saillies de l'intelligence, l'heure vint où la lagune vit une gondole chaque soir quitter la rive pour courir légère et rapide sur l'onde argentée et laisser échapper des éclats joyeux. La mère était redevenue gaie et rieuse pour chanter avec sa fille, et le père, en recueillant leurs doux sourires, trouvait un adoucissement à son éloignement de la patrie ; ou plutôt ce culte de la patrie, se reportant sur sa femme et sur sa fille, qui représentaient ainsi pour lui plus que la famille, la patrie tout entière, les lui rendait plus chers.

« Cassandra! disait-il alors en embrassant la gracieuse en-

fant, c'est pour nous plus que le bonheur, c'est la vie elle-même. »

Cassandra répondait à cet amour par une tendresse si profondément sentie déjà, qu'elle faisait pressentir pour l'avenir une âme généreuse dans ses affections, énergique et toute-puissante sur elle-même.

Chaque jour, chaque heure, en faisant saillir à toute occasion les heureuses dispositions de l'enfant, déterminèrent le noble Fédèle à donner tous les soins et tout le développement possible à cette riche nature. A peine au sortir du berceau, Cassandra, réfugiée sur les genoux et dans les bras paternels, entremêlait ses caresses enfantines de sérieuses questions, auxquelles Fédèle donnait des réponses toujours vraies et sages, sachant amener avec art et à propos les moyens d'inculquer dans l'esprit de l'enfant les premières notions des sciences, des lettres et des arts.

C'est ainsi qu'à l'âge où l'on bégaye à peine les premiers éléments de la lecture, Cassandra était déjà capable d'être initiée aux savants mystères des lettres grecques et latines, et successivement à l'étude de la philosophie et de l'éloquence. Cette jeune intelligence, avide de savoir, était apte à tout comprendre. Pour elle, le délassement c'était l'étude ; lorsqu'elle quittait la leçon des maîtres, elle n'avait pas de passe-temps plus doux que la culture de la poésie et de la musique.

La lagune perdait chaque jour quelques-uns de ses éclats joyeux ; elle recueillait en échange des entretiens savants et animés. Ce n'était plus la jeune mère qui mêlait sa voix à celle de sa fille. Silencieuse et absorbée dans une tendre admiration, elle écoutait, ne sachant pour quelles pa-

roles aimées elle avait plus d'attention, de celles d'un époux, ou de celles d'une enfant chérie.

Et le palais silencieux s'était tout à fait animé. La présence de l'enfant lui avait rendu ses premières palpitations de vie; les études de la jeune fille, l'admiration qui attirait près d'elle tout ce que Venise comptait d'illustrations de tout genre, avaient achevé de le réveiller de sa léthargie. Le vrai mérite est de toutes les nations. Devant le témoignage éclatant rendu à celui de sa fille, Fédèle oubliait presque et les Visconti errants, et Milan, sa patrie ingrate. Venise lui semblait belle; il l'aimait : c'était justice; n'aimait-elle pas son enfant adorée?

II.

Le doge, le sénat, la noblesse, tout ce que la science et les lettres comptent en Italie d'illustrations et d'admirateurs se presse en une foule magnifique. Quelle annonce merveilleuse, quelle fête solennelle a eu le magique pouvoir de réunir en un même lieu un public aussi illustre!

Un silence religieux remplit la grande salle, le palais et la place même de Saint-Marc, où se presse le peuple. Une voix s'élève au milieu de ce silence; c'est une voix fraîche, jeune, pleine de charme et de modestie. Faible et tremblante d'abord, elle monte par degrés, elle s'enivre en quelque sorte d'elle-même, et bientôt elle éclate forte et persuasive. L'énergie, l'entraînement de la pensée a dominé la timidité de la jeune fille; elle ne voit plus et l'auditoire qui l'entoure et l'admiration qu'elle excite; isolée par la puissance de ses sensations, elle se croit seule au milieu de la

foule, seule avec sa brillante imagination, son âme ardente et sa profonde érudition; seule en présence de la crèche sainte et bénie de Celui dont elle raconte et célèbre la divine naissance. La foi, l'amour et la poésie se partagent son âme, et des torrents d'éloquence s'échappent de ses lèvres.

Ce peuple d'élite qui l'entend, éclate à son tour, et, avec toute la fougue italienne, prodigue à la jeune femme son enthousiasme, ses acclamations. Son nom est répété par le vrai peuple, qui le proclame le plus grand, le plus beau de la vaillante et noble république.

Et Fédèle, fier de sa fille, lève un front assuré et éclatant de sublime bonheur.

« Je ne suis plus proscrit! semble-t-il dire. La renommée de ma fille assure à mon nom les droits de nationalité, partout où il sera prononcé. »

III.

Louée par tous les hommes éminents de son époque, placée au niveau de Pic de La Mirandole, Cassandra, en relation avec tous les souverains de l'Europe, appréciée par Léon X, Louis XII, Ferdinand le Catholique et Isabelle de Castille, était vivement désirée à la cour de chacun de ces princes. Elle vit tout ce que l'Italie avait de grands noms, de riches fortunes, briguer l'honneur de lui plaire.

Toujours sage et prudente, toujours soumise par affection et par devoir à son père, elle ne voulut s'en remettre qu'à lui du soin d'assurer son bonheur. Pressée par sa sollicitude de choisir un époux, elle le pria de se charger seul de ce soin.

Deux mois plus tard, l'église Saint-Marc voyait Venise tout entière assiéger son enceinte. Le prélat officiait à l'autel, et deux fiancés promettaient devant Dieu de s'aimer toujours, de se prêter mutuelle affection, mutuel dévouement. Le bonheur et un noble orgueil rayonnaient sur le front du fiancé. La fiancée était calme, souriante, heureuse ; elle n'avait rien à regretter dans les souvenirs du passé, elle avait foi en l'avenir. N'avait-il pas été préparé, sous l'œil de Dieu, par la tendresse d'un bon père?

L'époux se nommait Jean-Marie Mapelli. Il était plein d'avenir : Vicence sa patrie, justement admiratrice de sa science médicale, venait de l'appeler à aller l'exercer à Rétimo, dans l'île de Candie; et avant son départ, Fédèle avait voulu assurer son bonheur en même temps que celui de sa fille, en les unissant tous deux.

IV.

C'est sans peine et sans regrets que la savante Cassandra a échangé le bruit et l'éclat qui l'entouraient à Venise contre le calme isolement de Rétimo. Tout entière à ses devoirs d'épouse, elle ne se souvient de ses triomphes que pour demander à ses auteurs chéris de charmer toujours ses loisirs, de remplir si bien ses heures de solitude, que jamais il n'y ait place dans sa douce vie à l'ennui ou aux occupations futiles.

Ici, comme au temps de sa gloire, elle est un objet d'unanime admiration. Ce sont les pauvres qu'elle console et soulage qui admirent son immense charité; ce sont les serviteurs qu'elle conduit avec douceur et bonté dans la voie de

la piété et de la vertu, qui admirent l'égalité parfaite de son humeur; ce sont ses égaux que charment son esprit, sa bienveillance, sa modestie, et qui admirent tant de talents unis à tant de vertus; enfin c'est son époux qui apprécie le sublime dévouement avec lequel elle lui a sacrifié les joies, les triomphes de sa vie passée. Tel est le vrai mérite : son parfum s'échappe et s'étend, il est appréciable pour tous, et sait revêtir toutes les formes; tous ressentent les bienfaits de son influence.

La vie de Cassandra était calme, sereine; elle n'avait qu'un point sombre : l'éloignement de son père. Une décision de la république de Vicence, rappelant Mapelli en Italie après quelques années de séjour à Candie, chassa ce nuage; Cassandra espéra un bonheur complet. Elle devait le goûter bien peu de temps, et l'acheter par une double épreuve.

Ballotté par la tempête, le vaisseau qui ramenait les deux époux dans leur patrie fut en danger de sombrer. Forcés de le décharger de son lest, les matelots ne sauvèrent leur vie et celle des passagers, qu'en sacrifiant toute la cargaison. Dans cette cargaison était la majeure partie de la fortune de Mapelli. Au moment de cette perte, il n'en sentit pas les angoisses : elle donnait une chance de salut à sa bien-aimée Cassandra. Mais lorsque, après avoir vu pendant plusieurs heures une vie si précieuse constamment en danger, ils abordèrent enfin au port, alors il jeta un regard d'effroi autour de lui.

Cassandra comprit ou devina l'expression de ce regard. Elle y répondit par un geste plein d'une éloquente et fière résignation. Le front de Mapelli s'éclaircit; ils s'étaient compris. Jamais, en effet, la vie n'eut plus de charme pour eux

que pendant cette courte période passée au sein d'une douce médiocrité, et que termina trop promptement, par un malheur irréparable, la seconde épreuve dont je parlais tout à l'heure : Mapelli mourut. Fédèle était mort quelques mois auparavant.

Le cœur de Cassandra, frappé dans toutes ses affections par cette double mort, ce cœur déjà si constamment élevé vers Dieu par la charité et la poésie, éprouva le besoin de se donner plus particulièrement à lui. Elle divisa son temps entre les pauvres et Dieu, se réservant pour seules jouissances quelques heures chaque jour, à consacrer à l'étude. Bientôt elle voulut joindre à toutes les autres vertus qu'elle pratiquait, l'admirable vertu d'obéissance, et, faisant abnégation complète de sa volonté, elle entra chez les hospitalières de Saint-Dominique, à Venise.

Elle allait y chercher l'obéissance ; elle y trouva l'autorité. Choisie pour supérieure, après avoir gouverné saintement cette maison, elle y mourut à cent deux ans, chargée de gloire, de mérites et d'années !

CATHERINE SFORZA.

1488.

I.

Le soleil laisse tomber d'aplomb et brûlants ses rayons sur la terre. Un jeune et robuste laboureur, las sans doute de lutter contre les atteintes de la chaleur, dételè paisiblement sa charrue, et, laissant à ses bœufs la liberté de paître l'herbe jaunie de la lisière des champs, il choisit l'ombrage le plus touffu, pour s'y coucher à l'aise et demander aux douceurs réparatrices de la sieste, la force de reprendre bientôt son travail avec une nouvelle vigueur.

La fatigue est, dit-on, un bon et puissant narcotique Muzio; Attendolo ne tarda pas à en donner une preuve nouvelle; mais ce sommeil n'a pas le calme et la sérénité habituels au repos du simple et rude paysan. Il est entrecoupé de mouvements brusques, saccadés, et l'observateur attentif au souffle de ses lèvres entr'ouvertes entendrait à coup sûr s'échapper de son cœur et de sa pensée des mots rapides qui semblent l'expression incomplète d'une idée fixe qui bouillonne et fermente sans relâche dans cette jeune et fière nature.

Catherine Sforza

Prisonnière de César Borgia

1488.

Soudain il a tressailli. Quel bruit inconnu et mystérieux a donc ainsi le pouvoir de l'arracher au sommeil? Écoutez! au loin passent des soldats, et la brise nous apporte comme un vague écho de leur musique guerrière. Toute lointaine qu'elle est, cette voix électrise l'âme de Muzio, pénètre ses sens, fait jaillir un éclair de son brillant œil noir, et colore son front d'une vive rougeur.

« Alerte, Muzio ! voici que les troupes approchent. Alerte ! si tu veux les saluer, les voir de près. »

Muzio se lève, se saisit de sa hache, et oubliant la charrue et le soleil, le travail et le repos, voici qu'il se précipite à travers champs jusqu'au bord de la route que vont suivre les soldats.

Ces soldats, hardis condottiéri favorisés des armes et de la fortune, défilent devant lui, fiers et heureux de leur position. L'âme du paysan, à cette vue, s'anime et s'exalte.

« Moi aussi, s'écrie-t-il, je veux être soldat ! »

Ce cri, en s'échappant de son âme, arrache un soupir à son cœur, une larme à sa paupière. Il songe au désespoir, à l'isolement de sa famille, que son départ laissera privée de ses plus chères affections, de ses plus précieuses espérances.

Mais à côté de ce triste et pénible tableau, se dresse aussitôt une palpitante image : la guerre avec ses dangers vaincus, ses triomphes enivrants. Lequel aura le plus de force, de l'amour de la gloire ou de l'amour de la famille, qui se partagent son âme!... La lutte le laisse indécis, incertain.

« Au ciel le soin de décider ! » s'écrie-t-il en prenant lui-même une brusque décision.

Alors, jetant sa hache contre le chêne le plus proche :

« Si elle reste attachée à l'arbre, ajoute-t-il, je pars, je suis

soldat. Si au contraire elle retombe, eh bien! je suis à tou jamais paysan!»

La hache ne retomba pas. Fidèle à sa parole, Muzio quitta sur l'heure, la douce vallée de Cottignola, suivit les soldats et s'enròla parmi eux.

C'était bien vraiment la main de la Providence qui avait fixé le fer au cœur de l'arbre, puisque ce simple cultivateur, ce rustique paysan devint le chef et le père d'une des premières familles d'Italie, qui donna pendant près d'un siècle des souverains au Milanais.

Cette hache, lancée par lui de toute la vigueur d'un bras exercé, fit venir à son esprit la pensée d'échanger son nom vulgaire et ignoré d'Attendolo contre le nom caractéristique de Sforce. Grâce à son impétuosité, qui ne connaissait pas d'entraves, qui n'admettait pas davantage le conseil que la résistance, ce nom lui fut universellement et sans conteste confirmé par ses camarades; il devient ainsi celui de toute sa descendance, et le seul accepté et conservé par la postérité.

Telle est l'origine de cette glorieuse famille des Sforce, dont le nom, populaire en Italie, se trouve mêlé dans notre histoire au souvenir des guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier. Dans ses annales nous aurions pu choisir plusieurs noms de femmes justement célèbres, si nous n'avions mieux aimé nous arrêter au dernier d'entre eux, à celui de Catherine, nous réservant le droit d'inscrire rapidement dans cet article ceux de ses devancières.

Pendant la vie même de Muzio, une femme, sa sœur, Marguerite Attendolo, par une énergique présence d'esprit, un héroïque courage, l'arracha à une terrible captivité, qu'il ne devait quitter que pour marcher à la mort. Elle conserva ainsi

à l'Italie un de ces chefs redoutés dont l'épée faisait trembler les rois et pencher en leur faveur les balances du droit et de la justice; un de ces souverains véritables qui avaient leur armée pour empire, leur camp pour États; un de ces condottiéri, en un mot, dont la présence seule décidait des batailles et faisait la terreur des villes et des campagnes.

Plus tard, Élisa Sforza se montre la digne mère du célèbre Robert, comte de Cazazzo.

Constance Vasano, femme d'Alexandre Sforce, mérita, par son courage et ses vertus, de porter un nom célèbre. Elle éleva dans ces fières et nobles dispositions sa fille Baptiste.

Enfin Isabelle d'Aragon ne dédaigna pas de quitter les marches du trône du roi son père, pour ceindre la couronne du duc de Milan. Femme de Galéaz Sforce, elle trouva cachées sous ce diadème de bien cruelles épines. Son front ne fléchit pas sous leurs sanglantes morsures; elle partagea noblement les malheurs, la captivité et la mort violente de son époux, poursuivie comme lui et sans relâche par la haine et l'ambition de Louis le Maure.

II.

Jean-Galéaz régnait à Milan; ou plutôt son front portait la couronne ducale, pendant que régnait et gouvernait pour lui son oncle Louis le Maure.

Le peuple oubliait de maudire le tyran de son prince et le sien, en songeant combien plus grand encore était le despotisme du prédécesseur de Jean-Galéaz. Enfin l'Église, après avoir usé de toutes ses rigueurs pour arêter le débordement des

vices et des cruautés de Galéaz-Marie, venait de consentir à pardonner aux Sforce dans la personne du duc régnant.

Et à l'occasion de cette réconciliation solennelle, le pape Sixte IV unissait à la fille de Marie-Galéaz, à la vaillante Catherine, son neveu Jérôme Riario.

Grâce à la protection du souverain pontife et aux seigneuries d'Imola et de Forli, qu'il venait d'acheter et de conquérir, Riario était un parti digne de Catherine. D'ailleurs cette union, n'eût-elle pas été dictée par la politique, l'aurait été par son propre cœur; aussi donna-t-elle sans réserve à cet époux de son choix toute sa tendresse, tout son dévouement.

La vie de Jérôme et de Catherine était brillante et douce, lorsque se leva tout à coup pour eux une longue suite de luttes et d'infortunes. Sixte IV mourut. Cette mort, en enlevant toute entrave à la haine jalouse des ennemis de Riario, lui suscita des guerres sans fin. Beaucoup, parmi ses propres vassaux se déclarèrent contre lui. C'était plus que des querelles féodales, c'était la guerre civile avec toutes ses péripéties, tous ses excès.

III.

La nuit est sombre et silencieuse, l'orage vient se briser aux marches de marbre du palais de Forli. La foudre gronde au ciel, les ténèbres sont sur la terre. N'est-ce point là un avertissement divin donné à de coupables et sinistres projets?

Éloignée de sa couche par le bruit de la tempête, Catherine veille, et, berçant dans ses bras son fils qui pleure, elle se promène dans ses appartements.

Soudain une vague lueur s'allume dans les ténèbres ; des pas se font entendre ; les sentinelles restent immobiles et silencieuses.

« Qui va là ? s'écrie la voix énergique de Catherine, penchée au balcon gothique. Qui va là ? »

Vaine demande; la lueur sinistre brûle toujours, les sentinelles mêmes ne se réveillent pas à l'appel de leur maîtresse; seulement, du sein de la ville s'élève un murmure sourd que voudrait étouffer le bruit de la tempête, mais que perçoit distinctement l'oreille de Catherine.

« Trahison ! trahison ! » s'écrie-t-elle d'une voix éclatante, en se précipitant vers l'appartement de Riario.

Alors la lumière indicatrice ne demeure plus seule, mille autres lumières semblables sont instantanément allumées dans le palais ; sur la place, dans les rues, mille cris éclatent; des hommes surgissent de toute part; le danger, la conjuration se montrent partout à la fois.

Au seuil de son appartement, Catherine se trouve déjà devancée. Des gardes lui en défendent l'accès, et, debout près du lit seigneurial, deux hommes, l'épée haute, luttent contre les efforts et la résistance de Riario. Catherine a reconnu François Orsi et Louis Pansecchi.

Elle ne sait plus espérer.

« Pleure, pauvre orphelin ! » dit-elle à son fils en le serrant convulsivement sur son cœur.

Et se soulevant pour plonger son regard et sa voix dans la chambre funèbre :

« Adieu ! crie-t-elle à Jérôme, adieu ! va m'attendre au ciel ! Moi, je reste ici-bas pour défendre les droits de ton fils et punir tes meurtriers !... »

Un cri terrible, le dernier qui s'échappe avec la vie d'une poitrine humaine, répond à ce suprême adieu! Du sang brille à l'épée d'Orsi, le corps de Riario tremble et s'affaisse.

Catherine s'enfuit épouvantée!

Alors redoubla l'orage. Sous les froides atteintes de la pluie et du vent, les torches pâlirent; les conjurés se dissipèrent; mais ce qui ne pâlit ni ne se dissipa, ce furent la haine et l'ambition qui avaient armé et dirigé le fer des assassins. Aussi, lorsque fut écoulée cette fatale nuit du 14 au 15 avril 1488, les premiers rayons du jour, en consolant les terreurs et les souffrances de la nature, éclairèrent-ils le triomphe des révoltés et la captivité de Catherine.

IV.

Le palais, la ville, tout est aux mains des meurtriers de Riario; tout, sauf la citadelle, dont le fidèle et héroïque commandant a fièrement répondu aux sommations des révoltés, que, son maître mort, il ne remettrait les clefs qu'à sa veuve, refusant même d'obéir à un ordre signé de sa main, lequel pourrait lui être arraché par violence ou contrainte.

Ayant vu échouer contre cette noble volonté toutes les ressources de la crainte et de la persuasion, les conjurés se décident à employer un moyen extrême, dont ils n'osent prévoir qu'un heureux résultat, bien qu'ils connaissent l'énergique nature de Catherine.

La veuve de Riario aura sa liberté, elle pourra se retirer dans la forteresse; seulement son fils chéri, demeuré entre les mains des assassins de son père, répondra du succès de la

mission dont elle s'est chargée. La forteresse ouverte, il sera rendu à ses caresses; un simulacre même de résistance, et il est immolé sur-le-champ.

A peine la poterne s'est-elle refermée sur elle, que déjà elle apparaît aux créneaux. Fière, imposante, n'ayant sur les lèvres d'autre cri que le cri de guerre des Riario, elle encourage les soldats, les excite à mourir s'il le faut, pour soutenir l'honneur et les droits de leur maître!

Cependant les conjurés attendent. Vainement leur semble-t-il que Catherine excite à la guerre au lieu de parler de paix. Ils croient qu'ils se trompent. Une femme peut-elle ainsi mettre en oubli sa tendresse maternelle, les dangers de son enfant?

Cette incertitude cesse enfin lorsque, dirigé par la main même de la dame de Forli, un pierrier vomit aux pieds des remparts la destruction et la mort.

« Trahison! trahison! » crient à leur tour les révoltés. Et du milieu de leurs rangs nombreux s'élève une voix menaçante:

« Prends garde, femme! prends garde! Ton fils est entre nos mains, et le sang de l'innocent n'est pas plus difficile à répandre que celui du coupable. »

Un frisson mortel parcourt les membres de Catherine; mais l'énergie de l'épouse et la foi de la chrétienne diminuent les appréhensions de sa douleur et de ses craintes.

« Dieu le protégera! murmure-t-elle. D'ailleurs, qui peut m'assurer que mon obéissance l'arracherait à ses ennemis? Courage! courage! »

La lutte était engagée.

V.

Quinze jours ne sont pas encore écoulés, et voici que déjà l'allégresse éclate dans les rues de Forli, où se pressent et se mêlent joyeusement les soldats victorieux de la citadelle, les hommes d'armes de Jean Bentivoglio, venus de Bologne au secours de Catherine, et les Milanais amenés par San-Séverin.

Les larmes et la joie se partagent les sentiments de Catherine. La même journée rend à sa tendresse l'enfant confié par elle aux soins de la Providence, et voit les honneurs funèbres rendus à son époux.

Étrange rapprochement, que ces joies du triomphe mêlées à un souvenir de crime et de deuil ! Toutes les cloches de la ville sonnent déjà les funérailles de Jérôme, bien que le canon du fort salue encore le jour de la délivrance, et au pied de cet autel tendu de noir, voici que s'avance une femme vêtue de deuil, et portant sur son cœur un petit enfant au sourire radieux, au front brillant de grâce et d'innocence. C'est Catherine, c'est Octavien Riario !

« Que demandez-vous à l'Église ? dit le vénérable pontife.

— Une bénédiction pour cet enfant ; la consécration de l'Église pour les honneurs qui vont charger sa jeunesse. »

Et le prêtre prononce la formule qui investit l'enfant de l'héritage de son père, et le *Te Deum* fait retentir de ses magnifiques strophes les vieux murs de l'église. Les acclamations populaires saluent la mère et le fils, pendant que la couronne d'or s'abaisse sur eux et se pose solennellement sur leurs têtes.

« Noël, noël à notre gracieux souverain Octavien Riario! Honneur et longue vie à sa glorieuse mère Catherine Sforza, notre bien-aimée régente! »

Ensuite douze ans s'écoulent, douze ans de paix, de gloire et de bonheur. Mais voilà que devant les armes victorieuses de César Borgia, toute la Romagne plie et se soumet. Les États d'Octavien ne sauraient avoir un sort différent que les États voisins. Imola, sa forteresse, et bientôt après Forli, tombent aux mains puissantes de César Borgia. Seule, la citadelle de Forli lutte et se défend vaillamment. Elle a pour appui la présence de Catherine.

Cette héroïque femme soutient jusqu'à la dernière extrémité les chances impossibles de la fortune de son fils. Enfin, après des efforts héroïques, après avoir vu tous ses soldats massacrés autour d'elle, après être restée seule, seule vivante au milieu de ces ruines humaines, elle est prise sur la brèche.

Conduite en présence de César Borgia, elle affronte fièrement son regard, et se plaint à lui de ce que la mort l'ait assez respectée, pour qu'elle se voie sa prisonnière.

Une intervention puissante, celle d'Allègre, officier commandant les troupes fournies à César Borgia par Louis XII, rendit à la liberté la noble fille des Sforce. Alors la souveraine détrônée, la mère dépouillée de ses espérances d'avenir, se réfugia à Florence, où déjà avaient été envoyés par elle, avant le siége de Forli, son fils et ses trésors. Elle trouva accueil et sympathie dans la famille de Médicis.

Elle y mourut bientôt, mais pas avant d'y avoir vu une auguste naissance, et pris une part sincère à l'allégresse qui l'accompagna.

Marraine de l'enfant, avec son nom, elle lui légua son énergique nature. Pourquoi ne lui donna-t-elle pas aussi ses vertus? La France aurait des pages bien sombres à retrancher de ses annales.

Cette fille des Médicis, placée à son berceau sous le patronage de l'héroïne de Forli, cette filleule de Catherine Sforza qui porta le nom et la gloire naissante de ses pères jusque sur le trône de saint Louis, c'était Catherine de Médicis!...



Marguerite d'Autriche.

1480.

MARGUERITE D'AUTRICHE

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS.

1480—1530.

I.

Fille de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche, Marguerite, grâce au sang de tant de héros et de tant de princes qui coulait dans ses veines, était digne d'une royale alliance.

A elle, l'illustre descendante des maisons de Bourgogne et d'Autriche, il fallait une brillante couronne, un sceptre puissant. Aussi, lorsqu'auprès de son berceau d'enfant, Maximilien et Marie entendirent la proposition de la cour de France, regardèrent-ils en quelque sorte comme un droit naturel la pensée de la faire asseoir aux premières marches du trône de France, en la fiançant au Dauphin Charles, fils aîné du roi Louis XI.

Marguerite avait alors trois ans. Le roi désira confier à sa fille, madame Anne de Beaujeu, l'éducation de la fiancée du Dauphin. Maximilien, se conformant en cette circonstance à un usage fréquemment suivi à cette époque dans les familles

princières, se hâta de céder au désir du puissant et habile monarque. La jeune archiduchesse fut conduite avec grande pompe à la cour de France.

Cependant les années s'étaient écoulées. Française de cœur et d'éducation, Marguerite aimait sa patrie adoptive, dont elle avait accepté les habitudes, le langage et les mœurs. Elle aimait sa sœur de Beaujeu, toute froide et préoccupée que se montrât souvent la fille de Louis XI. Elle aimait ce jeune prince, enfant comme elle, dont elle partageait les jeux et les leçons, et que déjà elle considérait comme le maître et l'arbitre de son avenir, comme son futur roi, en même temps que son futur époux. Elle aimait la belle nature du beau pays de France ; ce château d'Amboise, sa résidence habituelle ; ce magnifique fleuve aux rivages embaumés et enchanteurs ; cette campagne aux coteaux verdoyants, aux plaines fertiles, au doux climat. Et en aimant tout cela, elle le sentait bien, elle aimait tous les souvenirs ravissants de son enfance à peine écoulée, toutes les vagues espérances de son brillant avenir.

A côté de ces naives affections, grandissait dans cette fière nature d'enfant, une indicible et orgueilleuse ambition. Son âme tout entière tresaillait à la seule pensée du contact sur son front, de la couronne d'or des Clovis, des Charlemagne et des saint Louis. Les fleurs de lis de France, lorsqu'elle songeait que bientôt elle les verrait resplendir sur son manteau de reine, faisaient palpiter toutes les fibres de son cœur.

Mais plus ses espérances étaient profondes et précieuses, plus la déception fut amère et terrible, lorsqu'en quelques minutes les exigences de la politique vinrent renverser une presque realité et anéantir le rêve de huit années.

Marguerite, enfant par l'âge (elle avait onze ans), se sentit soudain femme forte en présence du malheur. Ses illusions brisées, sa dignité offensée, ses affections détruites, développèrent bien plus sa pensée en quelques heures, que ne l'auraient pu faire de longues années de calme et de bonheur. Elle souffrait : elle se trouvait instantanément initiée à tous les mystères de la vie. Le malheur est une puissante école où l'on fait de rapides progrès.

Son orgueil blessé considérait d'ailleurs comme un double outrage l'union à laquelle on la sacrifiait, puisque cette union, en même temps qu'elle lui enlevait un époux, enlevait une épouse à son père. En effet, l'heureuse rivale qui venait prendre le titre et la couronne que lui avaient assurés ses fiançailles, n'était autre que l'héritière du duché de Bretagne, cette belle et fière Anne que devait épouser Maximilien.

Reine répudiée avant d'avoir été épouse et reine, Marguerite quitta la France au moment même où y arrivait Anne. En écartant les portières de soie et d'or de sa litière, et en penchant en dehors sa tête pensive, elle put recueillir au loin le vague écho des cloches joyeuses et des clameurs populaires qui accueillaient l'arrivée de la jeune Dauphine. Alors sa mémoire, faisant un violent effort, revoyait et entendait dans de lointains souvenirs, les mêmes ovations, le même accueil triomphal ; et sa jeune tête se relevait brusquement, son œil brillait d'un sombre éclat :

« La fille de Maximilien, murmurait-elle, la petite-fille de Charles le Téméraire, saurait-elle oublier un semblable affront?... Oh! non, mon beau cousin, n'ayez crainte, je ne l'oublierai pas!...

II.

Isabelle et Ferdinand occupaient glorieusement le trône d'Espagne. Leur empire était alors dans toute la plénitude de sa force et de sa splendeur. Le Maure avait fui devant les armes belliqueuses d'Aragon et de Castille, pendant que le génie de Christophe Colomb donnait tout un monde aux époux victorieux.

C'était donc une noble couronne que celle du roi catholique, et Marguerite, fille de l'empereur et fiancée dépossédée du Roi Très-Chrétien, devait trouver dans cette alliance, avec beaucoup de gloire, une éclatante compensation.

Marguerite s'embarque joyeuse, pour aller auprès de son fiancé, dans cette cour d'Isabelle que son imagination, exaltée par les nombreux récits de la féerique renommée, lui représentait sous de brillantes et magnifiques couleurs.

L'infant était l'unique fils de Ferdinand et d'Isabelle. Sur lui et Marguerite devait donc rejaillir en entier la gloire et l'éclat de leur puissance. Marguerite se demandait parfois, avec un involontaire soupir, s'il n'y aurait pas là un bonheur préférable à celui que lui avait si longtemps promis la cour de France. En vain son orgueil outrage lui répondait affirmativement; son cœur lui assurait que la France était de tous les pays le plus beau, et sa couronne la plus resplendissante du monde.

Pendant que le cœur et l'orgueil de la jeune princesse sont ainsi en querelle, poussés, l'un par la vérité, et l'autre par le dépit et le désir de vengeance, voici que dans les immensités

de l'air et de l'Océan, s'amassent et se préparent les fureurs de la tempête.

Le coquet et élégant navire qui porte en ses flancs la fille des rois, violemment séparé de la flottille qui l'escorte, est obligé d'errer au gré de l'ouragan et d'obéir au caprice des flots irrités. Marguerite, au milieu de ses femmes éplorées, est ferme et courageuse. Elle pense qu'elle va mourir, et elle s'y prépare en chrétienne. En ce moment, plus de haine dans son âme, plus de ressentiment dans sa pensée. Sa prière est pure et ardente. Un sourire plein d'expression glisse sur ses lèvres; elle attend, sans trouble et sans alarme, la volonté du ciel.

Mais cette volonté ne lui destinait pas encore le calme de la tombe; elle lui préparait au contraire les longues et rudes années d'une vie incessamment agitée.

Soudain la tempête se calme; le vaisseau gagne le port. Marguerite, infante d'Espagne, ceindra un jour la couronne de la grande Isabelle, et, elle le sent, elle la portera dignement!

III.

Quel est le téméraire qui osera affirmer l'avenir? Quel est celui qui peut dire ce que lui destine la Providence? O vanité de l'intelligence de l'homme, fragilité de ses espérances, où aspire votre orgueil? Votre œil pourra-t-il sonder les secrets du créateur; ceux de la vie et de la mort vous seront-ils connus? Saurez-vous jamais le dernier mot de votre destinée, vous qui vous obstinez toujours à répéter : *Demain*... comme si demain, cessant d'être à Dieu seul, était à vous?...

Marguerite, elle aussi, disait : « Demain; » et cette fois encore, une espérance que la vaine sagesse des hommes pouvait croire déjà une réalité, lui échappa par une violente secousse : son rêve de gloire n'eut pas, hélas! de lendemain.

Peu de jours après son mariage, le prince Jean mourut, et Marguerite, deux fois sur le point de ceindre un royal bandeau, s'en revint à la cour d'Autriche le front voilé d'un crêpe funèbre, presque encore enfant et déjà veuve.

D'un caractère ferme et décidé, d'une humeur égale et enjouée, maniant habilement la plume de l'écrivain et le luth du poëte, c'était en tout point une femme supérieure que cette belle Marguerite, qui attirait tout à elle, qui savait plaire, et mieux que cela encore, persuader et convaincre.

Un instant, il fut question pour elle de la couronne d'Angleterre. Son mariage avec Henri VII était à peu près conclu, lorsqu'un brusque changement de politique, comme autrefois en France, vint encore une fois renverser les espérances de royauté que lui permettaient sa naissance et son mérite, et que ne devait cependant jamais réaliser l'avenir.

Ce fut alors (1501) qu'elle épousa Philibert le Beau, duc de Savoie. Cette union, en lui donnant un bonheur sans nuage, chassa loin de son esprit tout regret du passé.

Mais ce bonheur fut aussi rapide que complet. Quatre années en marquèrent le cours. Philibert mourut, et Marguerite crut n'avoir fait qu'un beau rêve. Quatre ans s'écoulent si vite quand on est heureux !

IV.

Veuve pour la seconde fois à vingt-quatre ans, la duchesse de Savoie s'éloigna à la hâte de souvenirs trop douloureux, et, résolue de ne point contracter de liens nouveaux, elle revint à la cour d'Autriche.

La minorité de Charles-Quint exigeait en ce moment une régence dans les Pays-Bas. Marguerite en reçut le gouvernement. Elle accepta la délicate et toujours difficile mission pour une femme, de gouverner, espérant trouver une consolation et un allégement à ses regrets, dans le bonheur qu'elle verserait autour d'elle. Elle réussit pleinement, et, si son cœur brisé rencontra un soulagement dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs, le peuple y trouva le bonheur, le calme et la paix.

Cependant la puissance vénitienne, arrivée à sa plus haute période, semblait concentrer au sein de cette république le monopole du commerce du Levant et des innombrables richesses qui en découlent.

La belle et opulente Venise, la reine des mers, était devenue le point de mire et en même temps le but de la jalousie de l'Europe entière. On enviait ses richesses, on redoutait sa puissance. Une ligue fut décidée contre elle. Alors Cambrai ouvrit ses portes aux délégations de presque tous les États chrétiens. Marguerite assista aux conférences, en qualité de plénipotentiaire de l'empereur ; et faisant pour cette fois taire son ressentiment contre la France, ce fut le charme de sa persuasive éloquence qui contribua avec le plus de succès à dé-

truire les dissidences et le mauvais vouloir, et à établir la confédération sur des bases solides et redoutables.

Un instant alliée à la France en la personne de l'empereur son père, Marguerite ne sut point cependant étouffer en son cœur le souvenir et le ressentiment de l'outrage. Elle fit de la poursuite de sa haine l'œuvre principale de sa vie, et ne cessa de susciter, par ses intrigues et son influence, des embarras sans nombre à Louis XII et à François Ier. Charles VIII, par son mariage avec Anne, avait assurément donné à la France une belle et riche province: mais en revanche, il avait doté par avance son règne et les règnes suivants d'une bien fatale et bien persévérante poursuite.

Ce fut Marguerite qui entretint, sans trêve et sans relâche, une jalouse animosité entre la maison de France et la maison d'Autriche, et qui jeta les premières bases de cette rivalité dont les suites sont trop connues pour que nous en parlions ici.

Ce fut elle qui poussa le fougueux Henri VIII d'Angleterre à entrer, en 1515, dans une nouvelle ligue contre la France.

Toujours prévoyante et adroite, tout en contribuant puissamment à mettre en feu l'Europe, elle sut éloigner le théâtre de la guerre de la frontière paisible de ses États, au sein desquels elle faisait fleurir le commerce, l'industrie et les arts, au moment même où partout la guerre portait ses ravages et ses désastres.

Marguerite, si elle eût occupé un trône, lui aurait certes donné plus de gloire qu'elle n'en aurait reçu de lui. Amie des savants, et savante elle-même, elle fut pour les Pays-Bas ce que François Ier était pour la France. Grâce à sa généreuse bienveillance, à sa magnifique hospitalité, aux encou-

ragements et aux récompenses qu'avec un tact infini, elle savait distribuer au mérite, Bruxelles devint le rendez-vous des artistes, des gens de lettres les plus distingués, et osa un instant se poser en rivale de Paris.

Cependant la guerre et ses rigueurs fatiguaient et la France et l'Autriche. Les deux souverains aspiraient à la paix; chacun d'eux confia à une femme le soin de l'assurer et de la fixer. Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, et Louise de Savoie, mère du roi, se rencontrèrent dans cette même ville, où Marguerite avait déjà contribué, avec tant d'éclat, à la ligue contre la république vénitienne. Elles discutèrent les intérêts des deux parties, et signèrent le fameux traité de Cambrai. Cette fois encore, tout le triomphe restait à Marguerite. Le traité, tout en faveur de la maison d'Espagne, avait de rudes conditions, d'humiliantes clauses pour la France.

Cette célèbre négociation, connue sous le nom de *paix des dames*, et qui place si haut la réputation diplomatique de la gouvernante des Pays-Bas, fut son dernier acte politique. Peu après, elle mourut à Bruxelles, le 1er décembre 1530, laissant une glorieuse mémoire et un peuple inconsolable.

Elle était vraiment une grande et illustre princesse. Une seule ombre obscurcit le tableau de sa vie : la persistance de sa haine, la ténacité de son ressentiment. Ce n'est point là assurément une tache aux yeux du monde, puisque c'est à ce sentiment que son pays dut surtout le puissant concours qu'elle prêta à sa grandeur. Mais aux yeux des critiques chrétiens, et dans le jugement à porter sur les vertus de la femme, certes c'est plus qu'un simple blâme ; c'est un reproche

énergique et justement fondé que mérite la mémoire de cette Marguerite que notre orgueil national devrait regretter plus encore de ne point compter au nombre de ses reines, si celle qui lui fut préférée n'y avait laissé, elle aussi, un brillant et honorable souvenir.



Victoria Colonna.

1490.

VICTORIA COLONNA

MARQUISE DE PESCAIRE.

1490—1547.

I.

Parmi les nombreuses familles célèbres dont s'honore l'Italie, aucune n'a acquis des droits plus assurés et mieux mérités à la gloire et à la renommée, que la maison des Colonna.

D'après les généalogistes, son antiquité remonterait aux premiers siècles chrétiens, et l'histoire a conservé et consacré le souvenir de la vaillance de ses membres, et des services rendus par eux à la patrie !

Tour à tour mêlés dans les troubles de Rome au moyen âge, dans les guerres d'Italie au quinzième siècle, à l'heure du danger, de la lutte ou de la paix, les Colonna se montrèrent toujours grands, forts, puissants et respectés. A chaque feuillet des annales italiennes, leur nom brille d'une vive clarté, et, si parfois quelqu'un des défauts ou même des vices de leur époque ternit la pureté de leur blason, bientôt il se

dégage de cette ombre toujours rapide, pour reprendre son éclat primitif.

Compter ses hommes célèbres, serait compter ses enfants; nous nous bornerons donc à dire qu'au premier rang parmi eux, est inscrit le nom d'une des femmes dont s'honore le plus justement l'Italie, celui de l'illustre marquise de Pescaire.

II.

C'était en 1490. La protection et les augustes encouragements accordés au talent, aux lettres et aux arts par les Médicis à Florence, par les souverains pontifes à Rome, et par les principales maisons d'Italie, jalouses de marcher dans cette noble voie de protectorat et de régénération, avaient arraché à sa longue torpeur l'Europe endormie. Partout sur cette belle et poétique terre, surgissaient d'énergiques talents. Les temps modernes semblaient ne plus avoir rien à envier aux siècles les plus glorieux de Rome et d'Athènes. La langue de Pétrarque le disputait en richesses poétiques à celle d'Horace et à celle d'Homère; les pinceaux habiles qui couvraient de chefs-d'œuvre les voûtes des temples du Seigneur, faisaient oublier ceux de Zeuxis et d'Apelle, et l'art de l'architecture, empruntant aux siècles passés, aux peuples de l'Orient et au génie de l'art mille combinaisons nouvelles, couvrait de palais et de temples le sol heureux de l'Italie.

C'était une grande, une belle époque. Elle allait atteindre son apogée : le seizième siècle déjà se révélait à l'horizon, ce siècle si fertile, que par delà les monts l'histoire devait appeler du nom à jamais grand de Léon X, pendant que la

France ne le séparerait jamais de la mémoire et du nom de François Ier.

C'est alors, au milieu de l'expansion de tant de génie et d'amour passionné pour les arts, sous quelque forme qu'ils se présentassent; c'est sous le beau ciel de Naples, dont Fabrice Colonna son frère était grand connétable, que naquit Victoria. Le berceau de l'enfant fut entouré de fêtes, de parfums et de fleurs. Son premier regard entrevit autour d'elle tous les enchantements d'une vie heureuse et animée. Pauvre enfant! peut-être crut-elle à la possibilité d'une félicité pleine et entière ici-bas.

Son existence de jeune fille et de jeune femme ne donna point de démenti à ces décevantes illusions. Tout semblait joie et bonheur pour la jeune fille. Fiancée dès l'âge de quatre ans à Ferdinand-François d'Avalos, fils du marquis de Pescaire, enfant du même âge qu'elle, elle grandit en laissant grandir et développer en son cœur le doux et sincère attachement dont le germe y avait été déposé au jour solennel de ses fiançailles.

A dix-sept ans, le mariage resserra et confirma ces liens. Tout entiers à leur mutuelle affection, sachant apprécier leurs qualités, leurs vertus, leurs talents réciproques, les deux époux sentaient croître chaque jour la force et la puissance de leur douce affection. Tous deux étaient savants, tous deux étaient poëtes; et qui pourra dire le charme infini qui accompagnait leurs études, leurs travaux ainsi partagés et compris?

Le marquis de Pescaire, appelé par la voix de l'honneur ou le cri du devoir, s'éloignait-il de son aimable et redouté manoir : Victoria ne savait plus que prier pour le triomphe des armes de son époux, ou charmer l'ennui mor-

tel de l'absence par les soins d'une correspondance assidue.

Dans le silence de son cabinet d'étude, elle laissait tomber sur le papier qu'elle destinait à un tendre message, tantôt les vers faciles et gracieux qui s'échappaient de son cœur, tantôt les graves et austères conseils que lui dictait son amour, éclairé par le jugement le plus sûr et l'esprit le plus maître de lui-même qui ait jamais animé une intelligence de femme.

C'est ainsi qu'après la bataille de Pavie, les princes italiens, désireux d'augmenter la force de leur cause en attachant irrévocablement à sa défense une homme tel que le marquis de Pescaire, lui offrirent la couronne de Naples. Le héros victorieux, séduit par l'éclat d'un diadème et par l'attrait de la puissance, différa sa réponse; il voulait consulter Victoria.

La noble femme, placée entre l'ambition avec son influence puissante, et l'honneur et le devoir avec leur voix sévère et inexorable, n'hésita pas un seul instant.

« Ce n'est point, lui écrivit-elle sur-le-champ, par la grandeur des États ou des titres, mais par la vertu seule que s'acquiert cet honneur qu'il est glorieux de laisser à ses descendants. Pour moi, je ne souhaite point d'être la femme d'un roi, mais de ce grand capitaine qui a su vaincre les plus grands rois, non-seulement par la valeur durant la guerre, mais dans la paix par sa magnanimité.

La voix de la noble femme trouva un écho dans l'âme du jeune héros; il éloigna de son cœur les suggestions de l'ambition, et se rendit d'autant plus grand que la dignité qu'il refusait était plus haute.

III.

Victoria remerciait le ciel d'avoir mis dans ce cœur où reposaient tout son bonheur, toutes ses joies, le noble désintéressement dont elle lui avait fait entendre l'appel. Elle se réjouissait au sein de son propre bonheur, et, parce qu'elle s'en était fait une douce habitude, elle le regardait comme l'état normal de son existence, lorsqu'une sombre et terrible inquiétude vint soudain l'arracher à cette douce sécurité.

Au moment où, retirée dans son oratoire, la pieuse marquise priait avec ardeur, un page aux couleurs de Pescaire arrive en grande hâte, et, sans attendre la réponse du serviteur qui était allé annoncer son arrivée, se montre au seuil de l'enceinte sacrée.

En présence de cet empressement qui dérogeait si entièrement au cérémonial de sa maison, Victoria pressentit un malheur.

« Madame, s'écrie le page, madame, monseigneur vous attend. Hâtez-vous, hâtez-vous !... »

Et, dans ces courtes paroles, la fille des Colonna devina une annonce de mort et de deuil.

Par un geste, plutôt que par des paroles, elle demanda une explication. Elle apprit que, dangereusement blessé, le marquis n'avait pu supporter une longue route, et que son vœu le plus ardent était d'être soigné par elle : il la désirait et l'attendait.

Le devoir et la tendresse parlaient tous deux à la fois au

cœur de Victoria. Elle activa avec ardeur les apprêts du départ, et le jour même, avant le coucher du soleil, elle quittait son palais.

Un lugubre pressentiment ne lui permettait pas de dominer son inquiétude et de dissimuler ses angoisses. Le brillant soleil de Naples lui paraissait enveloppé d'un voile sanglant; la nature avait perdu son charme et ses attraits.

« Voyez, voyez, disait-elle à ses femmes, comme tout, autour de moi, est dans un triste deuil ! »

Puis, lorsqu'après avoir franchi la moitié de la distance, elle se croyait près du but; lorsque la pensée de revoir enfin son époux bien-aimé portait quelque allégement à sa tristesse; lorsque ses lèvres retrouvaient à peine un premier sourire d'espoir, il advint que, dans une halte faite à l'heure de midi, sous les orangers qui bordaient la route, un homme passa, dévorant l'espace sous le rapide galop de son cheval. La marquise, l'écuyer chef de son escorte, et le jeune page porteur du premier message, échangèrent un indicible regard, en murmurant tous trois le même nom :

« Guido ! »

L'écuyer porta à ses lèvres son cor de chasse, et en tira quelques sons clairs et distincts. Le cheval et l'homme, déjà prêts à disparaître au détour de la route, s'arrêtèrent immobiles et étonnés. Alors le cor répéta son appel, et le cavalier, sûr de n'être point le jouet d'une illusion, mit pied à terre, suivant de l'œil les sinuosité du chemin.

Cependant, en apercevant la marquise qui s'avançait vers lui, il sembla hésiter. Victoria comprit tout.

« Le marquis de Pescaire?... » demanda-t-elle d'une voix basse et concentrée.

Guido n'acheva pas la phrase. Victoria ne l'acheva pas non plus. Agenouillée dans la poussière du chemin, et sous l'ardeur dévorante d'un soleil de midi, elle priait et pleurait.

. . . .

. . . .

. . . .

IV.

Après avoir retrempé son âme accablée aux sources pures et mystérieuses de la prière, après avoir oublié les heures qui s'écoulaient, et le monde qui continuait de vivre et de fonctionner autour d'elle, Victoria, absorbée d'abord dans sa douleur, revint sur le soir au sentiment de la réalité, et, imprimant par la force de sa volonté le calme à son visage, elle prit une prompte décision.

« A Naples ! » dit-elle brièvement.

Et le cortége aussitôt, revenant sur ses pas, reprit la route qui l'avait amené le matin. Et Naples, qui naguère encore admirait les vertus d'épouse de Victoria et enviait presque son bonheur, Naples reçut avec une sympathique tristesse la veuve à jamais inconsolable. Naples, d'ailleurs, avait à regretter dans le marquis de Pescaire un des plus grands capitaines et un des hommes les plus vertueux de son époque, une de ses gloires les plus pures ; elle devait bien à sa mémoire de joindre ses larmes aux larmes de son épouse.

L'Italie tout entière s'émut à l'annonce de cette mort qu'abritaient tant de lauriers, et de toutes parts arrivèrent à Victoria des assurances de sympathie et de dévouement. Ces marques d'estime et de regret étaient la plus douce, la seule

consolation de ce cœur désolé, qui ne devait désormais trouver d'autres jouissances que dans les justes hommages rendus à la gloire de Pescaire, et dans les éternelles espérances qui lui disaient sans cesse que la mort ne sépare un instant que pour réunir bientôt et à tout jamais dans le sein du bonheur et de la gloire.

Mais cette réunion, terme suprême de toutes les espérances humaines, il faut la conquérir et la mériter! Victoria le savait; aussi, bien que jusqu'à cette heure sa vie eût été pure et sainte devant Dieu, cependant elle y trouva beaucoup à reprendre et à réformer. Elle s'adonna aux exercices les plus consolants de la piété; elle abandonna les pensées mondaines pour consacrer sa voix à chanter les louanges, les grandeurs et la miséricorde divine, ne se détournant parfois de cette sainte occupation, que pour donner un souvenir, un regret à son époux.

Ainsi, complétement partagée entre sa douleur et les pensées, les espérances du ciel, elle attendait avec patience et résignation l'heure destinée par la volonté du Seigneur à la rappeler à lui.

Vainement sa beauté, sa vertu, ses talents l'entouraient-ils d'une triple auréole, qui lui attirait l'admiration et les hommages de tous; vainement les plus grands princes de son époque aspiraient-ils à partager leur puissance avec elle: Victoria résista aux sollicitations mêmes de sa famille, les seules qui eussent pu ébranler son âme désintéressée. Toute à Pescaire dès son enfance, elle ne comprenait pas que le cœur pût se partager, et se donner deux fois.

V.

Au contact d'une supériorité aussi incontestable, le cœur et l'esprit d'un artiste et d'un poëte ne pouvaient que s'exalter. Michel-Ange vit la marquise de Pescaire et lui donna toute l'admiration et tout le dévouement dont était capable son ardente nature. Il partagea sa douleur, et espéra l'adoucir en donnant à cette âme aimante les soins et la tendresse d'un époux. Ses espérances, comme celles des princes ses rivaux, échouèrent contre la fidélité de Victoria à la mémoire de Pescaire. Ce que n'avait pu l'éclat du nom et de la puissance demeura impossible au prestige de la gloire et du génie.

Michel-Ange, sans espoir de resserrer les liens qu'il avait rêvés, demeura toujours grand admirateur de Victoria et de son talent. Il se plaisait à vanter cette poésie pure, noble et facile qui s'écoulait sans effort, et comme sans travail, du cœur et de la haute intelligence de la marquise de Pescaire. En cela, il n'était que l'écho de son siècle et le précurseur du jugement que devait porter la postérité sur cette belle et touchante figure de femme qui éclaire d'un si brillant et si pur reflet cette magnifique période de la vie littéraire et artistique de l'Italie.

MARGUERITE MORUS

MISTRISS ROPER.

1508-1544.

I.

A mi-côte d'une ravissante colline, s'élève, retirée des bruits du monde et de la cour, une blanche et modeste demeure dont l'aspect enchanteur fait battre le cœur de l'étranger qui passe à ses pieds.

« J'aimerais à vivre ici, » dit-il avec un soupir. Et ce souhait est partagé par le pauvre comme par le riche : l'un comme l'autre aspire au bonheur, et sent bien qu'il ne peut se trouver que dans le calme et pieux recueillement de la famille.

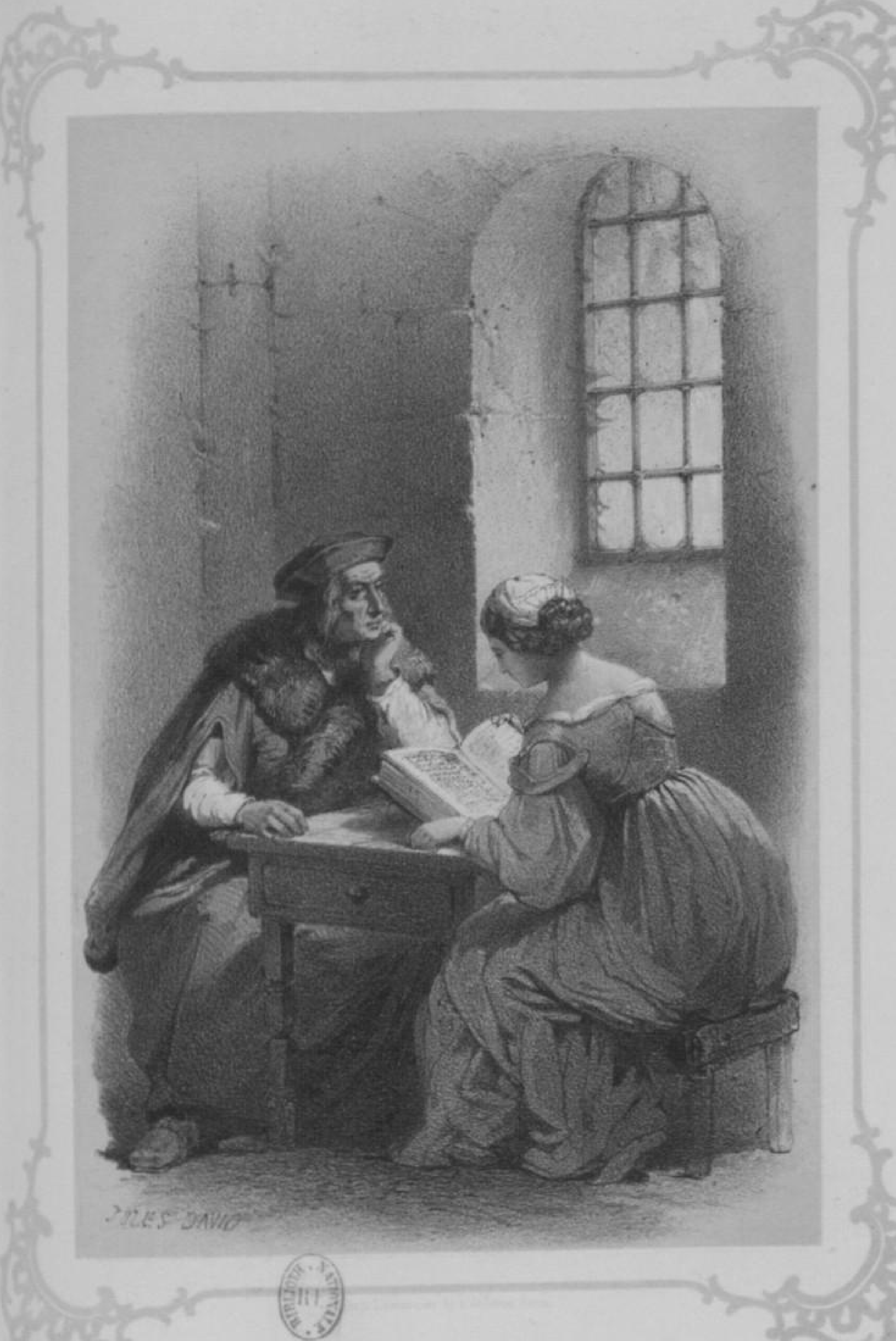
« J'aime à vivre ici, » disait aussi le noble martyr d'une sainte cause, l'héroïque champion de la vérité et de la foi attaquées en Angleterre par une royale et puissante volonté : « j'aime à vivre ici, » disait avec une pieuse sérénité Thomas Morus.

Et aussitôt que sa charge ne le retenait plus à Londres, aussitôt que, libre et maître de sa volonté, il pouvait déposer,



Marguerite Morus.

1500.



Mistriss Roper

et son père Thomas Morus.

1508

avec l'hermine du chancelier, les préoccupations de l'État, on le voyait, souriant au bonheur qui l'attendait là-bas, monter dans une petite barque, animer de sa paternelle voix l'effort des rameurs, et, glissant rapidement sur les flots de la Tamise, regagner à la hâte sa petite maison de Chelsea, où l'attendaient les caresses de ses enfants, la vive et intelligente tendresse de la plus chérie entre tous, de sa douce et savante Marguerite. Oh ! comme il l'aimait cette courageuse et héroïque fille, cette âme sublime créée par Dieu pour comprendre la sienne, et, en l'entourant d'une sympathique et affectueuse admiration, donner une ample compensation aux luttes et aux douleurs de sa vie publique !

Un soir il rentra plus tard que de coutume. Son front était sombre et abattu ; un mélange inexprimable de douleur et de joie donnait à son œil un éclat étrange. Marguerite frissonna.

« Vous souffrez, mon père ? » demanda-t-elle en versant quelques larmes au contact du baiser paternel.

Les enfants suspendirent leurs jeux pour écouter la réponse de leur père. En entendant son silence, ils répétèrent avec une morne douleur :

« Vous souffrez ?

— Moi, dit le père en les embrassant avec tendresse ? Non, je suis si heureux ici...

Les enfants reprirent leurs jeux. Marguerite soupira.

Bientôt l'heure de la prière sonna à l'antique horloge. Agenouillée au milieu de sa famille et de ses serviteurs, dans le silence et le recueillement d'un modeste oratoire, Marguerite récite les oraisons du soir. Au moment où elle va achever, une voix austère et calme s'élève après la sienne :

« Mon Dieu, dit cette voix, accordez au père courage et force, aux enfants secours et protection, à la patrie des jours heureux et bénis ! Mon Dieu, mon Dieu, éclairez le roi, sauvez, sauvez l'Angleterre du schisme et de l'hérésie, délivrez votre peuple ! Et cette voix s'éteignit dans une prière plus explicite sans doute, mais que Dieu seul put entendre.

En se relevant, Marguerite était pâle; la douleur avait allumé la fièvre dans son regard; elle ne savait rien; mais elle avait deviné un malheur.

Calme en apparence, elle présida au coucher des enfants, leur donna une tendre caresse, et, tendant la main à son époux :

« Roper, lui dit-elle, peux-tu dire quel malheur nous menace? »

Roper la regarda avec étonnement.

« Je le saurai, ajouta-t-elle; il faudra bien qu'il me le dise. »

Quelques instants après, Marguerite soulevait la lourde tapisserie qui fermait la bibliothèque, et, tremblante et immobile, elle s'arrêtait au seuil.

Incliné sur des papiers posés épars sur une table ronde, Thomas Morus, appuyé sur sa main gauche, parcourait ces papiers d'un œil baigné de larmes; sa main droite froissait convulsivement les parchemins qu'elle rejetait avec impatience, au fur et à mesure d'un rapide examen. Une petite lampe de cuivre éclairait cette scène, et comme les rayons de la lumière étaient concentrés sur la table par un abat-jour posé fort bas, le reste de la pièce demeurait plongé dans une entière obscurité.

Marguerite contempla silencieusement ce triste spectacle;

puis, avec un effort sur elle-même, elle fit quelques pas en avant.

« Mon père! dit-elle. » Thomas tressaillit.

« Toi, Marguerite, ici à cette heure! Qu'y viens-tu donc faire?

—Vous parler, mon père, répondit la jeune femme d'une voix brève et saccadée.

— Qu'as-tu à me dire, mon enfant?

— Mon père! mon père! s'écria Marguerite en ne cherchant plus à comprimer ses sanglots; mon père, vous me cachez un malheur!... Mon père, j'ai du courage, j'en ai bien plus pour accepter l'infortune que pour résister à une aussi anxieuse incertitude. Mon père!... ayez pitié de votre fille! dites-lui tout... tout! »

Morus chercha à sourire; ses lèvres se crispèrent, son front se sillonna des rides de la douleur, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

« Quel malheur pourrait nous menacer, murmura-t-il?

—Que sais-je? un caprice royal, une haine puissante; mais un cœur comme le mien, mon père, on ne le trompe pas. » L'œil si tendre et si expressif de Morus s'arrêta sur Marguerite. Il se leva, prenant les deux mains de sa fille dans les siennes; il releva son front et avec un sublime accent

« Le roi exige de moi le serment, Marguerite.

—Mon Dieu! mon Dieu! interrompit la jeune femme; mon Dieu! et si vous refusez?...

— Il y va de la vie! »

Marguerite, à ce mot, s'agenouilla :

« Donnez-moi votre bénédiction, mon père; donnez-la à ces vieux murs qui ne vous reverront plus, mais qui conser-

veront votre souvenir. Mon père, vos enfants sont orphelins !

— Bénie, sois-tu, Marguerite, pour n'avoir point douté de ton père, et pour la force que lui donne ton courage ! »

L'énergie de Marguerite avait fait place à la tendresse de son âme aimante. Elle n'était plus agenouillée ; mais, affaissée sur elle-même, elle tenait embrassés les genoux de son père et baignait d'abondantes larmes le bas de sa robe.

« Et pour quand le serment, demanda-t-elle tout à coup ?

— Demain !...

— Demain ! C'est donc aujourd'hui le dernier jour, ou plutôt la dernière nuit ! O mon père, fais cette grâce à ta Marguerite : laisse-la veiller près de toi ! Ne nous quittons pas. Les heures de la terre seront désormais si courtes, elles sont si précieuses... »

II.

Le lendemain, au point du jour, Thomas Morus entra dans la chambre où dormaient ses enfants, posa sur le front de chacun d'eux un tendre baiser ; ensuite il passa dans celle de lady Morus, l'embrassa aussi, en lui disant qu'il partait pour Londres, et enfin il monta chez Marguerite. La jeune mère était debout près du berceau de ses trois enfants. Une mante noire était jetée sur ses épaules et cachait à demi son visage. En voyant entrer son père, elle entr'ouvrit la porte de son appartement, et d'une voix impatiente :

« Es-tu prêt, Roper ? » demande-t-elle.

Roper parut ; son air accablé disait assez qu'il savait tout. Thomas Morus lui tendit la main avec affection ; Marguerite

serra ses enfants entre ses bras, et tous trois sortirent.

Un batelier attendait au-dessous de la terrasse. Morus s'arrêta, et fit un mouvement comme pour donner un dernier adieu à ses enfants. Marguerite le poussa doucement, et s'élançant dans la barque :

« A Londres! » dit-elle à haute voix. Roper et Thomas la suivirent.

Marguerite s'assit silencieuse près de son père; Roper prit place devant eux. Le batelet, poussé par le vent, glissait comme une flèche à la blanche plume sur le flot montant de la Tamise. Roper se pencha vers Morus :

« Ce serment, dit-il d'une voix basse et craintive, pourquoi ne le prêteriez-vous pas? Le sujet ne doit-il pas, avant toute chose, l'obéissance à son roi?

— Oui, mais Dieu doit passer avant.

— Le clergé d'Angleterre s'y est bien soumis. »

Thomas Morus baissa douloureusement la tête.

« Le clergé! dit-il. Non. Une partie du clergé, oui. Et faut-il, parce que quelques brebis du troupeau s'égarent, faut-il que le troupeau tout entier s'éloigne du bercail? Roper, mieux vaut la mort que le crime.

— Un crime! interrompit Roper.

— Oui, un crime contre Dieu, contre l'Église, contre la patrie. Je m'explique. Que veut Henri VIII? Il veut que l'Angleterre reconnaisse sa seule suprématie religieuse. Voilà donc le schisme dans l'Église, et avec le schisme, l'hérésie, la guerre civile, l'anarchie, le malheur des âmes, le malheur des corps.

— Mais, par votre seule résistance, comptez-vous enrayer la volonté et la puissance royale?

— Je compte sauver mon âme, » répliqua simplement Thomas Morus.

Marguerite pressa les deux mains de son père contre son cœur.

« Oui, oui, s'écria-t-elle, mieux vaut sauver l'éternité que les misérables jours de la terre! Que Dieu soutienne notre courage à tous!

— Amen! » reprirent les deux hommes.

III.

Les prévisions de Thomas et de Marguerite étaient justes : à défaut de vouloir prononcer la formule du serment, l'héroïque chancelier avait vu s'ouvrir devant lui les portes de la Tour de Londres, qu'il savait bien ne devoir se rouvrir que pour l'envoyer à l'échafaud.

Le petit batelet ne rentra pas le soir à Chelsea. Marguerite, après d'inutiles efforts pour pénétrer jusqu'à son père, s'était assise sur l'humide seuil de la prison.

« J'attendrai ici que Dieu m'envoie un moyen de le voir, » avait-elle dit d'une voix ferme et décidée à son époux, et Roper s'était assis près d'elle.

La nuit avait allumé au ciel l'étincelante clarté des étoiles. Roper dormait, appuyé aux parois humides de la sombre voûte. Marguerite veillait et priait.

Tout à coup une barque aborda non loin d'eux. Deux hommes en sortirent, tous deux enveloppés dans de sombres manteaux; ils s'approchèrent de la tour, firent un signal, échangèrent quelques mots à voix basse, et aussitôt les portes s'ouvrirent respectueusement devant eux.

Quelques instants après, ils ressortaient, Marguerite ne put réprimer une exclamation.

Les deux hommes s'arrêtèrent. Celui qui marchait le premier, et qui semblait donner à l'autre l'impulsion, s'approcha de Marguerite, et lui posant la main sur l'épaule :

« Qui es-tu, demanda-t-il, et que fais-tu là ?

— Je suis Marguerite Roper, fille de Thomas Morus. J'attends ici qu'il plaise au ciel de me laisser arriver jusqu'à mon père. »

L'inconnu fit un geste de colère.

« Le ciel ne fait rien pour les coupables, dit-il d'une voix sombre. »

Et les deux hommes s'éloignèrent.

Roper sortit alors de l'obscurité où il était resté plongé.

« As-tu reconnu ces hommes, demanda-t-il ?

— Non ; et toi ?

— Celui qui a gardé le silence, sur mon âme, c'était Crammer, le nouveau chancelier, l'ennemi de notre père.

— Et l'autre ?

— C'était, si je ne me trompe, Henri lui-même.

— Henri ! oh ! malheur ! Que ne l'ai-je reconnu ; je l'aurais maudit, lui le bourreau de mon père !

— Et lui le roi puissant, il aurait brisé le faible jonc qui aurait osé se lever contre lui..

— Que m'importe ? La prison m'aurait rendu mon père.

— Enfant, qui oublies que la Tour de Londres est un monde où l'on peut vivre cent ans sans se douter qu'on est près l'un de l'autre, qu'un mur seul vous sépare !

— Enfant, en effet ; oui, véritable enfant, qui espère encore un bonheur dans ce monde, comme si tout n'était pas fini !... »

IV.

Il était midi. Roper venait enfin de décider Marguerite à abandonner la marche de pierre de la prison, et tous deux entraient chez un hôtelier qui demeurait à peu de distance, lorsque quelques gardes du roi, précédés par un officier, entrèrent à leur tour dans la salle où étaient les deux époux.

« Est-ce vous, madame, qui vous nommez Marguerite Roper? »

Marguerite répondit par un geste.

« En ce cas, et au nom du roi, veuillez me suivre. »

Roper pâlit affreusement; le visage de Marguerite, au contraire, rayonna d'une sublime espérance. Appuyée au bras de son époux, elle suivit le messager des volontés royales.

Henri VIII l'attendait avec impatience. Son accueil fut bienveillant et gracieux. Il protesta de son affection pour son chancelier, de sa reconnaissance pour ses longs et dignes services, de son désir de lui rendre sa faveur et ses charges, ajoutant que tout ce bon vouloir se briserait cependant devant l'opiniâtreté de Morus, puisqu'il lui serait impossible de le dispenser du serment, et d'enrayer la marche et les exigences de la justice.

Marguerite n'entreprit pas d'implorer une clémence impossible. Elle comprenait que, l'ambitieuse politique du roi n'ayant reculé devant aucune difficulté, pas même devant les dangers et les malheurs d'une rupture avec l'Église, elle ne pouvait se laisser arrêter par la résistance ou plutôt la protestation d'un homme; mais qu'elle devait briser cet homme et l'emporter, comme le vent brise la frêle barrière qui s'op-

pose à son passage, et emporte le léger flocon de laine que la brebis a laissé tomber au sentier du pâturage. Elle écouta donc silencieusement les protestations royales :

« J'aime Morus, je l'apprécie, disait Henri. Je ferais toutes les concessions possibles pour lui faciliter l'obéissance et le salut ; à ce point que, si j'eusse prévu ce qui arrive, je l'aurais par avance dispensé du serment. Mais à cette heure, qu'il y a eu résistance éclatante, formelle, je ne puis rien, il faut qu'il jure, ou... »

Le roi n'osa pas achever ; Marguerite releva son front pâle :

« ... Ou qu'il meure, n'est-ce pas, sire ? »

Henri, en présence de cette douleur si sublime par son calme même, céda à un moment de rapide émotion, et cachant son front dans ses mains :

« Mais c'est impossible, n'est-ce pas ? Il jurera ?... » Et il ajouta rapidement : « Je vous ai fait appeler pour vous dire que vous pouviez le voir, lui parler... Allez donc ; la voix d'une fille telle que vous est bien puissante sur un cœur de père !... Allez, décidez-le... sauvez-le... et je vous remercierai... »

Marguerite ne répondit pas. La pensée qu'il pût exister dans une conscience de femme assez de force ou d'énergie pour résister à l'image de la mort, d'une mort infamante, sur un échafaud, ne vint pas au roi ; il ne demanda pas une promesse. Marguerite ne l'aurait pas faite ; tout ce que put gagner sur son extrême franchise la tendresse filiale, ce fut le silence.

« Hâtons-nous, Roper, hâtons-nous ! » ne pouvait se lasser de répéter Marguerite.

Et posant ses lèvres sur le permis que lui avait donné le roi :

« Ce papier, c'est plus que la vie ! c'est le bonheur de voir, d'embrasser mon père !... Viens... viens... les minutes sont des siècles !... »

V.

Lorsque s'ouvrit le cachot de Thomas Morus, lorsque, encadrées dans le chambranle de la porte, comme un magique portrait dans un cadre de lumière, apparurent en personne les deux têtes chéries de ses enfants, la joie qui lui étreignit le cœur fut si vive, qu'il n'eut pas la force de l'exprimer par un mouvement ou par un cri. Avant que cette soudaine émotion se fût calmée, Marguerite et Roper étaient dans ses bras.

« Vous, vous ici, enfants ! Oh ! Dieu fait donc un miracle pour moi !

— Jugez-en, mon père, en apprenant que le roi lui-même m'envoie près de vous...

— Le roi ! s'écria Morus en pâlissant. Mais que me veut-il ? que te veut-il à toi surtout ? »

Marguerite jeta un regard autour d'elle.

« Il veut que votre fille vous apporte la mort éternelle et le déshonneur ; il veut qu'elle étouffe le cri sacré de votre conscience, et qu'elle abuse de votre tendresse pour obtenir le serment que vous avez refusé.

— Et tu as accepté ce message, Marguerite ?

— Je n'ai rien promis, rien accepté ; j'en ai profité pour vous voir, voilà tout.

— Mais c'est déjà faillir cela, puisque c'est tromper, » reprit l'austère voix du chancelier.

Marguerite releva fièrement la tête.

« Je vous répète, mon bon père, que le roi, sûr par avance de mon adhésion, ne m'a demandé aucune promesse.

— Et s'il l'avait fait ?...

— Au risque de ne jamais vous revoir sur la terre, je ne serais pas devenue parjure ! repartit héroïquement la jeune femme.

— Ainsi donc, comme les autres, tu ne me conseilles pas de céder pour la forme ?...

— La forme, dans une affaire de conscience, je ne saurais la séparer du fait; je ne saurais admettre de restriction. Ce n'est pas votre fille, ô mon père, qui vous conseillera jamais la faiblesse ou la honte ! La mort vaut mieux, vous l'avez dit vous-même ; car ici la mort c'est le martyre !

— Marguerite, Marguerite, tu es une noble et sainte fille ! que Dieu te garde et te protége autant que t'aime ton père ! Roper, désormais vous serez pour elle plus encore que par le passé ; ne lui faites pas oublier son père, mais consolez-la de son absence ; répétez-lui qu'un jour, dans un monde meilleur, nous nous retrouverons tous. Dites-lui que, s'il est beau d'être une fille dévouée, il est plus beau encore d'être une bonne et digne mère ! »

Morus parla longtemps ; il donna à ses enfants ses dernières instructions, ses derniers ordres ; il leur parla de Dieu, du ciel, du devoir et de la souffrance. Et tous deux en l'écoutant pleuraient et admiraient.

Puis enfin l'heure sonna, où il fallut se quitter.

« Adieu! s'écria Morus, nous nous reverrons au ciel!

— Oui, murmura Marguerite, oui, pour toujours au ciel! mais auparavant sur la terre, fût-ce aux marches mêmes de l'échafaud, nous nous reverrons, je le jure! »

VI.

Le roi, irrité de la noble et mâle franchise avec laquelle Marguerite, pour toute réponse, lui avait fait dire, en sortant de la prison de son père, qu'il fallait qu'il appréciât bien mal le sang qui coulait dans ses veines, s'il avait pu penser que la crainte de la mort la ferait s'abaisser jusqu'à vouloir ternir par une lâcheté le nom de son père; le roi, disons-nous, fit redoubler les précautions autour du prisonnier, et Marguerite ne put désormais arriver jusqu'à lui.

C'est à peine si deux fois, pendant les deux longs mois que dura le procès, elle reçut une bandelette de papier où elle reconnut, écrits à la hâte avec un morceau de charbon, son nom, et l'assurance d'une tendre affection. Chaque fois elle accueillit le bienheureux papier comme une précieuse relique, répétant toujours :

« Je le reverrai! je le reverrai! »

Cependant une sanglante clameur a enveloppé la grande cité. Hier un échafaud s'est dressé pour le saint evêque de Rochester, le savant Fischer; aujourd'hui c'est le tour du grand chancelier, de l'incorruptible Thomas Morus.

« Malheur! dit le peuple, malheur! Le sang du juste est pour une nation une terrible et fatale rosée, qui porte la mort

au lieu de la vie, la stérilité au lieu de la fécondité. Malheur! malheur ! »

Et au-dessus de ces voix populaires, le ciel semble s'ouvrir pour manifester sa colère. L'ouragan souffle sur l'onde, le vent et la pluie frappent les vieux murs de la noire prison : la fureur des éléments appuie et accompagne le blâme et les craintes des hommes.

Néanmoins la foule est grande aux abords de la tour, et, en plus grand nombre encore, elle entoure l'échafaud. Le peuple oublie facilement le froid et la tempête, lorsque la justice ou la vengeance des hommes lui prépare le spectacle d'une grandeur humaine venant se briser, s'évanouir sur les marches ensanglantées d'un échafaud.

Or, dans cette foule nombreuse, nul ne remarquait la pâleur et les angoisses d'une belle jeune femme appuyée d'une main au bras d'un jeune homme, et, de l'autre, rivée en quelque sorte à la chaîne de fer qui, jetée de borne en borne, entourait le pied de la tour pour en défendre l'approche aux curieux. Cette femme restait toujours au premier rang, résistant à tous les efforts du va-et-vient continuel qui faisait onduler toute cette foule comme les vagues tourmentées d'une mer agitée. Cette femme, c'était Marguerite.

Au frémissement du peuple, Marguerite comprit que le moment était proche. En effet, la porte de la prison s'ouvrit : la jeune femme se laissa glisser sous la chaîne de fer, et, rampant comme une souple couleuvre, elle cherche un passage entre les pieds des chevaux, des gens d'armes ; elle était au premier rang. A ce moment, la fatale charrette apparut devant elle.

« Mon père ! » s'écria-t-elle, et arrachant l'agrafe de sa

mante, qu'elle abandonne ainsi aux mains qui voulaient la retenir : « Mon père! » répéta-t-elle d'une voix déchirante.

Thomas Morus avait reconnu la voix de sa fille chérie. Debout dans la charrette, il lui tendait ses bras aussi largement ouverts que le lui permettaient ses chaînes :

« Marguerite, dit-il tendrement en la recevant sur son cœur, Marguerite, mon enfant, du courage! Adieu! »

Et se penchant vers le bourreau :

« Par pitié! ajouta-t-il, une boucle de mes cheveux pour ma fille! »

Le bourreau, du tranchant de son poignard, lui rendit ce triste office.

« C'est mon dernier don, Marguerite. Adieu!... »

Et s'adressant à Roper, qui à son tour s'était avancé jusqu'à lui, il lui tendit la main, et remettant entre ses bras Marguerite à demi évanouie :

« Emmenez-la! » dit-il avec effort.

Roper obéit, et, emportant la jeune femme dans ses bras vigoureux, il franchit sans obstacle la triple haie des soldats et se perdit dans la foule.

Bientôt après, d'immenses hourras suivis d'un coup de canon annoncèrent que tout était fini.

VII.

Le soir de ce même jour, un homme et une femme s'arrêtaient devant une maison à laquelle ses murs peints en rouge, toutes les issues soigneusement closes, joints à son isolement, donnaient un aspect triste et repoussant. La jeune

femme, après avoir regardé autour d'elle comme pour s'assurer s'il n'y avait pas de témoins indiscrets, frappa trois coups dans ses mains.

A ce signal, convenu sans doute, une porte s'ouvrit, et deux hommes parurent portant un fardeau sur leurs épaules. Ils suivirent la jeune femme, qui, toujours appuyée au bras de la même personne qui l'avait accompagnée, reprit le chemin qu'elle avait suivi en venant.

Tous quatre arrivèrent au bord de l'eau. Le fardeau fut déposé dans un léger esquif qui l'attendait; une bourse d'or fut donnée en échange, et, pendant que les deux porteurs s'éloignaient, le compagnon de la jeune femme s'étant emparé des rames, le batelet fendit les flots avec rapidité, en remontant la Tamise.

Le trésor que Marguerite rapportait à Chelsea, c'était le corps de son père qu'elle venait d'arracher à prix d'or aux mains du bourreau.

Mais, ô profanation! à ce corps, il manquait la tête... la haine de ses ennemis et la colère du roi l'ayant condamnée à rester pendant quinze jours exposée sur le pont de Londres.

« Tu me l'apporteras, au lieu de la noyer ainsi que le veut la sentence, avait dit Marguerite au bourreau, et tu peux compter sur ma reconnaissance! »

Le bourreau promit, et il tint sa promesse.

Alors cette tête précieuse, cette tête d'un père et d'un martyr, Marguerite la fit placer dans une boîte de plomb que chaque jour, matin et soir, elle ouvrait pieusement, pour revoir un père chéri et lui parler comme autrefois, sûre qu'elle était que sa voix allait le trouver au ciel.

Le secret de Marguerite fut trahi; les ennemis de Morus

s'émurent de ce culte filial rendu à sa mémoire. Le roi lui-même s'en irrita, et Marguerite à son tour vit s'ouvrir pour elle les portes de la prison.

Il ne fallut rien moins que l'influence que donnait à Roper son titre d'avocat général du roi, pour mettre un terme à cette captivité. Une fois en liberté, Marguerite se fit oublier du monde, en s'éloignant de lui. Le reste de sa vie s'écoula dans la solitude, consacré aux soins qu'elle partageait avec une égale affection entre ses enfants et ses frères. Elle continuait en même temps les travaux littéraires et savants qu'avait si longtemps dirigés et partagés son père. Mais le coup qui avait brisé son cœur de fille, avait porté une trop vive atteinte à sa santé, pour que son existence parvînt à un long terme; elle mourut à trente-six ans, n'ayant jamais voulu être consolée.

Une de ses filles, Marie Roper, devait continuer ses talents, son admirable savoir et ses vertus. La mère semblait revivre dans la fille, dont la vie, exempte de ces grands et terribles événements qu'entraînent les révolutions après elles, s'écoula aussi heureuse que pure et utile.

VIII.

La femme et surtout la fille nous ont paru absorber si complétement, dans mistriss Roper, la savante, que nous avons jusqu'à cette heure oublié de parler de ses talents et de son savoir. Nous avons oublie de dire que, initiée par son père aux secrets des langues anciennes, elle savait en outre la réthorique, la logique, la philosophie, la géométrie, l'algèbre,

l'histoire et la musique. Elle a laissé des travaux remarquables en latin et d'excellentes traductions grecques.

Son père et elle avaient commencé, chacun de son côté, un traité sur les quatre fins dernières de l'homme. Lorsqu'elle lui communiqua son travail, il déchira le sien, affirmant que celui de sa fille était infiniment supérieur.

Marguerite, douée d'une âme vigoureuse et énergique, écrivait avec une mâle profondeur, et toujours dans un style noble, élevé et correct.

Elle ne demeura pas étrangère, pense-t-on avec raison, au remarquable travail que publia son mari sur la vie de Thomas Morus.

Fidèle au dernier désir de celle qui avait toujours été une fidèle et tendre épouse, Roper fit placer entre les bras de Marguerite, couchée dans son cercueil, la boîte de plomb qui contenait la tête de son père.

Rien donc, pas même la mort, n'avait pu la séparer de ce cher et suprême trésor.

SAINTE TÉRÈSE[1].

1515—1582.

I.

Des premières impressions qui frappent une jeune intelligence dépendent d'ordinaire les vertus et les défauts de la vie. Un cœur d'enfant est un volcan endormi ; si l'étincelle qui le ranime appartient à une pure flamme, le bien seul s'y développe et produit des fruits abondants.

Telle fut l'enfance de Térèse, écoulée tout entière au sein d'une famille essentiellement chrétienne. Son âme ardente, dirigée vers la vertu, tendit de bonne heure à la perfection, et si, au milieu de l'admirable sainteté de sa vie, elle eut à regretter quelques orages, c'est à une imprudence irréfléchie qu'elle dut l'attribuer.

Son père, Alphonse Sanchez de Cépède, noble et loyal gentilhomme, était surtout un chrétien fidèle ; il aimait, dit sainte Térèse, la lecture des bons livres, et, à cette source

(1) Le savant traducteur des œuvres de sainte Térèse, le R. P. Bouix, de la compagnie de Jésus, vient de prouver, par les raisons les plus convaincantes, que la lettre *h* a été mal à propos intercalée dans le nom de la sainte.

bénie, l'enfant sut si bien puiser, qu'enflammée d'une sainte ardeur, on la vit s'échapper de la maison paternelle, suivie de son jeune frère, avec l'intention d'aller chercher parmi les infidèles d'Afrique la palme glorieuse du martyre. Un zèle aussi ardent put faire présager à l'heureux père ce que l'avenir réservait à la jeune fille de vertus et de mérites.

Cependant, au milieu des saintes et graves occupations de la famille, s'était glissé, à l'insu de don Alphonse, un funeste danger. Béatrix d'Ahumade, épouse dévouée, mère tendre et sincèrement chrétienne, avait laissé se développer parmi ses douces vertus le goût des frivoles lectures. Sans en prévoir les dangers, elle l'inspira imprudemment à sa fille chérie, et Térèse, puisant avec ardeur dans cette coupe empoisonnée, vit rapidement se transformer en désirs mondains, en amour du luxe et de la vanité, les élans de la foi et de l'amour divin.

Une jeune et brillante nature, lorsqu'elle se lance dans la voie du plaisir, y marche rapidement. Les succès qu'elle obtient dans le monde l'enivrent et l'entraînent. Térèse se laissa emporter par cet entraînement, guidée surtout, dit-elle, par les conseils d'une jeune parente avec laquelle elle s'était intimement liée. A cette occasion, elle ne manque pas de faire remarquer combien un cœur inexpérimenté est porté à imiter le mal plutôt que le bien, puisque les sages conseils, les précieux exemples que lui donnait chaque jour sa sœur aînée, ne pouvaient contrebalancer ou amoindrir l'empire que cette parente avait pris sur elle.

Cette soudaine révolution de goûts et d'affections ne put échapper aux regards attentifs de don Alphonse; mais en père prudent, il attendit l'heure favorable pour porter un remède

salutaire au mal, dont il suivait les développements progressifs avec la plus vive sollicitude.

Le mariage de sa fille aînée lui en fournit l'occasion. Prétextant l'isolement dans lequel allait se trouver Térèse, il la plaça comme pensionnaire chez les dames augustines d'Avila.

Irritée d'abord de cet acte d'autorité, qui rendait impossibles des relations dont elle ne voulait pas comprendre le danger, la jeune fille ne tarda pas à apprécier la douceur du calme et de la prière, et, grâce à l'affection que lui témoignèrent les bonnes religieuses, elle se réjouit bientôt d'une décision qui avait enfin rendu à Dieu toute la ferveur de son amour.

Une maladie sérieuse la ramena chez son père. A peine en convalescence, on la conduisit chez sa sœur, ensuite chez son oncle, Pierre Sanchez de Cépède, homme aussi éminent par sa vertu que par ses rares talents, et auprès duquel son âme devait recevoir les impressions les plus propres à fixer irrévocablement ses pas dans les voies de Dieu.

La lecture des romans avait un instant égaré son cœur; les fortes et salutaires lectures devaient être le moyen dont le ciel voulait se servir pour la faire arriver au plus haut degré d'amour et de perfection qu'il soit donné à une créature d'atteindre.

Éclairée dès lors sur le néant des vanités humaines et sur le danger de la vie du monde, Térèse, dont l'âme généreuse ne pouvait d'ailleurs comprendre l'amour sans sacrifice, se décida à se donner toute à Dieu, et n'hésita point à le déclarer à son père. Ce changement inespéré combla don Alphonse d'une sainte joie, et néanmoins. par une de ces contradic-

tions si fréquentes dans les volontés humaines, il ne put se résoudre à voir s'éloigner à tout jamais de lui l'enfant de sa prédilection. Il avait le désir du consentement, il n'en avait point le courage. Térèse comprit qu'il fallait faire à cette indécision une énergique violence. Elle prit à elle seule un parti décisif, et entra comme novice aux Carmélites de l'Incarnation d'Avila.

II.

A peine les portes du monastère se furent-elles refermées sur elle, que sainte Térèse sentit une complète transformation s'opérer dans son cœur. Elle venait de donner à Dieu tout l'amour de son âme : Dieu lui rendait des joies et des consolations célestes. En un instant, à la désolante sécheresse de cœur qui avait été son partage depuis son éloignement passager de Dieu, le Seigneur fit succéder cette inénarrable effusion de tendresse qui avait embelli les jours heureux de son enfance.

On admirait la ferveur de la jeune novice, l'aimable égalité de son humeur, son empressement et sa douce gaieté.

Cependant cette période ne s'écoula point sans épreuves. Elle aimait la solitude qui la rapprochait du Seigneur : on l'accusa de ne point se plaire dans sa retraite. Elle avait conservé un secret orgueil, et souvent il arrivait que, ses efforts pour marcher à la perfection passant inaperçus, la nature se révoltait en elle à la pensée d'être méconnue; puis sa piété s'alarmait de ce réveil trop fréquent de l'amour-propre.

Malgré ces traverses, elle bénissait le ciel; son âme, avide

de bonheur, avait enfin trouvé la seule source où elle pût puiser incessamment et avec abondance sans la tarir jamais. Ce fut dans ces sentiments d'amirable ferveur qu'elle prononça ses vœux, au mois de novembre 1534.

Il ne lui fut pas donné de jouir longtemps en paix d'une faveur aussi précieuse. L'observance de la règle avait altéré sa santé ; ses souffrances se compliquèrent bientôt, et devinrent si graves que la tendresse alarmée de don Alphonse obtint du supérieur qu'elle quittât momentanément le monastère.

Après avoir épuisé sans résultat tous les secours que donnèrent à son état les médecins d'Avila, son père la conduisit à Bazéda, ville alors renommée en Espagne pour la science de ses docteurs. Toutes les tentatives des hommes de l'art furent impuissantes ; le mal empira chaque jour, et la famille désolée de Térèse avait perdu tout espoir. Mais CELUI qui destinait sa servante à une si illustre et si noble carrière l'arracha à la mort, pour la réserver aux épreuves et aux merveilles qui devaient répandre un si grand éclat sur sa vie. Elle était de retour à Avila, après un séjour d'un an à Bazéda, lorsque survint cette crise miraculeuse après laquelle Térèse, ne pouvant plus supporter la pensée d'être éloignée de son couvent, voulut y être transportée malgré sa grande faiblesse. Mais bientôt ses maux redoublèrent de violence. La sainte fille les acceptait avec une héroïque magnanimité. On eût dit que ses cruelles douleurs, en purifiant son âme, la rapprochaient tellement de Dieu qu'elles la remplissaient d'une divine charité.

Ce fut pendant ces rudes epreuves que son cœur devina et comprit l'oraison, cette ineffable ferveur qui élève l'âme et

la confond presque avec l'essence divine, par la faculté qu'elle lui communique de s'abîmer dans son amour.

Trois années s'étaient ainsi écoulées à souffrir avec une sainte joie, lorsque la Providence rendit à Térèse une santé qui ne devait pas tarder à devenir bien précieuse à Dieu et aux hommes, par les fruits de sanctification qu'elle devait faire germer dans le sein de l'Église.

Térèse, éloignée quelque temps de la pratique de l'oraison, par de fréquentes visites et de longues conversations avec les personnes du monde avides de la voir et de l'entendre, comprit enfin combien cette dissipation l'éloignait de la perfection à laquelle elle aspirait; et dès lors, toute à Dieu et complétement isolée du monde, elle marcha rapidement dans les voies divines, où elles s'éleva en peu de temps à un si haut degré, que l'on peut dire avec toute assurance qu'elle n'y a jamais été dépassée. Cette ardente charité, cette existence surnaturelle et tout angélique, étaient loin de la rendre inexorable pour les faiblesses humaines. Sévère pour elle seule, elle déplorait les fautes légères de sa jeunesse avec plus de componction que ne sauraient le faire de leurs crimes les plus grands coupables; mais en même temps elle se montrait indulgente et miséricordieuse pour les autres.

Les trois vertus fondamentales de la vie religieuse, l'humilité, l'obéissance, l'amour de la mortification et de la pauvreté, se partageaient son cœur. Vivre sans souffrance lui paraissait impossible. De même que la foi sans les œuvres est une foi morte et improductive, de même l'amour sans la corroboration d'un sacrifice perpétuel ne lui semblait ni véritable ni méritoire. *Souffrir ou mourir!* avait-elle coutume de répéter souvent. Cette devise résume son âme et sa vie

tout entière; mais cette piété, poussée jusqu'à la dernière limite de l'amour dont est susceptible une âme humaine, était trop bien comprise pour ne pas l'enivrer des chastes délices de la paix céleste. Ses manières étaient douces et engageantes, sa conversation enjouée et aimable, son accueil plein de grâce et d'un saint empressement. Heureuses les âmes que Dieu a choisies! heureux ceux qui les approchent! La paix du ciel est avec eux.

III.

Térèse avait travaillé avec trop de bonheur et de fruit à sa propre sanctification, et en même temps elle était animée par une charité trop ardente pour ne pas désirer de contribuer efficacement au bonheur de tous. Elle conçut donc le projet de réformer son ordre. La règle primitive donnée en 1205 par Albert, patriarche de Jérusalem, était d'une extrême rigidité; mais le temps et les faiblesses humaines y avaient apporté un grand relâchement, surtout en ce qui concernait la facilité des rapports avec le monde. Térèse avait acquis par elle-même la funeste expérience du danger de ce relâchement, et elle résolut de préserver ses sœurs de ce redoutable écueil.

Ce projet rencontra une foule de difficultés, et il ne fallut rien moins que la persévérance de la réformatrice et le secours évident de la volonté de Dieu, pour le mener à bien. Après une lutte remplie à la fois d'énergie et d'humilité, la sainte athlète de la perfection renversa enfin tous les obstacles, et, grâce au concours que lui prêta le zèle de quelques membres de sa famille, elle parvint à fonder à Avila le

premier monastère de la réforme, sous le nom et l'invocation de Saint-Joseph.

Quatre religieuses avaient quitté avec elle le monastère de l'Incarnation. Les novices se présentaient en grand nombre, sollicitant, comme la faveur la plus précieuse, d'être dirigées par elle dans le sentier difficile de la perfection. Ceux mêmes qui avaient combattu son projet avec le plus d'ardeur se déclaraient à l'envie les protecteurs et les bienfaiteurs de sa réforme naissante.

Les louanges de Térèse étaient sur toutes les lèvres, son nom gravé dans tous les cœurs. Seule, elle s'ignorait elle-même, et, dans l'excès d'une humilité qui était l'apogée de son triomphe, elle accusait sans cesse sa faiblesse et ses imperfections, ne voulant vivre parmi ses sœurs qu'en qualité de simple religieuse.

Cependant, pressée d'accepter le titre et la fonction de supérieure, elle dut se soumettre au vœu général, et ce fut alors que l'on vit se déployer les rares talents que Dieu avait déposés dans cette âme énergique et dévouée.

L'obéissance la força à écrire pour la postérité, non-seulement l'histoire de sa vie et celle de sa fondation, mais encore les plus admirables traités que possède l'Église sur la prière, l'oraison, et la vie de l'âme. Jamais le mysticisme ne fut mieux décrit et expliqué que par elle; jamais les voies de la perfection, dans lesquelles, explorateur sublime, elle marchait de découvertes en découvertes, ne furent comprises et exposées avec autant d'élan et en même temps de clarté. Ses ouvrages sont le plus admirable chef-d'œuvre de l'inspiration religieuse.

Mais cette puissanee de ferveur toute céleste. ce don si

rare de contemplation n'empêchaient point sainte Térèse de s'occuper sans relâche de son œuvre de réformation. Elle savait arracher son esprit aux plus hautes régions de l'extase, pour le ramener au niveau des soins terrestres qui devaient assurer le succès de son entreprise. Toujours maîtresse d'elle-même au milieu des embarras et des préoccupations, loin de s'en laisser distraire par l'effusion de son ardent amour, elle semblait ne chercher et ne trouver en lui que la force de les dominer et de les vaincre.

Peu d'hommes ont jamais compris l'administration dans son ensemble et dans ses détails comme sainte Térèse; bien peu surtout ont su deviner, connaître et conduire le cœur humain comme elle. Elle est un des plus grands génies qu'ait produit son époque.

Ce fut ainsi que la jugea le P. Rubéo de Ravenne, général des carmes, lors de son passage à Avila, quatre ans après la fondation de Saint-Joseph. Il apprécia à une si haute valeur son mérite et son génie de réformation, que, non-seulement il l'engagea à poursuivre son œuvre pour les couvents de carmélites, mais encore il lui délivra des lettres patentes pour réformer les couvents d'hommes du même ordre.

Humble et pauvre, que pouvait Térèse pour une œuvre si importante? La fervente épouse de Jésus ne se demanda point comment elle assurererait le succès d'une semblable entreprise : elle se confia à la volonté et à la grâce divine. Un jour qu'elle allait entreprendre de fonder une maison, sans aide, et riche de trois à quatre ducats à peine : « Térèse et ce peu d'argent ne sont rien, dit-elle ; mais Dieu, Térèse et ces ducats suffisent pour l'exécution de ce projet ! » Une foi aussi vive devait opérer des prodiges. Aussi, malgré l'opposition,

la persécution même, dont elle et son institution devinrent l'objet, avait-elle la glorieuse consolation, dans les dernières années de sa vie, de voir florissants et prospères seize couvents de carmélites et quatorze de carmes déchaussés. Tous s'étaient élevés au milieu des ronces et des épines de la contradiction et de l'envie ; tous avaient pour couronne cette même pauvreté, *auguste dame et souveraine* des François d'Assise et des sainte Claire ; tous méprisaient l'orgueil et les jouissances du monde, pour pratiquer le silence, la mortification des sens et de la volonté, et l'obéisssance la plus absolue.

Par une admirable permission de la Providence, qui voulait ainsi porter un coup plus décisif aux erreurs et aux fausses délicatesses du siècle, il arriva, en cette réforme, ce que nous avons admiré déjà dans l'institut naissant des *Pauvres Dames*. Ce fut parmi les familles les plus distinguées par le rang et la fortune, par les habitudes de luxe et de bien-être, que se recruta surtout la sainte milice du Carmel, avide de partager l'abnégation de Térèse : comme si les puissants du monde eussent ainsi voulu faire ressortir les avantages réels de l'humilité, en cherchant l'abri d'un port assuré dans le sein d'une volontaire et méritoire pauvreté.

Obéir, travailler et prier, voilà le résumé de la règle de Térèse pour ses chères filles. Toute la vie n'est-elle pas là, et est-ce seulement au cloître que peut s'appliquer ce sage précepte?...

IV.

Peu d'époques ont été plus fécondes en grands hommes et en grands événements que celle de sainte Térèse. Notre vieille

Europe, à peine sortie de cette période glorieuse, mais trop mal appréciée, qu'on nomme le moyen âge, s'élançait dans les voies inconnues et peut-être trop aventureuses d'une renaissance dont la brillante aurore semblait présager tant de gloire et de prospérité aux temps modernes. Les découvertes de Christophe Colomb doublaient le monde, et offraient de nouveaux trésors à l'insatiable cupidité des hommes. Les Turcs avaient détrôné les vieux débris de l'empire romain, et les dernières lueurs des sciences et des arts, chassées de Constantinople, étaient venues demander un asile aux fils de ces mêmes *barbares* devant lesquels ils avaient fui jadis. L'imprimerie venait d'apparaître, portant avec elle l'extension du mal, mais aussi le développement du bien. Une révolution complète était en voie de s'opérer, et partout surgissaient des grands hommes, des intelligences puissantes.

Il n'est certes pas sans intérêt de montrer sainte Térèse rayonnant de toutes les splendeurs de la sagesse au milieu de ces éblouissantes pléiades où viennent se grouper les vertus, les sciences, les belles-lettres et les arts. Il n'est pas sans intérêt de suivre cette influence de femme, ranimant avec une force toute divine l'ardeur et la foi religieuse, au milieu d'hommes entraînés dans les sentiers inconnus des erreurs nouvelles. N'est-il pas admirable de voir une simple et pauvre religieuse soutenant d'une main inébranlable les intérêts de l'humanité et de la sainteté, pendant que, non loin d'elle, se répandait avec une incroyable rapidité le venin le plus subtil de l'hérésie ?

Avide d'une orgueilleuse lumière, le monde n'avait qu'un cri : *Tout connaître*. Il voulait sonder jusqu'aux secrets impénétrables de la divinité. Les mystères, qu'il ne pouvait per-

cer, il les mettait en lambeaux ; les obstacles, il les rejetait ; et, pendant ce travail insensé de rébellion et d'audace, une femme, par son ardente charité, devenait l'apôtre le plus éloquent des dogmes et des vertus du christianisme, parce qu'elle en était l'enfant le plus humble.

Jeté ainsi au milieu des grands noms du seizième siècle, quel éclat et quelle importance n'acquiert pas celui de Térèse? Les autres laissent après eux d'héroïques souvenirs, de funestes doctrines, de populaires et nobles chefs-d'œuvre ; le sien a acquis une immortalité bien autrement préférable et réelle. Racine féconde, aux jets vigoureux, le nom béni de Térèse a laissé des fruits impérissables de bénédiction, de vraie grandeur et d'héroïque sainteté.

Son institut plane sur le monde chrétien et porte jusqu'à ses extrémités la vie et la force. Ses œuvres, que l'on croirait écrites avec une plume de feu, sous la dictée des anges, révèlent le double génie des choses de la terre et des choses du ciel.

En suivant sainte Térèse dans la profondeur de l'amour divin, en montant avec elle jusque dans le sein même de Dieu, on se demande par quelle intuition d'amour elle a pu s'y élever elle-même. En admirant la sagesse de ses conceptions, la maturité de son jugement, l'élégance et la justesse de son langage, sa profonde connaissance des hommes et son rare talent de persuasion, on est saisi d'un profond étonnement de trouver un si rare mérite de savoir et d'appréciation chez une simple femme dont la vie, depuis l'enfance, s'est écoulée dans la solitude du cloître.

L'Espagne est justement fière de sa grande sainte, de la glorieuse réformatrice du Carmel. Son époque sut l'appré-

cier. On comprend donc sans peine, et la joie de la sainte lorsque arriva pour elle l'heure, *non plus de souffrir*, mais de *mourir*, et les regrets et la douleur qui accompagnèrent, pour ses filles chéries, ce moment solennel.

Elle avait vécu vingt-sept ans dans le couvent de l'Incarnation, et vingt ans dans les différentes maisons de sa réforme. Elle fut enterrée dans le chœur des Carmélites d'Albe. Plus tard sa dépouille mortelle fut transportée au couvent de Saint-Joseph d'Avila; mais la famille du duc d'Albe ayant réclamé ce précieux trésor, son corps fut restitué au couvent de cette ville, où il repose encore sous un riche mausolée de marbre, et où il n'a cessé d'être entouré de la plus profonde et de la plus juste vénération.

MARGUERITE D'YORCK

1470—1541.

I.

Née au sein de la puissance et des honneurs, Marguerite devait traverser une période sanglante, toute hérissée de crimes odieux, de sombres discordes. Son enfance vit l'assassinat juridique de son père Georges de Clarence, noyé, par ordre d'Édouard IV, dans un tonneau de malvoisie. Successivement se déroulèrent ensuite autour d'elle les meurtres ordonnés par le duc de Glocester, d'abord protecteur du royaume, et bientôt roi, sous le nom fatalement célèbre de Richard III.

Sa jeunesse, tour à tour épouvantée par la mort violente des enfants d'Édouard et par la captivité de son propre frère le jeune duc de Warwick, fut initiée de bonne heure à toutes les rigueurs de la vie, et sut y puiser le développement des dons naturels que Dieu avait placés dans son âme énergique et aimante.

Noble et dernier rejeton de la race illustre des Yorck, et petite-fille du *faiseur de rois*, elle ne demeura point en arrière de tant de gloire, et se montra toujours, par ses vertus, digne du renom de ses ancêtres.

Jeune encore, et presque enfant lorsque Henri VII fit asseoir en sa personne la maison des Tudors sur le trône d'Angleterre, elle gagna l'affection de ce monarque, qui lui choisit pour époux un membre de sa famille, le prince Richard Pool.

Marguerite, desabusée des joies et des grandeurs du monde par les terribles catastrophes qu'elle avait vues se dénouer si rapidement par le crime et par la mort, s'adonna exclusivement aux soins de son intérieur. Quatre fils grandissaient près d'elle, et se formaient, sous sa direction éclairée et attentive, aux vertus des citoyens, aux devoirs des princes.

C'est ainsi que s'écoulèrent pour elle les années rapides du règne de Henri VII, et le commencement de celui de Henri VIII. Compagne fidèle et amie dévouée de Catherine d'Aragon, son amitié charma les jours heureux qui suivirent l'arrivée en Angleterre, de la jeune et pieuse fille de Ferdinand le Catholique. Aussi, lorsque Marie, princesse de Galles, fut en âge de quitter les bras de sa nourrice, le roi et la reine, jaloux d'assurer le bonheur de leur enfant en lui procurant une sage éducation, ne crurent-ils pouvoir faire un meilleur choix qu'en lui donnant Marguerite pour gouvernante et dame d'honneur.

L'éducation de l'enfant est le point essentiel de la vie : dans toutes les conditions de la société, son importance est incontestable ; mais c'est surtout chez les princes que cette influence atteint des proportions immenses. Il ne s'agit plus pour eux du bonheur ou du malheur de la vie, de la prospérité de la famille : c'est l'État tout entier, c'est la société qui espèrent d'eux stabilité, puissance et force.

Marguerite comprit la grandeur de sa mission ; elle la

remplit dans toute son intégrité. Sa jeune et docile élève, initiée, par sa prudente et affectueuse sagesse, aux enseignements de la religion et des sciences humaines, se pénétra de bonne heure de crainte et d'amour pour le Seigneur, de respect et de soumission pour ses préceptes. L'aversion du mal, l'attachement au bien, les soins de la charité lui furent si habilement inculqués, qu'ils se développèrent en elle comme naturellement et sans efforts.

La tendresse paternelle suivait avec une orgueilleuse joie ce développement rapide et heureux de la jeune princesse, lorsque soudain une passion insensée vint arracher du cœur de Henri VIII ce pur et naturel amour. Marguerite vit l'orage se former au sein de la famille royale ; elle entrevit les fatales conséquences qu'il devait amener. Et cependant la vérité tout entière était loin de sa pensée. Quelle sagesse humaine eût pu prévoir les crimes et les épisodes sanglants qui menaçaient l'Angleterre, et devaient laisser si loin derrière eux le souvenir d'Édouard IV et de Richard III?

II.

Cependant les événements ont marché avec une désespérante rapidité. Catherine, la reine et l'amie de la duchesse d'Yorck, dépossédée de son titre sacré d'épouse, gémit sur les malheurs de l'Angleterre, plus que sur ses propres malheurs. Henri VIII, en brisant en même temps une union sainte et bénie, et les liens respectés qui l'attachent à l'Église romaine, s'est proclamé chef d'une religion nouvelle. L'hérésie est dans l'État, amenant avec elle la persécution, les supplices et la

mort! Marie, la douce et innocente jeune fille, rejetée des bras paternels, dépouillée de son titre et de ses droits, repoussée violemment loin du trône dont la succession héréditaire lui est destinée, est ainsi enveloppée dans la disgrâce de sa noble mère. Pure et résignée victime, c'est à cette heure solennelle de l'épreuve qu'elle comprend et bénit la pieuse femme qui enseigna à son enfance la pratique de la résignation, l'influence de la foi et de la prière.

Marguerite, toujours zélée, et dévouée aux soins de la justice et de l'amitié, proteste noblement contre les envahissements de Henri sur l'autorité romaine et sur ses droits d'époux et de père. Non-seulement elle engage ses fils, au péril de leur vie, à ne point souiller leur honneur de princes et leur devoir de chrétiens en se soumettant à une suprématie que leur conscience n'approuve pas; mais encore, héroïque amie comme elle est héroïque mère, elle n'hésite pas à offrir à Catherine et à Marie l'hommage des soins les plus respectueux. Seule, elle a le noble courage de demeurer fidèle à un illustre malheur; seule parmi les seigneurs et les courtisans, elle affronte toute la colère du roi en se montrant publiquement dévouée aux innocentes victimes de son injustice.

Elle fait plus. Inspiré par elle, le cardinal Pool son fils ose essayer une courageuse tentative pour enrayer les malheurs qui menacent l'État, en rappelant le roi au devoir et à l'honneur. Il élève une voix énergique sous les antiques voûtes de la demeure royale. Ministre du Seigneur, il parle au nom de CELUI qui lui communique sa force. Il adjure le puissant monarque de rompre avec la cruauté et les impiétés de sa vie; il l'appelle dans le giron de l'Église : et Henri,

vivement irrité, mais dominé cependant par l'ascendant de la vertu, hésite à ajouter un crime de plus à ses crimes. Le courageux apôtre conserve la vie, mais perd sa patrie : il est contraint de fuir en Italie.

La fureur inspirée au roi par l'audace du fils rejaillit sur la mère. Dès ce moment, sa perte est résolue.

III.

Arrachée à sa famille désolée, Marguerite, avec une douloureuse émotion, voit s'ouvrir devant elle les portes de la Tour de Londres, et se dérouler à son regard cette longue suite de corridors et de voûtes souterraines, témoins des souffrances et de la mort de tant de membres de sa famille. Ses souvenirs l'oppressent ; elle oublie le danger qui l'attend, pour retracer rapidement à sa triste pensée tant de jeunes et brillantes existences qui sont venues s'éteindre en ce lieu ; elle se demande le secret des voies providentielles ; elle s'incline devant le néant des prévisions humaines, devant l'instabilité des races royales, si vite renversées au souffle de la volonté divine. Où sont les Yorck, naguère si puissants?... Où sont les fils d'Édouard? Où sont, et son propre père, et son jeune frère?... Le crime les a fait disparaître ; et aujourd'hui de nouveaux forfaits surgissent, comme pour venger ces crimes passés.

Mais bientôt Marguerite éloigne ces pensées accablantes. Le martyre qui l'attend répand dans son âme un calme pieux et recueilli. C'est presque avec joie qu'elle se prépare au sacrifice des dernières heures de sa vieillesse. Son sang est

un sang royal : le ciel peut-être consentira-t-il à le recevoir en offrande expiatoire.

Lorsque la pensee du sacrifice s'empare d'un cœur de femme, il le grandit, il l'elève au-dessus des faiblesses de la nature. Marguerite ne se souvient plus dès lors des liens qui l'attachent à la terre ; absorbée dans la contemplation des choses du ciel, elle attend la mort avec une sainte impatience.

Henri VIII, effrayé de l'odieux que jetterait sur son nom le suplice de cette descendante de tant de princes, de cette femme qu'entoure le double prestige de la vertu et de l'âge, cherche un prétexte à sa condamnation. Il l'accuse de conspiration, prétendant qu'elle est en rapport avec les ennemis de l'État ; et sur cette vague affirmation, qu'il ne peut appuyer d'aucune preuve, il trouve, dans un des pays les plus libres de l'Europe, un tribunal qui n'hésite point à transgresser, sur un signe du maître, toutes les lois de la conscience et de la justice.

Marguerite monta sur l'échafaud avec une pieuse fermeté. Noble soutien de la religion opprimée, elle mourut victime et martyre de son dévouement à la foi chrétienne. Sa naissance lui avait donné un rang illustre parmi les femmes de son époque ; sa vie lui mérita l'admiration et le respect de sa patrie ; sa mort l'a placée au nombre des héroïnes de la foi et de la vérité : triple illustration, à laquelle nous nous empressons de rendre hommage en consacrant ces lignes à sa mémoire.

Elle mourut en 1541, âgée de soixante-dix ans.

Marguerite de Lorraine.

1463



MARGUERITE DE PARME

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS.

1586.

I.

La couronne de Ferdinand et d'Isabelle, réunie, sur la tête de Charles-Quint, à la couronne impériale, constituait le plus puissant État de l'Europe. La maison d'Autriche, ainsi fortifiée et agrandie, menaçait de rompre par son développement l'équilibre international du monde. La France voyait le péril, et luttait contre lui de toutes ses forces. Il y avait donc là plus qu'une de ces rivalités d'homme à homme, de peuple à peuple : il y avait d'une part un désir non caché d'envahissement progressif, d'autre part le sentiment d'un danger réel qu'il fallait conjurer et détruire.

François Ier apportait dans cette lutte toute l'ardeur chevaleresque, toute la loyauté naturelle à sa belliqueuse nature; Charles-Quint y déployait toutes les ressources et la circonspection de son habile politique. Les deux princes cherchaient partout des alliés, et n'épargnaient rien pour se créer mutuellement des ennemis et des entraves.

Et cependant, malgré les péripéties diverses de cette guerre incessante, François Ier savait s'occuper avec fruit et avec gloire du développement des arts et des lettres, dont, grâce à lui, la renaissance venait d'apporter en France les premiers éléments; Charles-Quint poursuivait avec prudence et sagesse la tâche difficile de maintenir en paix et en concorde des États de races diverses et tendant sans cesse à se séparer violemment.

En présence de ce cadre si largement rempli par les deux grandes figures de l'empereur et du roi de France, ne semble-t-il pas inutile de chercher sur la scène politique l'influence des femmes? Peut-il y avoir place pour elles, entre ces deux monarques?

. . . . . Un rapide coup d'œil jeté sur l'histoire du temps nous montre au contraire, de part et d'autre, des femmes justement associées aux gloires de l'époque.

Ici, c'est Louise de Savoie dirigeant les conseils et la régence; là, c'est Marguerite d'Autriche gouvernant avec prudence et sagesse la partie la plus remuante des États de Charles-Quint.

Auprès de la sage gouvernante, au sein de cette petite cour dont nous avons admiré déjà l'éclat et la paix, grandit, pendant les premières années du règne de Charles-Quint, une autre Marguerite, nièce de la première, et fille chérie de l'empereur. C'est la future duchesse de Parme, c'est l'illustre princesse qui doit nous occuper aujourd'hui.

Fiancée dès l'âge de cinq ans à Alexandre de Médicis, duc de Florence, Marguerite n'en continua pas moins à demeurer auprès de sa tante, à la mort de laquelle elle reçut les soins

de Marie, reine de Hongrie, nommée gouvernante des Pays-Bas.

Marguerite et Marie, nobles et pieuses femmes toutes deux, se plurent à entourer de soins et de tendresse l'enfance de leur nièce, et à lui inspirer dès lors leurs vertus, leurs sentiments, leurs goûts et leurs inclinations. Cette précieuse semence devait produire dans l'avenir une abondante moisson.

Mariée en grande pompe, à Florence et à Naples, en présence de l'empereur son père, Marguerite, encore enfant, eut à peine le temps de se montrer à ses peuples, que déjà l'assassinat d'Alexandre la revêtait d'un sombre deuil. La jeune veuve, demandée en mariage par Côme, successeur d'Alexandre, fut accordée, sur le désir exprimé par le pape, à Octave Farnèse, son neveu.

Peu après son mariage, Octave alla faire ses premières armes en Afrique. Il combattit avec gloire à Tunis, et, de retour en Italie, il fut fait duc de Parme et de Plaisance.

Ce fut sur ces entrefaites que, le duc Pierre-Louis Farnèse ayant péri dans une conspiration soudoyée par l'empereur, Octave n'hésita point à se déclarer contre celui qu'il regardait comme le meurtrier de son père. Il appela les Français à son secours, et se mit sous la protection de Henri II.

Ainsi placée entre un père qu'elle aimait autant qu'elle l'admirait, et un époux qui lui était également cher, Marguerite comprit son devoir d'épouse et n'hésita point à y demeurer fidèle.

Charles-Quint faisait en personne la guerre à son gendre. Déjà il lui avait enlevé Plaisance, et il s'apprêtait à assiéger Parme. A peine ses troupes s'étaient-elles déployées devant la ville, qu'un de ses hérauts se présentait au palais ducal,

chargé d'un message pour Marguerite. L'empereur prévenait sa fille qu'elle eût à quitter la ville, si elle voulait se dérober aux dangers et aux fureurs dévastatrices qui la menaçaient.

« J'honore l'empereur comme mon père, répondit sans hésiter la noble épouse; j'ai toujours été pour lui la plus humble, la plus respectueuse, la plus obéissante des filles. Mais je suis encore plus obligée envers le duc Octave, que le ciel m'a donné pour époux et pour supérieur, par ce sacrement que l'Apôtre appelle grand en Jésus-Christ et en l'Église : c'est pour cela que je suis résolue de vivre, de mourir avec lui, et de partager en toutes choses sa fortune! »

Cette courageuse réponse irrita d'abord l'empereur; mais bientôt, la jugeant avec plus de calme, il reconnut son injustice, il approuva sa fille, et la loua publiquement. C'est ainsi que le strict et austère accomplissement du devoir inspire le respect et l'admiration à ceux-là mêmes dont il semble d'abord froisser les intérêts et l'affection.

II.

Fatigué des pompes et des grandeurs du monde, Charles-Quint, déposant sa double couronne, venait de remettre le puissant royaume des Espagnes aux mains de son fils, salué roi sous le nom de Philippe II.

Le nouveau monarque, en guerre continuelle avec la France, voyait sa présence nécessaire dans les Pays-Bas, dont l'esprit remuant et les frontières sans cesse inquiétées lui faisaient craindre pour son autorité. Mais la paix ayant été assurée

avec la France par son mariage avec Élisabeth, fille aînée de Henri II, il n'hésita point à quitter les Flandres et à s'en retourner en Espagne.

Jetant autour de lui un regard interrogateur, Philippe II ne trouva, parmi les seigneurs de sa cour, aucun homme dont le caractère ferme, prudent et désintéressé pût lui offrir une garantie de bonheur et d'avenir pour les Pays-Bas. Il songea alors à l'ère glorieuse marquée dans les annales de ces peuples par le gouvernement de Marguerite d'Autriche et de Marie de Hongrie; il se représenta les souvenirs de vénération et d'amour laissés par elles au cœur de ces peuples, et, convaincu que le tact et les vertus d'une femme seraient plus réellement conciliateurs que le glaive d'un guerrier, il offrit à la duchesse de Parme le titre et le pouvoir de gouvernante des Pays-Bas.

Élevée en Flandre, Marguerite avait gardé un doux et précieux souvenir des vertus flamandes. Elle aimait ce noble peuple, si fier dans ses instincts d'indépendance, mais en même temps si juste appréciateur du dévouement qu'on apportait à son service, des tentatives faites en faveur de sa prospérité.

Des éléments de lutte et de résistance surgissaient de toutes parts au milieu d'eux. Leurs mœurs, les croyances nouvelles qu'ils avaient embrassées avec enthousiasme, espérant en elles un appui pour soulever les masses contre la domination étrangère, leurs usages, leur langue, tout les éloignait de la métropole et empêchait qu'ils ne s'assimilassent à elle. C'était un peuple dominé, mais non soumis: Marguerite le savait. Elle ne se faisait aucune illusion sur les difficultés de la tâche qui lui était proposée, et cependant elle l'accepta

avec joie. Les difficultés ne la rebutaient point; elle se sentait assez d'énergie et de patiente charité pour les affronter et les vaincre.

Le souvenir des jeunes vertus de son enfance était demeuré vivant dans les cœurs flamands. Elle fut reçue avec enthousiasme et bonheur, comme une mère plutôt qu'en souveraine; et à ce témoignage de l'amour populaire, elle sentit croître encore son pur et saint dévouement.

Bientôt à l'amour se joignirent l'admiration et le respect. A peine investie de l'autorité, Marguerite déploya les brillantes qualités d'un homme d'État. En même temps qu'elle faisait revivre et refleurir l'impulsion littéraire et artistique imprimée par sa noble tante, elle s'appliquait au gouvernement, rectifiait les abus, et, d'une main ferme, indulgente et généreuse, elle comprimait les esprits mutins, et, presque sans efforts apparents, les maintenait dans une stricte obéissance. Elle faisait ainsi respecter sa puissance, sans nuire à l'amour qu'elle avait su inspirer dès l'abord. Telle est la marque particulière de la véritable justice, qu'elle frappe sans soulever autour d'elle d'autres sentiments que le respect et la vénération.

Cependant les progrès des idées nouvelles, levier puissant entre les mains des agitateurs, menaçaient de se reproduire de proche en proche. Philippe II craignit qu'une femme ne pût à elle seule dominer la situation : il lui adjoignit le duc d'Albe. Ce fut là une faute irréparable. L'œuvre qu'avait si glorieusement commencée Marguerite, et que son influence persuasive eût, sans nul doute, poursuivie avec succès, lui devint impossible en présence de la sévère cruauté du duc d'Albe. Elle se sentit impuissante à maîtriser les haines et

les colères d'un peuple irrité, et, n'ayant plus la liberté de suivre sa politique, elle ne voulut point assister à un mal pour lequel elle n'avait pas de remède; elle demanda donc à être déchargée de la régence des Pays-Bas, et revint en Italie après un gouvernement de sept ans.

Les regrets des Flamands furent universels et profondément sentis. La reconnaissance et la juste vénération qu'ils portaient à la duchesse de Parme grandirent encore lorsque, après son départ, ils purent comparer son administration toute maternelle avec celle du duc d'Albe, toujours rigoureuse et militaire, parfois arbitraire et tyrannique.

Philippe II lui-même ne tarda pas à regretter la douce et pieuse influence de sa sœur, en voyant renaître au sein de cette riche province le plus beau fleuron de son empire, les haines et les résistances qu'elle avait un instant calmées. Il était trop tard : la nouvelle administration avait porté des fruits de colère et de vengeance qui devaient bientôt se traduire par une guerre ouverte et le rejet d'un joug devenu odieux.

Mais avant ce dénoûment fatal pour l'Espagne, Marguerite, qui l'avait prédit le jour où avait prévalu contre sa politique la politique du duc d'Albe, devait voir le gouvernement des Pays-Bas confié à son fils Alexandre Farnèse. Ce fut pour elle une grande joie, une précieuse consolation; elle espérait que le souvenir de la mère ferait accueillir favorablement le fils. Elle se trompait : rien ne pouvait plus, dans les Flandres, ramener les cœurs au gouvernement espagnol.

III.

Aux vertus de la femme, Marguerite joignait une énergie au-dessus de son sexe. Accoutumée dès l'enfance aux exercices du corps, elle supportait sans peine des fatigues excessives. Vaillante et généreuse, elle prévoyait le danger, mais ne le redoutait pas. Amie et protectrice des savants et des artistes, sa cour leur était ouverte et sa bienveillance assurée. Elle avait étudié l'art difficile du gouvernement, et, guidée par un esprit juste et droit, par une nature aimante et dévouée, elle sut appliquer les leçons que lui donnait l'histoire, les enseignements surtout qu'elle se plaisait à puiser dans la vie de son père.

Accoutumée aux grandeurs sans que son âme se fût ouverte à l'ambition, elle accepta avec joie un poste d'honneur où elle crut pouvoir travailler à la prospérité d'un peuple qu'elle aimait; mais avec le même calme, la même joie, elle rentra dans la douce quiétude de la vie privée. Chez elle, les passions étaient constamment dominées par la religion. Le devoir seul était consulté dans chaque action de sa vie; ne nous étonnons donc pas si elle posséda à un degré si éminent le double et si rare talent de savoir régner et de savoir obéir.

Elle mourut dans le royaume de Naples, en 1586.

AMÉLIE-ÉLISABETH

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

1602—1651.

Richelieu était mort. Mais sa politique lui survivait, et la France continuait avec ardeur le but et la pensée du grand ministre : l'abaissement de la maison d'Autriche. La lutte était ardente et passionnée ; l'Europe, divisée en deux camps immenses, y prenait part tout entière.

Parmi ces jouteurs intrépides, plusieurs noms de femmes réclament une large part d'intérêt et d'attention. En France, c'est Anne d'Autriche qui, forcée d'oublier l'impulsion de son cœur, en présence de ses devoirs de souveraine, obéit au vœu et aux intérêts de la nation. En Suède, la reine Christine prête à la cause française tout l'élan de sa mâle énergie, tout le dévouement d'un peuple dès longtemps accoutumé, sous une longue suite de héros, aux combats et aux victoires. En Allemagne, au cœur de ces vieilles races germaines si fidèles à leur antique nationalité, c'est enfin la landgrave de Hesse, dont la prudence, effrayée de l'esprit envahisseur de l'Autriche, stimule son peuple à défendre son indépendance avant même qu'on ne l'attaque.

Placer la landgrave de Hesse-Cassel à côté d'Anne d'Autriche et de Christine de Suède, semblera peut-être dès l'abord une témérité inexplicable; ce n'est cependant point trop faire, puisqu'à coup sûr, elle leur fut supérieure en valeur personnelle et en talents politiques.

Femme de Guillaume V, dit *le Constant*, Amélie Élisabeth reçut, avec la régence. des États décimés par la guerre, épuisés par les impôts et menacés par l'ambition des princes voisins.

Toute l'énergie d'un homme d'État eût paru impuissante à dominer la situation. Les rares talents d'une femme devaient, non-seulement lui permettre d'aborder cette tâche difficile, mais encore la rendre promptement et complétement maîtresse des embarras intérieurs, afin de lui laisser prendre une part active aux grands événements européens de son époque. Hâtons-nous d'ajouter, avec les auteurs contemporains, que cette femme avait *le cœur d'un héros, et la tête d'un ministre consommé dans les affaires du cabinet.*

A la mort du landgrave Guillaume, ses voisins et ses rivaux s'abattirent sur ses États, dont ils espéraient s'emparer sans efforts, ruinés qu'ils étaient, et n'ayant, pour les guider et les défendre, que la faible autorité d'une femme et d'un enfant.

Le plus avide et le plus puissant entre ces ennemis redoutables était le landgrave de Hesse-Darmstadt, dont les droits chimériques s'appuyaient sur la prétention de réunir sous son unique autorité tout le territoire autrefois possédé par Philippe le Magnanime, tige commune des maisons de Hesse.

Quelque peu fondées que fussent ces prétentions, appuyées de la supériorité des armes, de la bravoure personnelle du landgrave Georges, elles avaient pour elles des chances pres-

que assurées de réussite, lorsque la vaillante voix de la princesse Amélie, répétant avec enthousiasme le cri de guerre de sa maison, fit renaître le courage et l'espoir au cœur de son peuple. Des hommes, de l'argent surgirent comme par enchantement, et soudain les rôles changèrent. Les agresseurs, forcés de fuir, acceptèrent les conditions qu'elle-même leur dicta; les provinces contestées demeurèrent en sa puissance, et de toutes parts l'ordre et la paix se rétablirent. Cet éclatant succès permit à la noble et sage souveraine de travailler au bonheur de son peuple, en favorisant dans ses États le développement des arts, qu'elle aimait, et des lettres, qu'elle-même cultivait avec succès.

Mais pendant qu'elle donnait ainsi tous ses soins à la prospérité publique, la landgrave songeait à prendre part à la grande lutte qui agitait l'Europe. Le parti de la résistance à l'Autriche lui semblait le seul moyen d'assurer l'équilibre européen, et par suite de garantir à chaque peuple ses droits et sa nationalité. Elle se rangea du côté où elle crut voir la justice et le droit, et bientôt elle exerça dans son parti une double influence, celle de la politique et celle des armes.

Attentive à la marche de son armée, elle la dirigeait du fond de son palais, plus encore que les généraux de mérite qu'elle savait distinguer et choisir pour la commander. Grâce à l'exaltation guerrière qu'elle avait eu le tact d'inspirer et de porter à son apogée parmi son peuple, elle pouvait disposer d'un corps de vingt mille hommes, toujours prêts à soutenir dignement l'honneur de leur souveraine et la cause qu'ils servaient.

Alliée aussi fidèle que dévouée, jamais on ne la vit hésiter

à suivre courageusement la fortune de ses amis, et, tant que dura la lutte, elle la soutint vaillamment. Sa régence tout entière fut absorbée par les soins de la guerre, sans que le peuple en souffrît et sans que sa prospérité interrompît un instant sa marche ascendante.

Lorsque enfin se leva pour l'Europe, lasse de tant de sang versé, l'aurore de la paix, la landgrave de Hesse-Cassel profita habilement, pour servir les intérêts de son fils, de l'influence que lui avaient donné les services rendus à son parti et l'estime qu'elle inspirait à ses ennemis. En cette occasion surtout, éclatèrent ses talents politiques : le traité de Westphalie ne fut avantageux à aucun prince, proportionnellement à l'importance de ses États, autant qu'au landgrave de Hesse-Cassel.

A peine la paix générale eut-elle, en rétablissant le calme, rendu plus facile le gouvernement du landgraviat de Hesse-Cassel, que la princesse Amélie, fatiguée de la puissance, se hâta de rendre à son fils le fardeau de l'autorité souveraine. Ce cœur de femme, sans ambition personnelle, aspirait au repos de l'esprit, afin de pouvoir se livrer avec plus de force et d'expansion au sentiment qui le remplissait tout entier : son amour maternel.

Elle avait reçu la régence comme un dépôt précieux. Ce dépôt, elle ne l'avait point enfoui comme l'avare; mais, comme le serviteur fidèle, elle l'avait fait prospérer et fructifier : elle remettait aux mains d'un fils bien-aimé des États agrandis, un peuple heureux et prospère, des trésors pleins, des impôts diminués. L'ordre et le bonheur étaient partout dans la nation; partout aussi elle était bénie et respectée.

On vantait avec justice l'élégance de ses manières, la dis-

tinction de sa personne, les charmes de son esprit. Elle présidait elle-même les conseils, écoutait toutes les opinions, et, avec un tact qui ne s'égarait jamais, faisait dominer la sienne si elle devait prévaloir, ou la faisait plier sans hésiter devant un avis meilleur.

Embrassant d'un coup d'œil rapide l'ensemble et les détails d'une affaire, jamais on ne vit un esprit plus juste et plus prompt. Ce fut à cette rapidité de conception, et à cette étonnante activité d'action, qu'elle dut tous les succès qui signalèrent son gouvernement. L'énergie et la fermeté s'alliaient, dans cette nature si complète, à une magnanime clémence, à une rare bonté. Intrépide dans le danger, persévérante à poursuivre le succès, elle était surtout patiente et m dérée dans l'adversité. *Sachons supporter le malheur, disait-elle, afin de ne pas nous enorgueillir dans la prospérité.*

Toutes les cours de l'Europe rendaient justice à son rare mérite, à ce point que ses envoyés ou ambassadeurs étaient reçus partout avec des honneurs extraordinaires, infiniment au-dessus de ce qu'exigeait, dans le cérémonial de l'époque, l'importance de ses États. Sa cour était brillante et animée. Les savants aimaient à s'y donner rendez-vous, autour d'un trône si gracieusement occupé par une femme aimable et bienveillante, qui se plaisait à parler avec chacun d'eux sa langue nationale, et à les combler d'honneurs et de bienfaits. Au moment où commençait pour la France le règne de Louis XIV, la petite cour de Hesse-Cassel était comme une étoile indicatrice, signe précurseur des merveilles éclatantes du grand siècle.

Jeune encore, Amélie de Hesse avait déjà longuement vécu de la vie des grands hommes ; mais ses travaux, ses sollici-

tudes avaient épuisé ses forces avant l'heure. Elle succomba aux fatigues d'un règne si longtemps et si violemment agité, bien plutôt qu'à la maladie, lorsque, un an à peine après avoir déposé ses pouvoirs de régente entre les mains du landgrave, son fils, elle mourut le 8 août 1651, entourée de tous les soins, de toute la tendresse de ce fils bienaimé.



Marie de Luxembourg.

1562.

MARIE CUNITZ.

1608-1664.

Dans une de ces contrées du Nord, si fécondes en profonds penseurs, en philosophes savants, nous rencontrons pendant cette période du dix-septième siècle, dont s'honorera toujours l'Europe, une femme d'autant plus remarquable, qu'à toutes les connaissances diverses que nous avons admirées déjà chez la plupart des femmes qui figurent dans cette galerie, aux charmes de leur personne, aux qualités de leur cœur, elle joignait un savoir réel, profond, dans une des branches les plus abstraites de la science, et par cela même la moins accessible à une intelligence de femme. . . .

Fille d'un médecin célèbre de Silésie, Marie Cunitz, douée d'une ardeur et d'une persévérance infatigables dans l'étude, semblait propre à tous les genres de travaux intellectuels, et n'acceptait pour délassement que la culture des arts.

Les langues, l'histoire, la philosophie, l'éloquence et la poésie lui étaient également familières; mais c'était surtout, ainsi que nous le disions tout à l'heure, pour les sciences abstraites que la trempe vigoureuse de son esprit lui donnait un attrait tout particulier. Cédant à ce penchant naturel, elle

s'adonna presque exclusivement à l'étude approfondie des mathématiques.

Les secrets et les merveilles des cieux attirèrent bientôt son attention. Elle voulut en sonder les profondeurs, en pénétrer les mystères, et elle appliqua sa science en mathématiques, à cette branche des connaissances humaines à laquelle les travaux de Galilée venaient d'imprimer une impulsion nouvelle. Marie Cunitz apporta toute son énergie, toute sa force de volonté à ce travail.

Émule des savants les plus distingués de son temps, elle leur communiquait ses recherches, et ils ne dédaignaient pas de lui faire part de leurs découvertes. C'est ainsi que le plus célèbre entre tous, l'immortel Galilée, le défenseur des principes de Copernic et l'initiateur à son système, témoigna à la savante Silesienne son admiration, et entretint avec elle une précieuse correspondance.

Ce solennel hommage rendu à ses travaux ne séduisit point l'imagination de Marie; elle eut, au contraire, pour résultat de l'encourager à marcher hardiment dans la voie laborieuse qu'elle avait choisie. Le succès donna une impulsion nouvelle à ses efforts; et, grandie à ses propres yeux par les témoignages rendus à ses talents, elle osa s'aventurer dans les hauteurs les moins explorées encore de la science, et donna à son siècle des *Tables astronomiques* qui lui attirèrent une réputation universelle et sont aujourd'hui encore une preuve incontestable de son génie.

A côté de la savante, nous trouvons avec bonheur, dans Marie Cunitz, la femme spirituelle et gracieuse, la douce jeune fille, l'épouse dévouée. Le véritable talent, ou, ainsi que nous le disions tout à l'heure, le *génie*, implique une univer-

salité que nous nous plaisons à constater ici. Tout est possible, tout est facile à ces intelligences d'élite que Dieu semble avoir enveloppées d'un rayon de sa lumière.

Entraînée par les préjugés de son temps, Marie Cunitz ne se contenta pas de reconnaître par elle-même la merveilleuse régularité, la sublime ordonnance des cieux, la marche et le mouvement des astres; elle voulut sonder les rapports qui rattachent la destinée de l'homme à leur influence, et s'adonna avec passion aux ténébreuses recherches de l'astrologie.

A aucune époque cette science occulte et mystérieuse, importée de l'Arabie sous le beau ciel de l'Italie, et bientôt étendue à l'Europe entière, n'avait joui d'une faveur plus signalée. Les princes de l'Europe, les rois et les reines de France plaçaient leurs astrologues en première ligne et leur accordaient pleine et complète faveur. Les souverains faisaient tirer leur horoscope, et ne dédaignaient pas de partager les études et les observations de leurs astrologues. Il semblait que la terre fût soumise, non plus à l'immuable action de la Providence, mais à celle des astres. La créature paraissait prête à détrôner le Créateur; on accordait à une des plus belles et des plus nobles merveilles de sa puissance, le pouvoir que lui seul possède.

Avec l'alchimie, l'astrologie était donc le rêve de cette époque enthousiaste de merveilles, et avide de croire tout ce qui caressait son idée fixe de découvertes nouvelles, de secrets surnaturels. Au moment de secouer l'ignorance de longs siècles de barbarie et de ténèbres, le monde s'agitait dans ses langes, et, faute de distinguer bien nettement la voie ouverte à un progrès réel, il s'engageait aveuglément dans tous les sentiers

nouveaux qui se présentaient à lui, quelque impraticables qu'ils fussent.

Marie, dans son désir de tout savoir, de tout connaître, suivit l'impulsion commune. L'astrologie ouvrait un champ immense, le champ de l'inconnu, à sa vive imagination; elle s'y élança avec ardeur. Bientôt cependant, elle s'effraya du vide qu'elle y trouvait. Sa nature sérieuse et réfléchie ne pouvait se contenter d'une étude où tout était conjectural et vague. Elle s'en éloigna peu à peu, et, si elle n'eut pas assez de foi en ses propres impressions pour rompre en visière avec les erreurs de son temps à ce sujet, toujours est-il qu'elle même y renonça, puisque, dans ses œuvres, rien ne s'élève à l'appui ou en faveur des croyances astrologiques.

En 1630, Marie Cunitz unit son sort à celui d'un savant médecin, Élie de Liéwen. Aucun événement important ne troubla le cours de sa vie et ne vint arrêter ou entraver ses études, qu'elle continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1664.

S'il n'est pas rare de rencontrer, parmi les illustrations des lettres et des arts, des noms de femmes justement célèbres, il semble du moins que les hauteurs de la science leur soient interdites. Peu d'entre elles sont douées d'une nature assez vigoureuse, d'une persévérance dans le travail assez active, d'une maturité de jugement assez vaste, pour aborder les difficultés d'une étude longue, pénible, abstraite. Les *savantes*, dans la large et sévère acception du mot, se comptent dans les annales du monde. A ce titre, Marie Cunitz a donc un droit incontestable à l'illustration, non-seulement dans sa patrie, justement fière de son nom, mais dans l'Europe entière, qui admira son talent et jouit de ses découvertes.

La voie ouverte aux femmes de son époque par Marie Cunitz devait porter bientôt des fruits. Six ans après sa mort, naissait en effet à Panitzsch une jeune fille, Marie-Marguerite Kirch, dont le nom mérite d'être justement associé à celui de Marie Cunitz. Avide de suivre les traces de son illustre devancière, elle mérita d'attirer l'attention et l'estime du célèbre Leibnitz. Produite par lui à la cour de Prusse, elle y reçut des distinctions également honorables pour son caractère et son talent. Les annales de la science enregistrèrent son nom, et l'astronomie lui dut des découvertes utiles, notamment celle de la comète de 1702, qu'elle fut la première à signaler.

Elle mourut à Berlin, le 29 décembre 1720.

ANNE DE GONZAGUE

PRINCESSE PALATINE.

1616—1684.

> Venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse ANNE, venez voir où la main de Dieu l'a élevée.
>
> BOSSUET, *Oraisons funèbres.*

I.

Dans une splendide chambre du palais des ducs de Nevers, tout est sombre, triste, désolé. Les merveilleuses tapisseries, les chefs-d'œuvre d'art qui augmentent la richesse des tentures, les courtines de brocart, l'or et les sculptures du lit ducal, loin d'atténuer l'horreur et l'effroi de la mort, l'entourent d'un pénible contraste, qui étreint la pensée, broie le cœur, et laisse l'homme, humilié, étonné et inquiet, sous l'éloquente impression de son impuissance et de sa faiblesse.

Soudain cependant un rayon de solennelle joie, de suprême



Anne de Gonzague.

1627.

espérance vient éclairer cet aspect si sévère. Les portes de la chambre funéraire se sont ouvertes. Au seuil, brillent de mystiques lumières suspendues aux mains innocentes de beaux et jeunes enfants, et derrière les cierges bénis, voici la croix, voici les ministres du Dieu d'amour, voici ce Dieu lui-même!...

Et Catherine de Lorraine, la pieuse duchesse de Nevers, luttant contre les douleurs de la mort, sourit délicieusement et se soulève par un dernier effort. Elle peut mourir désormais, réconciliée et fortifiée par le pain de vie.

Une pensée terrestre, une seule, se mêle à son aspiration ardente vers le ciel.

« Mes enfants! » dit-elle.

Alors trois enfants qui pleurent parce que pleure leur père, quittent l'ombre du baldaquin, et s'avancent à ce chevet de douleur.

« Toi qui seras reine, dit Catherine à l'aînée, puisse-tu savoir les vertus et les joies de la puissance, sans poser ta lèvre au calice de ses amertumes!... Et vous, Anne, Bénédicte, vous qui entendez ma voix sans la comprendre, sais-je ce que vous destine la Providence?... Mais puisse une couronne immortelle briller un jour à votre front!... Adieu... Adieu, Charles... Priez pour moi, qui ne cesserai à mon tour de prier pour vous. »

La voix de la mourante s'affaiblit et s'éteignit dans une dernière prière, et le silence seul remplit de son imposante majesté la chambre splendide où brûlaient toujours les cierges, où fumait encore l'encens, et où tous les cœurs priaient émus et recueillis. Au milieu de ce silence, une voix s'éleva qui disait :

« Tout est consommé sur la terre; l'âme chrétienne est aux pieds de son juge et de son rédempteur. »

Le duc Charles ne put arrêter l'explosion de sa douleur. Des sanglots soulevèrent sa poitrine.

« Orphelines! répétait-il en pressant ses filles sur son cœur; orphelines! Mais ai-je donc, moi, à leur donner un amour, un cœur de mère, pour que vous leur ayez, mon Dieu, retiré le guide et l'appui de leur jeunesse? »

II.

Non, un cœur d'homme, quelque tendre et dévoué qu'il soit, ne saurait comprendre la sainte tendresse d'un cœur de mère. Il faut à la jeune fille, à défaut de cette précieuse sollicitude, une nature de femme pour veiller sur elle, l'aimer, la garder et la conduire.

Aussi le prudent et sage père ne sait à qui mieux confier Anne et Bénédicte, qu'aux soins et à la vigilance d'une sainte religieuse, pieuse abbesse riche de bonté, de douceur et de vertu.

Dans une situation ravissante, au sein du calme, de la retraite et du silence, s'élève Faremoustier, monastère célèbre où, depuis plus de mille ans, de ferventes vierges, enrôlées sous la bannière de saint Benoît, ont fait l'apprentissage des plus héroïques vertus. Une sainte, la vénérable mère Françoise de La Châtre, le dirige en ce moment dans les voies de la plus stricte régularité. C'est dans cet asile sûr que le duc Charles conduit Bénédicte et Anne. C'est là qu'heureuses et insouciantes, elles grandissent, loin du monde et de ses joies, ne

connaissant de bonheur et de fêtes que les splendeurs du culte catholique, les charmes de la belle nature, l'étude des mystères et des grandeurs de la religion, et la culture des lettres.

L'esprit profond et rapide de la jeune Anne la rendait apte à tout comprendre. Elle fit des progrès rapides dans ses études, et, tout l'enthousiasme de sa jeune pensée s'élevant avec ardeur vers le ciel, elle trouvait des plaisirs ineffables aux aspirations de la prière et à la pompe de l'office divin.

Bénédicte, avec moins d'ardeur et de vivacité, avait une nature plus souple et plus flexible. Avec moins d'exaltation, elle avait autant de tendresse et de dévouement. Anne devait être une femme supérieure; Bénédicte était un ange.

Les heures joyeuses de la jeunesse s'effeuillaient une à une; les deux enfants ne songeaient ni à les retenir, ni à les regretter. Il est un âge, lorsqu'on n'a point encore à se souvenir, où l'on semble ne voir, ne désirer autre chose dans la vie, que l'incertitude et les rêves de l'avenir.

Cet avenir se dessina subitement pour les deux sœurs. Elles entendaient chaque jour dépeindre les dangers, les souffrances du monde, et vanter la sécurité et le calme du cloître; elles avaient peur de l'un, et aspiraient au bonheur de l'autre. Aussi, lorsque la voix toute maternelle de l'abbesse leur demanda si elles ne consentiraient pas volontiers à revêtir les humbles livrées du Seigneur, leur jeune cœur tressaillit d'allégresse, et leurs lèvres laissèrent échapper une réponse enthousiaste. La prudente abbesse ne se laissa point prendre à cette réponse naïve, qui révélait la religieuse exaltation de ces cœurs chastes et pleins de ferveur.

« Bénédicte est franche avec elle-même, se dit-elle avec

joie; mais Anne!... La règle de notre saint institut sera-t-elle assez forte pour dominer entièrement l'inquiète et remuante fougue de cette âme trop ardente?... Mon Dieu, que votre volonté seule s'accomplisse! »

Et au lieu de presser l'entière décision des jeunes filles, la digne mère apporta elle-même des entraves à leur volonté, afin de leur donner le temps de mûrir leurs pensées.

III.

Anne et Bénédicte sont au parloir. Joyeuses et empressées, elles font mille questions à la fois à Marie leur sœur aînée, à Marie, la future reine de Pologne. Que fait-on à Mantoue, la belle capitale de leur père? Est-il, lui, heureux et content? La vie s'écoule-t-elle pour elle-même aussi heureuse et aussi calme que la leur?

Marie sourit, et ce sourire porte le trouble dans le cœur d'Anne. Il révèle à sa candide innocence tout un monde nouveau; sa pensée franchit les murs du cloître, et sonde d'un rapide regard une longue série d'existences inconnues. Une question qu'elle ne s'est jamais adressée jaillit de son esprit à demi éclairé : Pourquoi sa sœur n'a-t-elle point partagé leur retraite de Faremoustier?

« Parce que je suis l'aînée, que je dois être reine, et que, pour porter une couronne, pour hériter d'un nom illustre, il faut savoir et connaître le monde, reprend fièrement la fille des Gonzague. »

. . . .

. . . .

Les brillants équipages de la princesse Marie ont quitté les cours de l'abbaye, dont les vieux murs ont repris leur silence, leur calme accoutumé. La mondaine visite s'est éloignée sans laisser de traces de son bruyant passage. Quelle est l'âme qui, comprenant la paix du ciel, pourrait vouloir retenir ou regretter le mouvement du monde?

Bénédicte n'a su lire sur le front de sa sœur que les fatigues et les ennuis de la grandeur; plus que jamais elle aspire à consommer sa vocation. Anne est préoccupée et inquiète; elle aime la solitude et se plaît à rêver.

Cependant Bénédicte a prononcé ses vœux; elle est nommée abbesse d'Avaisne. La vénérable mère de La Châtre suit avec une tendre sollicitude la révolution qui s'opère dans le cœur de l'amie de ses pupilles. Elle sollicite une confidence, et acquiert bientôt la certitude que, décidée à se consacrer au Seigneur alors qu'elle croyait suivre le penchant de son cœur, Anne se sentait invinciblement éloignée de cette sainte vocation, maintenant qu'elle savait que ce n'était là autre chose qu'un sacrifice humain, inspiré par l'orgueil de sa famille et les ambitieuses espérances de sa sœur.

IV.

La mort n'a pas épargné ses coups à cette noble branche de l'illustre race des Gonzague. A peine le deuil du duc de Mantoue a-t-il laissé Anne libre de quitter l'asile du Seigneur pour s'élancer dans les champs sans limites du monde, qu'une nouvelle perte vient faire couler ses larmes et ramener un instant sa pensée vers les souvenirs pieux de son enfance. Dieu

rappelle à lui Bénédicte, trop sainte pour la terre et déjà mûre pour le ciel.

Anne lui donna des regrets sincères; mais bientôt elle se plongea de nouveau dans le tourbillon du monde, qui n'avait jamais assez pour elle de plaisirs et de fêtes. Descendant d'une illustre race, elle sentait se mêler dans ses veines le sang de France à celui des Paléologue, de Clèves, de Lorraine et de Gonzague. Le monde avait vu la vaillance et l'épée de ses ancêtres peser de toute la force de la puissance et de la gloire dans les destinées de la chrétienté; sa sœur régnait sur une grande et noble nation; elle-même, elle le savait, avait droit d'aspirer à partager un trône; mais elle avait conservé de son éducation toute chrétienne un cœur généreux et désintéressé. Elle voulait aimer son époux, et lui demandait le bonheur plutôt que l'éclat de la puissance. Aussi porta-t-elle tout d'abord son choix sur un jeune prince que les malheurs de sa maison avaient amené à la cour de France. C'était Édouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte palatin du Rhin, roi de Bohême, et, dit Bossuet, « *elle préféra aux richesses les vertus de ce prince, et cette* « *noble alliance où de tous côtés on ne trouvait que des rois.* »

Le prince Édouard était protestant. Il céda aux vives et pressantes instances d'Anne, consentit à se faire instruire, et bientôt le bandeau qui couvrait ses yeux tomba, et la lumière se fit en son esprit. »

Quelques jours plus tard, Anne échangeait l'illustre nom de ses pères contre celui d'un époux dont sa tendresse devait charmer et consoler l'exil, remplissant ainsi une des plus précieuses prérogatives de la femme : une mission de dévouement aussi bien que d'amour.

Les joies de cette union furent vivement senties par l'âme expansive d'Anne. Épouse heureuse, et mère de trois charmantes princesses, son amour d'épouse et de mère remplissait son cœur, lorsque soudain une perte affreuse vint obscurcir sa vie, en lui ravissant le plus cher objet de sa tendresse. Le prince Édouard mourut. Inconsolable d'abord, sa veuve s'abandonna aux transports de la plus vive douleur. Ensuite, anéantie par l'excès même de cette douleur, elle sentit le besoin de retremper à des sources nouvelles le foyer toujours brûlant de sa vie. Un instant peut-être, la voix de Dieu lui rappela le calme saint de Faremoustier; elle étouffa ce cri secret, et se jeta avec un indicible emportement dans le tumulte des affaires, dans le tourbillon des plaisirs de la cour, ne leur dérobant de temps à autre quelques rapides instants que pour consacrer les uns à ses devoirs de mère, les autres à ses regrets d'épouse. Mais à la faveur du bruit et du mouvement, elle peut s'étourdir sur la cause irréparable de ces regrets; elle ne les étouffera jamais.

On la voyait tour à tour briller dans une fête, jouer un rôle actif dans les intrigues de la Fronde, parler science avec les savants, arts avec les artistes, théologie avec les ecclésiastiques, et mener de front la politique, le plaisir et l'étude. D'un esprit fin et enjouée, d'une éloquence persuasive, rien ne pouvait résister au charme émouvant de son langage et de ses manières. Partout elle primait sans avoir l'air d'y songer, et partout elle usait de son influence pour pacifier et adoucir les passions et les esprits.

Mais Dieu, mais les réminiscences parfumées de Faremoustier, hélas! c'est à peine si la princesse palatine osait s'en souvenir. Entraînée par les idées et les doctrines du

monde, elle avait fortifié en elle toutes les qualités purement humaines ; mais elle avait désappris et oublié toutes les vertus chrétiennes.

La foi, elle l'avait perdue, et souriait dédaigneusement de ses plus chères croyances d'autrefois.

La charité, elle ne la nommait plus que bienfaisance et lui avait enlevé le plus précieux de ses rapports, celui qui relie l'homme à son Créateur.

L'espérance, elle ne lui permettait pas de dépasser les bornes de la vie, ne voulant désirer d'autre bonheur que le bonheur terrestre, ni même s'inquiéter s'il en existait un autre.

Cependant son influence augmentait chaque jour. Le généreux concours qu'elle avait spontanément prêté à sa sœur Marie de Pologne, en vidant ses épargnes pour lui venir en aide, oubliant ainsi en présence du malheur tous les griefs du passé, avait mis son éloge sur toutes les lèvres. Le roi, la reine, la cour entière avaient en elle la plus flatteuse confiance. Pourquoi donc si souvent un soupir agitait-il sa poitrine? Pourquoi le sourire de son regard se voilait-il parfois d'un sombre et rapide nuage? Vainement elle se le demandait : son cœur ne savait lui répondre que par une poignante douleur, et sa conscience demeurait sans voix.

Elle ne croyait plus ! La lumière dormait sous le boisseau. Faut-il donc s'étonner de ces douloureuses ténèbres?

V.

Dieu seul manquait au bonheur de la princesse palatine, puisque, si son ambition de femme était noblement satisfaite, son cœur de mère n'avait rien à désirer pour le bonheur de ses enfants.

Dire que sa fille venait d'épouser Henri-Jules de Bourbon, prince d'Enghien, digne fils de cette maison *où tout est grand*, ainsi que le dit Bossuet avec cette magnificence de langage dont lui seul a le secret, c'est dire assez combien dut être fière et heureuse de cette union la princesse palatine. Bénédicte avait épousé le vaillant duc de Brunswick et de Hanovre, Jean-Frédéric. Marie était un modèle de vertus. Certes peu de mères, peu de femmes ont vu les circonstances favoriser ainsi leurs désirs et leurs espérances. Mais qu'est-ce que le bonheur d'ici-bas pour une âme avide de vérité, quoique plongée dans les ténèbres? Tel était l'état de l'illustre fille des Gonzague, lorsque tout à coup la miséricorde divine s'abaissa vers elle, et, par un miracle éclatant, la retira de l'abîme pour l'élever jusqu'à Dieu. . . . .

. . . .

. . . .

Un soir, Anne avait donné à la mémoire de la vénérable mère de La Châtre, et à celle de Bénédicte, un souvenir plus tendre et plus prolongé que d'ordinaire, et elle s'était endormie avec ce calme doux et suave de son enfance, auquel elle n'était plus accoutumée.

Soudain, dans le silence de la nuit et du sommeil, une voix

mystérieuse se fait entendre. Écoutez, écoutez! c'est la voix du ciel, c'est la voix de Dieu, doucement murmurée par les lèvres bénies des anges messagers de ses grâces.

Mais laissons parler la princesse palatine elle-même :

« Je crus, dit-elle, que, marchant seule dans une forêt, j'y « rencontrais un aveugle dans une petite loge. Je m'appro- « chai pour lui demander s'il était aveugle de naissance ou « s'il l'était devenu par quelque accident. Il me répondit qu'il « était aveugle-né.

« Vous ne savez donc pas, ajoutai-je, ce que c'est que la « lumière, qui est si belle et si agréable, et le soleil, qui a tant « d'éclat et de beauté?

« — Je n'ai, me répondit-il, jamais joui de ce bel objet, « et je ne m'en puis former aucune idée; cependant je ne « laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté « ravissante. »

« L'aveugle parut alors changer de voix et de visage, et « prenant un ton d'autorité :

« Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des « choses très excellentes et très admirables qui échappent « à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies ni moins « désirables, quoiqu'on ne les puisse comprendre ni ima- « giner.

« Et en même temps, au milieu même d'un songe si mys- « térieux, je fis l'application de la belle comparaison de l'a- « veugle aux vérités de la religion! »

O prodige de l'amour divin! qui dira tes merveilles? Qui pourra raconter quels trésors de miséricorde tu te plais à répandre sur la terre? Qui pourrait dignement exalter ta puissance et redire tes bienfaits?...

Mais ce pieux et étonnant récit n'est point encore achevé.

« Je me sentis si éclairée et tellement transportée de la « joie d'avoir trouvé ce que je cherchais depuis si long-« temps, que je ne pus m'empêcher d'embrasser l'aveugle, « dont le discours me révélait une plus belle lumière que « celle dont il était privé. Et il se répandit alors dans mon « cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a « point de paroles capables de l'exprimer.

« Je me réveillai là-dessus, et je me trouvai dans le même « état où je m'étais vue dans cet admirable songe, c'est-à-« dire tellement changée que j'avais peine à le croire. Je me « levai avec précipitation; mes actions étaient mêlées d'un « contentement et d'une activité extraordinaires. Tout ce que « je voulus lire sur la religion me touchait jusqu'à me faire « répandre des larmes. Je me trouvais à la messe dans un « état bien différent de celui où j'avais coutume d'être, « puisqu'il me semblait sentir la présence réelle de Notre-« Seigneur, à peu près comme on sent les choses visibles et « dont on ne peut douter! »

Ce rapide et merveilleux changement fut proclamé par toutes les voix réunies de la France et du monde chrétien. L'Europe s'en émut et en bénit le ciel. Mais aucune voix n'eut l'ardente éloquence de celles de la famille de l'illustre princesse, dont les actions de grâces se mêlèrent, ferventes et pures, aux actions de grâces d'Anne elle-même.

Le souvenir de Faremoustier et d'Avaisne peut désormais se placer à toute heure sous les regards de la pieuse convertie; elle n'a plus rien à envier, plus rien à regretter dans le passé.

Bénie soit la mémoire de ceux qui ont vécu saintement sur

la terre! Leurs prières sont la protection et le bouclier de ceux qui restent dans les sentiers difficiles de la vie.

Reconnaissance à la vénérable mère de La Châtre! reconnaissance à Bénédicte! Leurs vœux au ciel ont été entendus, et ils ont fructifié sur la terre!

VI.

On peut dire et les talents et les égarements de l'homme au milieu du monde; ce sont des choses de la terre, que l'esprit apprécie et qu'il sait exprimer. Mais les vertus chrétiennes! mais l'abnégation de ces âmes d'élite dont un mot divin, CHARITÉ, résume la vie, qui pourra dignement les peindre? Ne sont-ce pas des fruits du ciel, des vertus éternelles, que le cœur comprend, mais que notre langage mortel est impuissant à raconter?

La princesse palatine eut le courage de racheter par l'éclat du présent le souvenir funeste du passé. Rien ne l'arrêta. Elle fut grande, forte, généreuse dans son retour à Dieu, comme elle avait été grande, fière et passionnée dans ses affections mondaines. Elle quitta le monde; mais avant de rompre avec lui, elle voulut réparer le scandale de son amour du luxe et du plaisir, en y paraissant dans un admirable état d'humilité et de renoncement à soi-même. La cour fut pénétrée d'étonnement, et se trouva forcée d'admirer ce qu'elle n'osait ni blâmer, ni imiter.

Ayant enfin accompli ce qu'elle regardait comme le premier des devoirs, la réparation du mauvais exemple par la puissance du bon exemple, elle se retira du monde, et consa-

cra le reste de sa vie à la pratique de la charité la plus ardente et la plus affectueuse, et aux exercices de la religion et de la pénitence.

Cette belle et sainte vie ne se démentit pas un seul instant pendant douze ans entiers. Toujours et partout, on bénit en elle les mêmes vertus, la même ferveur.

La France, en la perdant, pleura une de ses plus précieuses gloires; la cour lui donna des regrets sincères, et Bossuet, pour raconter sa vie, grandir sa mémoire et immortaliser ses vertus, trouva des accents admirables, des cris de l'âme, sublimes et solennels. Laissez-nous répéter ici les paroles par lesquelles il termine son oraison funèbre, en s'adressant à la duchesse d'Enghien :

« Vous avez perdu ces heureux moments où vous jouissiez « des tendresses d'une mère qui n'eut jamais son égale; vous « avez perdu cette source inépuisable de sages conseils; vous « avez perdu ces consolations qui, par un charme secret, « faisaient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais « exempte. Mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux : « l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité, et en « attendant, sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'i- « mage de ses vertus et les exemples de sa vie. »

CORNARA PISCOPIA.

1646-1684.

I.

Après avoir donné des doges à la république de Venise, une reine à l'île de Chypre et de glorieux défenseurs à l'État, l'illustre famille de Cornaro devait faire arriver son nom à l'apogée des gloires humaines, en le montrant à la postérité environné de la précieuse auréole de vertu, de grandeur et de talent qu'allait lui conquérir une de ses filles, la célèbre Lucrèce-Hélène !

Lorsque naquit la noble enfant, l'Adriatique n'obéissait point aux lois des Cornaro. La pourpre des doges avait passé dans une famille étrangère; mais la république se souvenait avec un légitime orgueil des services qu'elle avait reçus successivement de plusieurs doges de leur nom, et leur digne héritier Jean-Baptiste Cornaro, le père de Lucrèce-Hélène, occcupait encore la charge de procurateur de Saint-Marc, c'est-à-dire la première dignité après celle du doge.

Les premiers regards que donna Cornara Piscopia à la vie

qui se déroulait devant elle, tombèrent donc sur le faste et les splendeurs d'une position brillante et enviée. Tout souriait autour d'elle et semblait la convier à un bonheur et à des joies continuelles. Son œil ne fut point ébloui ; il sut voir par de là un mirage enchanteur, et découvrir tout ce qu'il y a d'éphémère, de vide et de mensonger dans l'éclat séduisant des honneurs, de l'ambition et des plaisirs.

Ses premiers pas dans la vie furent graves et recueillis; la raison, le développement intellectuel avaient pour elle devancé l'âge. Il en résultait une étonnante aptitude à retenir tous les enseignements qu'on lui donnait, à les méditer, à en déduire elle-même les conséquences, et à témoigner un profond dédain pour tout ce qui a coutume d'amuser et d'occuper l'enfance.

Ces dispositions, jointes à une admirable docilité, à une parfaite égalité d'humeur et à une remarquable puissance sur elle-même, attirèrent l'attention de Jean-Baptiste Fabris, ami du procurateur, et lui firent prévoir quel avenir était destiné à cette gracieuse et charmante enfant, déjà si intelligente.

Le savant Fabris n'eut pas de peine à faire comprendre à Jean-Baptiste Cornaro l'importance de cultiver sans retard une plante si précieuse. Sur son avis, il fut décidé qu'on ferait étudier à l'enfant les langues anciennes. On lui donna pour maîtres les hommes les plus savants de l'époque, et les progrès qu'elle fit dès son début ne permirent pas de douter qu'elle ne dût bientôt dépasser ses maîtres.

En effet, à peine avait-elle atteint les limites qui séparent d'ordinaire l'enfance de l'adolescence, que déjà, non-seulement elle parlait avec une élégante pureté le latin, le grec, le grec

moderne, le français et l'espagnol, mais il n'y avait point de rabbin qui pût la surpasser dans la connaissance de l'hébreu. A cette admirable science, elle joignait tous les dons du cœur, tout le prestige de la beauté physique et tous les avantages de la fortune et de la naissance. Tant de séductions pouvaient à bon droit égarer une jeune imagination éclose et développée sous un ciel poétique, où chaque impression, empruntant au climat quelque chose de son ardente exaltation, pénètre si profondément le cœur qu'il l'enivre et l'entraîne à l'insu de lui-même. Mais Lucrèce-Hélène avait su placer à côté du danger le seul palliatif qui pût le prévenir et le détourner : l'amour divin, et la pratique des vertus les plus austères du christianisme. Ainsi mise en garde contre les piéges de l'amour-propre, elle apportait à éviter les louanges, et à éloigner d'elle le reflet de sa gloire naissante, autant de soin que l'on en met à briller et à paraître.

A l'étude des langues, elle fit succéder tour à tour celle de la philosophie, de la théologie et des mathématiques, et dans ces trois facultés elle atteignit un haut degré de perfection. Sa réputation s'était étendue au loin ; elle faisait l'admiration de son siècle et la gloire de sa patrie. Venise, voulant en laisser à la postérité un témoignage irréfragable, fit violence à la pieuse modestie de la jeune fille, et exigea qu'elle en donnât une preuve publique en consentant à soutenir l'examen et la thèse du doctorat ès arts, que lui offrait l'université de Padoue. Elle s'y refusa d'abord ; les instances de ses parents et les lois révérées de l'obéissance purent seules l'y décider.

C'était sous la vaste nef de la vieille cathédrale de Padoue, trop petite en ce jour solennel pour contenir la foule d'élite

qu'y avait envoyé l'Italie entière, pour y admirer cette femme jeune encore, et déjà si savante que les questions les plus difficiles semblaient pour elle un jeu d'enfant. Jamais la célèbre cité n'avait vu un semblable concours dans ses murs; jamais, depuis les triomphes solennels de la Rome des Césars, une gloire plus brillante n'avait été couronnée avec tant de vivat et d'acclamations.

L'université voulut ajouter à l'éclat de cette fête, en décernant à Cornara Piscopia le titre de docteur en théologie; mais, sur les sages observations du cardinal Barbarigo, l'illustre corps renonça à une pensée dont on pouvait tout au moins contester la convenance.

Lucrèce-Hélène s'en revint à Venise comblée d'honneurs. La république, s'enorgueillissant en elle d'une de ses plus pures illustrations, crut ne pouvoir mieux lui témoigner sa tendresse maternelle, qu'en lui donnant pour époux un de ses plus riches et de ses plus vaillants défenseurs.

Le choix du conseil s'arrêta sur le neveu du doge, jeune général qui avait déjà maintes fois conduit à la victoire la flotte vénitienne.

A la nouvelle de cette alliance à laquelle on la destine, la jeune fille s'émeut et s'inquiète, et de ses lèvres tremblantes s'échappe l'aveu d'un secret jusque-là soigneusement dérobé à la connaissance de tous. Depuis sa onzième années, Cornara Piscopia n'est plus libre. elle a consacré sa vie au service de Dieu lui-même, lui jurant de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

Grande fut la colère du procurateur de Venise, en écoutant cette révélation d'une promesse qu'il n'hésita point à déclarer téméraire et insensée. Du reste, ne doutant pas de

l'agrément du saint-père, il ne considéra point cet empêchement comme un obstacle réel, et la république n'en continua pas moins à poursuivre son projet.

II.

Le jour était proche où devait se célébrer, sur le flot calme et bleu de l'Adriatique, la solennité imposante des fiançailles du doge et de la mer.

Dans toute la splendeur de la dignité souveraine, craint et respecté de la fière république, le doge allait, au nom de la ville superbe, renouveler le pacte d'alliance conclu depuis des siècles entre les mers et Venise, leur reine puissante; alliance incontestée, qui valait à la fille des lagunes le monopole du commerce et des richesses de l'Orient, la faisait enviée et florissante, lui mettait au front une féerique couronne, plaçait en ses mains un sceptre éclatant, jetait à ses pieds des trésors sans nombre, et lui créait partout des serviteurs, des sujets et des esclaves.

Ennoblie par son industrie, à l'opposé des autres nations de l'Europe, Venise mettait sa gloire et son orgueil dans son commerce. Ses livres de comptes, ses échanges, ses manufactures de soieries et de glaces, ses navires lourdement chargés, allant aux confins du monde porter le fruit de ses labeurs, et recevoir en échange le tribut de tous les rivages connus; en un mot avoir su recueillir et continuer honorablement la succession de Tyr, de Sidon et de Carthage : tels étaient les titres de noblesse de la moderne reine des mers.

Enserrée dans des lagunes, elle a conquis sur les flots

l'étroit espace qu'elle occupe ; elle ne doit rien à la terre. La mer lui a donné naissance et asile ; la mer la garde et l'enrichit, la nourrit et la féconde ; avant d'être sa souveraine par droit de conquête, elle était sa fille par droit de nature. C'était donc justice et reconnaissance que cet hommage rendu par le doge en personne au flot protecteur et allié de l'Adriatique ; mais si la pensée en était naturelle, la forme n'en était pas moins ingénieuse. Une bague, symbole d'alliance, d'union indissoluble, une bague bénite comme celle que le fiancé, au pied de l'autel, passe au doigt de sa fiancée pour lui marquer que désormais elle est son épouse, était jetée au fond de l'abîme, qui la recevait et la gardait comme un gage précieux et sacré.

III.

Un doux soleil de printemps brillait au ciel. Venise, souriante et coquette, avait pavoisé et orné de fleurs ses agiles gondoles, qui, massées sur le flot calme du golfe, le pailletaient capricieusement et le faisaient ressembler à un vaste parterre encadré dans des allées d'émeraudes et de cristal.

Belle et puissante entre toutes, la gondole de la république, comme si elle appréciait la grandeur du rôle qui lui était destiné, portait fièrement l'élite de la nation : le doge et les représentants du sénat et du conseil.

Une musique guerrière alternait avec les voix pures et fraîches des jeunes filles, pour chanter un hymne patriotique où se mêlaient, poétiquement confondues, les louanges de la république et celles de la mer, célébrant à l'envie la magni-

ficence, les gloires et les profits de l'illustre alliance qu'on allait confirmer et renouveler.

Un splendide autel, élevé sur la gondole elle-même, était prêt pour la célébration des saints mystères. Le prélat, revêtu de toute la pompe pontificale, s'apprêtait à bénir les fiançailles, pendant qu'agenouillé sur un coussin brodé aux armes de la riche cité, sur une étoffe dans laquelle se mêlaient, en souvenir de tribut et de vassalité, les fils soyeux de la laine du Tibet, de la pourpre du Levant, de la soie de la Chine, le doge, entouré des emblèmes de la puissance, voyait s'incliner autour de lui le front orgueilleux de tous les grands de l'État.

A droite de l'autel, une députation de jeunes garçons, hardis et gais enfants de la mer, se tenait debout, protestation vivante de l'existence essentiellement maritime de la république; à gauche, un groupe de jeunes filles, choisies parmi les plus nobles et les plus illustres familles de la ville, était conduit et présidé par Lucrèce-Hélène, vers laquelle se détournait plus d'un regard, plus d'une pensée, emportés par le souvenir récent de son triomphe de Padoue.

Soudain un cri de bonheur retentit dans la foule; il précède un silence solennel : le doge vient de recevoir l'anneau béni; il s'est levé, il s'approche de la balustrade dorée de la gondole. « Écoutez! écoutez!...

— O vous, notre force et notre puissance, flot sans limites de l'Océan, soyez béni! En ce jour heureux, Venise, par ma voix, vous choisit pour maître et pour époux. En échange de cette protection, de ce secours qui ne lui a jamais failli, elle vous offre reconnaissance et fidélité. Elle

vous doit tout, elle est toute à vous. Que CELUI qui vous créa dans toute l'immensité de votre force, tout en vous assignant des bornes infranchissables, conserve et reçoive nos promesses et nos vœux.

— Vive l'Adriatique! vive le doge! s'écrie-t-on de toutes parts. Gloire et prospérité à Venise, à Venise, la reine des mers! »

IV.

Lorsque apparurent à l'horizon les premières ombres de la nuit, chacun songea à terminer dignement une journée consacrée tout entière à de glorieuses et patriotiques réjouissances. Alors la ville et les flots changèrent soudainement d'aspect. Partout, au milieu des fleurs, des banderolles, des guirlandes et des devises brillèrent de mille feux éclatants. Ici c'étaient les gondoles qui glissaient sur la lagune, laissant après elles un long sillage de flammes; là, les vieux murs des palais se miraient dans les flots, au rayonnement magique de leurs girandoles éclatantes; plus loin, les flèches élancées des églises portaient dans les nues leur couronne enflammée; partout aussi le mouvement, partout la vie. Les chants nationaux, les bruyantes acclamations, les joyeux élans des conversations, échangées d'une gondole à l'autre, se mêlaient aux voix des seigneurs donnant des ordres à leurs valets empressés, aux offres des gondoliers, à l'appel des femmes, aux clameurs des enfants.

Mais c'était surtout au palais du doge que se concentrait et s'épanouissait l'allégresse générale. Pendant que les croi-

sées ouvertes laissaient échapper des flots de lumière, des torrents d'harmonie, et que les balcons ruisselaient sous l'éclat de la parure des nobles dames, et de la mâle attitude des seigneurs; les gondoles, pressées à ses pieds, fléchissaient sous le poids du peuple, avide d'approcher de ses maîtres pour joindre sa voix à la leur, et célébrer de concert avec eux la puissance de Venise, puissance plus précieuse et plus chère à tous que jamais, justement parce que tous la sentaient déjà chancelante et prête à lui échapper.

Déjà blanchissaient à l'horizon les premiers feux de l'aurore; déjà commençaient à s'écouler les flots brillants de la noble foule qui encombrait le palais de Saint-Marc, lorsque, conduite par le procurateur dans un oratoire solitaire, cachée derrière les salons où s'agitait la foule, Lucrèce-Hélène vit tout à coup y entrer à leur tour le doge et son noble neveu, en ce jour solennel un des héros les plus populaires de la fête. Elle comprit alors que le motif de tous les honneurs qu'on lui avait prodigués à elle-même n'était pas seulement le souvenir de son triomphe de Padoue.

En effet le doge lui dit avec un sourire plein d'une paternelle tendresse :

« Ne refusez pas plus longtemps, ma fille, de combler de joie la république entière, en acceptant pour époux le fiancé qu'elle vous a choisi; votre père et moi joignons nos instances aux vœux de tout un peuple. »

Cornara allait répondre; mais son père, devinant l'obstacle qu'elle allait oppser, déroula sous ses yeux un parchemin rêvêtu de sceaux authentiques, et, d'une voix éclatante :

« Obéissez! obéissez! s'écria-t-il; vous le pouvez, vous le devez, car vous êtes libre. »

Lucrèce-Hélène saisit le parchemin, le parcourut d'un œil rapide, et, en reconnaissant un bref du pape qui lui accordait une dispense en forme, elle poussa un cri d'effroi et tomba sans connaissance.

V.

Dès le matin, même le pieux Godaninus, abbé du monastère de Saint-Georges, recevait un billet de Lucrèce-Hélène :

« Hâtez-vous, mon père, lui disait-elle; venez sauver une « de vos filles; hâtez-vous, le danger presse. »

Le saint et savant bénédictin se rendit en toute hâte à ce laconique appel. En le voyant, Cornara se précipita à ses pieds :

« Sauvez-moi, mon père, répétait-elle, sauvez-moi d'une liberté que je n'ai point demandée, et que je ne veux point accepter. »

Après avoir vainement tenté de combattre la volonté de l'illustre fille, le vénérable abbé crut ne pouvoir se refuser à recevoir ses vœux en qualité d'oblate de saint Benoît.

A peine se fut-il éloigné que, rassemblant toutes les forces de son esprit et de son cœur, Cornara, se présenta à son père et lui déclara les nouveaux liens par lesquels elle venait de rentrer au nombre des servantes du Seigneur.

Toute insistance nouvelle devenait vaine et impossible; le procurateur le comprit, et, faisant plier sa propre volonté

devant l'énergique fermeté de sa fille, il se borna à lui demander de ne point abandonner sa vieillesse à l'isolement, mais de demeurer près de lui. Lucrèce-Hélène y consentit, renonçant à regret au calme et à la solitude du cloître, mais jugeant de son devoir de sacrifier sa volonté propre aux exigences de la piété filiale.

Ce fut d'ailleurs une gloire de plus qu'elle ajouta à l'exacte pratique de toutes les vertus de la vie religieuse. Venise la vit, avec une respectueuse admiration, s'astreindre, dans le splendide palais de son père, à la plus rigoureuse pauvreté, et s'imposer des austerités telles qu'elles eussent semblé difficiles au plus zélé anachorète. Effrayée du poids de sa gloire, l'humble chrétienne semblait prendre à tâche de cacher la savante aux regards du monde ; elle ne se révélait qu'aux pauvres, pour lesquels elle cherchait sans cesse à diminuer ces mêmes privations qu'elle s'imposait volontairement. C'est ainsi que, grande et illustre devant Dieu et devant les hommes, elle sanctifiait en sa personne la science et l'éclat des gloires humaines, et préparait au monde un exemple de plus, qui pût lui prouver que la sainteté n'est incompatible ni avec le talent, ni avec la fortune, ni avec l'étude ; mais qu'elle rehausse et complète toutes choses.

Cette vie si noblement remplie fut cependant courte et rapide : Cornara mourut dans sa trente-huitième année. Son père inconsolable lui fit élever, dans l'église de Sainte-Justine, un pompeux mausolée de marbre. Certes sa gloire méritait cet honneur ; mais son nom n'en avait pas besoin pour passer à la postérité. Inscrit aux livres de la science, il vivait surtout, pur et vénéré, dans le souvenir du peuple, dont elle avait été la protectrice et la mère.



Lady Montagu.

1690.

LADY MARIE WORTHLEY-MONTAGU.

1690—1762.

I.

Des connaissances profondes, du talent, de la fortune, en faut-il davantage pour donner de la gloire?... Certes on en obtient à moins. Aussi loin de nous la pensée de dénier à lady Montagu des droits à prendre place dans les feuillets de cette galerie, destinée à retracer la vie des femmes illustres de l'Europe; seulement que nos lecteurs nous laissent déplorer de ne trouver en elle que la savante critique, la spirituelle conteuse, et jamais la femme vraie, simple et naturelle; qu'ils se joignent à nous pour regretter le manque de foi, d'élan religieux, qui indique dans les écrits de madame de Montagu un cœur de philosophe, et non un cœur de mère, de fille et d'épouse.

Nous l'offrons comme un type de femme célèbre; nous nous gardons de la présenter comme un modèle. Pédante et romanesque, une femme perd son plus grand charme avec ses plus précieuses vertus.

« Elles sont fort jolies, disait en parlant des lettres de madame de Sévigné, lady Montagu; mais dans quarante ans les miennes ne seront pas moins recherchées. »

Elle se trompait. Le mérite des lettres de madame de Sévigné consiste dans ces qualités qui appartiennent à l'essence même de l'esprit et du caractère de la femme : la clarté, la grâce, l'élégance, par-dessus tout le naturel. Les siennes, au contraire, dénotent de la profondeur dans la pensée, de la sagesse dans les vues, des connaissances classiques très étendues, une aptitude à la critique pleine de finesse et de piquant; mais leur style vise sans cesse à l'effet et manque de naturel.

La comparaison n'est pas possible. Madame de Sévigné enchante par la manière même dont elle dit les choses; lady Montagu fatiguerait, si ce n'était l'intérêt ou la nouveauté du fait lui-même qu'elle raconte. Le genre de ces deux femmes est tout opposé. L'une écrit avec le cœur, l'autre avec la mémoire et l'esprit.

Peut-être les lignes qui précèdent sont-elles trop sévères à la mémoire de lady Montagu. Peut-être n'est-ce point à elle que nous devrions adresser notre critique, nos reproches. Mais à qui donc alors? — A qui? à son éducation fautive et mal dirigée; à l'aberration d'esprit du duc de Kington, qui crut qu'une fille pouvait, sans inconvénients graves, partager l'éducation de ses frères sans mettre à côté, pour en atténuer les dangers, les doux encouragements de la mère, les pieuses traditions du foyer domestique, les charmantes occupations féminines qui remplissent si bien les heures de loisir qu'elles en écartent les rêveries romanesques toujours si dangereuses.

Dès les premières années de sa joyeuse enfance, la jeune Marie s'assit à la table d'étude de ses frères, partagea leurs jeux, leurs conversations, leurs plans et leurs projets pour l'avenir, et tour à tour, avec eux, elle sonda les mystères de la science, des lettres et des arts. Son caractère, sa vie et ses écrits devaient se ressentir toujours des impressions de cette époque. Elle apprit à désirer sans cesse au delà de ce qu'elle pouvait avoir, à ne se trouver jamais satisfaite de sa position, à regretter surtout d'être femme, déplorant et la gène et la contrainte imposées à notre sexe, comme si dans cette contrainte même n'était pas la garantie de nos droits, la source de nos devoirs et de nos vertus.

Quelques lignes empruntées à M. Fiévee nous semblent peindre parfaitement le caractère de lady Montagu ; elles expliquent du moins et notre jugement et le regret que nous exprimons de ne la trouver jamais *assez femme* dans ses qualités, et toujours *trop femme* dans les ridicules et les travers qu'on se plaît à reprocher à notre sexe.

« A seize ans, dit-il, elle regrette de n'être pas homme; à « trente, elle demande déjà dix années de moins; mère de « famille, elle s'estimerait heureuse de n'avoir point d'en- « fants. La toilette des Françaises lui paraît ridicule, et tant « qu'elle a l'espoir de plaire, elle tire ses modes de France. « A soixante-huit ans, il y avait déjà huit années qu'elle « n'avait osé se regarder au miroir, et lorsqu'on venait lui « rendre visite, elle recevait en domino et en masque. Ses « vœux les plus ardents étaient qu'aucune de ses petites- « filles ne lui ressemblât par l'esprit et le caractère; enfin, « dans ses vieux jours, elle regrettait de n'avoir pas été toute « sa vie ignorante et sans ambition. »

Étrange nature ! inconcevable travers ! voilà un caractère d'homme, une volonté, une énergie rares, une intelligence largement développée, et un seul défaut suffit à anihiler tous ces avantages, à les détruire, et à faire de cet esprit fort, *une femme* d'une faiblesse extrême.

En présence de tels exemples, comme autrefois les Français à l'approche des Normands, ne nous écrierons-nous pas de toute la force de notre voix :

« Du fléau de la coquetterie et de l'orgueil, délivrez-nous, Seigneur ! »

Puissent toutes les jeunes filles qui liront ces lignes se joindre à ce cri du cœur ! Puisse surtout le ciel les entendre et les exaucer !

II.

C'est une gracieuse et élégante femme que lady Marie. Aussi s'empare-t-elle, dès l'abord, d'une grande influence sur l'esprit de son jeune époux, et parvient-elle sans peine à faire passer dans son cœur l'ardente ambition qui dévore le sien.

Grâce aux efforts de sa femme, à sa politique intrigante, Édouard Worthley-Montagu se présente aux élections, est porté au parlement, où ses rares talents et ses connaissances le placent bientôt en première ligne. Nommé lord de la chancellerie, il abandonne cette position pour accepter la charge d'ambassadeur auprès de la Porte Ottomane.

Lady Marie se réjouit et se félicite. Son incessante passion de savoir, son avide désir d'impressions nouvelles, seront enfin satisfaits ! Elle suivra son mari.

Impatiente de voir et de connaître, elle quitte l'Angleterre bientôt après lui, et après avoir visité la Hollande, l'Allemagne, après avoir séjourné à Vienne, elle traverse la Hongrie, et arrive enfin dans cette ville aux magnificences longtemps rêvées, dans cette belle cité de Constantin où, avec l'attrait qu'offre à sa curiosité l'étude des mœurs turques, l'attirent encore les vieux souvenirs de l'histoire.

Byzance, Constantinople, Stamboul, lui révèlent simultanément leurs gloires, leurs triomphes, leurs jours de bonheur et leurs jours néfastes.

Elle s'empresse de prendre des leçons de langue turque, et en quelques mois elle la comprend et la parle. Alors elle veut tout connaître. On la voit tour à tour, grâce aux prérogatives d'ambassadrice, à la bienveillance du sultan Achmed, et plus que tout cela à son intimité avec la sultane Fatime, franchir les portes du harem, des mosquées, même de celle de Sainte-Sophie, privilége jusqu'alors refusé à tout étranger chrétien !

Ses lettres redisent ses impressions et peignent les mœurs turques avec des couleurs bien différentes de celles qui avaient été employées jusqu'à elle. Pourquoi, au milieu de l'élan de son admiration pour ce qui mérite d'être admiré, ne trouvons-nous pas parfois un cri de réprobation, une exclamation de regret à la vue de tant de femmes dont elle ne sait que vanter le bonheur, en nous les montrant occupées des plaisirs et des futilités du luxe et de la toilette? Lady Montagu, au contact musulman, avait-elle donc laissé s'engourdir jusqu'à la dernière fibre du cœur chrétien et européen ? Elle admire, elle loue, et jamais elle ne plaint, jamais elle ne blâme. Ne serait-on pas tenté de dire qu'elle envie même

une existence dépourvue de la pensée religieuse, des vertus austères mais si douces de la femme, du libre arbitre qui donne du mérite et de la valeur au bien ; une existence dominée et flétrie par le fatalisme, par une obéissance aveugle à une loi arbitraire, le caprice du maître, caprice qui résume et absorbe la triple loi de la conscience, du devoir et de la société?

Lady Montagu se souvient-elle qu'elle est fille, épouse et mère, se souvient-elle qu'elle est chrétienne, lorsqu'elle ose affirmer que les femmes de l'Orient sont les plus libres et les plus heureuses du monde? Comme si la liberté et le bonheur pouvaient être séparées de la vérité, et de l'exercice raisonné des immuables enseignements du christianisme!

Partout où il rencontre l'oubli du sentiment religieux, le cœur en est péniblement affecté; mais rien ne peut produire cette impression aussi douloureusement. que de voir cet oubli découler des lèvres d'une femme et s'échapper de sa plume!

III.

Lord Worthley fut rappelé; avant de revoir sa patrie, lady Montagu voulut visiter ces gracieuses et riantes côtes, si illustres dans l'antiquité. Elle s'arrête aux lieux où les chants d'Homère et les charmantes fictions des Grecs païens ont inscrit d'immortels souvenirs. Elle raconte comment, et tour à tour, son navire jeta l'ancre devant Gallipoli, dans l'Hellespont, devant le promontoire de Sigée; comment, après avoir admiré la place où fut Troie et reconnu l'exactitude géographique d'Homere, elle voulut, quelques jours plus tard, aborder aux rives africaines, pour y visiter Tunis et pleurer

sur les ruines de Carthage. Son orgueilleux enthousiasme s'attache à chaque souvenir de l'antiquité païenne, et son cœur, sa fierté chrétienne ne daignent pas se souvenir que ce fut là la terre des Augustin et des Cyprien!

De retour enfin en Angleterre, lord Worthley s'adonna tout entier à sa carrière publique, pendant que lady Marie, se réfugiant de préférence dans un charmant château, à trois lieues de Londres, en faisait le rendez-vous et le point de réunion de toutes les illustrations anglaises. Le savant, le poëte, le politique y trouvaient un puissant attrait; toujours désireuse de plaire et de briller, lady Montagu savait parler la langue de chacun.

Cependant l'insatiable contraste de son esprit ne respectait ni les devoirs de l'amitié, ni les ridicules du génie; elle savait trouver à tous un côté vulnérable, où elle décochait avidement le feu de ses épigrammes.

Un de ses savants et spirituels amis, l'irascible Pope, ne fut pas épargné. Il le sut, et n'hésita pas à s'en venger par de fines critiques, de mordantes satires où à son tour il n'épargna rien.

Une rupture devint imminente; aucune influence amie ne put lui enlever son éclat et son amertume. Au même moment, les torys parvinrent à écraser les whigs, dont elle partageait les opinions et qu'elle avait vaillamment soutenus et défendus. Ce double échec froissa cruellement son amour-propre; elle sollicita et obtint de lord Worthley l'autorisation de se retirer en Italie. Abandonnant sans regret sa patrie, sa famille, ses affections les plus sacrées et les plus chères, elle courut s'installer tantôt à Venise, tantôt à Rovère, où elle s'adonna avec ardeur aux charmes de l'étude, aux délices

d'un climat enchanteur, et aux jouissances des occupations champêtres.

Elle s'éprit des mœurs et de la langue italiennes, et elle consacra vingt-deux ans à cet exil volontaire. La mort seule de son mari, en lui suscitant des embarras et des affaires d'intérêt, eut le pouvoir de la ramener dans sa patrie, où elle mourut elle-même un an après, le 21 avril 1762.

IV.

Un titre de gloire justement mérité par lady Montagu, que nous avons omis à dessein jusqu'à cette heure, mais que la justice et la reconnaissance nous gardent d'avoir oublié! c'est ce don précieux qu'elle a transplanté des terres de l'Orient sur notre vieille Europe, et auquel depuis on a dû la vie de tant d'enfants et de tant d'hommes.

Étant à Belgrade, à quelques lieues de Constantinople, pour y passer la saison d'été, lady Montagu apprit que les matrones du pays possédaient un merveilleux secret pour détruire l'influence maligne de la petite-vérole, et lui enlever ses douleurs, ses dangers, son action destructive de la beauté du visage. Ce secret consistait à forcer le developpement de la maladie, alors qu'elle n'existait encore qu'à l'état de prédisposition naturelle pour l'avenir, en la communiquant à un sujet sain et bien portant. C'était en quelque sorte une petite-vérole factice, mais dont les effets, tout bénins qu'ils étaient, emportaient à tout jamais le virus de cette terrible maladie, à laquelle chaque être humain était obligé tôt ou tard de payer son tribut.

Cette pensée de donner la maladie elle-même pour en atténuer les effets, de détruire le mal par le mal, eût effrayé, révolté même, une organisation moins admiratrice du nouveau et de l'extraordinaire que lady Montagu. Mais elle n'hésita pas à voir, à juger, et à essayer sans crainte sur son propre fils, enfant de trois ans. L'opération réussit; de nouvelles expériences, faites à Belgrade même, convainquirent lady Marie; elle étudia la manière d'opérer et les soins à donner, et, lorsqu'elle revint en Europe, elle dota son pays de l'*inoculation*, dont la *vaccine*, pratiquée de nos jours, n'est que l'amélioration.

Le marbre de la tombe de lady Montagu, placé dans la cathédrale de Letchfield, présente aux regards des curieux la beauté versant des larmes sur un cercueil. Peut-être, si d'abord l'étranger ne comprend pas la valeur de cet emblème, le cicerone debout près de lui ne saura le lui expliquer. Alors, qu'il repasse dans sa mémoire la vie de l'illustre voyageuse, qu'il se rappelle les ravages terribles qui rendaient la petite-vérole un des fléaux les plus redoutés des siècles derniers : ces morts rapides, ces fronts cicatrisés, ces yeux éteints, ces traits difformes, que laissait après elle l'inévitable maladie. Qu'il se rappelle tous ses effets funestes obéissant à une main habile, à une légère opération, aux soins, en un mot, d'une sage précaution, et qu'il songe que ce bienfait nous a été communiqué par la femme endormie sous ce marbre : il comprendra pourquoi la beauté qu'elle aimait et qu'elle a conservée à tant de femmes, donne un souvenir à sa mémoire, des pleurs à sa tombe.

V.

Pendant que le nom de lady Montagu remplissait l'Europe du bruit de sa célébrité, et résonnait avec non moins d'éclat sous la demeure paisible du Turc et du Grec de Constantinople, une autre femme, ou plutôt deux femmes du même nom, quoique de familles et de pays divers, florissaient, l'une en Angleterre, l'autre en France.

La première, mystress Montagu, eut les mêmes connaissances, le même talent que lady Marie; elle eut de plus un cœur compatissant, une âme tendre et généreuse pour les pauvres. Mieux que les larmes de la beauté, celles de vrais amis, de malheureux toujours consolés ou soulagés, tombèrent sur sa tombe. Son triomphe eut moins d'éclat. A-t-il moins de valeur?

La seconde, Jeanne de Ségla, Bernard de Montégut, illustre et noble toulousaine, mérita trois fois la palme des Jeux floraux, et fut en conséquence solennellement déclarée maîtresse des Jeux. Nous pourrions vanter sa science, ses talents. Nous aimons mieux répéter que ses œuvres témoignent de beaucoup de douceur, de beaucoup de naturel et d'une grande facilité; ce sont là les qualités par excellence d'une œuvre de femme. Nous aimons mieux dire encore :

« Qu'on trouve dans ses écrits l'empreinte de son âme, noble, sincère, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, et pénétrée d'attachement pour la religion. Quoiqu'elle possédât l'anglais, le latin, l'italien, et qu'elle fût versée dans les sciences et les belles-lettres, elle cachait

ses lumières avec autant de soin que d'autres en prennent pour les étaler. Sa parure était simple et décente, son maintien noble et modeste. »

Un homme éclairé, vertueux et austère, dit en parlant d'elle : « *C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante !* »

Je craindrais d'atténuer la force de ce jugement en ajoutant une pensée ou une comparaison.

ANNE-MARIE DE LA TRÉMOILLE

PRINCESSE DES URSINS.

1722.

I.

Un grand nom, de la fortune et de l'esprit assuraient à Anne de la Trémoille une position brillante dans cette magnifique cour de Versailles qui n'eut jamais de rivale, animée et vivifiée qu'elle était par la présence du grand roi et par le concours de toutes les illustrations, de toutes les splendeurs de son siècle; dans cette cour où Louis XIV, nouvel Auguste, concentrait en sa personne toute la puissance du génie, par le tact infini qu'il possédait pour découvrir et attirer toutes les gloires, qui semblaient ainsi allumer leur éclat à un rayon de sa propre splendeur.

La jeune princesse de Châlais, admirée par les courtisans, aimée par madame de Maintenon, appréciée par le roi, voyait un champ immense de succès et d'honneur ouvert devant elle, lorsque, les suites fatales d'un célèbre duel ayant conduit son mari en exil, elle abandonna tous ces beaux rêves d'avenir pour partager sa disgrâce et le suivre en Italie.

L'accueil bienveillant et flatteur qu'elle reçut à Rome, l'attrait puissant du climat, et les grands souvenirs qui s'attachent aux vieux murs romains, enthousiasmèrent sa vive et poétique imagination; elle crut avoir trouvé une large compensation à son éloignement de la cour. Mais bientôt elle s'aperçut que, pour une âme accoutumée au mouvement et aux émotions palpitantes de l'ambition et du plaisir, tout était vide et froid loin de ce point central du mouvement européen qu'on appelait Versailles.

Le devoir avait eu assez de puissance sur elle pour lui tracer sa conduite; mais son dévouement n'était pas assez complet pour lui enlever tous regrets et lui faire trouver une douceur vraie dans le calme et l'abnégation de l'exil.

Sur ces entrefaites, le prince de Châlais mourut. Sa jeune veuve, demeurée ainsi sans appui et sans fortune, songeait à venir réclamer en France un rang que lui assuraient sa naissance et son esprit, lorsque l'amitié des cardinaux de Bouillon et d'Estrées, désireux de la fixer à Rome, lui ménagea une noble et illustre alliance : on lui proposa pour époux le chef de la puissante famille Orsini, le duc de Bracciano, prince romain et du saint-empire. Cette union réalisait le désir secret de son cœur : elle lui donnait influence et fortune. Elle l'accepta.

Ainsi fixée à Rome, elle devint le centre d'une société brillante, ou plutôt d'un parti puissant. Le luxe qui l'entourait, le charme de ses manières, la savante habileté de son esprit, attiraient à elle tous les cœurs, toutes les intelligences. Son salon ne tarda pas à devenir le rendez-vous de la diplomatie; c'était chez elle que se traitaient les questions les plus délicates et les plus secrètes.

Le rôle politique de la princesse des Ursins avait pris naissance ; il devait bientôt se développer sur un plus vaste théâtre, embrasser les destinées d'un peuple et d'une monarchie.

II.

Louis XIV avait accepté le trône d'Espagne, légué par la volonté suprême de son dernier roi à un des fils de France, et Philippe V régnait à Madrid à l'exclusion de la maison d'Autriche. Mais cette brillante couronne ne s'était point posée sur le front du jeune prince, sans que l'Europe, émue de cette extension donnée à la prépondérance française, ne se fût levée en masse pour protester. La lutte était donc engagée, terrible et menaçante, au dehors et au cœur même de la monarchie espagnole.

Le sceptre tremblait déjà aux mains qui venaient à peine de le saisir; il fallait le consolider et l'affermir. Louis XIV avait réveillé tous les souvenirs, toutes les gloires de son règne, pour étayer de la puissance et du prestige de ses armes le trône de son petit-fils. A lui le soin de faire accepter et respecter le choix de l'Espagne ; mais, au sein même de la nation, il fallait une influence active, énergique, et obéissante en même temps, qui ménageât la susceptibilité des grands de l'État, tout en conservant la plénitude de l'autorité royale. Cette mission était délicate et difficile ; il fallait qu'elle s'exerçât avec prudence et modération, qu'elle fût en quelque sorte occulte et ignorée, afin de n'élever contre elle ni haine ni defiance. La confier à un Français, c'était heurter et froisser l'orgueil national ; choisir un Espagnol, c'était d'autre part

exposer l'influence française et compromettre les résultats que la cour attendait de l'établissement d'une monarchie française sur le trône d'Espagne.

Cette influence ne pouvait être exercée efficacement et sans danger par un homme d'État; elle devait planer même sur la vie privée de Philippe V, et, en servant d'intermédiaire entre les deux cours, resserrer et rendre communs des intérêts en apparence séparés. Louis XIV, créateur et type parfait de la puissance absolue, était loin, d'ailleurs, de vouloir donner naissance en Espagne au favoritisme, et placer ainsi son petit-fils sous le pouvoir d'un ministre indispensable, ou d'un courtisan despote.

Telle était la difficulté de la situation, lorsque le mariage de Philippe V avec la jeune sœur de la duchesse de Bourgogne, la princesse de Savoie, en nécessitant le choix d'une camaréra-mayor, ouvrit une voie nouvelle aux pensées et aux plans de la cour de France. La camaréra-mayor, que l'étiquette espagnole place sans cesse auprès de la reine et au sein même de la famille royale, que sa charge initie à tous les secrets de l'intérieur, et dont l'influence, habilement exercée, est de tous les instants, pouvait et devait être ce mandataire des intérêts réunis de la France et de l'Espagne. Mais cette charge, la première de l'État, était une des prérogatives de la grandesse espagnole; le choix d'une Française, de quelque grande maison qu'elle fût, devait porter ombrage à une noblesse fière de ses droits et jalouse de ses priviléges.

Ce fut alors que, madame de Maintenon ayant nommé la princesse des Ursins, le roi saisit avec empressement cette ouverture, qui conciliait tous les intérêts, puisque, Française de naissance, de goûts et d'opinion, madame des Ursins te-

nait aussi à la cour espagnole, son mari, le duc de Bracciano, ayant été grand d'Espagne. Toutes les convenances étaient ainsi ménagées. Les talents et le dévouement de la princesse des Ursins en faisaient, en outre, la femme la plus propre à remplir cette haute mission à la gloire et à la satisfaction des deux couronnes.

Cette faveur inattendue, et qui ouvrait une voie nouvelle et si large à l'ambition naturelle et au vague désir d'autorité de madame des Ursins, la combla de joie; elle quitta Rome sans regrets, pour aller prendre son poste de confiance.

La nature l'avait douée de toutes les qualités qui peuvent plaire et attacher. La jeune reine lui donna sa confiance, sa tendresse, et en reçut en échange le dévouement le plus sûr, l'attachement le plus passionné. L'ambition, chez madame des Ursins, n'était point ce sentiment égoïste et froid, qui bannit les qualités du cœur; c'était plutôt le besoin d'une âme énergique, qui voulait se répandre et communiquer son ardeur. Elle se sentait assez forte pour commander et diriger; elle voulait la puissance. Elle la voulait, non pour en faire un piédestal à sa vanité, mais pour l'utiliser efficacement. A un cœur de femme tendre, expansif, créé pour l'amitié, ne reculant devant aucune peine, devant aucun sacrifice, pour obliger et servir ceux qu'elle aimait, elle joignait à l'intelligence d'un homme d'État, la mâle énergie d'un guerrier.

Son intérêt personnel se laissait facilement absorber par l'intérêt général; elle savait le sacrifier au soin de sa gloire et de son honneur. La rapidité de son coup d'œil, la promptitude de son jugement lui permettaient d'embrasser à la fois l'ensemble et les détails, d'indiquer le remède en même temps que le mal.

Elle faisait accepter son influence sans l'imposer, et dominait partout sans paraître le désirer ni le vouloir.

Telle était la femme dont l'autorité devait gouverner l'Espagne et contribuer efficacement à la consolidation du trône de Philippe V; de cette femme, dont le nom devait remplir l'Europe de l'éclat de sa puissance, et être jugé si diversement par son siècle et par la postérité.

III.

Maîtresse absolue de l'esprit de la reine, madame des Ursins ne tarda pas à s'emparer de celui du roi, par l'influence qu'elle sut donner sur lui à sa jeune épouse. Dès lors l'autorité tout entière lui appartenait; elle était l'âme et la vie de ce gouvernement nouveau qu'il fallait faire reconnaître et apprécier de tout un peuple, et garantir des complots et des machinations qui se succédaient sans relâche, s'attaquant non-seulement au trône, mais encore à la personne et à la vie du jeune monarque.

La politique que suivit l'habile camaréra-mayor lui fut inspirée par son esprit et par son cœur. Elle comprit que, fidèle toujours aux vues et aux intérêts de la France, elle devait écarter du trône d'Espagne l'apparence de l'influence française et surtout l'ambition des seigneurs français. Elle voulut au contraire relever la nation espagnole à ses propres yeux, en groupant autour du trône, comme son plus ferme et son naturel soutien, la noblesse nationale. Les grands disgraciés furent donc rappelés, les mécontents eux-mêmes reçurent les premières dignités de la cour, qui devint ainsi non

pas française, comme l'avait craint le pays, mais éminemment nationale.

Louis XIV, avec ce talent merveilleux d'apprécier toujours à sa juste valeur les difficultés de sa position, approuva ce plan de conduite, que peut-être lui-même avait inspiré à madame des Ursins; mais ces représentants du gouvernement français en Espagne furent loin de s'y soumette sans murmurer. Ils avaient fait, eux aussi, leur plan particulier, et déjà ils avaient distribué par la pensée les dignités et les gallions de l'Espagne entre leurs créatures. Leur mécompte les irrita violemment contre l'obstacle qui osait ainsi se placer à la traverse de leurs ambitieux projets, et dès lors un parti puissant s'éleva contre la princesse des Ursins, lui jetant à plaisir la calomnie et la haine.

Ce parti ne fournit point seul des ennemis à la puissante camaréra-mayor; par une étrange aberration d'esprit, ceux-là mêmes qu'elle favorisait, ces grands d'Espagne dont elle se plaisait à rehausser la noblesse et les honneurs, soupçonnant ses intentions ou ne voulant point plier leur orgueil à la pensée de devoir leur position à une influence de femme, se révoltèrent dans leur cœur contre son autorité, et cherchèrent sourdement à la perdre.

Cependant un danger réel menaçait son influence. A ses propres ennemis se joignaient tous les ennemis de madame de Maintenon, dont elle était la confidente et l'amie. Le cardinal d'Estrées, ministre de France en Espagne, avait été rappelé sur la demande de madame des Ursins, et remplacé par son rival et neveu, l'abbé d'Estrées. Ami d'abord et partisan de la camaréra-mayor, le nouvel ambassadeur ne tarda pas à s'indigner contre les entraves qu'opposait à son ambition

l'active surveillance et le crédit trop puissant de madame des Ursins. Une lutte s'établit entre eux, et, comme précédemment, ce fut l'ambassadeur qui fut vaincu. La cour de Versailles le rappela ; mais pas assez tôt pour que son habile politique n'eût eu le temps de desservir activement son ennemie auprès du roi. Ces accusations, accompagnées des plaintes des Espagnols, qui éclatèrent simultanément, entraînèrent la disgrâce de la princesse. Louis XIV lui signifia qu'elle eût à quitter immédiatement l'Espagne et à se retirer en Italie.

Étourdie de cette brusque disgrâce, que la pureté de ses intentions et les résultats qu'elle avait atteints ne lui permettaient pas d'accepter autrement que comme l'effet des plus odieuses calomnies, madame des Ursins n'obéit qu'en partie à l'ordre du roi : elle quitta l'Espagne; mais, au lieu de se rendre en Italie, elle passa la frontière de France, sollicitant la permission de faire le voyage de Versailles pour y porter sa justification.

La colère du roi, excitée par les rapports les plus calomnieux et les plus outrageants pour madame des Ursins, était si violente que, malgré l'estime et l'amitié de madame de de Maintenon, elle ne put obtenir cette précieuse permission et dut se contenter de l'autorisation d'habiter Toulouse au lieu de l'Italie.

La camarera-mayor accepta avec résignation et dignité sa disgrâce, et, tout en surveillant avec soin le moment favorable de ressaisir son crédit, elle sembla ne s'occuper qu'à jouir de sa liberté et à régler sa vie privée. Elle attendait d'ailleurs avec confiance, sûre qu'elle était de l'attachement de la jeune reine, de l'appui de madame de Maintenon et de la duchesse de Bourgogne, et convaincue surtout de l'impuis-

sance de tout autre agent de la France à remplir sa difficile mission.

Ses ennemis, grossis du parti janséniste, qui déversait sur elle la haine qu'ils ne pouvaient satisfaire sur une autre puissance de femme, triomphaient de sa défaite. Ce triomphe devait être court, et la revanche éclatante.

IV.

Les résultats de la disgrâce de madame des Ursins ne tardèrent pas à amener la situation de l'Espagne au point qu'elle-même avait prévu. Le parti autrichien, sous les armes du prince Eugène et de Marlborough, faisait chaque jour des progrès nouveaux. La campagne était désastreuse, l'Italie rejetait la domination espagnole, et l'Espagne elle-même était en feu. Une intime union entre la France et l'Espagne, devenait de plus en plus nécessaire, et le mécontentement avoué de la jeune reine, qui ne pouvait pardonner au cabinet de Versailles l'éloignement de sa favorite, rendait cette union impossible.

Louis XIV, en présence de ces difficultés sans cesse renaissantes, ou peut-être éclairé enfin sur la vérité des accusations formulées contre madame des Ursins, céda aux instances qui lui étaient faites, et consentit à entendre sa justification.

C'était le moment qu'attendait l'habile politique de la camaréra-mayor. Elle quitte Toulouse; elle arrive à Versailles, évite les empressements de la cour, refuse de recevoir les hommages de ses amis, et se montre aux regards du roi avec une noble assurance, une respectueuse dignité. Elle n'accuse

personne, et à peine a-t-elle besoin de se défendre : sa présence seule suffit à la justifier. Ce voyage fut un véritable triomphe; mais un triomphe modeste, sans éclat et sans bruit, tel enfin qu'une femme de tact et d'esprit pouvait se le permettre, en présence de l'autorité jalouse du grand roi.

Madame des Ursins avait reconquis en un instant une confiance plus illimitée que jamais. Elle reparut bientôt à Madrid, où elle fut accueillie avec un tendre enthousiasme par la reine, avec affection et égards par le roi. Son autorité s'était accrue, et cette disgrâce, que la cour de Madrid savait être imméritée, avait donné à son dévouement une auréole de grandeur et de gloire qui la rendait plus chère et plus puissante.

La politique suivie d'abord par madame des Ursins fut entièrement modifiée. Elle avait reconnu que son désir de donner au trône de Philippe V l'amour de la nation, en l'entourant de l'appui des grands, était un rêve sinon impossible, du moins anticipé. Elle écarta donc violemment le parti espagnol, qui avait si odieusement méconnu ses services et son dévouement, et résolut de ne s'appuyer désormais que sur des créatures françaises.

Cette réaction amena un mouvement au sein même de la cour. Madame des Ursins l'avait prévu; elle était prête à le combattre. Elle communiqua à l'esprit de la reine la généreuse énergie de son âme. La fermeté de Philippe V comprima les mécontentements, la justice de son administration, la sage économie de sa cour, sa réserve à charger le peuple d'impôts, ses vertus personnelles rendirent son nom cher et populaire aux Castillans.

Mais cet amour du peuple ne suffit pas à madame des Ursins ; elle voulut mieux que cela. La reine céda à l'impulsion habile qu'elle sut lui inspirer. Philippe V se mit à la tête de ses troupes, combattit vaillamment, et le prestige de gloire qui s'attache à sa personne acheva de lui attacher tous les cœurs.

Cependant les efforts réunis de la France, et du parti espagnol favorable au roi, semblaient insuffisants à faire triompher la cause des Bourbons en Espagne. La France, épuisée par les gloires du grand règne, avait peine à résister à la coalition européenne. L'étoile de Louis XIV avait pâli : des défaites auxquelles ne l'avaient point accoutumé la fortune, faisaient croire au monde que sa gloire allait s'éteindre. Madame des Ursins suivait attentivement la marche de cette grande lutte, dont seule elle supportait tout le poids. En Espagne, par ses conseils et son influence, elle la dirigeait et la guidait. Effrayée de l'obstacle qu'apportait à cette direction la volonté rebelle à la sienne du maréchal de Berwick, auquel elle avait demandé que l'on confiât le commandement de l'armée d'Espagne, elle avait obtenu son rappel.

Le duc d'Orléans lui avait succédé. Reçu avec reconnaissance et respect par la cour d'Espagne, ce prince avait vu exalter son courage et ses talents militaires. Mais bientôt, des offres captieuses l'ayant égaré, il consentit à entrer dans des plans de conspiration contre la couronne de Philippe V, du moins à leur prêter son nom, en acceptant par avance des offres de puissance et de royauté. Mais rien ne pouvait échapper à la prudence et à l'active surveillance de madame des Ursins. Ayant découvert les menées des agents du prince,

elle n'hésita point à faire un éclat, et parvint à écarter le danger en le divulguant.

Ce zèle sans cesse agissant augmentait sans relâche le nombre de ses ennemis. Sa grande âme ne s'en effrayait pas; ells mettait sa force dans les services mêmes qu'elle rendait, et continuait avec une mâle fermeté sa noble tâche, sans s'inquiéter des obstacles. L'Espagne, d'ailleurs, se soumettait avec joie à l'influence heureuse qu'elle exerçait, toujours au triomphe de sa gloire et de l'intérêt public. Le roi reconnaissait qu'il devait à sa prévoyante activité la consolidation de son trône, et la reine sentait croître sa tendre reconnaissance, en la voyant déverser sur ses enfants les soins et la tendresse active qu'elle lui avait consacrés. Elle devait à sa sollicitude les vertus qui embellissaient sa vie, les charmes de son esprit, le bonheur sans nuage de son intérieur.

La confiance de la royale famille lui était acquise. Elle était l'âme et la vie de la cour et de l'État. Les affaires se traitaient toutes par ses conseils. Elle prenait une part aussi efficace aux affaires de l'État qu'à la direction de la vie privée. Son autorité dominait tout, réglait tout. En rapports continuels avec madame de Maintenon, par son entremise elle recevait elle-même l'influence de Versailles, et conservait ainsi sans conteste la prépondérance du système français au sein du gouvernement espagnol. Elle servait donc à la fois les intérêts réunis et inséparables des deux amis. Des services aussi dévoués trouvèrent enfin leur récompense dans le triomphe définitif de la cause de Philippe V, lorsque ce prince, irrévocablement affermi sur son trône par les armes victorieuses du duc de Vendôme, vit l'Espagne tout entière soumise à son autorité.

Dans ces années de luttes et de malheurs, le courage seul de madame des Ursins avait soutenu celui de la royale famille. Dévouée jusqu'à l'abnégation la plus complète, elle avait méprisé les injustices, les dégoûts de toutes sortes qui ne lui avaient point été épargnés, et, constamment grande et généreuse, elle avait noblement et loyalement partagé de cruelles adversités.

Le moment de crise était enfin dominé; des jours meilleurs se levaient sur l'Espagne. Madame des Ursins, fidèle au système qu'elle avait adopté à son retour à la cour, commit la faute grave de ne point vouloir le modifier avec les événements. Elle ne voulut pas se laisser convaincre de l'opportunité de reprendre la place qu'elle avait d'abord adoptée prématurément, et elle s'obstina à tenir la grandesse espagnole éloignée de ce trône auprès duquel elle l'avait appelée trop tôt. Aigrie contre le caractère national, méfiante à la suite d'une première déception, elle entretint l'esprit du roi dans cette défiance, et mécontenta ainsi non-seulement un parti puissant, qu'il fallait ménager, mais encore la cour de Versailles, qui insistait à ce sujet.

Ce premier motif de mécontentement s'augmenta bientôt, à l'occasion d'une circonstance sur laquelle ses ennemis se sont grandement appuyés, pour exalter son ambition et calomnier son caractère. Le rêve de madame des Ursins avait toujours été une souveraineté indépendante ; elle voulut profiter de la paix pour l'obtenir, et, se croyant en droit de solliciter une juste rémunération des services qu'elle avait rendus, elle inspira à Philippe V la pensée de faire de l'obtention de cette souveraineté dans les Pays-Bas, une des conditions du traité qui se préparait avec l'empereur.

L'empereur refusa; Philippe V s'obstina, et la paix, si désirable pour l'Europe, demeura ainsi en suspens. Louis XIV blâma son petit-fils, et fit d'inutiles instances pour l'engager à se désister de cette prétention si secondaire, en présence des intérêts majeurs qu'elle mettait ainsi en question. La persistance du roi d'Espagne, ou plutôt de madame des Ursins, qui n'hésitait point à se mettre en opposition ouverte avec la France, irrita profondément Louis XIV, et, bien qu'elle eût fini par y renoncer, le refroidissement du roi n'en persista pas moins.

Cette ambitieuse faiblesse d'une femme, qui se montra d'ailleurs, en toute autre circonstance, noblement désintéressée, est sans contredit une faute, plus que cela, une tache défavorable à l'éclat de sa vie; cependant ne peut-elle trouver une excuse dans l'éblouissement que devait apporter dans son esprit l'autorité absolue et presque royale dont elle avait fait un si noble usage? La conscience des services rendus, la noblesse de ses aïeux, celle du nom de son époux ne lui permettaient-elles pas d'aspirer à une récompense? Elle est moins à blâmer de l'avoir désirée et demandée, que d'avoir fait, d'une question entièrement personnelle, une entrave à l'intérêt public, devant lequel jusque-là elle s'était d'ailleurs toujours effacée.

V.

Il semblait que la Providence voulût faire acheter au vieux roi la gloire et la splendeur de son règne par tous les déchirements de cœur, qui accompagnèrent la perte successive des membres les plus chers de sa famille.

La duchesse de Bourgogne et la reine d'Espagne, ces deux nobles filles de Savoie, aussi illustres par leurs vertus et leurs brillantes qualités que par les alliances qui avaient placé l'une sur le trône de Philippe V, et qui destinaient l'autre au trône de France, ces deux princesses devaient toutes deux être enlevées au juste amour du peuple et à la tendresse de leur famille, dans tout l'éclat de la jeunesse et la de force.

La mort de la reine d'Espagne laissa Philippe V inconsolable. La princesse des Ursins partagea cette immense douleur; mais son héroïque courage lui permit de la dominer pour consoler le roi, et soutenir seule la direction de l'État que l'esprit, un instant abattu du monarque avait abandonné en ses mains.

L'Espagne pleura sa souveraine; la cour de France s'émut et oublia un instant ses préventions contre madame des Ursins, dont la puissance reçut ainsi, d'un événement qui semblait devoir l'anéantir, une force et une vigueur nouvelle.

Mais cet état de choses ne devait pas durer. Un second mariage était nécessaire; et, avec une nouvelle reine, l'influence de la camaréra-mayor était menacée d'un choc violent; madame des Ursins le comprenait trop bien pour ne point mettre en jeu toutes les ressources de sa prudence, afin de prévenir le danger.

Ce moyen, elle crut l'avoir trouvé, lorsque Albéroni, qui commençait alors sa célèbre carrière politique, lui proposa de donner pour épouse au roi d'Espagne la jeune et savante nièce et héritière du duc de Parme, la timide Élisabeth Farnèse, dont il lui vantait la douceur et la modestie. Elle espéra qu'une princesse ainsi placée par elle seule sur un des

plus beaux trônes de l'Europe, lui devant tout, et sa position et son bonheur, lui montrerait, par reconnaissance d'abord, par affection bientôt, une docilité sans bornes, et lui conserverait la position et l'influence que lui avait laissé prendre la première reine d'Espagne. Le portrait tracé par Albéroni lui avait montré une femme sans ambition, d'un caractère souple et aimant; son habileté se chargeait du reste.

Mais à peine le mariage fut-il conclu, que la lenteur calculée de la nouvelle reine à se rendre à Madrid, malgré l'empressement du roi et les instances de madame des Ursins, donnèrent à penser à la favorite qu'elle rencontrerait dans son plan de domination plus de résistance qu'elle ne l'avait pensé.

Elle s'inquiéta sans se décourager, assurée qu'elle se croyait de l'appui du roi, et forte de sa tendresse et de ses soins pour les infants. Tout cela, non plus que le souvenir des services du passé, ne devait conjurer l'orage qui se formait autour d'elle.

Élisabeth Farnèse approchait de Madrid. Sa maison tout entière s'avançait à sa rencontre. A l'approche de sa souveraine, madame des Ursins quitte son carrosse, met pied à terre et s'avance respectueusement vers elle. Un accueil froid et glacial est la seule récompense accordée à son dévouement par celle qu'elle vient de faire reine d'Espagne. Étonnée et troublée, la camaréra-mayor attribue ce dédain à l'embarras naturel à une jeune princesse, recevant pour la première fois les honneurs de la royauté. Elle s'aperçoit d'une faute commise par la reine contre le cérémonial espagnol, et s'empresse, selon le devoir de sa charge, de l'en avertir respectueusement et à voix basse; mais au premier geste qu'elle

fait pour se pencher dans le carrosse royal, au premier mot qu'elle prononce, Élisabeth Farnèse la repousse violemment, et, avec un éclat incompréhensible, à moins que, selon les écrivains, il ne fût le résultat d'un plan préparé à l'avance d'après le conseil d'Albéroni et avec l'assentiment de la cour de France elle ordonne que la camaréra-mayor soit éloignée de sa présence et *chassée* immédiatement d'Espagne.

Madame des Ursins supporte fièrement cet outrage inattendu ; elle se montre noble et digne dans l'infortune, et en appelle à l'affection du roi, à la justice de la France. Vaine espérance : les lois de la politique, la volonté de la reine et l'influence de Louis XIV devaient étouffer les vœux de la reconnaissance et de l'amitié, dans le cœur du roi d'Espagne. En un instant madame des Ursins avait perdu cette autorité, ce prestige qui l'avaient rendue si longtemps le point de mire et l'objet de l'admiration et des attaques de l'Europe entière. Le rôle politique qu'elle avait rempli avec tant de gloire et d'éclat, était terminé...

Et, nous devons le dire, il était terminé violemment, sans dignité, et sans égards pour des vertus réelles, pour le rang, l'âge et les services d'une femme que l'on chassait comme on chasserait un valet coupable ; à laquelle on imposait un long et pénible voyage en habit de cour, sans serviteur, sans vêtements pour se dérober à la rigueur du climat, sans ressources pour pourvoir aux besoins les plus urgents. Quoi qu'en ait dit l'esprit de parti, aux yeux de l'écrivain impartial, un traitement semblable est pour le moins odieux ; madame des Ursins l'eût-elle mérité par les projets ambitieux que lui ont prêtés ses ennemis, il suffirait à l'absoudre et à la

grandir, en l'entourant de ce prestige qui s'attache toujours aux victimes du malheur et de la violence.

VI.

Madame des Ursins se rendit sans hésiter à Versailles. L'accueil de madame de Maintenon fut affectueux, mais triste; celui du roi, froid et sévère. La princesse des Ursins comprit qu'elle n'avait à espérer aucun appui de ce côté. Elle comptait encore sur l'attachement du roi d'Espagne; mais à ses lettres pressantes, elle reçut pour unique réponse un brevet de pension. Un cœur aimant et généreux comme le sien n'avait su se convaincre, au contact de l'expérience, de la vérité de ce vieil adage toujours nouveau : La reconnaissance n'habite guère au sein de la puissance et de la grandeur.

Madame des Ursins comprit, à la réception royale, que le séjour de Versailles lui était interdit. Elle-même eût difficilement accepté un rôle inactif, au sein de cette cour dont elle était naguère un des agens les plus dévoués et les plus ardents. Elle la quitta à la hâte, et, après un séjour assez court en Savoie et à Gênes, elle alla se fixer définitivement à Rome.

La position qu'elle avait occupée à la cour d'Espagne eût permis à une nature moins désintéressée de s'assurer pour l'avenir une riche position; cependant, et c'est ici que le caractère de madame des Ursins acquiert une noble grandeur, elle quittait le pouvoir avec une fortune moindre que lorsqu'elle y était arrivée. Si ce fait ne détruit pas les accu-

sations élevées contre son ambition, du moins l'ennoblit-il en prouvant qu'elle ne fut jamais sordide et intéressée.

Cependant l'âge n'avait point éteint chez la noble disgraciée l'ardeur de l'imagination, la vivacité de l'esprit. Le repos, pour elle, c'était la mort. Elle chercha donc un aliment à ce besoin incessant de dévouement et d'activité, et s'attacha à la fortune et à la personne d'un illustre proscrit.

Jacques Stuart, violemment écarté de son trône, gémissait dans l'exil; madame des Ursins consacra les dernières années de sa vie à lui donner ses soins, à lui communiquer son courage. Elle se mit à la tête de sa maison, et travailla activement à lui créer un parti.

Elle vit mourir le grand roi, elle vit la régence quitter les voies politiques dans lesquelles elle avait si puissamment contribué à faire marcher la France et l'Espagne, et ces deux nations séparer des intérêts que son énergique volonté avait si longtemps tenus réunis. L'œuvre de sa vie était ainsi détruite; elle sentit renaître tout son ancien dévouement, pour gémir sur cette scission entre deux monarchies que les liens du sang, et plus encore leurs intérêts réciproques, auraient dû maintenir toujours dans une étroite alliance.

Elle mourut en 1722, dans les sentiments d'une piété vive et sincère.

VII.

Peu de femmes ont été en butte à la calomnie et à l'envie comme madame des Ursins : ses sentiments, sa vie, ses ver-

lus mêmes ont été dénaturés étrangement par la haine de ses nombreux ennemis. Cependant de rares qualités ornaient ce cœur que remplissaient tout entier un dévouement généreux, une grande expansion de tendresse et de zèle pour ses amis. Peut-être, emportée par l'activité de son imagination lorsqu'elle crut travailler à la prospérité de l'État, se laissa-t-elle entraîner à une poursuite ardente contre ses ennemis; mais les offenses personnelles qui lui furent faites, elle les pardonna noblement; d'ailleurs l'estime et l'amitié que lui témoigna toujours madame de Maintenon, cette femme dont l'austère vertu avait su ramener, au sein d'une cour élégante et légère, cette grande sévérité de mœurs qui trancha si admirablement, dans les dernières années de la vie de Louis XIV, avec la frivolité de la première partie de son règne, cette estime et cette amitié ne sont-elles pas un démenti formel, donné publiquement et ouvertement aux calomniateurs?

Madame des Ursins est sans contredit une des figures les plus remarquables de ce siècle, où tout était grand et remarquable. Elle prit une part active aux événements qui signalèrent cette période si importante de l'histoire européenne, au dix-septième siècle, que l'on appela la guerre de la succession d'Espagne. Son génie contribua puissamment à faire pencher la balance en faveur de la France. Un rôle si éminent, soutenu avec une continuelle dignité, avec un mâle courage, suffirait à l'illustration d'un gouvernement tout entier : quelle gloire ne dût-il pas jeter sur une simple femme, élevée dans les sentiments et les habitudes d'une élégante frivolité, et dont le cœur et l'énergie, étaient la seule force, le seul mobile !

Placée parmi les illustrations de l'Europe, par l'action qu'elle imprima à une nation étrangère à la France, Madame des Ursins ne mérite-t-elle pas aussi une place égale dans nos annales, au double titre de Française et de défenseur de la prépondérance et des intérêts français?

MILADY NITHISDALE.

I.

Le nom de milady Nithisdale, si glorieusement mêlé, par le noble dévouement du comte son époux et par sa propre influence, aux événements qui accompagnèrent la tentative du chevalier de Saint-Georges pour reconquérir en 1714 l'héritage de son père, est surtout illustre par le dévouement conjugal qu'il nous rappelle.

Généreuse héroïne de l'épisode que devait renouveler sur notre terre de France, un siècle plus tard, la tendresse de madame de La Valette, à elle appartient l'initiative d'une noble pensée de salut et de fuite pour un époux aimé. . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Douze ans s'étaient écoulés depuis que Jacques II, mort dans l'exil, au château de Saint-Germain, avait laissé à son fils, outre les droits de sa race, le titre de roi d'Angleterre et d'Écosse sous le nom de Jacques III, titre reconnu et accepté par la magnifique amitié et par la protection de Louis XIV,

mais dont le jeune prince avait refusé l'éclat, qui ne pouvait, à ses yeux, effacer l'amère ironie d'une royauté sans royaume, d'un vain honneur sans puissance. Le descendant de l'illustre et infortunée famille des Stuarts, réservant l'éclat de son nom pour le faire briller au jour de son triomphe, l'avait échangé dans l'exil contre celui de chevalier de Saint-Georges. Noble et touchante idée, qui découvrait, outre une modeste simplicité, le patriotique amour du prétendant pour son pays, dont il faisait prédominer les intérêts et le bonheur sur ses propres intérêts, en se proclamant le *chevalier*, c'est-à-dire le champion et le serviteur, de *saint Georges*, le glorieux patron de la vieille Angleterre.

Douze ans, disons-nous, s'étaient écoulés depuis qu'il avait hérité des droits de son père, lorsque le chevalier de Saint-Georges apprit qu'un mouvement national en Écosse venait d'éclater, et réclamait sa présence et son concours. Fidèle aux traditions de devoir et d'honneur de ses pères, il ne laissera point ses loyaux serviteurs lutter seuls contre le danger, et, bien que d'avance il n'espère rien d'une tentative prématurée, cependant il quitte la cour de France et se dirige sur l'Écosse, théâtre de la protestation et de la guerre.

Au nombre des plus zéles défenseurs de sa cause, on comptait le chef d'une antique maison d'Écosse, que sa position de seigneur des frontières, son influence bien connue, et son attachement à la foi de ses pères malgré les envahissements progressifs des idées nouvelles, plaçaient en première ligne parmi la noblesse jacobite d'Angleterre et d'Écosse. C'était le comte de Nithisdale. Sa femme, dévouée comme lui aux intérêts de la famille proscrite, élevée dans le double amour de Dieu et des Stuarts, loin de céder aux craintes du

péril, loin de faiblir en présence du danger, avait été la première à affermir dans le cœur de son époux l'héroïsme du zèle et la patriotique ardeur du dévouement. On l'avait vue encourager l'élan des nobles conjurés de tout l'enthousiasme de sa propre exaltation, et, ajoutant à leurs dangers, à leurs fatigues, le poids de nombreux sacrifices personnels, concourir, de tous les efforts possibles à une femme, aux éventualités d'une entreprise dont elle croyait ne pouvoir acheter le succès trop cher, puisqu'il devait ouvrir la voie du trône au fils de ses rois légitimes.

Mais il ne suffit pas, pour le triomphe d'une sainte cause, que sa défense soit confiée à des amis fidèles et dévoués; il faut encore que l'heure assignée à ce triomphe par la Providence soit arrivée. Il n'en était point ainsi. La maison des Stuarts devait s'éteindre loin du trône, et tous les efforts tentés en sa faveur demeurer sans résultat.

Lorsque le chevalier de Saint-Georges débarqua en Écosse, la ruine de ses amis était déjà accomplie, et la lutte terminée par leur défaite.

Lord Nithisdale avait pris parmi les victimes la place que lui assuraient l'omnipotence et l'initiative qu'il avait exercées dans la lutte.

Fait prisonnier, et conduit à la Tour de Londres avec les comtes de Derwentwater, de Carnwoot et de Winton, avec les lords de Widrington, de Kenmuir et de Nairne, il attendait, avec le calme d'une conscience paisible, une sentence de mort inévitable.

Rien ne semblait pouvoir l'arracher à l'exécution de la sentence rendue contre lui, lorsque l'énergie de lady Nithisdale vint lui rendre la vie avec la liberté.

II.

Le dévouement de lady Nithisdale offre un si admirable enchainement de prévoyance et de présence d'esprit, que chacun des incidents qui l'ont accompagné conserve un cachet de grandeur et d'importance tout particulier.

Aussi croyons-nous ne pouvoir mieux en retracer les détails qu'en traduisant ici à nos lecteurs la relation qu'en donne elle-même l'héroïne de ce récit, par une lettre qu'elle écrivait à lady Lucy Herber, abbesse des Dames-Augustines de Bruges. Cette lettre, datée du Palais-Royal de Rome, 17 avril 1718, existe en original entre les mains d'un descendant de cette famille.

« Chère sœur,

« L'évasion de milord Nithisdale est aujourd'hui une si vieille histoire, que je l'ai presque oubliée. Cependant, puisque vous désirez en connaître tous les détails, je vais tâcher de me les rappeler, et de mettre de l'exactitude dans mon récit, afin de vous être agréable ; car la reconnaissance que m'a inspirée votre bienveillant attachement ne me permet pas de vous refuser une satisfaction qu'il m'est possible de vous accorder.

« Je crois devoir vous retracer d'abord les motifs qui me poussèrent à cette entreprise, si hazardeuse que je désespérai jusqu'au dernier moment de pouvoir l'exécuter, et à

laquelle je prévoyais mille obstacles insurmontables si le secours de la divine Providence ne me fût venu en aide. Ma seule confiance était dans le Seigneur tout-puissant; il écouta ma prière et ne m'abandonna pas. Lorsque tous les secours humains me manquèrent à la fois, je trouvai en lui force et protection.

« Sur la nouvelle que milord Nithisdale était prisonnier à la Tour, je partis immédiatement pour Londres. J'appris alors qu'il avait exprimé le plus grand désir de me voir, n'ayant, comme il me le dit ensuite, personne qui le consolât jusqu'à mon arrivée.

« Je me fis d'abord conduire à Newcastle, et là je pris la voiture publique d'Yorck. Lorsque j'atteignis cette ville, une neige abondante encombrait déjà les chemins, et les rendait impraticables. Le mauvais état des routes, la rigueur excessive de la saison, arrêtaient la poste elle-même. Je pris néanmoins des chevaux, et, malgré les sinistres prévisions auxquelles avait donné lieu mon départ, malgré la neige qui montait jusqu'au poitrail des chevaux, j'arrivai à Londres saine et sauve et sans accident.

« Dès que j'eus mis pied à terre, je m'empressai d'aller solliciter la bienveillance et l'appui des hommes en crédit. Tous me reçurent avec un empressement plein d'intérêt; mais aucun ne me donna la plus légère espérance, m'assurant au contraire que, si quelques-uns des prisonniers obtenaient leur grâce, milord ne serait certainement pas du nombre. Toutes les questions que je fis pour connaître le motif de cette distinction ne purent obtenir d'autres réponses, sinon qu'on ne voulait pas m'abuser. Mais je ne tardai pas à découvrir moi-même les véritables raisons qu'on me

cachait. Un catholique romain, chef d'un parti considérable sur la frontière de l'Écosse... un homme dont la famille était toujours signalée par sa fidélité à l'auguste famille des Stuarts; un homme, enfin, l'unique appui des catholiques contre les envahissements progressifs des wighs en Écosse, était une victime précieuse aux vainqueurs exaspérés. Ils n'avaient pas oublié (car le souvenir en était trop vivant encore) que son grand-père s'était défendu jusqu'à la dernière extrémité dans son château de Carlowerok, et n'avait capitulé que sur les ordres exprès de son royal maître. Or, maintenant qu'ils tenaient son petit-fils, ils étaient bien résolus de ne pas le laisser échapper de leurs mains.

« Je compris l'immensité du danger et je formai le projet de travailler à son évasion. Je n'en fis la confidence qu'à la fidèle Évans, et je m'occupai immédiatement à dresser mes plans et à concerter mes mesures. A cet effet, je demandai avec instance la permission de voir milord. Cette permission me fut refusée, à moins que je ne consentisse à demeurer avec lui dans la tour. Je ne voulus point me soumettre à cette condition, alléguant pour prétexte que la faiblesse de ma santé ne me permettait pas de me soumettre au régime d'une prison. Le motif véritable de mon refus était qu'en perdant ma liberté j'aurais perdu les moyens d'exécuter mon projet.

« Quelques pièces d'or, distribuées à propos et avec prudence, me gagnèrent les gardiens, qui me laissèrent voir secrètement le comte, jusqu'au jour où les autres prisonniers et lui furent condamnés. Alors, selon une antique coutume de l'Angleterre, et pendant les dernières semaines qu'ils

avaient à vivre, il leur fut permis de recevoir librement les adieux de leur famille. Ma bonne Évans m'avait procuré tous les objets nécessaires au déguisement de milord Nithisdale ; ma plus grande difficulté vint de la répugnance qu'il éprouvait à fuir ; enfin, et grâce à la protection du Tout-Puissant, je réussis cependant à le décider.

« Le jeudi 22 février, une pétition devait être présentée à la chambre des lords, au nom des prisonniers, pour les supplier d'intercéder en leur faveur auprès de Sa Majesté. La veille de cette journée importante, un désappointement cruel vint nous frapper. Le duc de Saint-Albans, qui avait promis à milady Derwentwater de se charger du message, retira sa parole. Comme milady était la seule comtesse anglaise intéressée dans l'affaire, elle avait à cœur de faire présenter la requête. Ses remontrances et ses sollicitations furent si vives, que le duc revint sur son refus et confirma de nouveau sa première promesse. Craignant néanmoins qu'il ne changeât encore de décision, je m'assurai du duc de Montrose, afin que la démarche fût faite par l'une ou par l'autre entremise. Je me rendis ensuite chez la plupart des dames de qualité qui étaient alors à Londres, afin de nous concilier par elles la bienveillance des lords, au moment où ils se rendraient à la chambre. Je fus reçue partout avec les plus grands égards, notamment chez milord Pembrocke, qui s'engagea à prendre nos intérêts, ce qu'il fit avec le plus grand dévouement, en plaidant chaudement la cause des nobles condamnés.

« Les débats s'ouvrirent à la chambre sur la question de savoir si le droit de grâce, qui appartient à Sa Majesté, pouvait s'étendre jusque sur les coupables condamnés par le

parlement. L'éloquence de lord Pembrocke entraîna les suffrages vers l'affirmative.

« La séance touchait à sa fin, lorsqu'un des lords se leva et dit que la chambre intercéderait seulement pour les prisonniers qui s'en montreraient dignes, mais non pour tous indistinctement. Cette restriction fit évanouir ma dernière espérance; je compris qu'elle avait pour but d'exclure ceux qui refuseraient de signer la requête, formalité dont je savais d'avance que milord Nithisdale n'accepterait pas l'humiliation, et à laquelle moi-même je n'aurais pas la force de l'engager, souhaitant peu, je l'avoue, de lui voir conserver la vie au prix de la honte.

« Nonobstant ces alarmes, comme la motion avait passé à la presque unanimité, je pensai que je pourrais la mettre à profit pour mon dessein. Je sortis donc à la hâte de la chambre des lords, et je courus à la Tour, où, prenant un air de joyeuse allégresse, je dis aux gardes devant lesquels je passai, que j'apportais aux prisonniers d'excellentes nouvelles, puisque, la pétition ayant été bien accueillie à la cour, toutes craintes devaient cesser. J'accompagnai mon assertion d'une somme d'argent, pour boire à la santé des lords et de Sa Majesté, ayant soin toutefois de modérer mes largesses, de peur de leur inspirer quelques soupçons, et ne leur donnai que juste ce qu'il fallait pour me ménager la bonne humeur et les services dont je devais avoir sans nul doute besoin le lendemain.

« Cette journée du lendemain, qui devait être celle de l'exécution de mon plan, fut employée tout entière à en assurer les moyens. Vers le soir, lorsque tout fut prêt, j'envoyai chercher mistress Mills, qui logeait dans la même mai-

son que moi. Je lui confiai sans détour la résolution que j'avais prise de sauver le comte et de le faire évader, puisqu'il ne lui restait aucune autre chance de salut. J'ajoutai que je comptais sur elle, ne doutant pas qu'elle ne consentît avec joie à m'accompagner, afin que milord Nithisdale passât pour elle.

« En même temps, j'envoyai avertir mistress Morgan, plus connue alors sous le nom de Hilton, excellente femme, dont ma chère Évans m'avait procuré la connaissance, ce que je regardais en ce moment comme la chose la plus heureuse du monde. Je ne lui déguisai rien de mon projet. Elle était grande et fort mince ; je la priai de mettre par-dessous son manteau celui que je destinais à mistress Mills, qui devait prêter le sien à milord, afin qu'en sortant de la cour il fût pris facilement pour elle. Tous ces soins remplis, nous montâmes sur-le-champ en voiture, car il était tard et nous n'avions pas de temps à perdre.

Pendant le trajet, je ne cessai de parler, craignant de leur laisser le loisir de la réflexion ; car je ne me dissimulais pas que l'étonnement ne leur avait pas permis de mesurer les conséquences de notre entreprise, et que leur consentement, ainsi dérobé par entraînement et par surprise, pourrait faiblir devant la pensée du danger.

« Je n'avais la permission de faire entrer à la Tour qu'une seule personne à la fois. La première que j'y introduisis fut mistress Morgan. Quand elle se fut débarrassée des vêtements qu'elle avait apportés cachés sous les siens, je la reconduisis jusqu'au haut de l'escalier, ayant soin de la prier, de manière à être entendue, de m'envoyer sur-le-champ ma femme de chambre, qui devait m'habiller afin que

je pusse aller présenter le soir même une dernière pétition.

« Mistress Morgan sortit sans obstacles, et j'allai moi-même au devant de mistress Mills, qui tenait son mouchoir devant son visage, comme une femme désolée qui vient faire ses derniers adieux à un ami condamné. Je lui avais recommandé d'entrer de cette manière, afin que milord Nithisdale pût sortir en gardant la même attitude. Comme elle était blonde et que le comte était brun, j'avais acheté une perruque blonde sous laquelle il devait cacher ses cheveux. J'avais aussi préparé une couleur pour lui teindre les sourcils. Je lui barbouillai le visage de blanc et de rouge pour dissimuler sa barbe, qu'il n'avait pas eu le temps de raser.

« Les pauvres gardes, sous l'impression de mes petites générosités de la veille, me laissaient aller et venir avec mes visiteurs sans me surveiller d'aussi près que de coutume, d'autant que, sur mes assertions à ma sortie de la chambre des lords, ils étaient convaincus que les prisonniers allaient obtenir leur grâce. Mistress Mills échangea son manteau contre celui qu'avait laissé pour elle mistress Morgan; ensuite je la pris par la main et je la conduisis hors de la chambre de milord. En traversant la pièce voisine, où se trouvaient plusieurs personnes, je lui dis du ton le plus animé qu'il me fut possible :

« Ma chère Catherine, faites diligence, je vous en conjure. Dépêchez-moi ma femme de chambre. Elle oublie que j'ai encore une pétition à présenter ce soir. Si j'y manque, tout est perdu ; demain il ne sera plus temps. Au nom du ciel, qu'elle se hâte ; je serai sur les épines jusqu'à ce qu'elle arrive. »

« Tout le monde dans la salle, principalement les femmes

et les filles des gardiens, paraissait ému d'une sympathique compassion. La sentinelle s'empressa d'ouvrir officieusement la porte. Je revins promptement auprès de milord Nithisdale, et j'achevai de l'habiller. J'avais eu soin de recommander à mistress Mills de supprimer en s'en allant ses pleurs et ses gémissements, afin que milord pût la contrefaire en sortant avec plus de sûreté, puisqu'il porterait le costume de la dame que l'on avait vu entrer tout éplorée.

« A peine le déguisement du comte était-il terminé que je m'aperçus que le jour baissait rapidement. C'était le moment favorable sur lequel je comptais. Craignant, si nous attendions encore, que la lueur des flambeaux ne nous trahît, je me décidai à risquer immédiatement le grand coup. Je sortis donc, le tenant par une main, tandis que de l'autre il maintenait son mouchoir sur ses yeux. Je lui parlais d'une voix entrecoupée et inquiète, et en cela je n'avais pas besoin d'étudier mon rôle. La plus indicible inquiétude absorbait en moi toute autre pensée :

« Ma chère mistress Betti, lui disais-je, pour l'amour de Dieu, courez au plus vite ! Amenez Évans avec vous. Vous connaissez mon logis. C'est le moment de vous hâter, ou jamais. Si cela se prolonge, je deviendrai folle ! »

« Les gardes nous laissèrent passer sans examen. Je descendis avec lui, le conjurant toujours de se presser le plus possible. Dès qu'il eut franchi le seuil de la porte, je le fis marcher devant moi, de peur que la sentinelle ne fût frappée de son allure, tant soit peu mâle pour une femme, et je le priais toujours de se dépêcher.

« Au bas de l'escalier, je le remis entre les mains de ma fidèle Évans, qui l'y attendait, ainsi que M. Mills. Celui-ci

comptait si peu sur la réussite de notre entreprise, qu'il témoigna en nous voyant un étonnement qui faillit nous perdre; il ne fallut rien moins que la présence d'esprit et le calme d'Évans pour conjurer ce danger. Elle emmena brusquement milord chez un de ses amis, l'y laissa, et revint auprès de M. Mills, qui, remis alors de sa stupeur, se concerta avec elle pour trouver un asile sûr où milord fut transporté quelques moments après.

« Pendant ce temps, je remontai l'escalier et je retournai à la chambre de mon mari avec un redoublement d'anxiété; si bien que chacun prenait une part sincère à mon désespoir. Quand je fus dans la chambre, je parlai à milord. Je contrefaisais sa voix pour répondre à mes propres questions; enfin j'allais et je venais comme si nous eussions été ensemble, jusqu'à ce que je jugeai qu'il s'était écoulé assez de temps pour mettre le fugitif hors de poursuite.

« Alors je songeai à m'échapper à mon tour. J'ouvris la porte, j'en sortis à demi, afin que ceux du dehors entendissent ce que j'allais dire, mais en la serrant fortement sur moi, pour que leurs regards ne pussent pénétrer dans l'appartement; puis je souhaitai le bonsoir à milord :

« Il faut, m'écriai-je, qu'il soit arrivé malheur à Évans : je ne puis comprendre sa négligence en cette occasion. Adieu, milord; j'y vais courir moi-même, et je reviendrai ce soir, si je puis expédier l'affaire avant que la Tour ne soit fermée. A tout événement, je serai ici de grand matin, et, Dieu aidant, je vous apporterai d'heureuses nouvelles. »

« En disant ces mots, j'avais arraché le cordon qui servait à faire mouvoir le loquet, de manière que la porte ne pouvait s'ouvrir qu'en dedans. Je la tirai avec force, afin de la bien

fermer, et je dis à un domestique que je rencontrai, de ne point porter de lumière chez milord avant qu'il n'en demandât, parce qu'il voulait auparavant achever quelques prières. Je descendis, j'appelai une voiture de louage, et je me fis conduire chez moi, où m'attendait M. Mackenzie pour aller présenter ma pétition, en cas de non-réussite de mon projet. Je lui dis que toute démarche était maintenant inutile, que milord avait quitté la Tour et se trouvait hors des mains de ses ennemis, sans que je susse cependant au juste en quel lieu il avait été conduit.

« Je renvoyai la voiture, et pris une chaise à porteurs qui me descendit chez la duchesse de Buccleugh, que, pour ne négliger aucune précaution en cas de revers, j'avais priée de m'accompagner dans la soirée pour appuyer ma demande en grâce. On me dit qu'elle m'attendait en effet, mais qu'elle avait chez elle une autre duchesse.

« Je refusai de monter, ne me trouvant pas dans une disposition d'esprit à me rencontrer avec des étrangers. Je demandai à entrer dans une salle basse, où je priai que l'on me fît venir la femme de chambre de confiance de Sa Grâce, à qui j'avais quelque chose à communiquer. J'avais pris soin de renvoyer la chaise, de peur qu'elle ne me fît épier et poursuivre. Je chargeai la femme de chambre de présenter mes très humbles respects à Sa Grâce, et de lui dire que je la remerciais très sincèrement de ses offres obligeantes, mais qu'elle pouvait s'épargner toute peine à mon sujet, parce qu'on était d'avis qu'une supplique collective, au nom de tous les prisonniers, aurait un effet plus sûr qu'une demande individuelle; que cependant je n'oublierais jamais le temoignage de bonte qu'elle m'avait donné, et que je reviendrais

bientôt pour l'assurer en personne de ma profonde gratitude.

« Ce premier devoir accompli, je demandai à un domestique de me faire avancer une chaise, et je me rendis chez la duchesse de Montrose, qui avait toujours pris une part très affectueuse à nos malheurs. En m'entendant annoncer, la duchesse ne se sentit pas la force de me recevoir dans l'état de douleur où elle me supposait. Elle prit un prétexte pour se faire excuser par ses gens. Je compris mal leurs motifs : j'entrai malgré eux, et, quand elle sut qu'elle ne pouvait m'éviter, elle vint à moi. Le transport de ma joie éclata, en dépit de mes efforts, et elle m'avoua plus tard que ce mouvement, qu'elle prit pour un dérangement de mon esprit, lui avait causé une peine profonde. Quand je l'informai de mon bonheur, elle me conseilla de me dérober à la colère du roi.

« Son indignation, me dit-elle, est extrême. La pétition que vous lui avez adressée l'a profondément irrité contre vous. Il vous a déjà menacée plusieurs fois; que sera-ce quand il saura toute la vérité ! Soyez prudente; cachez-vous. »

« Sa Grâce me dit qu'elle irait à la cour pour juger de la sensation que produirait le résultat de mon entreprise. Elle me dit plus tard que, lorsqu'on vint annoncer l'évasion de milord, il s'abandonna à un accès de terrible fureur. Il crut à une trahison, à une conspiration, et il envoya deux officiers de ses gardes pour reconnaître si les autres prisonniers étaient bien gardés. Mille conjectures furent soulevées, mille bruit circulèrent; le blâme tomba sur l'un, puis sur l'autre. La duchesse seule savait à quoi s'en tenir.

« Cependant j'avais pris, en la quittant, une autre chaise, et je m'étais rendue à la maison que m'avait désignée Évans,

et dans laquelle elle devait m'attendre pour m'indiquer la retraite de milord. Elle me dit qu'aussitôt après l'avoir mis en sûreté, elle était allée rejoindre M. Mills, qu'elle l'avait trouvé tout étourdi encore et à peine revenu de son étonnement. Tous les deux, de concert, avaient transféré milord de son premier asile dans la demeure d'une pauvre femme, située précisément en face de la maison des gardes. Je m'y acheminai furtivement.

« Une misérable petite chambre, dans le haut d'un mauvais escalier, avec un lit fort étroit, était le gîte de milord. Nous prîmes le parti de demeurer sur le lit, pour n'attirer l'attention de personne par le bruit de nos pas. Évans nous laissa une bouteille de vin et un morceau de pain ; le lendemain M. Mills nous en apporta un autre morceau dans sa poche, et nous dûmes nous contenter de ces légères provisions pendant trois jours que dura notre captivité. Le samedi soir M. Mills vint nous chercher, et nous conduisit mystérieusement à l'hôtel de l'ambassadeur vénitien, dans lequel, sans confier, bien entendu, son secret à Son Excellence, un domestique nous cacha dans sa chambre jusqu'au vendredi suivant. Ce jour-là, l'ambassadeur devait envoyer un équipage attelé de six chevaux jusqu'à Douvres au-devant de son frère. Milord endossa une livrée, se mêla parmi les gens, arriva à Douvres sans éveiller le moindre soupçon, et s'embarqua sur un petit bâtiment en partance pour Calais, sur lequel M. Mitchell (c'était le nom du valet de chambre de l'ambassadeur) voulut aussi prendre passage pour l'accompagner jusque sur le continent. La traversée fut remarquablement courte, si bien que le capitaine, après avoir dit aux passagers qu'il en avait fait peu de semblables, ajouta en

plaisantant que, lors même que le vent soufflerait en faveur de quelque fugitif, il ne saurait être meilleur. Il ne se doutait guère de deviner si juste.

« M. Mitchell aurait pu retourner à Londres sans courir le risque d'être inquiété; mais le comte l'ayant engagé à demeurer auprès de lui, il accepta cette offre avec reconnaissance. Aujourd'hui ce digne serviteur trouve auprès d'un bon maître la juste récompense de ses services.

« Voilà tous les détails que ma mémoire a pu me fournir sur cette affaire et sur les personnes qui y furent compromises. Vous pouvez croire à leur authenticité; je ne vous ai rien dit qui ne soit entièrement vrai. Je suis avec l'attachement le plus vif, ma chère sœur, votre affectionnée

« Winifred NITHISDALE. »

III.

Aucun éloge ne pourrait donner une idée aussi parfaite de la force d'âme et de l'énergique nature de lady Nithisdale, que les termes clairs et précis de la relation que l'on vient de lire. Cette sûreté de coup d'œil, qui avait su envisager si bien toutes les chances de réussite et prévenir l'éventualité de l'insuccès, afin de préparer d'autres voies de salut; ce sang-froid dans l'action, ce sentiment de délicate reconnaissance, qui détourne la pensée du succès lui-même pour guider ses pas chez des protecteurs dont elle n'a plus besoin : il y a dans tout cela une grandeur d'âme, une force de caractère, une liberté d'esprit qui surpassent tout ce que

l'imagination pourrait créer dans un personnage inventé à plaisir.

Madame de La Valette devait faire renaître au milieu de nous, ce type si parfait de la tendresse et du dévouement de l'épouse, avec cette différence que, supérieure encore à lady Nithisdale comme abnégation dans son héroïsme, elle devait ne racheter la liberté de son mari qu'en exposant la sienne. Ainsi donc, si elle n'eut point le mérite de l'initiative dans le plan, elle eut celui d'un danger personnel qui établit une large compensation.

Lady Nithisdale et madame de La Valette, inscrites toutes deux dans les annales de deux grandes et puissantes nations, occupent une noble place dans l'histoire des femmes célèbres, et méritent, dans le souvenir de la postérité, une gloire immortelle.

ROSE GOVONA.

MORTE EN 1775.

Née dans une condition modeste, Rose Govona se distingua, dès sa jeunesse la plus tendre, par une ardente charité et un rare talent d'observation. Chez elle, l'intelligence du cœur suppléait au manque d'instruction, et la rendait apte à de vastes projets, à une sainte et noble mission.

Témoin chaque jour des dangers et des périls qui entourent la naïve innocence des jeunes filles pauvres élevées sans mère, c'est-à-dire sans guide et sans protection au milieu du monde, c'est au salut et à l'avenir des jeunes orphelines qu'elle dévoua avec ardeur le but de sa vie.

Les soins à donner à une tâche aussi sainte grandissent aussitôt sa pensée, et font surgir en elle une femme nouvelle. Déjà, dans sa modeste demeure de Mondovi, elle a recueilli quelques sujets qu'elle forme à la plus douce piété; déjà, sans ressources personnelles, sans autre espoir que l'aide du ciel, elle ose, elle, la simple et modeste fille, s'élever au rôle difficile de fondatrice. Mais au milieu des bénédictions du peuple qui l'aime et l'admire, au milieu de la tendresse des filles qu'elle a arrachées à une triste ignorance de Dieu et du

devoir, sinon à une perte certaine, cette âme généreuse qu'enflamme une insatiable charité, désire plus encore. Elle aspire à étendre et à populariser son œuvre. Qu'est-ce que le salut de quelques âmes arrachées à la mort, lorsque le danger en menace un grand nombre?

C'est d'ailleurs le caractère distinctif du dévouement chrétien, que le besoin d'étendre à l'infini ses bienfaits. L'apostolat religieux est le champ le plus vaste que Dieu ait ouvert à un cœur de femme. Son influence s'y développe largement et avec fruit. Que de preuves n'en pourrions-nous pas citer! Que d'établissements utiles fondés et soutenus pas elles! Elles osent ce qu'aucun homme ne voudrait essayer de tenter ; elles ne se rebutent point, et conservent l'espérance là où ne semble exister aucune chance de réussite. Rien ne les rebute, rien ne les décourage. C'est que, convaincues de leur propre impuissance, elles ne s'appuient jamais sur une orgueilleuse présomption. Sachant bien que rien ne leur est possible, elles sont convaincues que tout est possible à la Providence. Leur humilité fait leur force; de l'impossibilité apparente, naît le succès.

C'est ainsi que naguère une pieuse et sainte femme, mademoiselle Perrin, au nom si justement populaire à Lyon, malade depuis longues années, faible et valétudinaire, dans une pensée de charité réveillée par ses propres souffrances, fondait une œuvre destinée aux jeunes filles incurables. Sa chambre de malade devenait le point de départ d'un magnifique établissement, confié aujourd'hui aux sœurs de Saint-Joseph, et qui prend chaque jour une extension plus large, sous l'impulsion zélée et éclairée d'un savant médecin, frère de la fondatrice, dont le dévouement vraiment chré-

tien, ne fait défaut à aucune souffrance, à aucune infortune.

Obéissant au désir de son cœur, à la voix de sa conscience, Rose Govona lègue son pieux institut de Mondovi aux soins généreux de quelques dignes émules, et, éloquent apôtre, d'une pensée de foi et d'amour, elle vient à Turin, mendiante sublime, solliciter le pain du corps et le pain de l'âme pour de jeunes infortunés qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle sait devoir exister en grand nombre dans la populeuse cité. Elle parle au nom de celui qui a dit : *Aimez-vous les uns les autres*, et sa voix emprunte à la grandeur de son projet une rare et persuasive éloquence.

Elle obtient peu cependant ; mais ce peu lui suffit ; le reste viendra à son heure. Le modeste logement qu'on lui a accordé se transforme, sous ses soins actifs, en une maison de travail et d'éducation, dans laquelle sont reçues des jeunes filles de treize à vingt ans, c'est-à-dire à l'âge où le danger est le plus réel, le plus inévitable. Les titres d'admission sont l'abandon et la misère. Jamais œuvre aussi désintéressée n'obtint un succès plus rapide.

Aussi habile et prudente dans l'administration, que généreusement dévouée dans son plan général, Rose Govona possédait le rare talent de savoir mettre à profit tous les éléments de succès. Sous sa direction éclairée, la maison put bientôt non-seulement se suffire à elle-même, mais encore, chaque jeune fille apportant à la communauté un contingent de travail approprié à son âge et à ses facultés, l'état prospère de la petite colonie lui permit d'étendre le bienfait de sa sainte retraite à un nombre toujours progressif de pauvres pensionnaires.

Ces jeunes filles, élevées dans l'amour et la crainte du Seigneur, initiées à tous les devoirs de leur état par l'exacte

connaissance des préceptes et des beautés de la religion, soumises à une vie toute remplie par le travail, avec des habitudes d'ordre et de modestie, rendues, ainsi préparées et fortifiées, à la vie active du monde, y apportaient des éléments de prospérité et de moralisation qui devaient exercer une action puissante sur les mœurs populaires; et communiquer à la famille toute la force des liens les plus sacrés, en lui rendant sa primitive et pure dignité.

C'était donc plus qu'une œuvre de simple charité, que cette œuvre de Rose Govona : c'était une œuvre de régénération sociale, de moralisation populaire, une œuvre qui devait propager son pieux dévouement, en étendant le bienfait de son apostolat à chacune des familles assez heureuses pour posséder une de ses chères filles. Mais, par une admirable et incalculable progression, le résultat devait, après quelques générations, embrasser la ville tout entière; chaque famille déjà moralisée était devenue à son tour un foyer vivificateur où venaient puiser par des alliances les familles voisines.

Telle est l'influence de la femme, que, resserrée, à ce qu'il semble d'abord, dans un cercle étroit et borné, il lui appartient cependant de s'étendre rapidement et sans efforts, et de porter ainsi, bien au delà des limites que pouvait entrevoir sa pensée, l'heureuse puissance de ses vertus.

Assise sur des bases toutes chrétiennes, l'œuvre créée par Rose Govona devait survivre à sa pieuse fondatrice, morte à Turin en 1775 : c'est encore aujourd'hui un célèbre et utile institut, connu sous le nom *delle Rosine*. Toujours fidèle à la pensée qui présida à sa fondation, les règles n'en sont point changées, et une complète pauvreté est le premier et l'indispensable titre qui y donne accès.

ANGÉLIKA KAUFMANN.

1741-1807.

I.

Angélika Kaufmann, une des femmes peintres les plus distinguées qu'ait produites l'Europe, naquit à Coire, pays des Grisons, en octobre 1741. Son berceau fut un atelier, et les premiers hochets de son enfance une palette et des pinceaux. Son père, loin de contrarier ses dispositions naissantes, s'efforça de les cultiver et de les développer. Grâce à lui, les jeux de l'enfant se transformèrent insensiblement en leçons, et, lorsque arrivèrent pour la jeune fille les premiers éclairs de la raison et de la volonté, elle déclara vouloir suivre la carrière de son père. Dès ce moment, ses progrès furent si rapides que Jean-Joseph Kaufmann put deviner qu'il serait bien vite dépassé par son élève. Cette espérance ne l'éblouit pas au point de lui cacher la difficulté, ou plutôt même l'impossibilité pour une femme, d'atteindre à un degré éminent de perfection dans le dessin ; aussi s'attacha-t-il surtout à instruire sa fille dans la science du coloris et l'engagea-t-il

toujours a donner tous ses soins à cette partie de l'art de la peinture.

Angélika avait onze ans lorsque son père quitta Morbégno, dans la Valteline, qu'il habitait depuis la naissance de sa fille, pour venir à Côme, où l'appelaient l'estime et la protection du pieux évêque de cette ville.

Ce changement de position et les ressources qu'offrait la ville italienne lui permirent, par l'étude de la musique et de l'histoire, de compléter l'éducation d'Angélika, jusque-là bornée aux leçons de dessin et de peinture qu'il lui donnait. L'intelligente élève fit. dans ces deux branches d'instruction, des progrès surprenants. On parla bientôt d'elle avec éloge, on la vanta partout comme un petit prodige. Monseigneur Névroni désira voir ses productions, et, frappé de la puissance et de l'énergie de ce talent d'enfant, il la chargea de faire son portrait. L'épreuve était difficile. Kaufmann hésita; il redoutait un échec pour sa fille bien-aimée. Angélika joignit ses instances au désir du prélat; elle avait conscience de ce qu'elle pouvait, et ne doutait pas de la réussite « si, disait-elle, Dieu l'aidait. »

Le succès ne faillit pas à sa. confiance. Le portrait fit une véritable et profonde sensation; chacun voulut se faire peindre par elle. La vogue la prenait déjà sous sa protection ; sa réputation était faite.

II.

Cependant Jean-Joseph Kaufmann craignait l'avenir.

« Il est si rare, pensait-il, que la vie des enfants-prodiges

réalise les espérances qu'ils donnaient ! Mais au contraire, et comme si un développement trop hâtif ne laissait à leur automne que des fleurs desséchées et sans fruits, n'arrive-t-il pas d'ordinaire que leur existence se flétrit au printemps, et s'éteint tristement dans un dépérissement prématuré de toutes les forces intellectuelles ? »

Et alors, dans un légitime effroi, il mettait en jeu toutes les ressources, toutes les précautions de l'amour paternel, pour guider et protéger cette jeune plante, la joie de son âme et l'orgueil de sa vie. Il se faisait enfant pour la rappeler aux jeux de l'enfance ; il oubliait les préoccupations de l'homme, les pensées brillantes de l'artiste, pour partager joyeusement les longues courses, l'exercice salutaire et fortifiant propre à assurer à la jeune fille une force physique qui lui permît de maintenir un juste équilibre entre le développement précoce et dangereux des facultés intellectuelles, et le développement du corps. Après ces soins, dictés par une saine prudence, Kaufmann se reposait avec confiance sur l'aide protectrice de la Providence.

Cette protection ne lui fit pas défaut ; Angélika, destinée à parcourir une carrière brillante et utile, ne devait payer ses succès précoces par aucun désenchantement de l'avenir.

La vie se poursuivait pour elle douce et facile : Dieu, son père et les arts remplissaient toutes les affections de son cœur pur et pieusement exalté. L'éclat de sa réputation, loin d'être pour elle un motif d'orgueil et de vanité, n'offrait qu'un noble et légitime mobile à son ardente passion du progrès.

Elle avait pour protecteur, pour ami, Renaud d'Este, duc de Modène, gouverneur de Milan, et pour admirateurs

tous ceux qui la connaissaient. Ce fut sur ces entrefaites que le cardinal de Rotte appela à Constance le père et la fille, et désira à son tour un portrait sorti de son jeune pinceau. Angélika n'hésita pas. Son travail fut un véritable chef-d'œuvre, dans lequel elle développa une entente aussi fine que spirituelle de la physionomie humaine.

« Avant d'esquisser ses portraits, dit un de ses biogra-
« phes, elle demandait quelque temps. Alors elle épiait une
« attitude favorable de celui qu'elle devait représenter;
« elle cherchait adroitement un effet bien saisi de clair-
« obscur, science que son père lui avait particulièrement
« recommandée; et, partout où elle pouvait l'essayer sans
« altérer la vérité, elle introduisait un style élégant et gra-
« cieux. »

Que d'artistes, après de longues années de labeur et d'études, pourraient demander un sage conseil à la prudence et à l'expérience de la jeune élève de Kaufmann !

III.

Les années ont passé sur la tête de l'enfant, lui laissant, chacune à son tour, de précieux souvenirs à enregistrer dans sa vie d'artiste, et de légitimes succès à ajouter à sa gloire. La jeune fille a vingt ans, et, de même que dans la peinture, elle excelle dans la musique. C'est là le propre d'un génie véritablement artistique, de sentir, de comprendre et de pouvoir exprimer avec vérité et talent tout ce qui est du domaine de l'art. Quelques amis de son père engagèrent Angelika à quitter la peinture pour la musique, lui faisant

présager, dans cette nouvelle carrière, plus de succès encore et de plus réels avantages. Elle dut hésiter un instant, si nous en jugeons par un tableau qui nous reste d'elle, et dans lequel elle s'est représentée elle-même, debout entre les deux Muses, qui cherchent chacune à l'entraîner par de tendres caresses. Elle a choisi le moment où elle adresse un adieu mêlé de regrets à la musique, pour s'adonner exclusivement à sa rivale préférée.

Ce qui manquait encore au talent d'Angélika, pour lui donner le caractère de perfection qu'il devait atteindre, c'était l'étude des chefs-d'œuvre de l'art; elle le comprenait, et aspirait avant toutes choses à l'acquérir. Jean-Joseph, convaincu encore de l'importance de cette étude, acquiesça de grand cœur au désir de son enfant chérie. Tous deux visitèrent successivement Parme et Florence, ces gracieux et poétiques berceaux de l'art moderne. De là ils se rendirent à Rome, puis à Naples, et enfin revinrent à Rome en 1764, pour y suivre un cours régulier de perspective.

L'âme exaltée de la jeune artiste n'avait pas assez d'admiration, pas assez d'enthousiasme à accorder à la ville éternelle. Pour elle, c'était le seul ciel sous lequel on pût couler des jours sans nuages; c'était la seule vraie patrie où se fût réfugiée et conservée la tradition des beaux-arts; c'était, en un mot, la *seule ville* du monde.

Elle la quitta cependant bientôt pour accorder un coup d'œil à la reine de l'Adriatique, et là, comme à Florence, comme à Naples, elle éprouva une triste déception. L'orgueilleuse cité avait perdu sa magnifique couronne; de son prestige passé, il ne lui restait que des souvenirs et des regrets. Où étaient la splendeur, l'éclat et la gloire de la puissance

des doges?... Hélas! le souffle du temps et des révolutions les avait emportés comme il avait emporté les gloires des écoles florentines, lombardes et bolonaises, veuves de leurs maîtres célèbres, et ne vivant plus que de leur vieille renommée!

Elle fut ainsi confirmée dans son opinion, que Rome, justement nommée *la mère des arts*, était l'unique patrie des artistes de tous pays, et que c'était justice à elle de lui avoir donné toutes les sympathies de son âme, tout l'amour de son cœur.

IV.

Néanmoins, au lieu d'y revenir, elle se laissa persuader, par quelques seigneurs anglais, de l'importance de visiter Londres, où florissait alors le célèbre Reynolds; et, lady Werwort lui ayant offert de l'y conduire, elle accepta avec reconnaissance et empressement. Elle se passionna d'admiration pour l'illustre maître : « Reynolds, écrivait-elle à son père, est ici le premier des peintres; il a une manière particulière. Ses tableaux sont généralement historiques. Je lui trouve *un pinceau volant* qui produit un grand effet dans le clair-obscur. »

L'éclat de ces effets inspira la jeune artiste, qui s'attacha à saisir quelque chose du ton de coloris du célèbre professeur, dont elle ne tarda pas à être appréciée, au point que bientôt on vit s'établir entre eux les relations d'une sincère amitié.

Ce fut pendant ce séjour à Londres, où sa renommée lui avait mérité un accueil brillant, que se déroula pour elle

un funeste et pénible épisode, dont les suites devaient envelopper sa vie d'un voile de tristesse et de mélancolie.

Tout à coup on vit apparaître, au milieu du monde élégant de Londres, un beau jeune homme à l'extérieur noble et fier, aux manières élégantes; il menait grand train, parlait haut de ses titres et de ses dignités, et se nommait, disait-il, Frédéric, comte de Horn. Il remarqua Angélika, admira son talent et chercha à lui plaire. Éblouie par l'éclat d'un grand nom, entraînée par une déplorable vanité, la jeune fille entendit avec joie, parler de la possibilité d'une union à laquelle elle se hâta de consentir. Le comte de Horn donna le plus grand éclat à la cérémonie du mariage; mais à peine les premiers jours de cette union s'étaient-ils écoulés dans les fêtes et les plaisirs, que le noble Suédois disparaissait pour ne laisser auprès de la fière artiste qu'un homme sans nom et sans honneur, ancien domestique du véritable comte de Horn. Angélika, ainsi liée pour la vie au sort d'un faussaire infâme, sentit d'autant plus l'affront qu'elle avait reçu, qu'il ne lui fut pas possible de douter qu'il n'y eût, en cette affaire, une affreuse cabale dirigée contre elle par la haine et l'envie de ses ennemis.

Accablée sous le double poids du malheur et de la honte, elle n'aurait pu y résister, si l'amitié n'était venue à son aide. Ses amis, Reynolds surtout, l'entourèrent des plus tendres consolations, tout en travaillant avec le plus vif dévouement à faire annuler son mariage. Ils obtinrent, en effet, un acte de séparation

Alors Angélika, parvenant à éloigner de son souvenir la pensée de l'offense, reprit avec ardeur ses travaux interrompus. La fortune lui sourit de nouveau; chantée à la fois par

Klopstock et par Gessner, elle vit sa réputation se répandre, grandir dans le monde entier; et libre enfin par la mort du faux comte de Horn, elle put épouser le peintre vénitien Zucchi, dont la tendresse fit rayonner sur sa vie un calme et un bonheur qu'elle n'osait plus espérer.

Quatorze ans de ce bonheur, basé sur une mutuelle estime, sur une rare conformité de penchants, de goûts et d'opinions, se terminèrent brusquement par la mort de Zucchi. Cette catastrophe laissait Angélika privée de son appui le plus précieux et dans un état voisin de la misère. La noble femme ne se laissa point abattre.

« Deux consolations me restent, disait-elle. D'abord, j'ai à remercier Dieu de m'avoir conservé les deux mains; et ensuite, j'ai autrefois vécu dans la sobriété, et dans le dénuement même : je saurai m'en souvenir. »

De douces sympathies, de sincères amitiés consolèrent et embellirent le cours de cette période de la vie d'Angélika, que le travail, d'ailleurs, occupa et charma toujours. Le général Lespinasse, lors de l'occupation de Rome par les Français, lui témoigna une respectueuse bienveillance, et celle qui avait vu dans son atelier la reine de Sardaigne, Clothilde de France, lui adresser des paroles pleines de gracieuse bonté, vit le général des troupes françaises y entrer à son tour, pour lui offrir l'hommage de son admiration et de son appui protecteur.

Au milieu de ces triomphes si glorieux, la santé de l'artiste s'affaiblissait depuis longtemps, et, le 7 novembre 1807, elle succombait à une maladie de langueur.

Ses funérailles furent célébrées avec pompe et solennité. Les académiciens de Saint-Luc voulurent y assister, et,

comme à celles de Raphaël, on porta derrière son corps ses deux derniers tableaux. Sur son cercueil, on avait placé sa main droite moulée en plâtre, et posée comme lorsqu'elle tenait le pinceau. Chacun donnait un regret sincère, une larme vraie à celle qui avait passé sur la terre pour y jeter l'éclat d'un grand talent joint à une vertu incontestée et à tous les charmes de l'esprit, de la bonté et de la bienfaisance.

V.

L'influence d'Angélika sur la peinture moderne fut aussi efficace qu'incontestable. Les écoles italiennes, si florissantes naguère, s'étaient éteintes, et Rome seule donnait encore asile aux artistes de tous les pays; mais l'art lui-même marchait rapidement à une décadence complète, entraîné par les écarts et les exagérations des derniers maîtres. Lorsque Angélika fut à Rome, Pompée Battoni avait déjà ramené une certaine vérité, et ouvert la voie à une régénération nécessaire et désirée. Mengs venait de mourir, laissant après lui des écrits empreints des enseignements d'une saine doctrine. La semence était jetée; il fallait la faire fructifier et produire. Ce fut l'œuvre d'Angélika. « Ses tableaux s'unirent aux écrits de Mengs pour favoriser le retour aux belles idées. Ils respiraient ensemble facilité et fécondité. Jamais alliance ne fut plus utile; car les principes enseignés par l'artiste saxon demandaient à être exécutés par une voie difficile et laborieuse, qui pouvait quelquefois dégoûter les commençants de l'étude de la peinture. »

Angélika fut donc l'initiatrice réelle de ce retour heureux. Sa manière, facile, expressive, pleine de charme et de naturel, fut généralement approuvée et imitée. En admirant ses œuvres, les jeunes artistes comprirent le faux et le ridicule du genre maniéré et pédantesque, et embrassèrent avec ardeur un style qui était enfin la vérité dans l'expression, la justesse dans l'invention, et le beau pittoresque pris toujours dans l'imitation libre et exacte de la nature.

Certes, entrer la première et entraîner l'art à sa suite dans une voie réparatrice, ce serait là un titre de gloire suffisant pour rendre un maître illustre. Que doit-ce donc être lorsque ce mérite est revendiqué par une mémoire de femme, chez laquelle, d'ailleurs, il n'anihile aucune des qualités de son sexe? Car, et c'est sur ce fait que je tiens à arrêter surtout l'esprit de mes lecteurs, Angélika sut si bien rester *femme,* qu'elle renonça à exceller dans le dessin comme elle excellait dans le coloris et dans l'entente de la disposition de ses personnages, plutôt que de s'adonner à des études incompatibles pour une femme avec la stricte bienséance.

Ses tableaux sont répandus dans toute l'Europe : à Rome, à Vienne, à Munich, à Florence, à Venise; on en trouve aussi à Paris, chez des amateurs distingués. La gravure en a reproduit un grand nombre. Elle-même maniait le burin avec talent; pendant son séjour en Angleterre, elle y grava une trentaine de planches de diverses grandeurs

L'influence de la femme sur les arts est une vérité dont les preuves surabondent à toutes les époques de l'histoire. Il n'en est pas cependant moins rare de rencontrer, en feuilletant les annales artistiques du monde, un nom de femme aussi justement illustre que celui d'Angélika. L'action de la

femme semble, en effet, devoir s'exercer indirectement. A elle d'inspirer, à l'homme de réaliser des chefs-d'œuvre; à elle de montrer la route, à lui de la suivre avec hardiesse et persévérance. Angélika Kaufmann ne se borna point à ce rôle passif. Elle-même osa descendre dans l'arène, parcourir fièrement la carrière, combattant comme un preux du moyen âge contre les erreurs et le mauvais goût de son époque. Honneur à sa mémoire, puisque, vaillant champion du vrai et du beau, elle sut mieux encore que combattre pour lui, elle sut lui assurer victoire et triomphe !

ZAMOYSKA

NÉE PRINCESSE CZARTORYSKA.

MORTE EN 1796.

I.

Chaque peuple compte dans ses annales, avec un juste et noble orgueil, quelques-unes de ces races privilégiées dans lesquelles se transmettent et se perpétuent d'âge en âge les saintes traditions du passé, les pieuses vertus nationales. Telles sont, en Pologne, les illustres familles Czartoryski et Zamoyski, dont les membres, depuis les premières clartés de l'antique histoire sarmate, se trouvent, à chaque génération, glorieusement mêlés à la marche brillante de la nation.

Le chancelier grand-hetman de la couronne de Pologne, Jean Zamoyski, homme d'État, savant jurisconsulte, littérateur et vaillant capitaine, auquel la postérité a confirmé le surnom de *Grand*, que lui décernèrent d'un commun accord ses contemporains, résuma en lui toutes les gloires de son

antique race, et, après avoir jeté sur son nom tout l'éclat qu'il pouvait recevoir de la triple illustration du patriotisme, des lettres et de la guerre, il laissa de sages enseignements, héritage précieux dont ses descendants ont su conserver l'intégral privilége.

« Je vous recommande, disait-il à son fils dans les dernières lignes de son testament, je vous recommande avant tout d'honorer le Seigneur, de suivre bien exactement votre religion, de rester attaché à la foi catholique et de repousser les nouvelles doctrines... Après Dieu, ajoutait-il, j'ai honoré et aimé par-dessus tout nos rois, non comme un lâche flatteur, mais comme un serviteur dévoué, toujours prêt à défendre les libertés de la patrie ! »

Un siècle et demi devait s'écouler entre la mort du grand-hetman et les vertus, qui nous sont presque contemporaines, de Constance Zamoyska, née princesse Czartoryska ; mais ce long intervalle, loin d'affaiblir les paroles du noble palatin, semble, avec la consécration du temps, leur avoir donné une force nouvelle, si nous jugeons de leur éloquence par le dévouement patriotique avec lequel l'illustre Zamoyska y conforma sa vie.

II.

Pendant qu'André Zamoyski, son époux, marchait lui-même sur les traces de son aïeul, autant par ses talents et ses connaissances, aussi variées que profondes, que par ses vertus civiques et sa science de jurisconsulte, et remplissait avec zèle et probité les difficiles devoirs attachés à la charge de

chancelier de la couronne, Constance Zamoyska s'illustrait par son grand caractère et par les bienfaits, dont elle déversait autour d'elle les précieux trésors.

Douée d'une âme forte et dévouée, d'une intelligence supérieure, élevée elle-même au sein des plus nobles vertus patriotiques, elle avait compris la sainte mission d'émancipation et de régénération sociale que s'était imposée son époux ; et, s'associant avec une pieuse exaltation à l'œuvre de sa vie, elle concourait au même but que lui, avec toute la force de sa volonté, toute l'exaltation de son cœur de femme.

La servitude était la grande plaie de la société polonaise. Elle empêchait la régénération morale du peuple, le tenait ployé sous la fatale étreinte de l'ignorance, et, isolant ses intérêts de ceux des propriétaires, le rendait indifférent à toutes choses. Elle rappelait d'ailleurs des mœurs trop éloignées de nous pour ne point apporter une perturbation nécessaire à l'ordre général de la société. André Zamoyski le combattait dans le projet du code que lui avait demandé le roi Stanislas Poniatowski, et proposait ouvertement un système d'affranchissement général. En lui laissant l'initiative de la pensée, Constance Zamoyska se hâta de partager une gloire aussi chère en revendiquant pour elle-même l'initiative dans l'exécution.

Elle se hâta d'abolir la servitude personnelle dans ses domaines. Elle fit plus. A côté du servage, et produit par lui, un second fléau accablait et décimait souvent le peuple ; c'etait la famine, avec son cortége indispensable de maladies et de souffrances. Madame Zamoyska voulut détruire celui-ci comme elle avait aboli le premier, et sous sa généreuse direction, des magasins de réserve furent établis sur toutes ses terres, largement approvisionnés, de manière à garantir la popula-

tion de toute éventualité. Chaque point central ou chef-lieu de grande commune, reçut un médecin et une pharmacie. Enfin, Zamosc, ville importante et place forte du palatinat de Lublin, origine du nom et siége de la puissance des Zamoyski, vit les soins de l'active princesse créer dans son sein un hôpital vaste et spacieux, ouvert à tous les malades de ses domaines.

Mais telle était la supériorité réelle de cette âme d'élite et vraiment chrétienne, que les soins de la charité et de la bienfaisance, tout en absorbant les pensées de son cœur, laissaient encore une large part dans son intelligence aux vastes conceptions de l'esprit. Elle aimait et favorisait les sciences et les lettres, et le Lycée de Zamosc lui dut un remarquable cabinet de physique et d'histoire naturelle.

III.

Lorsque, après la diète de 1767, dont l'issue déplorable impatronisa au sein de la nation une influence étrangère, André Zamoyski protesta noblement contre d'illégales déportations, et déposa les sceaux de l'État pour n'être pas complice d'un acte d'arbitraire, la princesse et lui, rendus tous deux aux charmes et aux loisirs de la vie privée, s'abandonnèrent avec une nouvelle ardeur à travailler au bonheur du peuple. Ensuite, elle accompagna son époux dans le dernier voyage qu'il fit en Italie. Rappelée dans sa patrie par l'adoption du code de Zamoyski, lors de la proclamation de la constitution du 3 mai 1791, elle s'associa avec toute la tendresse de son âme, à ce triomphe doublement précieux,

obtenu par son époux. Mais à sa joie succédèrent rapidement des larmes sincères, lorsque le guide de sa jeunesse, l'appui de sa vie, le coopérateur de toutes ses vertus mourut dans les premiers jours de 1792.

Sa douleur fut très vive, et cependant telles sont les profondeurs des voies de la Providence, que son âme généreuse devait bientôt se féliciter de ce malheur, en se trouvant seule à gémir sur le démembrement et la ruine de la patrie. Peu après, elle quitta Zamosc pour aller à Vienne, où elle mourut le 19 février 1796, laissant après elle un noble et glorieux souvenir, celui que doit surtout ambitionner un cœur de femme : la mémoire d'une longue vie, employée tout entière à répandre autour de soi des bienfaits, à créer d'utiles institutions, à employer à une noble et utile mission toutes les qualité du cœur, tous les dons de l'intelligence et de la fortune.

Dire que son mérite rehaussa encore l'éclat des deux noms qu'elle avait portés et les rendit plus chers et plus populaires en Pologne, c'est le seul éloge digne d'elle qu'ose essayer notre plume.

AGATHE DECKEN.

NÉE EN 1741.

I.

Il était réservé à ce peuple hollandais que l'opinion vulgaire ne considère en général que sous le rapport de son génie commercial, de faire sortir des langes d'un patois vulgaire son dialecte flamand, et de l'élever rapidement au rang et à la hauteur d'une langue littéraire, pendant que les autres idiomes de la même race resteraient grossiers et informes. Cette transformation, qui devait être aussi rapide que brillante, avait été précédée de succès incontestés et magnifiques, obtenus par ses enfants, dans les sciences et dans la littérature générale de l'Europe. C'est ainsi qu'à une époque célèbre dans les annales de la marche du monde, dans les voies des sciences et des lettres, les premières places étaient occupées sans conteste, dans la critique, par le savant et spirituel Érasme; dans la poésie latine, par Jean Second; dans la médecine, par Boerhaave; et dans la jurisprudence, par de Groot.

Mais leurs œuvres et leurs travaux, écrits dans la langue

des savants, appartiennent au monde plus encore qu'à leur patrie. Ils ne font point partie eux-mêmes de la littérature vraiment nationale de la Hollande, qui alors n'existait pas plus que la nation elle-même; ils n'en sont que les devanciers et les précurseurs.

Le point de départ réel que l'on peut assigner à cette littérature est la consécration que les États souverains des Provinces-Unies donnèrent à son existence, en chargeant un des hommes les plus distingués de la fin du seizième siècle, Pierre-Chrétien Bor, d'écrire en hollandais l'histoire de la révolution qui venait de soustraire la Hollande à la domination espagnole.

Cette littérature n'eut pas d'enfance. Elle s'élança de prime abord dans toutes les difficultés, dans tous les genres; elle réussit en tout, et atteignit si rapidement son apogée, que déjà, à l'époque où naquit Agathe Decken, sa plus brillante période, marquée par les œuvres de l'historien et poëte Péter-Cornélius Hooft, venait de s'éteindre.

Cependant les mœurs calmes et paisibles des Hollandais, leur prédilection pour les beautés antiques, devaient, en concentrant toutes leurs sympathies sur les richesses et la grandeur compassée du genre classique, les éloigner de ce goût général des nations voisines pour le roman. Aussi ne comptèrent-ils pendant longtemps aucun romancier parmi leurs historiens et leurs poëtes si nombreux.

Il appartenait à une femme, à Agathe Decken, d'introduire ce goût nouveau dans leur littérature. C'est à ce titre, plus encore qu'à son talent personnel, que son nom est remarquable et mérite de prendre rang parmi les célébrités de l'Europe au dix-huitième siècle.

II.

Agathe Decken naquit le 10 décembre 1741, à Amstelween, petit village voisin d'Amsterdam. Elle perdit ses parents lorsqu'elle était encore au berceau, et fut placée dans la maison collégiale d'orphelines d'Amsterdam. Ses progrès dans l'étude furent rapides; mais ce qui se grava surtout profondément dans son cœur, ce furent les principes inflexibles d'une morale sévère. Cette égide protectrice devait la sauvegarder toujours, et inspirer tous ses écrits.

Une sympathie naturelle l'attirait vers les lettres, et la ramenait à tous les nobles souvenirs de la littérature de son pays. C'est ainsi que nous la voyons s'attacher à la descendante du dernier historien latin de la Hollande, et devenir la compagne inséparable de Marie Bosch, avec laquelle elle vécut d'une existence toute fraternelle jusqu'en 1773. Quatre ans s'écoulèrent ensuite pour elle, dans la solitude du cœur et dans un travail incessant, lorsqu'en 1777, s'étant liée avec Élisabeth Wolff, née Beker, elles mirent tout en commun, leur vie, leurs études, leurs travaux. Les premiers pas de cette douce amitié ouvrirent une ère nouvelle à la carrière d'Agathe Decken. Désormais elle n'était plus seule et isolée; elle avait une compagne, une sœur, dont le caractère vif et pétulant, l'humeur enjouée, et quelquefois piquante et railleuse, animait sa nature froide et recueillie, et jetait de joyeuses couleurs sur le calme et sévère tableau de son intérieur.

Jamais natures plus opposées ne se prêtèrent avec autant de force et d'harmonie le charme et le contraste de leurs penchants et de leurs habitudes. A cet échange, ou plutôt à ce mélange de qualités variées, toutes deux gagnèrent un développement plus grand des qualités du cœur et de l'esprit.

C'est à cette époque qu'apparut dans toute sa splendeur le talent d'Agathe Decken. Elle débuta dans le genre dont elle devait être la créatrice par son roman intitulé : *Historie van Willem Levend*, et successivement elle publia plusieurs autres romans originaux, qui lui assurèrent une place honorable dans la littérature ; mais aucun n'atteignit le degré de perfection du premier, dans lequel elle avait semblé vouloir se surpasser elle-même.

Les critiques hollandais sont d'accord pour vanter l'élégante clarté de son style, l'exactitude de ses descriptions, sa finesse d'observation, la justesse de ses appréciations, la vérité et l'énergie de ses caractères. Elle emploie avec une sage sobriété les ressources du pathétique le plus saisissant, et sait mettre en relief l'intérêt du récit, en y mêlant à propos d'heureuses citations.

Ses poésies, pleines d'originalité et de grâce, sont comptées aussi au nombre des œuvres remarquables de la littérature hollandaise. On y reconnaît souvent la touche fine et hardie d'Élisabeth Wolff, et dans ce travail, fait presque toujours en commun, on ne sait souvent quelle juste part on doit faire à chacune d'elle.

Ces deux femmes, ainsi réunies dans une modeste et douce amitié, pour répandre une heureuse influence sur leur patrie en agrandissant le cadre de sa littérature, se sont partagé les éloges et la gloire, cherchant chacune à s'en at-

tribuer réciproquement une part plus grande ; mais le nom d'Agathe Decken et la couleur dominante de son esprit, attachés à ses romans, ont fait prédominer sa réputation et l'ont irrévocablement placée à un rang illustre et doublement honorable dans les annales littéraires du dix-huitième siècle.

Son caractère ferme, la simplicité de sa vie, la pureté de ses mœurs ont concouru à lui mériter cet honneur, et rehaussent sa gloire de tout le prix qui s'attache à l'éclat de la vertu.

NATHALIE GALITZIN

PRINCESSE WOLDEMAR.

Un grand nom est un lourd fardeau pour l'âme vulgaire qui ne peut en soutenir l'éclat et s'élever à la hauteur des obligations que ses souvenirs imposent; mais au contraire, il grandit et rehausse les vertus et les talents d'une âme supérieure, en prêtant à leur éclat naturel toute la gloire et tout le prestige qui s'attachent à lui.

C'est ainsi que la princesse Galitzin, empruntant, au souvenir de cette longue suite de vaillants guerriers, dont la filiation remonte sans interruption jusqu'à Godimin, grand-duc de Lithuanie, tige commune de la royale dynastie des Jagellons et de la famille Galitzin, la double influence du nom et de la gloire, ajouta ainsi à l'influence qu'elle devait exercer sur son siècle et sur sa patrie.

Née comtesse Tchernichef, elle accompagna son père à la cour de Versailles, lorsqu'il y fut envoyé par Catherine II comme ambassadeur. Et là, au milieu de cette cour, mélange inexplicable des grandeurs du grand siècle, des vices de la régence et des atteintes dévastatrices de l'esprit philosophique, la jeune fille, avec une admirable supériorité de juge-

ment et de cœur, ne vit et n'apprit autre chose que les nobles vertus d'une grande reine, Marie Leszczynska, la gracieuse urbanité française, les mœurs douces et polies d'un monde élégant et spirituel. Elle sut ainsi puiser les gloires et les vertus de sa vie à cette source commune de tant de maux et de si peu de bien, période de décadence qui allait amener pour la France les sanglantes catastrophes d'une longue révolution dont la princesse Galitzin devait suivre de loin, mais avec un ardent intérêt, tous les incidents.

En quittant la France, la princesse Nathalie Galitzin séjourna successivement en Angleterre et en Allemagne, laissant partout sur son passage le souvenir de sa grâce charmante, de sa douce aménité et des qualités brillantes de son esprit. Dès lors tous les regards de la haute aristocratie de l'Europe se fixèrent sur elle, et elle prit un rang honorable parmi les femmes distinguées et célèbres de l'époque.

Mais ce fut surtout à son retour en Russie que grandit et éclata sa réputation. Digne représentante de toutes les vieilles et nobles traditions du passé, elle sut donner à sa vie cette grandeur aristocratique et cette simplicité patriarcale qui tendent de plus en plus à s'effacer complétement des mœurs de l'Europe.

Son palais était un asile sûr, ouvert à toutes les gloires, à toutes les nobles infortunes; l'hospitalité était acquise à tous, et la splendeur que lui permettaient son nom et sa fortune, était si bien dénuée de brillant et d'emphase, elle était en même temps si simple et si naturelle, que tout d'abord, en entrant sous ces lambris dorés, aux grands cadres ressuscitant et immobilisant les gloires de la famille, on comprenait d'instinct la noblesse véritable de cette race, et le mérite per-

sonnel de la femme qui la représentait. Tout était grand chez elle : son cœur, son âme et ses pensées.

Connue dans le monde aristocratique sous le nom de princesse Woldemar, elle devait mêler son influence à toute une longue suite de grands événements politiques et sociaux, depuis les années les plus brillantes du règne de Catherine II, jusqu'aux premiers épisodes de celui de l'empereur Nicolas.

Appelée à vivre pendant sa jeunesse dans une des cours les plus légères dont l'histoire ait conservé le souvenir, elle traversa cette corruption sans en éprouver la moindre atteinte, et sut conserver dans toute leur pureté ces antiques enseignements qui ont si longtemps placé les femmes du Nord sur une sorte de piédestal, les entourant des respects, des hommages et de la déférence des hommes, aux yeux desquels leur vertu leur faisait atteindre les larges proportions des créatures supérieures à eux.

Cette heureuse action fut largement exercée par la princesse Galitzin; rarement le rôle de la femme, dans toute la plénitude de sa dignité et de son influence, fut aussi avantageusement rempli que par elle.

Entourée de deux générations d'enfants, tous placés par leur position, et par leurs vertus civiles et privées, au premier rang dans le monde le plus aristocratique de l'Europe, elle était le modèle et l'arbitre de la société d'élite qui transformait son salon en une cour brillante, et, élevant son fauteuil de maîtresse de maison à la hauteur d'un trône de reine, elle exerçait autour d'elle une prépondérance qui tenait tout à la fois au nom qu'elle portait et aux agréments de son esprit.

Avec ce nom illustre, et tous les souvenirs qui s'y rattachaient, avec le mérite personnel de sa vie, et cette habitude du grand monde qui imprime de l'assurance aux natures les plus modestes et les plus simples, elle était parvenue, sans efforts et naturellement, à s'emparer d'un empire souverain sur tous les cœurs. Chez elle, elle conservait dans toute leur intégrité les lois inflexibles de cette royale politesse montée à son apogée dans le grand siècle, et si vite désapprise après lui. Toutes les questions délicates de bon ton, d'esprit et de littérature étaient soumises à son appréciation, et ses jugements etaient toujours acceptés sans appel.

Ce même jugement faisait et défaisait les réputations les plus brillantes. Aussi voyait-on, autant par crainte que par reconnaissance, toutes les femmes solliciter un regard d'attention, une parole d'éloge. Par son entremise, les services oubliés étaient récompensés, les disgrâces imméritées recevaient compensation et justice. Charitable sans ostentation, elle mettait un soin touchant à laisser ses bienfaits dans l'ombre. Généreuse et dévouée, elle ne faillit jamais dans ses amitiés, et eut le noble courage de défendre souvent ses amis contre la haine ou les vengeances les plus puissantes. Son commerce était gracieux et aimable; elle mettait dans les rapports de l'amitié une admirable franchise, tempérée toujours par la douce indulgence d'un excellent cœur.

Sa vieillesse avait conservé, au milieu d'une existence exempte de passions et d'inquiétudes, une calme sérénité, un charme puissant, qui inspiraient en même temps l'admiration, le respect et la confiance.

Dame d'honneur de l'impératrice, elle devait à ses vertus et à l'attrait de son esprit l'attachement que lui témoigna

toujours la famille impériale. Cet attachement était plus qu'une auguste amitié; c'était une sorte de vénération. Ce sentiment, parti de si haut, suffirait à lui seul pour donner la mesure de l'influence exercée sur l'aristocratie russe par la princesse Galitzin. Ces témoignages de la bonté souveraine allaient jusqu'à l'expression d'une tendresse presque filiale. C'est ainsi que chaque année, le jour de sa fête, la princesse Woldemar voyait les portes de son palais s'ouvrir respectueusement devant une auguste visite. C'etait l'empereur Alexandre, l'impératrice, les grands-ducs et leurs familles, qui se rendaient auprès d'elle pour mêler leurs félicitations et leurs vœux à ceux de la famille Galitzin réunie.

Le grand-duc Nicolas, arrivé sur le trône, a toujours suivi cet exemple.

L'esprit et le cœur aiment à se reposer sur ce solennel témoignage d'une illustre estime. Il honore également et celui qui le reçoit et les princes qui le donnent. Il est touchant et noble de voir des empereurs, arrives au plus haut degré de puissance et d'autorité auquel puisse aspirer un prince, apprécier assez le vrai mérite pour lui rendre un hommage public et éclatant d'estime et d'affection personnelle.

Après une vie glorieusement remplie, bien qu'elle n'ait été marquée par aucun événement hors ligne, et qu'elle se soit écoulée tout entière dans la pratique calme et égale des plus paisibles devoirs, la princesse Woldemar mourut âgée de quatre-vingt-dix-sept ans, peu de jours après l'incendie du palais impérial, dont la première pierre avait été posée l'année de sa naissance.

Tous les honneurs qui avaient entouré sa vie furent rendus à sa mémoire. Ses funérailles, dirigées par son fils aîné le

général en chef Dimitri Wlodimirovitch, gouverneur de Moscou, se firent en grande pompe. Le concours brillant qui les accompagna pouvait faire croire à une solennité nationale. L'empereur, les grands dignitaires, le corps diplomatique y assistaient, et témoignaient, par leur attitude recueillie et pénétrée, des regrets sincères qu'ils donnaient à la perte irréparable que venait de faire la société russe.

BARONNE DE RIEDESEL.

1746—1802.

I.

C'est encore le dévouement et la tendresse de l'épouse, dont l'histoire consacre le souvenir, en inscrivant dans ses annales le nom de Frédérique-Charlotte-Louise, baronne de Riedesel. C'est à ses vertus, plus encore qu'à son talent d'écrivain, que nous voulons rendre hommage, en la plaçant au rang des femmes illustres de l'Europe.

La baronne de Riedesel remplit, avec toute l'extension que peut inspirer l'élan d'un noble cœur, sa mission d'épouse et de mère. Elle devait, en conséquence, léguer aux femmes un noble exemple. C'est cet exemple que nous avons voulu leur révéler, et qui fera l'objet de notre récit.

II.

Fille de Massow, ministre du roi de Prusse, la jeune Louise puisait dans sa tendresse exclusive pour son père, le dévelop-

pement des facultés aimantes dont elle reporta bientôt toute la puissance sur un époux de son choix.

Elle avait accompagné son père à Minden, où il exerçait en 1763 les fonctions d'intendant général de l'armée alliée. Riche, belle et instruite, le monde lui réservait tous les charmes et tous les plaisirs qu'il peut offrir à la riante imagination d'une jeune fille de dix-sept ans; mais son esprit, mûri par l'étude, la tint en garde contre les séductions de la vanité et de la coquetterie. Elle avait placé trop haut le but et le bonheur de sa vie, en leur donnant pour principe et pour base l'amour et les joies de la famille, pour se laisser éblouir par de vains et inconstants succès. Ce fut pendant cette mission de son père, qu'elle connut le baron de Riedesel, lieutenant-colonel dans le corps d'armée brunswickois, et qu'elle accueillit favorablement la demande qu'il fit de sa main.

Cette union assura son bonheur. Le baron de Riedesel joignait à une vaillante bravoure un cœur généreux, et un esprit cultivé qui lui permettait d'encourager les goûts littéraires de sa jeune femme, et de s'associer à ses études.

La paix, définitivement assurée à l'Europe par le double traité de Paris et d'Hubertsbourg, en permettant au baron de Riedesel de concentrer toutes ses pensées, toutes ses préoccupations sur sa famille, et de lui consacrer ses loisirs, ajoutait au bonheur des deux époux une douce et précieuse sécurité.

L'Europe, épuisée par les incessantes luttes qui l'avaient si longtemps déchirée, semblait se préparer à un long repos, que l'équilibre international, désormais établi, rendait plus facile et plus avantageux pour elle.

Rien, dans la pensée de Louise de Riedesel, ne devait donc

troubler encore le calme de sa vie, l'exact et cher accomplissement de ses devoirs d'épouse et de mère, lorsqu'une lointaine et célèbre insurrection vint soudain arrêter le cours de tant de bonheur.

III.

Les colonies anglaises, dans le Nord de l'Amérique, avaient acquis le développement et l'importance d'une grande nation. Depuis longtemps déjà, elles s'agitaient dans les liens que resserrait autour d'elles la prudence jalouse de la métropole, et s'indignaient de l'obéissance en se sentant la force de l'initiation ; des ferments d'insurrection, des projets d'indépendance se développaient et se fortifiaient dans son sein. Chacune des mesures fiscales qui faisait peser sur elles un impôt et une obligation nouvelle, ajoutait à la tendance des esprits, et avançait l'heure de la lutte.

L'acte du timbre public, en 1765, par lord Granville, fit éclater une violente discussion. On se demanda jusqu'à quel point le parlement anglais avait droit d'impôt sur le peuple américain. Dès ce moment, la pensée d'émancipation ne se contraignit plus.

Le congrès de New-York, l'énergie de Franklin, l'insurrection de Boston, donnent bientôt à la résistance d'effrayantes proportions. La proclamation solennelle de l'indépendance des États-Unis, au jour célèbre du 15 juillet 1776, consacre la lutte et la transforme en guerre générale et terrible. La France, l'Espagne et la Hollande reconnaissent immédiatement cette indépendance, et s'apprêtent à la soutenir. L'An-

gleterre fait des armements considérables, auxquels toutes les puissances alliées fournissent leur concours.

Un corps d'armée brunswickois est aussitôt formé ; le commandement en est confié au baron de Riedesel. Louise, avec une héroïque insistance, éloigna toute pensée de séparation.

« La femme, répond-elle à son époux qui lui représente les dangers et les fatigues de son entreprise, a été créée par Dieu pour être la compagne inséparable de l'homme. Son devoir est de partager ses souffrances pour les adoucir et les consoler. S'il affronte des périls, qu'elle puisse les affronter avec lui : elle ne doit point hésiter ; à ce seul prix, elle mérite de partager ses joies et son bonheur. »

Rien ne put ébranler cette affectueuse fermeté. Le baron de Riedesel dut céder à un si complet dévouement, et permettre à la jeune mère de le suivre sur le théâtre lointain de la guerre. Trois jeunes enfants les accompagnaient.

Louise de Riedesel s'abandonna sans réserve à la sublime influence de la majestueuse grandeur de l'Océan ; ce voyage développa son esprit méditatif et grave, en ajoutant, aux qualités et aux charmes de son esprit, une inspiration plus poétique et plus grandiose.

L'Amérique était en feu ; la guerre, l'insurrection avaient envahi toute l'immensité de son territoire. Le baron de Riedesel, chef intrépide et partisan dévoué de l'Angleterre, apporta dans la lutte tout le zèle d'un noble cœur et d'un esprit convaincu ; mais la fortune fit défaut à son courage. Blessé et prisonnier, l'heure du délaissement et de la souffrance, prévue par la tendresse de sa femme, avait sonné pour lui. Fidèle à sa pieuse mission, Louise sollicite le bonheur de partager

la captivité de son époux, et, ange consolateur, elle n'est occupée que d'en adoucir les rigueurs.

Des années entières s'écoulent dans cette sainte et noble tâche, sans que la lassitude et le regret puissent entrer dans son âme. Le dévouement est la chaude et fertile atmosphère, dans laquelle un cœur de femme se développe pleinement, et acquiert toute la force, toute la puissante énergie, à laquelle peut atteindre la nature humaine.

IV.

De retour dans sa patrie, la baronne de Riedesel, toujours épouse généreuse et mère dévouée, poursuit dans le calme la double mission à laquelle elle a consacré sa vie; et c'est aux soins de son parent, Henri de Reuss, et non à son propre désir, que l'Europe, avide de détails sur cette grande lutte qui vient de créer une puissance nouvelle au milieu des puissances du passé, doit la publication de ses *Lettres ;* titre modeste, qui voile, sans le cacher, le mérite incontestable de la meilleure et de la plus juste relation de la guerre d'Amérique.

Peut-être est-on en droit de reprocher à ces lettres la partialité de leur auteur en faveur de l'Angleterre; mais le respect et l'amour traditionnel de la famille de Riedesel pour la maison royale de Brunswick-Hanovre est son excuse. A part, d'ailleurs, quelques jugements peu favorables au caractère américain, et des espérances trompées par le résultat de la guerre, tout est vrai dans son récit.

Ces lettres sont restées à la postérité comme un témoi-

gnage authentique du talent littéraire et de la douce modestie de madame de Riedesel; elles sont, en outre, un souvenir vivant de son inaltérable dévouement.

Elle mourut à Berlin, en 1802, deux ans après M. de Riedesel, auquel ses services et son zèle avaient mérité le titre de général.

PRINCESSE ISABELLE CZARTORYSKA

NÉE COMTESSE FLEMING.

1743-1835.

I.

Descendants des Jagellons, les Czartoryski ont toujours porté glorieusement un des plus beaux noms de l'Europe. Les services rendus par leurs ancêtres, la part prise constamment par eux à la marche du gouvernement, leur influence, leur fortune toujours largement employée, dans des vues de dévouement et de patriotisme, au développement des arts et de la civilisation, et, plus que tout cela encore, le mérite personnel du prince Adam Kazimir, ancien grand général de Podolie et feld-maréchal des armées autrichiennes, faisaient de ce prince le défenseur et le représentant naturel des droits et des libertés de la Pologne. Mais aussi cette noble tâche devait mériter à son fils, après de longs jours de souffrances et de luttes, ce titre si vrai et si énergique du *dernier seigneur de l'Europe*, titre qui exprimait si pleinement naguère, dans la

pensée d'un éminent orateur, le rôle actif joué par cette illustre famille dans le dernier réveil et l'héroïque résistance d'une antique et noble nation.

Dieu avait donné à la jeune Isabelle Fleming un cœur assez généreux, une âme assez ardente et énergique pour lui permettre de comprendre la mission que s'était imposée la famille dans laquelle la faisait entrer son mariage avec le prince Adam Kazimir, et lui inspirer la généreuse résolution de concourir de tout son pouvoir à cette magnifique tâche.

Arrivée dans sa nouvelle patrie au milieu de ses déchirements les plus vifs, elle revendiqua au sein même de la lutte une part d'influence, et exerça une puissante action sur les événements qui se pressèrent bientôt autour d'elle.

Son palais devint le foyer sacré où s'entretenait l'amour de la science et des lettres, et le rendez-vous d'un monde d'élite, qui, en lui portant l'hommage de son admiration, recevait d'elle de précieux encouragements, de patriotiques et fières inspirations.

Cette sensible et élégante nature de femme, au contact des malheurs de la patrie, s'était transformée en une véritable héroïne. Elle apportait à sa laborieuse tâche toute la fougue, toute la persévérance d'une organisation supérieure, et travaillait en même temps à conserver intactes autour d'elle, comme une sauvegarde pour l'avenir, les antiques et patriarcales traditions nationales : une généreuse et toujours bienveillante hospitalité, une franche urbanité, mélange admirable de la simplicité la plus parfaite et de la politesse la plus exquise.

Sa vie, son caractère, son influence rappellent un type de femme disparu de notre société devant le dédaigneux et fu-

neste oubli des mœurs d'autrefois. C'est la noble princesse donnant pour but à sa vie un rôle social et politique, et ne dédaignant point pour cela les plaisirs et le mouvement du monde; passant rapidement des larges conceptions, des plans hardis de la politique, aux détails d'une fête, au choix d'une parure ; c'est la femme, en un mot, telle qu'on se plaît à la rencontrer dans les récits du passé. Pendant que l'autorité reposait sans réserve entre les mains de la noblesse, dont les priviléges étaient le prix de la valeur, on exigeait d'elle un dévouement sans bornes, une action incessante sur le bonheur public, dévouement et action dénués de toute pensée personnelle autre que la gloire à acquérir, le bonheur à répandre autour de soi, et qui rentrait ainsi, par le désintéressement de son but et de ses moyens, dans le domaine de l'influence de la femme.

Le zèle infatigable de la princesse Czartoryska écarta plusieurs fois de la famille de son époux les malheurs dont la menaçait une jalouse et inquiète domination. Fidèle à son poste d'honneur, et bien que le prince Adam Kazimir eût renoncé à se mêler des affaires publiques, et se fût retiré dans le calme de la vie privée, elle ne cessa, jusqu'à la fin de la lutte, de s'associer puisamment à toute tentative, à toute pensée d'émancipation.

Le partage de 1794, sans ébranler son courage, accabla son cœur.

« Mes larmes coulent souvent, » écrivait-elle peu de temps après au poëte Delille en lui envoyant une magnifique description des jardins de son beau château de Pulavy, « quand « je retrouve les souvenirs de ma patrie, de ce pays si cher « à mon cœur, où je vécus depuis mon enfance, où je fus

« heureuse fille, heureuse femme, bien heureuse mère, « heureuse amie. Ce pays n'existe plus, il est arrosé de « sang !... »

II.

Cependant les deux fils du prince Adam Kazimir, conduits comme otages en Russie, devinrent pour l'illustre famille un gage de paix et de sécurité. Avec Paul Ier cessèrent les persécutions qui avaient saccagé leurs châteaux, mis leurs biens en sequestre, menacé leur existence elle-même. Le règne d'Alexandre devait leur être plus favorable encore. Ami et condisciple du jeune prince Adam Czartoryski, élevé avec lui dans le palais impérial, Alexandre, avec son amitié, lui avait donné sa confiance, et, à peine sur le trône, il l'appela au conseil et en fit bientôt son premier ministre.

Cette faveur semble au vieux prince une voie heureuse ouverte à l'avenir de son pays. Il espère, par la paix, des temps prospères, et la reconstitution d'une nationalité chère à tous les cœurs. Moins confiante, la princesse Isabelle gémissait sur les malheurs de la Pologne et se bornait à poursuivre sa pensée d'amélioration morale pour le peuple, par la propagation des saines idées, des nouveaux modes de culture ou d'instruction.

Ses prévisions ne furent pas trompées : entravée par la marche des événements, la pensée généreuse de l'empereur Alexandre se trouva brisée avant d'avoir produit, pour la cause polonaise, les fruits qu'elle promettait. Un jour vint, jour de puissantes résistances si près d'une fatale déception, où l'illustre héritier du patriotique dévouement d'une

noble mère n'hésita point à sacrifier à la voix austère du devoir les magnifiques espérances d'une carrière toute parsemée, dès son début, de précoces honneurs, de brillants succès. Alors, s'arrachant à la fois aux douceurs de l'amitié et aux rêves de l'ambition, on vit un noble prince se faire soudain, au mépris de ses intérêts, le défenseur d'une sainte cause, et apporter à sa patrie toute l'ardente générosité d'un cœur dévoué.

La princesse Isabelle était alors à Pulavy. Elle reçut son fils en véritable héroïne, l'encourageant avec une touchante tendresse à persévérer dans son patriotique désintéressement, et exaltant de sa voix puissante le courage, le zèle et la bravoure dans son cœur.

Bientôt la Pologne était en feu. Avec une activité et une énergie dont l'histoire offre peu d'exemples dans un âge aussi avancé, la princesse fit de son château un asile hospitalier ouvert à toutes les infortunes, à toutes les souffrances. On y voyait tour à tour et simultanément les militaires blessés, et les familles chassées par la guerre de leurs propres demeures. Ce beau et splendide palais dont les magnificences n'avaient jamais été égalées en Pologne, cette terre de Pulavy, rendez-vous populaire de toutes les gloires du temps, séjour du bonheur et de la fortune, envahie maintenant par une armée victorieuse, n'offre plus un asile assuré à la créatrice de ses merveilles. Déjà les balles ont percé les croisées de son appartement et sont venues tomber à ses pieds, pendant que, d'une main active, elle pansait les blessés... Vainement, jusqu'alors, on l'avait engagée à fuir le théâtre de la guerre...

« J'y resterai la dernière, » répondait-elle avec une énergique vivacité.

Elle avait tenu parole. Tout était fini pour la cause qu'elle avait si fidèlement servie. Elle vit son fils partir pour l'exil. Elle assista au dernier soupir de la lutte et alla elle-même s'établir en Gallicie, dans la terre de Wysock, qu'habitait la princesse de Wurtemberg, sa fille. Elle y passa dans le calme, mais dans une profonde tristesse, les dernières années de sa longue existence, et y mourut le 17 juin 1835, dans sa quatre-vingt-onzième année.

Son nom est inséparable des patriotiques souvenirs de cette célèbre période si malheureuse, et néanmoins si noblement glorieuse dans les annales polonaises.

Par son esprit, ses connaissances et ses talents, autant que par le nom illustre qu'elle portait, son souvenir a laissé des traces profondes partout où l'avaient conduite ses nombreux voyages, et sa mémoire est aussi populaire en Europe que chère et glorieuse dans sa patrie.

III.

La princesse Czartoryska rattache son nom à la littérature de notre siècle, non-seulement par la bienveillance dont elle entoura les hommes de lettres et les artistes, mais encore par deux ouvrages dont elle a enrichi la littérature polonaise : 1° *Diverses idées sur la manière de construire les jardins*, travail dont le poème didactique de Delille lui donna la pensée ; 2° *Les pèlerins à Dobromil*, ouvrage destiné à l'instruction du peuple, et dans lequel on trouve les principaux faits de l'histoire de la Pologne, propres à éclairer la classe agricole.

Son inspiration poétique et nationale a guidé le talent de Delille, dans les belles pages que le poëte a consacrées à la description et au juste éloge de Pulavy, de cette terre vraiment royale, dont nous nous plaisons à retracer ici le tableau avec la plume même du poëte.

Et pourrais-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulavy, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes!
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Kasimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour!
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmants, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et tes propres trésors,
Tout enchante au dedans, tout invite au dehors.
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent,
Ou ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Ou ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps, et rajeuni par l'âge?

Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux;
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,

De voir peints à la fois, dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante!

Là, d'un chemin public c'est l'aspect animé.
Du plus loin qu'il te voit, le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image.
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour à tour ; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature ;
D'autres, enfants de l'art, ont chacun leur parure.
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps, et trompent les hivers ;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.

Ailleurs, c'est un musée, asile studieux.
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux ;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes faibles vers peut-être obtiennent un sourire.

Rome, Athène, en ce lieu quel art vous imita?
Je reconnais de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnait la sibylle.
Sa main n'y trace plus, sur la feuille mobile,
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir ;
Ici c'est le passé qui parle au souvenir :
Ses nombreux monuments enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de Mémoire.

J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromvell;
La chaîne de Stuart; ce livre d'Antoinette,
Par qui montait vers Dieu sa prière secrète.
Ah! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs!

Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images.
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté
Où des murs bizantins, d'un temple où le druide
Souillait de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Écosse, et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragments, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde.
Un roc du Capitole y venge l'univers.
Mais un temple est formé de ces débris divers;
Il peint le monde entier, il orne le bocage,
Et le temps destructeur méconnait son ouvrage.

Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débris plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'âme recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux et sa feuille qui tombe,
Triste et les bras pendants, vient pleurer sur la tombe.

Et toi dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument !
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,
Te vit heureuse épouse, et bien heureuse mère.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau :
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là, vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres ;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun ;
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne font qu'un.

Cette fille bien aimée, dont Delille célèbre la beauté, mariée au prince de Wurtemberg, a donné aux brillantes qualités de sa mère, une noble continuatrice. La littérature polonaise lui doit un remarquable ouvrage, *Malwina.*



Baronne de Souris.

1796

BARONNE DE SOURIS.

1749—1799.

I.

Si nous mesurons l'intérêt et l'estime que doit nous inspirer une femme, sur la part plus ou moins grande d'action et d'influence qu'elle a exercée dans des circonstances désastreuses pour notre patrie, assurément madame de Souris peut revendiquer largement une des premières places parmi les femmes illustres de l'Europe. Aucune parmi elles, en effet, n'a pris une part aussi désintéressée et aussi active à une des plus grandes catastrophes de notre histoire.

Veuve et riche, elle dévoua sa liberté d'action et sa fortune à une noble tâche, et entreprit sans hésiter l'œuvre immense de soulager et de consoler toute une longue suite de maux et de souffrances.

On la vit, confondant dans une vaste pensée chrétienne tous les devoirs, toutes les tendresses de la femme, réunir dans son cœur les sollicitudes d'une mère et le respectueux

amour d'une fille, pour rendre moins pénible et moins amère à de noble proscrits l'absence de la patrie.

Active à leur ménager les moyens de fuir les dangers qui les menaçaient sur le sol bouleversé de la France, grâce à un peu d'or habilement employé, elle s'était ménagé sur les frontières des intelligences dévouées, au moyen desquelles le passage des émigrés était rendu plus facile et plus sûr. Mais c'était surtout aux héroïques victimes de leur attachement inviolable à l'auguste religion de leurs pères, aux ministres des autels, poursuivis et proscrits, qu'était acquise sa pieuse sollicitude. Une pensée plus noble et plus fécondante qu'une protestation politique animait le cœur de la pieuse femme. Pour elle, protéger l'émigration française était une œuvre de foi, plus encore qu'une œuvre de principe et d'humanité.

Apprenait-elle qu'un saint ecclésiastique, qu'un zélé lévite fuyant l'apostasie, pauvre et nu, venait de toucher le sol étranger : aussitôt elle courait vers lui, et, lui tendant une main généreuse : « Venez, s'écriait-elle ; la maison de la veuve est la demeure du proscrit. »

Mais cette maison, transformée ainsi en une sublime hôtellerie, devint bientôt trop étroite pour recevoir de nouveaux hôtes.

Le zèle ingénieux de madame de Souris se réjouit de ce trop-plein, et sous l'impulsion de cette ardente abnégation qui ne se préoccupe jamais de l'avenir, sûre qu'elle est que la Providence y pourvoira, elle n'hésite point à étendre sans crainte le nombre de ses protégés. Un château spacieux et magnifique, qu'elle possède non loin de Soleure, ouvre ses portes aux nouvelles victimes que lui envoient les

fureurs révolutionnaires. Ce n'est plus une famille de proscrits qui se groupe autour d'elle, c'est une colonie tout entière. Trois cents émigrés lui doivent ainsi une double vie : celle du corps, grâce au pain de la charité ; celle du cœur, grâce à l'affection touchante avec laquelle elle cherche à remplacer près d'eux la patrie et la famille absentes.

Oh ! bénie soit cette mémoire de femme dont la sainte action adoucit l'amertume d'une époque encore si peu éloignée de nous ; et qu'il soit permis à la plume et à la reconnaissance des enfants, de faire renaître et revivre la mémoire de la bienfaitrice de leurs pères !

II.

Cependant 1793, dans la commotion universelle qu'il imprime à l'Europe, vient de bouleverser la Suisse. La noble veuve perd, dans ce mouvement populaire, la majeure partie de sa fortune; elle ne s'en inquiète que dans l'unique intérêt de sa vaste famille d'adoption, et n'en continue pas moins son immense tâche. Après la journée du 18 fructidor, les prêtres, obligés de sortir de nouveau de France, viennent grossir sa petite colonie. Sa maison, son château ne suffisent plus; mais son dévouement surpasse ses ressources, et enfante de véritables miracles. Les proscrits qu'elle ne peut recevoir sous son toit, elle les place dans les maisons du village, se chargeant, à elle seule, de leur subsistance et de leur entretien. Et quand les maisons du village sont pleines, elle s'adresse à ses amis, à ses simples connaissances des villes voisines, et leur envoie chaque jour de nouveaux hôtes :

Plus de quinze cents ecclésiastiques, dont plusieurs, accablés par l'âge et l'infirmité, l'appellent leur mère, et lui doivent ainsi l'hospitalité de l'exil.

Mais bientôt les ressources personnelles de madame de Souris lui font défaut. Que fera-t-elle de la nombreuse famille commise à sa garde par le malheur? L'abandonnera-t-elle?... Oh! non; la charité ne s'épouvante et ne recule jamais.

De riche qu'elle était, la volonté du ciel et la charité l'ont faite pauvre. Le privilége de la pauvreté est l'aumône : elle se fera mendiante; non pour elle, si peu lui suffit! mais pour ses nobles protégés.

III.

Sous la sublime impulsion que son rare dévouement sait inspirer autour d'elle, naît et se développe un cœur admirable. Son génie, stimulé par l'effusion de sa tendresse toute chrétienne, crée un comité central de correspondance, qui porte bientôt sa voix jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Europe. Elle raconte simplement ce qu'elle a fait, ce qu'il faut encore faire. Elle dit la difficulté pour le présent, l'impuissance où elle est pour l'avenir, de suffire seule aux besoins, non-seulement des quinze cents personnes qui sont à sa charge; mais encore de celles que Dieu lui enverra, et elle demande soutien et concours.

Elle s'adresse à tous; elle sollicite le denier de l'orphelin et les dons généreux du riche et du puissant. Elle fait monter sa voix jusqu'aux trônes des princes et des rois; et de toutes

parts arrive à elle une productive sympathie. Le Midi et le Nord semblent lutter d'une généreuse ardeur, et l'offrande empressée de l'Italie et de l'Espagne vient se mêler et se confondre avec celle de la vieille Allemagne, avec l'or de la Pologne et de la Russie. Quelle autre puissance que celle de la charité chrétienne pourrait ainsi réunir et confondre dans une fraternelle pensée tant de peuples divers, tant d'intérêts ennemis et opposés? Et cependant c'était là l'œuvre d'une simple et seule femme que des malheurs personnels semblaient d'abord devoir absorber tout entière; mais la foi grandit, ennoblit et rend possibles toutes choses.

IV.

Pour une âme aussi dévouée que celle de madame de Souris, aucun résultat ne pouvait être assez complet, qu'il ne pût recevoir une extension plus grande encore. Le succès obtenu ne lui semble pas suffisant : elle est obligée de voir autour d'elle tant de privations qu'elle ne peut compenser par un bien-être entier! Alors il lui vient en pensée que sa parole produira plus de fruits peut-être que ses lettres, et elle n'hésite pas à s'éloigner de sa famille adoptive, et à entreprendre un charitable pèlerinage. Faible et maladive, s'imposant d'austères privations, elle quitte Soleure, et s'adonne à une mission véritablement apostolique.

Chaque canton de la Suisse la voit tour à tour implorer le zèle de ses populations en faveur de ses hôtes. La bourse de quêteuse à la main, elle franchit le seuil de chaque maison, et accueille avec la même reconnaissance af-

fectueuse l'offrande plus ou moins bornée qu'elle reçoit, ne se laissant décourager par aucun insuccès, mais sachant insister avec cette douce persévérance qui est le plus sublime effort de la charite.

A Genève, un riche banquier dépose quelques pièces d'argent dans la bourse de l'illustre visiteuse. Madame de Souris avait espéré mieux. Elle se trouble, elle rougit; elle attache sur le banquier un œil suppliant, et soudain, faisant taire la mondaine delicatesse qui l'arrête :

« Ah! monsieur, s'écrie-t-elle en tombant à ses pieds, ils sont si malheureux!... »

Tout ce que ce cri du cœur contient de sentiment et de reproche est noblement compris par le riche Genevois. A son tour il rougit, et, se dirigeant vers son secrétaire, il sort d'un des tiroirs un billet de cent livres, qu'il ajoute en silence à son premier don.

Madame de Souris s'en allait ainsi, récoltant parfois, glanant souvent une récolte bénie de Dieu, et qui devait en ses mains prospérer avec tant de gloire.

V.

L'amitié était la seule joie humaine que madame de Souris voulût mêler aux douceurs si pures et si grandes de son dévouement; encore ne s'y abandonnait-elle que parce qu'elle trouvait, dans le cœur aimant et généreux de madame de Bezenval, une sympathique adhésion à son œuvre, et un zèle ardent pour en partager les soins.

La charité avait réuni ces deux âmes dans une admirable

conformité de pensée et d'action. Le génie plus vaste et plus haut de madame de Souris avait pris l'initiative. Madame de Bezenval avait suivi avec ardeur la voie qui lui était ouverte ; elle devait pendant quelque temps être la continuatrice de la sainte mission de son amie, qui fut enlevée à ses protégés par la volonté de la Providence, avant l'heure où les portes de leur patrie devaient enfin leur être ouvertes.

Le Seigneur voulait se charger lui-même de l'intégrité de la récompense méritée par madame de Souris. Il voulait à sa vie tous les sacrifices sans leur laisser de compensation, afin que, le mérite étant plus grand, la couronne éternelle qui devait les rémunérer fût plus brillante et plus belle. Tel fut, sans nul doute, le dessein providentiel de Dieu, en privant l'illustre bienfaitrice de ses ministres de la consolation de voir le terme de leur longue épreuve.

Mais en revoyant le beau ciel de la France, en se retrouvant sous les voûtes saintes de leurs églises si longtemps fermées à la prière, assurément la première pensée des protégés de madame de Souris fut une pensée de reconnaissance, un vœu d'amour pour leur bienfaitrice. Bien que de longues années aient déjà presque effacé de la terre la génération qui a pu recueillir les fruits du dévouement de cette héroïque femme, il est encore cependant quelques paroisses de France où de saints ministres des autels, vieillards aux cheveux blancs, retrouvent encore tout l'élan, toute la fraîcheur de pensée de la jeunesse, pour retracer à grands traits, d'après des souvenirs toujours jeunes et vivants, la poétique image de l'hospitalière colonie de Soleure, et les vertus de celle qu'ils nomment avec une tendre reconnaissance *l'ange consolateur de leur exil.*

Le nom de madame de Souris est justement écrit dans

leurs cœurs en caractères ineffaçables; qu'il s'imprime aussi dans les nôtres, et qu'il vive éternellement au feuillet d'honneur de nos annales. Ce n'est point pour nous un nom étranger; le dévouement et la reconnaissance lui assurent dans notre histoire droit de nationalité. Qui pourrait le lui refuser?... Quelle aberration politique voudrait atténuer le souvenir de ses bienfaits, en discutant les motifs de cette émigration française si souvent calomniée, si diversement jugée?...

Une vie tout entière sacrifiée à une sainte mission, un dévouement généreux et complet en présence du plus grand des malheurs, l'exil; l'amour du nom français étendu à tous ceux des enfants de la France qu'atteignait la double étreinte d'une juste douleur et d'un profond délaissement : n'est-ce pas là la plus noble de toutes les illustrations, le plus généreux et le plus complet emploi de la sainte influence, de la puissance d'action de la femme?

MADAME NECKER DE SAUSSURE.

1766—1841.

I.

Descendante de trois générations de savants, la jeune Adrienne de Saussure devait marcher dans la voie d'utiles et nobles enseignements, qu'ils avaient ouverte à leur patrie ; et ce même peuple qui avait dû à son bisaïeul Nicolas de Saussure de sages conseils agronomiques, qui avait été initié par son père et son grand-père aux merveilles de l'histoire naturelle et aux secrets utiles de la physique et de la chimie appropriées à la physiologie végétale, devait apprendre d'elle les principes qui doivent guider les mères dans leur plus importante tâche, l'éducation de leurs enfants.

Jeune encore, mademoiselle de Saussure quittait un nom illustre dans la science contemporaine, pour en prendre un non moins célèbre par l'éclat que venait de lui prêter un grand homme d'État, et par celui qu'il devait recevoir d'une des femmes les plus remarquables de la période littéraire de notre siècle, madame de Staël, dont elle devint la cousine

germaine en épousant Jacques Necker, syndic de Genève, professeur de botanique à l'Académie de cette ville, et neveu du contrôleur général des finances de Louis XVI.

La plus tendre amitié s'établit entre les deux cousines, et lorsque, réunies en famille à Copett, elles partagèrent la même vie, ces liens se resserrèrent encore de toute l'estime que voua madame de Staël aux qualités d'intérieur de madame Necker, et de l'admiration qu'inspirait à celle-ci le génie plein de feu et de hardiesse de l'auteur de *Corinne*.

Cependant ces deux femmes, supérieures toutes deux, avides toutes deux de travailler à l'amélioration de la société, suivaient des voies entièrement opposées. Les mêmes contrastes se rencontraient dans leur caractère et dans leur vie. Peut-être tenaient-ils simplement à l'impulsion différente donnée à leur éducation. Madame de Staël avait effleuré les grandeurs; elle avait vu se former et éclater autour d'elle une terrible révolution; elle avait vu crouler un trône, et avait protesté contre les excès d'une réaction que, dans le principe, favorisait son imagination, avide d'améliorations et de réformes. Emporté par ces émotions terribles, son esprit s'était accoutumé aux larges pensées, aux énergiques conceptions, et, en dédommagement des réalités de la vie et des convictions catholiques, qui lui faisaient défaut, il cherchait dans de brillants sophismes une perfection impossible à l'humanité. Fière et indépendante, elle appréciait la grandeur, mais s'empressait de la rejeter dès qu'elle lui apparaissait opposée à son rêve, et ne craignait pas, non-seulement de la méconnaître, mais encore de la repousser de toute la force de sa volonté et de son talent. La plume, dans la main de madame de Staël, était plus qu'un moyen d'enseignement :

elle était une arme acérée avec laquelle, vaillant joûteur, elle descendit dans l'arène et soutint une lutte glorieuse. Elle n'était femme que par le cœur; son intelligence était celle d'un homme de génie.

Madame Necker, au contraire, élevée dans des habitudes simples et modestes, bornant son horizon au cercle de la famille, ne voulant connaître et aimer rien en dehors, loin de laisser l'esprit dominer le sentiment, l'avait soumis lui-même à l'action et au contrôle incessant de son cœur. Épouse et mère avant toutes choses, les devoirs de cette double dignité de la femme lui avaient rendu la vie précieuse et facile. Les révolutions avaient, en s'accomplissant au loin, troublé un instant sa pensée; mais elles n'avaient point altéré la calme sérénité de sa vie.

Leur talent devait suivre la même marche opposée. Pendant que madame de Staël donnait à l'Europe, inclinée devant son rare génie, *Corinne* et *l'Allemagne*, madame Necker préparait en silence son *Éducation progressive, ou étude du cours de la vie.* Ce n'était point là un livre fait pour remuer le monde littéraire; c'était une œuvre modeste, écrite page à page par le cœur d'une mère, au fur et à mesure du développement de ses enfants; c'était en quelque sorte un manuel du cœur, une inspiration permanente de sollicitude maternelle, confiée au papier, afin que tous ces trésors de tendresse et de prévoyance servissent à d'autres femmes, à d'autres mères.

Elle y développe le système de perfectibilité morale éloquemment soutenu par madame de Staël, et s'appuie sur cette doctrine pour établir la nécessité et les moyens d'une éducation progressive s'exerçant sur les premiers sentiments de vie et d'action de l'enfant, et se continuant, à travers les vicissi-

tudes de son existence, jusqu'à l'heure suprême à laquelle son Créateur lui demandera compte de l'emploi qu'il a fait des germes de vertu déposés dans son âme.

L'*Éducation progressive* fut reçue comme un bon livre, comme l'expression d'une sage et heureuse pensée. La France surtout l'accueillit avec une reconnaissante estime, et réclama pour lui des titres de nationalité. Elle se souvenait, d'ailleurs, que le nom des Necker et des Saussure pouvait être revendiqué par les annales de son histoire.

L'Académie lui décerna un des prix fondés par M. de Monthyon pour récompenser les ouvrages les plus utiles aux mœurs, et certes jamais le but du généreux fondateur ne fut mieux rempli, ses intentions plus fidèlement interprétées.

Madame Necker de Saussure accueillit son succès avec une douce joie, moins comme un hommage flatteur et honorable rendu au mérite de son livre, que comme une précieuse espérance de l'utile influence qu'il pourrait exercer sur l'avenir de la société.

Elle ne jouit pas longtemps de ce suffrage éclatant donné à son talent; elle mourut à Genève, le 20 avril 1841.

II.

Madame Necker de Saussure avait voué, nous l'avons dit, une profonde et tendre admiration à madame de Staël. Elle en a laissé une preuve éclatante dans la notice que, sur la demande des enfants de son illustre cousine, elle écrivit après sa mort, pour être placée en tête de ses œuvres complètes.

Ce travail, qui occupe presque en entier le premier volume

de ses œuvres, publiées en 1820, est remarquable comme travail bibliographique et comme exposé des sentiments personnels de l'auteur; mais il est aisé de se convaincre que *l'amitié et la reconnaissance*, ainsi que le dit d'ailleurs madame Necker de Saussure, ont effacé l'appréciation impartiale et libre du critique, pour ne laisser dans les jugements de l'auteur que l'enthousiasme de l'éloge. Néanmoins, et à part cette tendance du cœur à tout justifier dans les êtres qui lui sont chers, cette notice a l'incontestable mérite d'avoir jeté un jour vrai et nouveau sur le caractère de madame de Staël, sur les habitudes de sa vie, les détails de son intérieur, traits expressifs et typiques que l'on aime à ne point laisser dénaturer lorsqu'il s'agit de ces grandes et célèbres figures, acquises à tout jamais à l'histoire et à la littérature d'une grande nation.

En outre de cette notice, madame Necker de Saussure avait encore publié, avant de faire paraître son travail sur l'éducation, la traduction de l'ouvrage allemand de Schlegel, *Cours de littérature dramatique*. Elle obéissait en cela à l'ascendant qu'exerçait sur elle la mâle volonté de madame de Staël. Elle ne voulut point y attacher son nom, et échappa ainsi à l'universelle indignation de l'école française, qui voyait dans cet ouvrage une attaque directe, ou plutôt un libelle hardi, contre les traditions classiques de notre théâtre.

CAROLINE PICHLER.

1769—1843.

I.

Dernière descendante de la maison de Hapsbourg, Marie-Thérèse avait assuré sur son front une couronne vaillamment disputée, et portait noblement le double poids de la puissance et de la gloire. Infatigable dans la paix, elle travaillait avec bonheur au progrès de son peuple, et lui imprimait une sage, prudente et active impulsion. De toutes parts des fondations utiles s'élevaient sous le puissant effort de sa volonté : l'industrie, le commerce, les lettres, les sciences et les arts prenaient, sous sa protection, droit de naturalisation en Autriche ; il semblait enfin que, réveillant toutes les gloires de la maison de Hapsbourg, au moment où l'empire allait passer dans une dynastie nouvelle, elle voulait les réunir toutes en sa seule personne, résumant ainsi dans un cœur de femme toutes les grandes vertus, tous les héroïques souvenirs du passé.

En même temps que son auguste sollicitude ouvrait un asile aux vieux débris des armées impériales, sa sage prévoyance devançait les besoins de l'avenir, en créant cette fameuse académie militaire, qui fournit chaque année à l'armée un noble contingent d'officiers d'élite; puis encore cette académie de Marie-Thérèse, savante école administrative, où se forment aux difficiles fonctions de l'État, des hommes d'intelligence et de dévouement. En outre, des maisons d'éducation s'ouvraient pour les jeunes filles sans fortune; des écoles publiques popularisaient l'instruction parmi les masses; un faubourg entier, ou plutôt une ville nouvelle, se hérissait de machines et d'usines, et voyait bientôt se transformer en maîtres habiles, les émules de l'industrie, des arts français et anglais. Marie-Thérèse voulait l'émancipation artistique et industrielle de l'Autriche; elle voulait, sous ce rapport, son empire indépendant des nations voisines.

Mais au milieu de tant de soins divers, au milieu des épisodes sanglants de la guerre de Sept Ans, l'active souveraine n'était point tellement absorbée par sa double tâche de défendre ses États et de les faire marcher dans la voie du progrès, qu'elle ne trouvât place en son cœur pour protéger l'infortune et encourager le talent en l'honorant de la bienveillance la plus gracieuse.

C'est ainsi qu'un officier hanovrien, jeune encore et déjà veuf, étant mort à Vienne peu de jours après y être arrivé avec son régiment, laissa orpheline et abandonnée une jeune et charmante petite fille au berceau; cette enfant trouva dans sa souveraine un appui ou plutôt une mère. Le brave Hiéronymus avait servi l'État: l'État, dit l'impératrice, devait appui et tendresse à sa fille. Elle se

chargea elle-même de son avenir, prit plaisir à entrer dans les détails de son éducation, et l'honora toujours de la plus auguste bienveillance. A treize ans, elle en faisait sa lectrice, et ne dédaignait pas de lui donner elle-même des leçons de latin. Élevée avec tant de soins, Caroline Hiéronymus puisa dans les augustes exemples de piété, de sagesse et de vertu qu'elle recevait chaque jour, le développement de toutes les qualités de la femme, alliées à un esprit vaste, docte et sûr.

Grâce à la puissante sollicitude qui veillait sur elle, l'enfant pauvre et délaissée prenait place, jeune encore, parmi les femmes riches, heureuses et considérées de la cour, en épousant le conseiller François Greiner.

II.

L'une des notabilités littéraires de l'Allemagne à notre époque, Caroline Pichler, dut le jour à cette union.

François Greiner aimait à se reposer des fatigues de l'homme d'État, par la culture des arts; Caroline Hiéronymus, sérieuse et savante, abordait les questions les plus hardies de la science, et s'adonnait avec ardeur à l'étude de la géologie. Cette double influence devait présider à l'éducation de la jeune fille, et déterminer ce mélange de qualités heureuses que l'on remarque dans ses œuvres.

Ainsi, pendant que d'une part la tendresse maternelle, plaçant avant toutes choses l'étude de la religion, voyait avec bonheur un pieux prélat, l'évêque Gall, se charger de l'instruction religieuse de sa fille, et associait bientôt à cette principale étude celle de l'histoire, des mathématiques et des

langues anciennes, leçons savantes qu'elle partageait avec son jeune frère, François Greiner, réunissant autour de lui les artistes les plus distingués de l'époque, il initiait, par leurs savantes leçons, le cœur et l'imagination de sa fille aux plus ravissantes beautés de l'art.

Fortifiés et développés dans ce cercle d'élite, qu'augmentaient tour à tour les littérateurs et les savants les plus distingués de l'Allemagne et de l'Europe, les talents de la jeune Caroline se mûrissaient en silence, et préparaient à l'avenir des succès incontestés. Elle avait vingt-six ans, et n'avait encore publié que quelques pièces fugitives, dérobées à sa modestie par le zèle des amis de son père et insérées dans les almanachs poétiques de Vienne, lorsque, ayant épousé André Pichler, elle se décida, sur les instances souvent répétées de son mari, à publier son premier ouvrage, *les Comparaisons*. Bientôt après, la lecture de l'*Histoire de la décadence de l'empire romain* lui inspira la pensée de répondre aux remarques incisives de l'écrivain anglais sur l'influence du christianisme, et elle écrivit *Agathoclès,* son chef-d'œuvre.

Il ne peut être sans intérêt d'établir ici un rapprochement naturel entre deux productions apparues en même temps, et nées d'une étrange simultanéité de sentiments et de pensées entre deux écrivains célèbres. *Agathoclès* parut à la même époque que *les Martyrs*. Le but des deux ouvrages, leur point de départ, sont les mêmes; et le nom seul de Chateaubriand rend le parallèle glorieux pour madame Pichler, lorsqu'on ajoute qu'après avoir conçu et adopté le même sujet que notre grand écrivain, elle le traite avec une supériorité assez réelle pour pouvoir soutenir dignement une comparaison critique.

Enhardie par ces premiers succès et par les conseils du chroniqueur Hormayr, Caroline Pichler aborda le roman. A de sages études de mœurs, elle sut mêler les brillants souvenirs du passé, et, les environnant de tout l'éclat de la poésie, elle les rendit populaires et vraiment utiles. La pensée qui présidait à ses travaux était la moralisation des masses par les exemples et les souvenirs glorieux du passé. C'était une entreprise d'autant plus noble et difficile à remplir, que madame Pichler, initiée aux beautés des anciens, était la fidèle conservatrice des saines traditions littéraires de l'Allemagne, qu'elle sut conserver pures et intactes au milieu des envahissements permanents de l'école romantique exagérée.

Mais cette résistance n'était point une lutte : c'était une protestation calme, paisible, inébranlable. La polémique ne sied pas sous la plume d'une femme; le tact exquis de Caroline Pichler l'avait compris, et son jugement sut toujours retenir sa fougueuse imagination dans les bornes sévères de son rôle de femme. Ce n'était pas une réformation qu'elle prétendait opérer; elle ne posait pas de principes; elle ne désignait pas d'erreurs; elle se bornait à lutter par des exemples contre l'entraînement de son époque, et laissait aux esprits droits et éclairés le soin de déduire le précepte de l'exemple.

Jamais femme auteur ne conserva mieux la mesure et la dignité qui conviennent à son sexe. Elle ne demandait point à une verve tumultueuse le dangereux honneur de bouleverser et d'étourdir l'imagination de ses lecteurs; elle ne cherchait point dans l'excès du mal, et même du bien, les émotions violentes, les saisissements de l'esprit au détriment

de la raison, qu'affectionnent la plupart des romanciers. Fidèle interprète du cœur humain, elle se bornait à le peindre dans toute sa puissante vérité, et elle savait donner à ses caractères une grandeur si digne, une noblesse si mesurée, que, dans ses ouvrages, l'intérêt, excité par un récit simple, animé, se conserve jusqu'au dénoûment et captive l'esprit le plus froid.

Cependant les conseils d'Hormayr avaient trouvé un puissant appui dans le succès qu'obtenait en ce moment le romancier de l'Écosse. Les lauriers cueillis par Walter Scott étaient dus surtout au choix de ses sujets, à la pensé nationale qui présidait à chacune de ses créations. Caroline Pichler s'adonna avec une nouvelle ardeur à l'étude des annales autrichiennes. Elle fit revivre tout ce noble passé de la fière Germanie, et pénétrée des mœurs, des patriotiques sentiments de ses ancêtres, elle fit successivement paraître de remarquables études de mœurs, qui furent toutes reçues avec la même faveur bienveillante et empressée.

Son dernier ouvrage, *Élisabeth de Guttenstein,* parut en 1835. A dater de ce moment, elle quitta tout autre travail pour s'occuper exclusivement de ses *Mémoires*, dont l'apparition fit, en 1843, une profonde impression en Europe.

Les relations de madame Pichler, la gracieuse hospitalité qu'offrait sa charmante demeure du faubourg de l'Alser, attirait à elle toutes les célébrités contemporaines. Elle vit de près tout ce que l'Autriche comptait de savants, d'artistes et d'hommes d'État, tout ce que l'Europe envoyait de visiteurs distingués à Vienne, et, avec ce tact d'appréciation qui distingue ses ouvrages, elle jugea les hommes et les événements avec tant de sagacité et de conscience, qu'il n'est pas

un homme qui ait joué un rôle en Allemagne de 1769 à 1837, qui ne trouve une place méritée dans ses *Mémoires,* Ses portraits sont esquissés à grands traits, avec impartialité et vérité; en un mot, ses souvenirs peuvent être considérés comme le grand tableau vivant et agissant de cette période de soixante-huit ans de notre histoire contemporaine, qu'elle avait traversée en prenant une part active au mouvement littéraire de sa patrie.

L'influence que ses œuvres ont exercée sur son époque est une preuve évidente de l'action que la femme exerce sur la société. Grâce aux enseignements cachés sous les aimables fictions de ses romans, elle combattit avec fruit, sans effort et naturellement, la tendance des femmes allemandes aux écarts de l'imagination, en les prémunissant contre cette fausse sensibilité à laquelle une nature tendre et expansive s'abandonne d'autant plus volontiers qu'elle croit obéir à un noble et généreux instinct.

Beaucoup de ses ouvrages ont été traduits dans notre langue.

III.

Élevée elle-même dans l'austère accomplissement des vertus du christianisme, madame Greiner avait prémuni la jeunesse de sa fille contre cette exaltation de pensées qui éloigne si souvent les femmes artistes et les femmes auteurs des devoirs de la famille, en les leur montrant comme vulgaires et indignes d'occuper une intelligence supérieure. Caroline avait appris de sa mère les soins du ménage et les vertus du foyer domes-

tique; elle les observa toujours dans leur plus stricte pratique. Épouse et mère avant tout, la femme d'intérieur primait toujours en elle sur l'écrivain, si bien que dès l'abord on découvrait ses vertus, tandis qu'on ne reconnaissait que plus tard l'auteur distingué; la savante s'effaçait toujours.

Cependant telle était la rare activité de son esprit, qu'au milieu de ses préoccupations domestiques, et tandis qu'on la croyait absorbée par les soins de sa maison, rien n'échappait à son appréciation. Elle suivait la marche littéraire et artistique du monde en quelque sorte pas à pas, ne laissant échapper aucune pulsation de ce grand corps sans l'analyser et en déduire des conséquences toujours profitables à la noble cause qu'elle servait.

« Patriote par le cœur, dit un de ses biographes, son esprit était cosmopolite, et le génie français, avec toute sa pétulance, avec toute sa hardiesse, exerçait une séduction puissante sur cette âme d'ailleurs si calme et si réfléchie. »

Née et élevée pour ressentir vivement les joies de la famille, madame Pichler les recueillit toutes dans une union calme et sereine. Elle survécut six ans à son époux, et mourut le 9 juillet 1843, après une carrière littéraire de soixante ans, qui donna aux lettres allemandes un nombre presque égal de volumes.

MISS EDGEWORTH.

I.

En rencontrant, parmi les femmes illustres de notre époque, un nom glorieusement mêlé à une des plus terribles catastrophes de la révolution française, notre pensée a fait immédiatement un heureux rapprochement par cette similitude de nom, et c'est avec un vrai sentiment de bonheur que nous avons constaté que le saint et pieux abbé Edgeworth de Firmon, l'héroïque confesseur d'un roi martyr, et miss Maria Edgeworth, dont la vie fait l'objet de cet article, étaient de la même famille et proches parents.

Richard Lowell Edgeworth dirigea lui-même la jeunesse de sa fille vers la voie qu'elle devait suivre avec autant de persévérance que de dévouement : la culture des lettres, et l'amélioration de l'éducation de la jeunesse. Son père, adonné à l'étude des sciences exactes, et philosophe éclairé, avait traité la question d'une éducation pratique chrétiennement conçue et sagement suivie. Il inspira ses pensées et ses opinions à sa fille, qui se chargea de leur donner toute l'extension qu'elles méritaient, en s'élevant elle-même au premier rang parmi les écrivains de son pays.

Irlandaise d'origine et de naissance, elle ne tarda pas à jeter sur le sort de sa malheureuse patrie un regard de douloureux intérêt; dès lors elle résolut de coopérer avec toute la force de son énergie à l'œuvre de régénération poursuivie avec tant d'ardeur et de zèle par toutes les intelligences d'élite, tous les nobles cœurs de l'Irlande.

Son père avait élevé une voix courageuse au parlement d'Irlande, en faveur des libertés nationales; elle aussi voulut combattre dans une cause aussi sainte, et choisit pour arme et pour moyen l'émancipation morale du peuple par le développement de l'intelligence et du cœur.

C'est ainsi que son premier ouvrage, *Éducation pratique*, destiné aux classes moyennes de la société, et utile à toutes, établit les principes d'une douce et pure morale, destinée à combattre la superstition, le découragement et la paresse naturels à un peuple opprimé. Peu d'auteurs sont arrivés, dans ce genre, à une aussi véritable perfection. Les leçons qu'elle donne sont inspirées par la plus pure morale; les exemples, sagement choisis, simplement racontés, mettent en relief la morale qui en découle, si bien que le précepte ressort naturellement et de lui-même du récit que l'on vient de lire.

Le style en est grave et sérieux dans sa simple naïveté; c'est bien là le ton pénetré et sans emphase, qui convient à l'enseignement des grandes vérités sociales. On voit que miss Edgeworth est moins jalouse de plaire à son lecteur et de séduire son imagination, que de le convaincre et de lui être véritablement utile. Avant toutes choses, elle tend à accomplir une œuvre précieuse de moralisation, de pieux apostolat. Elle veut soulager de longues et pénibles souffrances en met-

tant à nu les dangereuses plaies morales de sa patrie, et à fortifier de généreux efforts en y appliquant sans hésiter un remède salutaire.

La critique française a reproché à miss Edgeworth d'être, en certains passages, obscure et diffuse. Ce reproche, vrai et juste au point de vue des exigences de notre langue, et de la difficulté pour le traducteur de rendre fidèlement les nuances les plus délicates de la pensée de l'auteur, ne s'applique que bien rarement aux ouvrages originaux de miss Edgeworth.

II.

La France semble un point central où viennent développer et retremper leurs talents, les savants et les auteurs de l'Europe. Le romancier surtout ne saurait trop étudier nos mœurs, dont les contrastes, nettement tranchés, lui promettent des tableaux fidèles et vrais du cœur et des passions humaines.

Miss Edgeworth obéit à cette impulsion. Elle vint en France, y séjourna quelque temps, et profita habilement de ce séjour pour étudier nos mœurs et surprendre sur le fait les traits distinctifs de notre caractère national. Cette étude ajouta un intérêt puissant, un piquant attrait à son talent, et lui permit de déployer, dans ses derniers ouvrages, une plus grande connaissance du cœur de l'homme, et plus de diversité dans ses caractères.

La majeure partie de ses productions sont des œuvres d'éducation pratique. Quelques-unes atteignent les proportions du roman ; mais toutes conservent le cachet moral qui avait

dicté son premier ouvrage. La plume, entre les mains de miss Edgeworth, n'est jamais un hochet frivole; c'est toujours un moyen honorable de concourir à la grande mission donnée par le christianisme à la femme : l'éducation et le perfectionnement de la société par la famille.

On lui doit une vingtaine d'ouvrages, qui ont presque tous été traduits en français et dans la plupart des langues de l'Europe. Notre siècle a eu peu d'auteurs aussi justement populaires.

ANNA-ÉLÉONORE FRANCKLIN.

1798-1825.

I.

A peine miss Anna-Éléonore Porden sortait-elle de la première enfance, que déjà deux amours profonds et passionnés remplissaient son âme : la sincère tendresse vouée à un père chéri, et un attrait si puissant pour l'étude que rien ne pouvait le satisfaire.

Dieu avait ajouté à ces deux sentiments une intelligence juste et sagace, une mémoire prodigieuse et un rare talent d'expression. Tout l'avenir de la jeune fille était dans ces dispositions précoces.

Elle aimait les difficultés et les luttes : elle se plaisait à tenter l'impossible, et sentait grandir son heureuse persévérance, en présence des obstacles. C'est ainsi que, dédaignant de suivre les voies ordinaires, elle résolut d'étudier la langue grecque, sans vouloir connaître d'abord le latin ; « et, dit un de ses biographes, en dépit des difficultés, en dépit du manque presque absolu de dictionnaire, et de traductions où le

grec ne soit pas expliqué par le latin, elle en vint à bout à son honneur.

« Il est vrai que, cette fois, elle fut obligée de recourir aux lumières et à la complaisance d'un ami de son père ; par ses conseils et sous ses auspices, elle se fit elle-même un lexique grec-anglais, et, passant ainsi en revue tous les mots de la langue, elle devint habile helléniste. »

Mettant à profit cette étonnante facilité, elle apprit le latin rapidement et en se jouant. La connaissance savante et approfondie de cette inépuisable source de merveilles littéraires, jointe à la possession parfaite des langues et des littératures française, italienne et allemande, développèrent le bon goût naturel de miss Porden, et en firent un des écrivains les plus purs et les plus corrects de son époque.

A ces éléments toujours féconds de succès et de force, qu'apporte à l'écrivain l'étude des chefs-d'œuvre de toutes les langues, mettant ainsi au service de son propre talent le génie et les caractères divers de chaque littérature, la savante jeune fille ajouta encore l'avantage d'une instruction réelle. Elle acquit des notions aussi justes et piquantes qu'étendues et profondes sur toutes les facultés des connaissances humaines. Botanique, géographie, chimie, physique, sa vaste intelligence avait tout sondé, et, sauf les mathématiques, on pouvait assurer qu'aucune science ne lui était étrangère.

Cette précieuse étendue de savoir, ces connaissances en quelque sorte encyclopédiques, en se joignant à la grâce et à la délicatesse de la plume d'une femme, devaient produire un talent d'autant plus remarquable que cette prodigieuse étude n'avait rien diminué de l'aimable simplicité de la savante

Anglaise. Elle était demeurée par-dessus tout vraiment poëte; son imagination, ne se laissant absorber ni éteindre par les fatigues du travail, avait gardé tout son éclat, toute sa grâce primitive.

C'est à ce double caractère de savoir et de poétique imagination, qui est le trait distinctif des œuvres de miss Porden, « qu'elle a emprunté ces couleurs variées et brillantes qui émaillent sa versification, ces images puisées dans toutes les sciences, dans tous les temps, qui donnent à sa manière une originalité piquante et réelle. »

A quinze ans déjà, des essais reçus avec une bienveillante approbation laissaient percer toutes ces qualités. Elle fut alors successivement directrice de deux feuilles littéraires, *la Boîte à thé* et *la Boîte athénienne*, produit des travaux gracieux d'un cercle d'amis qui se réunissaient tous les quinze jours chez son père. Miss Anna, femme avant d'être poëte, faisait les honneurs de son simple et modeste salon avec une grâce que n'ont jamais pu oublier ces hommes mûris déjà par l'étude et par l'âge alors qu'elle était si jeune et si riche d'avenir, et qui cependant ont vu la pierre de la tombe retomber sur elle avant l'heure.

Encouragée par des éloges affectueux et mérités, la jeune poëte osa mêler sa voix à celles de cette réunion d'élite, et les succès qu'elle obtint lui inspirèrent la pensée de donner ses soins à une œuvre sérieuse et patriotique. Ce fut alors qu'elle conçut le plan de son poëme épique de *Richard Cœur-de-Lion;* mais auparavant elle devait retoucher et augmenter la plus gracieuse de ses productions et son chef-d'œuvre, bien que ce soit son premier essai.

L'idée de ce poëme, intitulé *les Voiles*, est aussi simple et

ingénieuse que la fraîche pensée de jeune fille qui l'a conçue et développée.

« Le sujet, par lui-même, n'est rien : une jeune fille ramasse des coquillages sur le bord de la mer ; le vent enlève son voile. Mais cette donnée si frêle devient le prétexte de descriptions charmantes, où brillent en même temps un vif coloris et un savoir positif. L'auteur enchaîne gracieusement les épisodes, qui tour à tour offrent la peinture de faits empiriques un peu secs en eux-mêmes, et de sentiments dont le voisinage adoucit ou dissimule l'aridité des détails scientifiques.

« On peut bien dire que la mythologie des esprits élémentaires, employée par miss Porden à l'exemple de Pope et de Darwin, est, dans notre siècle, un peu surannée. On peut trouver assez hétérogène le pêle-mêle des noms grecs que miss Porden donne aux personnifications des minéraux, et des noms anglais, allemands ou autres qu'elle a été obligée de laisser aux substances qui les portent. » Mais ces remarques ne nuisirent nullement au succès de cet ouvrage dès sa première publication, et surtout lors de sa seconde édition, qui parut en 1825, augmentée et portée à six chants.

Prédisposée par sa nature éminemment poétique, par l'éducation qu'elle avait reçue, et par cette profondeur naturelle à toutes les organisations maladives, qui semblent ainsi porter en elles, avec la prescience de la rapidité de leur vie, l'insatiable besoin d'en épuiser par avance les émotions les plus généreuses, miss Porden aimait les arts comme elle aimait les lettres et les sciences, avec une fébrile ardeur. Elle ouvrait surtout son âme à ce sentiment si noble et si pur qui est le partage de toutes les supériorités, l'amour de la pa-

trie. Ce sentiment de patriotisme guidait sa lyre, inspirait son cœur et entraînait tous ses efforts vers le même but, le développement de l'esprit national et populaire. C'était lui qui lui révélait les beautés de *Richard Cœur-de-Lion*, et qui lui inspirait le chant héroïque de *l'Expédition arctique*. Il devait même exercer son action sur sa vie privée, en influant sur le choix qu'elle fit d'un époux.

II.

Miss Porden, dans sa vie de poëte, n'avait eu pour elle que gloire et enchantement. Sa vie de femme, par contre-coup, éprouva de cruelles catastrophes. Des souffrances personnelles et permanentes en assombrirent le cours, et cette maladie devait prendre de funestes proportions dans un malheur inattendu, la mort d'un père jusqu'alors uniquement aimé, et encore dans la force de l'âge.

Miss Porden était alors sur le continent. Son père tomba gravement malade, et, dès le début de ses souffrances, sa fille ne put trouver dans sa tendresse assez d'illusion pour ne point entrevoir l'imminence du danger. Malade elle-même, elle oublia la maladie et la faiblesse de sa frêle organisation. Son amour, ses soins, tout appartenait à ce père chéri. Elle lui consacra les fatigues de ses longues journées et les veilles de ses nuits plus longues encore, et sur un désir de malade, elle n'hésita point, elle, seule et faible femme, à entreprendre un voyage dans lequel elle plaçait un dernier et bien vague espoir.

L'aspect de la patrie semble rendre des forces au mourant.

Un instant miss Anna remercie le ciel ; mais cette espérance n'est qu'un éclair furtif dont la vive lueur n'a servi qu'à rendre plus profonde et plus douloureuse la certitude du malheur qui la menace.

Alors cette âme, que remplit seul en ce moment l'amour filial, semble vouloir lutter avec la mort elle-même. Mais en face de cette grande et inexorable puissance qui régit le monde, la résistance est impuissante. M. Porden est enlevé à la tendresse de sa fille, dont toute l'énergie factice tombe avec la fin de sa tâche de dévouement. Cette admirable force de volonté, qui fait supporter à la femme, sans faiblir un instant, des fatigues bien au-dessus de ses forces physiques, avait seule soutenu miss Porden. Aussi, avec la fin de la lutte, son corps retomba brisé et anéanti sur la terre, et elle demeura pendant quelques semaines entre la vie et la mort.

Le cœur de miss Anna, jusqu'alors rempli par sa tendresse et son dévouement de fille, était trop généreux pour qu'il pût vivre dénué d'affections et privé de devoirs de famille à remplir. Elle choisit un époux, et associant, à la pensée de dévouement et d'affection qui la guidait, son enthousiasme de poëte et de patriote, elle accepta un nom glorieusement mêlé déjà à de savants voyages de découverte.

Heureuse dans son union, et à peine mère, elle eut le noble courage d'engager le capitaine Francklin à accepter une nouvelle mission exploratrice dans les mers arctiques.

III.

En calculant les sacrifices de l'absence, mistress Francklin avait calculé aussi la gloire à conquérir par son époux, les services qu'il devait rendre à la patrie et à la science; elle avait calculé surtout les joies ineffables du retour, et, en sondant son cœur, il lui avait semblé que les compensations étaient assez vastes pour faire supporter avec force les angoisses de l'attente et la douleur de l'éloignement. Elle avait trop compté sur ses forces. Son âme seule avait gardé toute son énergie; son corps était incapable d'un dernier effort.

Depuis la mort de son père, une affection pulmonaire avait converti en une maladie inguérissable la faiblesse native de sa constitution. La naissance de sa fille, les soins et les devoirs maternels remplis avec une affectueuse sollicitude, avaient encore augmenté la ténacité du mal : l'émotion douloureuse qui accompagna le départ de son mari détermina une violente et fatale crise.

La tendresse maternelle semblait seule la retenir sur le bord de la tombe. En présence de cette enfant que sa mort allait laisser seule et sans appui, elle était effrayée de l'avenir, et avait pour sa fille des transes qu'elle n'avait point eues pour elle-même. Elle se reprochait d'avoir laissé partir son époux; elle désespérait de son retour. La mer a tant d'écueils et de tempêtes, les explorations tant de dangers et de périls!... Que deviendrait sa fille, doublement orpheline ?...

Ces craintes agitèrent les dernières pensées de sa vie. Était-ce donc un pressentiment?... Cependant il ne devait

point s'accomplir tel que le rêvait l'esprit inquiet de la mourante. Le capitaine Francklin devait revenir au sein de sa patrie, recueillir de nouvelles gloires et y protéger l'orpheline. Mais bientôt, l'amour de la science l'entraînant encore, il devait être une de ces nobles victimes qui payent chaque pas que fait le monde dans la connaissance des limites de la terre. Sa disparition est encore un fait inexpliqué, énigme solennelle dont les rivages inconnus ont seuls le secret.

Mistress Francklin mourut le 22 février 1825, à vingt-sept ans. Les succès et les travaux de sa trop courte carrière lui assuraient un brillant avenir. Ses œuvres, à l'exception de *Richard Cœur-de-Lion*, réunies en un volume, ont été publiées à Londres. Parmi ses pièces fugitives, *le Roitelet* est surtout remarquable.

CLÉMENTINE TANSKA.

I.

Favorisée par une langue brillante et imagée, en même temps que mâle et énergique, la littérature polonaise, après avoir pris naissance dans la poésie incorrecte, mais si riche et si puissante, des bardes de l'antique Sarmatie, devait exister avant même que la plupart des autres langues actuelles de l'Europe fussent formées.

Cependant cette poésie primitive ne put réellement revendiquer le nom de littérature que lorsque l'introduction du christianisme et l'étude des langues anciennes en eut épuré le goût et perfectionné l'expression. Pendant cette première période, le latin, cette universelle expression des lettres et des sciences dans le monde entier, le latin domina et absorba presque complétement la magnifique langue slave ; mais le sentiment profond de nationalité empreint dans le cœur et dans le caractère polonais ne pouvait laisser longtemps en seconde ligne la langue de ses aïeux, cette langue mère aussi ancienne, et assurément aussi fertile en beautés et en richesses, que celles de Rome et d'Athènes.

Une réaction patriotique s'opéra bientôt, et la Pologne

devint ainsi, dès le treizième siècle, la première des nations modernes qui fit de son idiome national un idiome savant et littéraire, et exigea, par une loi spéciale et sévère, qu'on ne plaçât plus à la tête des écoles des professeurs qui ne connaîtraient pas les règles de la langue polonaise.

Dès lors, la littérature vraiment nationale avait pris naissance. Elle marcha dans une admirable progression, et atteignit son apogée à l'heure même où la langue française, sortant des langes du *roman*, jetait, sous le nom de renaissance, les premières lueurs de son indépendance, essayait les premiers pas de sa vigoureuse existence.

Le Nord et le Sud, la froide Sarmatie et la brûlante Italie se rencontraient ainsi dans la voie de la civilisation, et, se tendant une main amie, possédaient en commun le sceptre d'une grandeur littéraire et artistique vraiment nationale, et qui les plaçait toutes deux au premier rang dans l'impulsion à donner aux peuples modernes.

Mais l'Italie, dont la langue puisait aux mêmes sources que toutes celles de l'Europe occidentale, devait absorber et revendiquer seule l'influence européenne exercée en commun, et concentrer en elle, aux yeux des masses, tout l'éclat de cette brillante époque.

Les mœurs polonaises, belliqueuses et ardentes dans la vie publique, douces et poétiques dans la vie privée, leur fière indépendance, la part que chacun prenait au conseil et au gouvernement, en ouvrant une voie toujours sûre au talent, et en obligeant les citoyens-gentilshommes à parler en public, avaient exercé une puissante influence sur ce développement.

Chez un peuple libre, où chacun peut aspirer aux pre-

mières dignités de l'État, chacun travaille à s'en rendre digne; et, du faisceau réuni des connaissances individuelles, sort nécessairement un avancement pour la nation elle-même. Tout dans la société polonaise, le génie primitif de la langue, les mœurs et l'organisation sociale, était donc dans un admirable accord pour amener au sein de la patrie une prompte et complète civilisation.

L'Europe contemporaine de ce seizième siècle appelé à bon droit l'*âge d'or* de la littérature polonaise, se plût à rendre hommage à sa supériorité. Les savants et les lettrés de l'Europe saisirent toutes les occasions de consigner dans leurs écrits les trésors fournis au monde intellectuel par elle, et de constater les progrès qu'elle avait faits dans les sciences et les arts.

Mais bientôt l'éclat jeté par l'apparition des merveilles du grand siècle attira sur la France tous les regards, toute l'admiration du monde, et non-seulement rendit impossible toute rivalité, mais encore en éloigna la pensée.

La Pologne, d'ailleurs, s'était arrêtée dans sa marche ascendante, et le double génie de la civilisation et des lettres semblait sommeiller dans son sein.

Mais avec *le philosophe bienfaisant*, avec ce Stanislas Leszczynski dont le souvenir et les vertus sont populaires encore dans une de nos provinces françaises, la Pologne devait se réveiller de ce long repos, et ouvrir la voie à une période qui s'étend jusqu'à nous, et nous offre le rare exemple d'un peuple régénérant sa pensée et sa littérature au milieu d'une civilisation progressive, malgré les plus grands revers qui puissent frapper une nation.

II.

Dans les relations diverses qui ont marqué cette longue carrière littéraire de la Pologne, l'influence de la femme devait s'exercer sans interruption; occulte souvent, elle se perd dans l'oubli, en ne laissant après elle, pour preuve de son passage, que les résultats mêmes de cette action : l'enthousiasme poétique, la douceur et l'élégance de formes que seule elle sait inspirer.

Visible quelquefois, elle se traduit par un nom justement admiré et pieusement vénéré. C'est ainsi que cette fervente chrétienne, cette sainte Hedwige, qui porta les lumières de la foi au sein de la païenne Lithuanie, et réunit en une seule grande nation, en remettant aux mains des Jagellons le sceptre des Piast, deux peuples de même race, mais jusqu'alors séparés, influa puissamment sur l'avenir littéraire de la Pologne.

L'œuvre de la pensée de sa vie fut la régénération de l'université polonaise, absorbée par l'élément bohème, florissant et prospère dans l'université de Prague. Elle releva l'université de Kracovie, la dota richement et lui obtint de la cour de Rome des priviléges spéciaux. Son testament la recommandait avec un touchant intérêt à son époux, et Jagellon, fidèle à ce dernier et noble vœu, lui donna une large protection et un heureux développement.

A la demande expresse et par les soins éclairés d'Hedwige. la Pologne vit surgir au milieu d'elle le premier monument imposant de sa langue nationale, dans une traduction polo-

naise de la Bible ; mais cette action de la femme devait surtout s'exercer dans la période qui nous est contemporaine.

De nobles polonaises inspirèrent souvent la lyre patriotique de leur pays ; et, entrant elles-mêmes dans la lice, donnèrent de leurs douces voix de femmes des enseignements utiles, des conseils pleins de grandeur et de sagesse.

L'impulsion à imprimer à la moralisation du peuple, par la voie de la fiction et du roman religieux et moral, a surtout été revendiquée par les femmes. Dans ce genre si fécond, viennent se grouper des célébrités justement populaires : la comtesse de Choiseul-Gouffier, la princesse de Wurtemberg, mesdemoiselles Korzeniowska et Dembinska, mesdames Malecka, Rzewuska, Widulinska et plusieurs autres.

Clémentine Tanska se distingue parmi elles par le nombre de ses productions et par la pensée éminemment utile qui lui a été inspirée, de consacrer spécialement sa plume à l'éducation de la jeunesse.

Ce genre est celui dans lequel la femme excelle, parce que c'est celui qui permet à l'aptitude d'initiation que la Providence a mise dans son cœur, de se développer dans toute sa plénitude.

L'enseignement des vertus morales et pratiques, l'enseignement du cœur est le domaine exclusif de la femme. L'Église a au-dessus d'elle une prérogative toute céleste ; car, seule avec elle, l'Église a un *cœur de mère* pour ses enfants.

On remarque dans tous les ouvrages de Clémentine Tanska une imagination féconde, mais contenue dans les bornes austères que lui assigne sa mission, une raison qui frappe, un sentiment toujours soutenu qui intéresse. Son style est simple

et naturel, mais énergique et animé ; et partout les pensées sont rendues avec beaucoup de force et de grâce. Le sentiment chrétien domine et inspire toutes ses œuvres, et la conviction de sa foi, l'élan de son cœur, se communiquent aisément, parce que toujours l'expression en est vraie et sincère.

Son talent, qui lui a assigné une place honorable dans la littérature, fait doublement regretter sa mort prématurée.

PRINCESSE BORGHÈSE

NÉE TALBOT DE SHREWSBURY.

1817-1840.

I.

Rome, dit le monde, Rome n'est plus que l'ombre d'elle-même. Où est sa puissance passée, où est cette domination qui embrassait l'univers sous sa vaste étreinte, où sont les Césars et leurs aigles invincibles?... Tout à disparu, tout s'est effacé; maintenant, Rome est la ville des ruines et des souvenirs.

Mais, et j'en atteste tous les cœurs chrétiens, le monde ne se trompe-t-il pas étrangement?...

Rome n'est-elle pas devenue la ville éternelle, et le Vatican ne fait-il pas dignement oublier le Capitole? Rome n'est plus la ville de l'orgueil; elle est la reine chrétienne. Elle n'écrase plus les nations sous son sceptre de fer, mais elle régit les âmes. Ce ne sont plus les aigles des empereurs, c'est la croix de Jésus-Christ qui domine ses murs, et avec elle,

elle porte non plus la force qui opprime, mais la grâce qui sanctifie, épure et console.

Ah! bienheureuse cité, pourrais-tu regretter le passé, lorsque, debout sur ses ruines, tu vois croître et s'élever la colonne merveilleuse et fondamentale de l'Église; lorsque chaque jour tu recueilles, avec d'augustes bénédictions, des fruits permanents de salut et de sainteté?

N'est-ce point au sein de tes souvenirs et de la splendeur de tes gloires chrétiennes, que vient s'inspirer le génie des arts et la lyre du poëte? N'est-ce point aussi dans ton sein, que viennent se réfugier les nobles infortunes? N'est-ce pas toi, toi seule, qui réveilles encore dans nos esprits, assoupis par l'indifférence ou l'erreur, le sentiment de ce beau réel que les anciens avaient été forcés d'idéaliser, tandis que nous, heureux enfants de Jésus-Christ, nous le trouvons avec toute sa plénitude, dans les révélations de la vérité religieuse?

Heureux ceux qui vivent dans ton sein! Heureuses les vertus qui fleurissent à ton abri! Elles empruntent à l'éclat de ton éternelle lumière, à la source bénie de tes grâces, une force mystérieuse, un attrait divin, qui révèle le ciel à la terre.

Prête-moi donc une de ces inspirations brûlantes que tu sais communiquer au poëte, afin que je redise dignement les vertus et la gloire de cette belle jeune femme qui mêlait naguère sa puissance et sa fortune, à l'activité généreuse de ta vie, pour ajouter une brillante émeraude à ta couronne de gloire.

Raconte-nous la première apparition dans tes murs, de cette douce enfant de l'Angleterre, descendante illustre de toute une longue suite d'aïeux chrétiens, de cette Gwenda-

line Talbot, pieuse étrangère que l'avenir devait te donner pour fille. Dis-nous comment se passèrent pour elle les heures rapides de l'enfance et de la jeunesse, et par quel mélange heureux de rares qualités et d'instructions solides, la gentille enfant devint une gracieuse jeune fille et rencontra un époux accompli; comment son intelligence, développée par de lointains et continuels voyages, sut puiser à cette source féconde toute la force de l'esprit, toute la maturité de jugement qui font les âmes supérieures.

Les Talbot, comtes de Shrewsbury, descendants des antiques rois saxons, alliés à plusieurs maisons régnantes de l'Europe, effacent tout l'éclat de leurs titres par le titre plus noble encore que tous les autres, de fils zélés de l'Église, de defenseurs ardents du catholicisme au milieu des luttes de la réforme anglaise.

La gloire de ses aïeux, ses qualités personnelles, ses nobles alliances assuraient partout à lord Talbot, un accueil empressé et honorable; mais bientôt les grâces, la douceur, l'esprit de Gwendaline faisaient tout oublier pour concentrer sur elle l'admiration et l'affection la plus tendre.

C'est ainsi que cette douce fleur d'Albion traversait le monde, entraînant tous les cœurs à sa suite; c'est ainsi que les cours bruyantes se détournaient un instant de leurs pensées frivoles, pour partager la pure quiétude d'un cœur d'enfant.

Et lady Shrewsbury ouvrait à Dieu les ineffables profondeurs de son âme maternelle, pour lui laisser voir son ardente reconnaissance et sa pieuse joie.

Rome, Rome bénie et aimée, était le but et le terme de tous les voyages : c'était là qu'avant le retour dans leur

patrie, les pieux touristes venaient nourrir et retremper ces vertus chrétiennes, dont l'héroïque pratique versait au sein de leurs domaines le bonheur et la prospérité.

Rome admirait chaque fois le développement nouveau donné par le temps et l'éducation à la beauté et à l'esprit de Gwendaline, et un jour vint où, en présence d'une femme accomplie, elle devina un trésor et en revendiqua la possession. Épouse du prince Marc-Antoine Borghèse, la jeune fille devint Romaine, Romaine plus encore par ses vertus que par l'antique patriotisme des Borghèse.

II.

L'âme chrétienne, sous l'impulsion de la foi catholique, est ouverte à toutes les aspirations sublimes : elle comprend tous les devoirs, toutes les obligations que lui impose la société, et elle sait les remplir tous avec une puissance de volonté et une activité d'action qui semblent doubler ses facultés. Sans être du monde, elle sait vivre dans le monde et pour le monde, et c'est là peut-être, pour un cœur pieux et tendre, l'apogée du sublime.

Vivre dans le monde lorsque toutes ses pensées sont à Dieu, concilier ses frivoles usages avec la gravité d'une âme recueillie, s'assujettir à plaire et à briller parce que c'est un devoir de position, tout en tenant son cœur en garde contre la dissipation et la vanité, parce que ce sont des offenses à Dieu : c'est là, en effet, le plus beau triomphe que puisse remporter le sentiment religieux. Telle fut la vie de la princesse Borghèse.

Existence si vite brisée par la mort, et qui cependant fut

si fertile en œuvres de miséricorde, période de cinq ans à peine, dont chaque jour vit éclore de nouvelles merveilles ! Tantôt, héroïque sœur de charité, la charmante jeune femme, comme une apparition céleste, se montrait au seuil du pauvre, au chevet des malades. A l'un, elle apportait les fortes paroles qui relèvent le courage abattu ; à l'autre, les soins empressés qui rendent la santé ; à tous, elle donnait en supplément l'or du riche et la protection de la puissance.

Aussi quel amour populaire, quelle vénération enthousiaste accompagnaient ses pas et proclamaient son nom saint et béni ! C'étaient les pauvres femmes dont elle avait soigné les souffrances, qui redisaient comment la pieuse princesse, rejetant les gants parfumés qui emprisonnaient ses mains, venait panser leurs plaies, essuyer leurs membres inondés par la fièvre, et, de ses belles mains, si fines et si blanches, ne dédaignait pas de remuer elle-même la paille humide de leur grabat et de balayer leur étroite mansarde. C'étaient les petits enfants qui racontaient, dans leur naïf langage, comment Dieu, ayant pitié de leur dénûment, de leur isolement, alors qu'ils étaient orphelins, leur avait envoyé une mère adorée.

Quelle mélodie humaine, quelle savante harmonie aura jamais autant de puissance et d'attrait que ce concert du peuple, réunissant ses voix rudes et âpres pour exalter la bonté du riche, la bienfaisance des heureux du siècle !

III.

L'épreuve est la pierre de touche de toute véritable gran-

deur; elle est encore la manifestation de la miséricorde et de la bonté divine. A ce titre, quelle ville en mérita jamais mieux l'auguste privilége, que la ville éternelle, le siége de cette autorité contre laquelle, — le divin maître l'a dit, — *les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais?*

Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir Rome, malgré les bénédictions divines qui l'enveloppent tout entière, courbée sous le poids de ce fléau asiatique qui révèle aux temps modernes la puissance destructive de la peste au moyen âge; nous ne nous étonnerons pas du morne silence qui remplit les rues d'une lugubre solennité, de ces apprêts funéraires qui absorbent ses joies, et de ces lugubres caravanes qui parcourent la nuit ses places désolées, et vont porter au champ du repos ses enfants, non un à un, accompagnés de leurs amis et de leurs proches, mais par dizaines, par centaines, pêle-mêle, et sans distinction d'âge, de rang et de fortune.

Hommes, c'est là, dans la mort, qu'il vous faut chercher la seule égalité possible; car c'est à elle seule que Dieu a donné la puissance de tout niveler sur la terre!

Cependant Gwendaline, à l'abri du fléau, dans une délicieuse villa, apprend bientôt ses rigueurs terribles. Aussitôt elle veut partir; elle veut venir au sein même de la contagion, pour soigner ses victimes et consoler ceux qui pleurent des parents chéris. Le peuple souffre, c'est assez pour l'entraîner au milieu de lui.

La prudente tendresse du prince enchaîne et retient la femme qu'il adore. Il lui montre ses enfants bien-aimés, il lui parle de sa tendresse, et elle obéit. Mais bientôt, lorsque le choléra a porté son vol rapide dans d'autres climats, lorsqu'il a frappé de son aile meurtrière ses dernières victimes,

alors la princesse accourt, et en voyant tant de ruines, tant de malheureux, elle pleure; mais elle ne se décourage pas.

Les devoirs maternels, qu'elle remplit avec tant de dévouement et d'effusion, lui répètent chaque jour ce qu'avait révélé à son cœur la douce sollicitude de sa bonne mère. Elle songe avec effroi à l'isolement des pauvres orphelins, et c'est surtout sur eux qu'elle porte un regard compatissant.

Jésus-Christ aimait les petits enfants, l'Église les aime aussi. L'âme tendre et affectueuse de Gwendaline comprenait toute la divine profondeur de cet amour de prédilection. Elle s'abandonna sans réserve à son attrait, et Rome lui dut l'œuvre des orphelins du choléra.

Que de créations utiles se formèrent encore sous sa direction ! C'est l'œuvre paroissiale qu'elle développe, ce sont des écoles qu'elle confie aux bons frères de la doctrine chrétienne, c'est une caisse d'épargne qu'elle établit au palais Borghèse, c'est le travail qu'elle organise pour les femmes, le leur distribuant elle-même avec un ordre et une entente administrative qui étonnent chez une femme du monde. Ce sont des fêtes, des concerts, ennoblis par la destination charitable qu'elle assigne à leur produit; des quêtes faites chez le riche et chez le pauvre, dans le salon doré et à l'humble comptoir des plus modestes boutiques...

Mais voici que la mort vient tout à coup arrêter le cours d'une vie si généreusement dévouée. Hier la princesse Borghèse faisait la joie et l'orgueil de Rome. Aujourd'hui son âme, au pied de l'Éternel, prie pour ceux qu'elle a quittés.

Morte à vingt-deux ans, Gwendaline laissait au cœur du peuple de profonds regrets. Sa perte faisait au sein de Rome une place vide, mais que remplira, nous n'en saurions dou-

ter, une pieuse jeune fille de notre France, que la Providence a donnée pour mère à sa fille, en la choisissant pour lui succéder dans ce palais Borghèse, témoin, depuis des siècles, de tant de vertus, de tant de gloire.

IV.

Aucune consécration ne devait manquer à la vertu de la princesse Borghèse. Aussi, après que son cortége funéraire eut traversé, au milieu du flot populaire qui l'entourait, la place de la colonne Antonine, puis celle de Venise, après qu'il eut passé le forum de Trajan et lorsqu'il eut atteint les bains de Paul, sur le majestueux Quirinal, alors une des fenêtres du palais s'ouvrit. Le saint-père y apparut, et donna son auguste bénédiction aux dépouilles mortelles de cette pieuse femme dont il admirait les vertus, dont il aimait les talents et l'esprit.

Poëte et artiste, épouse tendre et mère dévouée, un mot résume et peint sa vie : elle fut l'expression la plus fidèle de la femme chrétienne au milieu du monde.

ANNE BOUNINE.

Avec Pierre le Grand se lève sur la Russie une illustre époque. L'Europe entière est appelée à concourir aux progrès qu'enfante la volonté du grand monarque, et de toutes parts naissent autour de lui les vastes créations de son génie.

Une littérature nouvelle, dans un dialecte nouveau, jaillit déjà forte et puissante à son berceau, vivifiée et animée qu'elle est par l'étude et l'exemple des beautés et des richesses classiques de la France, dont la langue devient dès lors la langue élégante de la Russie, comme elle est déjà celle des autres cours du Nord.

Lomonosoff, le pauvre pêcheur et le grand poëte, peut être choisi comme le point de départ de la littérature russe, dont il est ainsi le créateur, en même temps que le législateur.

L'éducation parfaite de l'aristocratie russe; ces connaissances variées, que l'usage veut qu'elle acquière par les voyages imposés à la jeunesse dans toutes les capitales du monde civilisé; l'habitude de parler familièrement plusieurs langues, en développant le goût de ce monde d'élite, seul juge et seul arbitre en fait d'art et de littérature nationale, doivent rendre son jugement aussi sûr que sévère.

Et lorsque une littérature naissante peut ainsi supporter un rapprochement continuel, une comparaison, involontaire peut-être, mais inévitable, avec les richesses classiques et modernes de la France, il faut que cette littérature ait marché à pas de géant, pour n'être point écrasée par le parallèle.

La Russie, avec toute la force d'action de cette langue slave dont nous disions tout à l'heure l'admirable richesse, a revendiqué tous les genres; dans tous, elle a largement réussi. L'impulsion de Catherine II n'a point été étrangère à ce développement rapide. Elle devait protéger et encourager les arts et les lettres, qu'elle-même cultivait. L'influence française lui dut sa popularité dans les tendances littéraires de la Russie ; malheureusement ce ne fut pas la saine et brillante école du dix-septième siècle qu'elle choisit, mais cette période du dix-huitième, qui était déjà une décadence.

Cependant cet engouement ne fut pas de longue durée ; le bon goût de la nation a fait justice de cette faveur passagère, et aux succès toujours croissants de la littérature russe, il est facile de reconnaître la prépondérance de l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et celle des immortelles productions de notre grand siècle.

Dans cette lice littéraire si généreusement ouverte par la Russie à tous les talents, et dans laquelle ils trouvent tous une juste appréciation et de brillants encouragements, plusieurs femmes ont osé s'élancer, et ont acquis une influence marquée. Elles y ont apporté tout leur enthousiasme.

Parmi ces femmes, Anne Bounine est celle dont le nom, le plus populaire, sinon le plus distingué par le talent, nous a semblé devoir résumer les généreux élans d'une âme tendre

et dévouée. Elles ont imprimé à la littérature russe ce cachet de douce sensibilité que semblent tout d'abord exclure ces langues slaves qu'on suppose, à la seule vue des consonnes répétées qui forment leurs mots, âpres et dures comme le sol qui les vit naître, mais dont la prononciation recèle une si grande puissance d'harmonie et d'inflexion qu'on oublie, en les entendant parler, la rudesse apparente de leurs caractères, pour les confondre avec ces langues douces et suaves qu'on aime et qu'on admire à si juste titre chez les peuples méridionaux.

Le russe, comme tous les dialectes de même origine, a des richesses inconnues à la plupart des autres langues modernes ; il se plie à toutes les exigences, à tous les caprices de l'imagination, et secouant la plupart des entraves qui arrêtent et embarrassent si souvent l'expression de la pensée poétique, il prête, à la poésie surtout, un concours merveilleux, une puissance de formes pleine de charme et d'harmonie.

C'est surtout sous la plume élégante des femmes que la langue a su s'assouplir ainsi. Elle semble, sous leur impulsion, perdre son caractère primitif et national, non plus seulement pour s'astreindre, avec une pureté pleine de grâce et de douceur, à l'énergique expression des vertus et des passions de leurs pères, mais pour développer les préceptes les plus délicats du bon goût et du bon ton.

Anne Bounine excelle surtout dans le genre de l'ode. Sous sa chaleureuse inspiration, les accents de la lyre épique atteignent une sublime grandeur. Son nom est un nom justement national.

Zélée propagatrice des doctrines littéraires du dix-septième

siècle, elle a donné à la Russie une exacte et élégante traduction de notre poëme didactique par excellence, *l'Art poétique* de Boileau.

Autour d'elle, et dans des genres divers, se groupent, comme une brillante pléiade, plusieurs femmes également distinguées par le rôle actif que leur assurent, dans le développement et la marche de la civilisation, leur influence de femmes du monde, le bon goût et le talent remarquable qui font le mérite de leurs ouvrages.

FRÉDÉRIQUE BREMER.

I.

Au milieu d'une nature âpre et sévère, sous un climat rigoureux, les habitudes et les joies de la famille offrent la seule compensation possible à la tristesse et à l'effroi qu'inspirent ces longs jours d'hiver, pendant lesquels les ouragans et les tempêtes alternent presque sans interruption avec d'épais brouillards; la neige s'ammoncèle dans les vallées, sur la cime des monts, dans les plaines ingrates de la Suède, et ne laisse plus libre pour la circulation que le rapide traîneau. Tout, dans ce pays entrecoupé de rivières, de lacs, de montagnes et de forêts, est sérieux et grandiose, et le cœur, à l'aspect de cette rude et imposante magnificence, se réfugie au sein paisible de l'amitié et du foyer domestique.

C'est cette douce et aimable tendance, que la plume élégante de mademoiselle Bremer s'est chargée de dépeindre et de célébrer. Le bonheur domestique éclate à chacune de ses lignes, et toutes concourent à le mettre en honneur, à le rendre plus cher et plus précieux à ses lecteurs.

Frédérique Bremer, peu connue en France, occupe cependant une place distinguée dans la littérature suédoise, dont elle est une des gloires contemporaines les plus incon-

testables. L'Allemagne et l'Angleterre ont accueilli avec empressement et enthousiasme ses ouvrages, qui ont tous été traduits plusieurs fois dans chacune de ces deux langues. Le titre de leur collection: *Esquisse de la vie journalière,* indique, dans sa charmante et naïve simplicité, le but de l'auteur. Il résume à lui seul la pensée, la marche et les détails de chacun des romans qui la composent.

Trois seulement de ces ouvrages, *les Voisins*, les *Scènes norvégiennes* et *les Filles du président,* ont été traduits en français, non sur l'édition suédoise originale, mais sur une édition allemande.

Mademoiselle Bremer sait peindre avec feu et vérité le vaste et riant tableau de mœurs entièrement étrangères à nos habitudes et à notre siècle. « Dans ses œuvres, dit avec juste raison son traducteur, on trouve l'esquisse exacte d'une société à part, société éclairée, habituée aux travaux et aux plaisirs de l'esprit, et dont les mœurs ont conservé la simplicité et l'abandon d'une autre époque. Là, peines et plaisirs, tout est mis en commun; on lit, on travaille ensemble; on se réunit pour cultiver les arts, pour mettre à profit les jours rapides de l'été; et, quand l'hiver est venu, c'est encore à la famille et à l'amitié qu'on a recours pour en charmer la longueur.

« Ces mœurs, à la fois naïves et polies; cette simplicité de sentiments, à côté d'habitudes de civilisation; ces goûts studieux qui perfectionnent l'intelligence, en laissant au caractère tout son abandon; tout cela, tracé par le pinceau si spirituel et si vrai de mademoiselle Bremer, nous a paru comme le tableau d'un autre siècle, dont la tradition aurait conservé les traits. La distance des lieux remplace pour nous

celle du temps, et nous pouvons à peine croire qu'à notre époque, dans notre vieille Europe, il se trouve un coin de terre dont les habitants aient su éviter les dangers de la civilisation, tout en profitant de ses bienfaits. »

Ce tableau de la Suède est aussi vrai, aussi fidèle que ceux de mademoiselle Bremer. Pourquoi ces antiques coutumes qui ont su si bien se plier à la marche et au progrès de l'humanité, sans se laisser absorber ni détruire par elle, ne reflètent-elles plus les vives et pures clartés d'une fécondante et antique foi? Si la plume de mademoiselle Bremer, si heureusement inspirée par l'amour de la famille, pouvait puiser en même temps aux sources sacrées des vieilles croyances catholiques, nous n'aurions point à regretter de trouver dans ses œuvres l'exagération de quelques principes poussés jusqu'au paradoxe, et de rencontrer trop souvent, à côté des sentiments les plus nobles et les plus purs, des pensées vagues qui semblent chercher un complément que l'esprit leur refuse. Est-ce un blâme à jeter sur l'auteur? Assurément non. La source où elle pouvait puiser l'inspiration qui lui manque a été détournée de ses lèvres, et elle ne sait plus en retrouver la trace. Son âme est trop tendre et trop expansive pour ne point entrevoir de ces mystères du cœur auxquels on ne saurait être initié que par une foi simple et humblement soumise.

La passion a toujours, dans les œuvres de mademoiselle Bremer, un but noble et pur. Cependant son langage est trop exalté pour que la lecture n'en soit pas dangereuse pour la jeunesse. Nous le regrettons; car elle sait faire aimer les liens de famille, elle sait tracer de ces tableaux d'intérieur dont la naïveté traditionnelle et le détail pratique se revêtent, sous

sa plume, d'une séduisante poésie; elle sait, enfin, animant sa lyre à l'écho vibrant des chants patriotiques des scaldes, célébrer, avec une noble fierté, les beautés de la vieille Scandinavie et ses aspects pittoresques.

Parfois sa voix éveille soudain dans l'âme la mémoire d'Odin; on l'écoute comme on écouterait une cloche lointaine dont le son argentin apporterait à l'âme de vagues et mystérieux souvenirs. Il y a, dans l'expression et dans le fond de la pensée de mademoiselle Bremer, ce je ne sais quoi de rêveur et de nuageux qui constitue le génie des écrivains du Nord. Elle sourit des superstitions du naïf et crédule paysan, et cependant, pour les raconter, elle trouve de ces accents de l'âme qui tremblent et frémissent. Elle est superbe et convaincue quand elle parle de Dieu, éloquente quand elle parle de l'amitié, entraînante et toute gracieuse quand elle parle de la famille. Ce sont là les trois amours qui remplissent son âme et inspirent sa plume.

II.

Pourquoi chercherions-nous à esquisser imparfaitement la vie et le caractère de mademoiselle Bremer, lorsque, pour en donner une plus juste idée, nous n'avons qu'à la laisser parler elle-même?

« Quand je n'appartiendrai plus à la terre, je voudrais quelque jour revenir ici-bas comme un esprit, pour raconter aux hommes tous mes plaisirs et toutes mes douleurs, tout ce que j'aurai vu, aimé, espéré. Qui pourrait s'effrayer de mon aparition? Si je venais, vers minuit, visiter quelque

âme inquiète et souffrante, je ne voudrais être pour elle qu'une sœur, une amie; je bornerais mon ambition à la calmer, à la distraire et à veiller auprès d'elle, pour ranimer la flamme de sa lampe de nuit . . . .

. . . .

. . . .

« Mais puisqu'un regard bienveillant veut pénétrer le mystère d'une vie assez insignifiante, je dirai que je suis née sur les rives de l'Aura, et que j'ai eu pour parrains une bonne partie des savants et vénérables académiciens d'Abo. A l'âge de trois ans, je quittai la Finlande ma patrie, et je n'ai conservé de ce temps de ma vie qu'un seul souvenir. Ce souvenir est un mot, un nom puissant, cri de terreur et d'amour, que les Finnois répétaient souvent quand ils étaient païens, et qu'ils disent encore aujourd'hui, quoique régénérés par le christianisme. Souvent, quand le tonnerre gronde et que la terre tremble, ou quand un brise suave vient consoler et récréer la nature, il me semble entendre ce nom dans la voix du tonnerre et dans le souffle de la brise. Ce nom est *Jumala!* (Dieu! en finnois.)

« Si vous voulez bien maintenant me suivre en Suède (où mon père avait acheté des biens, après avoir vendu ceux qu'il possédait en Finlande), je déroulerai à vos yeux, sans vous ennuyer plus longtemps du récit de mes impressions d'enfance, le tableau fort ordinaire et assez peu intéressant d'une famille qui quitte chaque automne la campagne pour s'acheminer en petite voiture vers son habitation de la capitale, et qui, chaque printemps, quitte la capitale pour retourner à la campagne. Vous verrez dans la maison paternelle de jeunes filles qui jouent des sonates, qui chantent, dessinent,

lisent, et s'appliquent, en un mot, à donner le dernier poli à leur éducation. Ici, il faut que je fasse un humble aveu : c'est qu'à cette époque de ma vie, je me croyais tout bonnement une héroïne. . . . .

. . . .

. . . .

« Mais peut-être voulez-vous savoir quelque chose de ma vocation littéraire. Elle se manifestait dès mes premières années, et j'ai passé presque toute ma jeunesse à ébaucher des compositions que je ne voudrais faire lire à personne, pas même à mes ennemis. J'écrivais pour calmer l'agitation l'impatience du jeune âge. J'écrivais comme les petits flots qu'un vent léger soulève au fond de la baie tracent sans but leurs dessins sur le rivage ; j'écrivais, en un mot, pour écrire. Plus tard, des motifs plus sérieux m'ont fait prendre la plume, et j'ai écrit — ce que vous avez lu. Maintenant, j'ai atteint l'automne de ma vie, et j'ai encore autour de moi tout ce qui m'entourait à mon printemps : j'ai le bonheur de posséder encore ma mère et une sœur chérie.

Depuis que ces lignes ont été écrites par mademoiselle Bremer (1841), plusieurs productions nouvelles sont encore sorties de sa plume, et chacune d'elles est venue ajouter un nouvel éclat à ses premiers succès. Sa réputation littéraire a grandi avec une incroyable faveur, et son nom est connu de tous les peuples civilisés et amis d'une bonne et saine littérature.

III.

La poésie scandinave était fière et puissante sur les lèvres des scaldes, quand ils racontaient les beautés lointaines de la patrie de leurs pères. Alors ils mêlaient, aux souvenirs brillants des traditions orientales, les impressions de leur âme ardente, le récit héroïque des gloires d'Odin et les mystiques enseignements de leur sombre mythologie. Cette poésie, qui était à elle seule une littérature tout entière, s'éteignit tout à coup, ne laissant au sein de la Suède que des fragments épars et confus.

De longs siècles d'ignorance et de barbarie succédèrent à cette informe mais éclatante civilisation; le ciel des valkyries perdit son charme poétique, pour ne plus garder que la nudité de l'erreur et de la superstition. Aussi, lorsque le christianisme, après de longs et infructueux efforts, s'établit enfin dans cette dernière retraite des dieux détrônés de la vieille Europe, il n'y trouva plus que de faibles vestiges de la poésie scandinave.

Aucun lien direct ne rattache donc la littérature suédoise à cette littérature primitive qui prouverait à elle seule l'origine asiatique des Scandinaves, et cependant tel est le sceau indestructible qui marque et différencie le génie de chaque race, que l'on retrouve sans peine dans les écrivains modernes un reflet, ainsi que nous le disions tout à l'heure, de l'enthousiasme de leurs pères. C'est le même amour du sublime, le même langage hyperbolique et richement coloré. Et pourtant la sublime harmonie des vieilles épopées scandina-

ves a été longtemps muette; les traditions de leurs chants héroïques, perdues dans l'oubli, ne communiquaient point à leurs créations la verve de ses patriotiques inspirations, et l'étude des beautés du passé ne faisait même pas partie des études classiques.

Le suédois, comme le danois, prend son origine dans la langue scandinave, si puissante et si riche. Peu de personnes, même dans les classes les plus lettrées de la société, peuvent se rendre compte des richesses immenses de cette langue, qui possède en propre plus de cinq cents radicaux. Sa grammaire, presque phénoménale, offre, à l'esprit étonné de ses lecteurs, jusqu'à quinze déclinaisons, avec cent vingt cas; le nombre duel n'a pas moins de seize conjugaisons, avec un passif complet et sans auxiliaires : ce qui établit une fécondité de flexions qu'on ne trouve aussi remarquable dans aucune autre langue. Inépuisable dans ses ressources, elle fournit abondamment à tous les besoins de la composition littéraire, et se plie aisément à toutes les exigences et à tous les caprices des poëtes et des écrivains. Aussi l'expression ne fait-elle jamais défaut, si je puis m'exprimer ainsi, aux ecarts les plus surprenants de l'imagination, en même temps qu'elle s'élève à toutes les hauteurs accessibles à la conception humaine. C'est une mine féconde d'où l'on extrait, sans s'arrêter jamais, l'or le plus pur et le plus éblouissant dont puisse se revêtir la pensée avant de se soumettre à la rude et difficile épreuve de la publicité.

Les traits caractéristiques du suédois sont la majesté et l'harmonie; il a conservé le type grandiose et pompeux de la langue mère. Le danois, au contraire, a su assouplir et simplifier ses formes grammaticales; il a modifié sa force primi-

tive au contact du génie anglais et français; avec plus de simplicité, il a plus de grâce que le suédois.

On ne s'étonnera pas, avec des éléments aussi féconds de richesse et de puissance, de voir la langue suédoise moderne naître tout à coup sous le génie d'un grand écrivain. Dès ses premiers pas, elle acquiert l'importance et le développement d'une langue classique, et se montre dans tout l'éclat de sa puissance, même avant la mort de son véritable fondateur, Olof de Dahin (1708-1763). A partir de cette époque seulement, la seconde peut revendiquer une place méritée dans la littérature générale.

Quelques femmes se sont distinguées dans la marche de cette littérature; parmi elles, nous citerons l'auteur de *l'Apologie des Femmes* et de l'*Essai sur les poëtes suédois*, madame Nordenflicht, morte en 1763.

La satire, la manière descriptive des relations de voyages, et le style épistolaire, sont les trois genres cultivés en Suède avec le plus de succès. Mais on y compte peu d'ouvrages d'imagination, et c'est là ce qui ajoute au mérite de mademoiselle Bremer; car il est toujours difficile et glorieux d'entrer hardiment dans une voie à peine tracée. Fidèle, néanmoins, au goût et aux sympathies de sa patrie, elle semble préférer le récit par lettres à la narration ordinaire; et, après le dialogue simple et naturel de la vie privée, ce qu'elle aime surtout, c'est le genre descriptif.

Les lieux s'animent et revivent sous sa plume comme sous un crayon fidèle. Parle-t-elle de la froide Norvége, nous voyons apparaître soudain ses frimas et ses sauvages beautés.

« Si ton âme, dit-elle au commencement de ses *Scènes norvégiennes*, est fatiguée par le tumulte du monde ou par

les intérêts mesquins de la vie, si l'air épais de ton cabinet t'oppresse, si la poussière de tes livres t'empêche de respirer à l'aise, si la société t'ennuie, si ton cœur est agité d'une douleur profonde qui le dévore et le consume : fuis, ah! fuis au sein de la Norvége; prête l'oreille aux rapides et puissantes pulsations de la nature. Seul, en présence de ses merveilles, si sublimes dans leur éternelle jeunesse, si éloquentes dans leur immobilité, tu retrouveras une nouvelle force, une nouvelle vie!

« Aimes-tu le grand et le majestueux? — Viens contempler le colossal *Gausta*, dont la tête neigeuse plonge ses regards à six mille pieds au-dessous d'elle; visite les formes gigantesques du Hurrinsg, du Fannaraut, du Mugnafeld. Vois comme les torrents se précipitent du haut des montagnes et tombent en écumant dans l'abîme; écoute le roulement sourd qu'ils jettent dans l'air, comme un sombre écho du tonnerre.

« Préfères-tu un spectacle plus doux? — Tu en rencontreras au milieu même de ces scènes effrayantes. La cabane du berger repose dans l'étroite vallée comme le nid de l'oiseau dans la brisure du rocher; des troupeaux paissent dans de vastes prairies, gardés par de jeunes bergères aux fraîches couleurs, aux yeux bleus, aux longues tresses blondes. Elles chantent les rustiques mélodies des montagnes, et un petit lac calme, profond, enveloppé de cette teinte bleuâtre particulière aux eaux des glaciers, réfléchit ce tableau enchanteur.

« Tout respire ici une paix champêtre, et cependant, dès les premiers jours de la création, une révolution lugubre semble avoir imprimé un terrible sceau sur ces campagnes.

Les grandes ombres des immenses montagnes tombent sur des vallées où il ne croît que de la mousse, sur des lacs dont les eaux immobiles sont couvertes d'une glace qui ne fond jamais. Un silence de mort règne dans ces déserts; seul, le bruit de l'avalanche qui roule ou du glacier qui s'ébranle vient parfois le troubler.

« Mais si tu veux voir la vie dans toute sa splendeur et sa majesté, viens admirer comment l'hiver et l'été s'embrassent dans la vieille Norvége. Descends dans les plaines, visite les vallées qu'arrosent de tranquilles et limpides rivières, entourant dans leur cours de vertes îles où croissent la campanule et le muguet odorant. Là, des ruisseaux argentés serpentent entre dés touffes d'arbres et des champs cultivés, tandis que, par delà les colines boisées, de hautes montagnes couronnées de neiges éternelles lèvent leurs vénérables têtes, semblables à des patriarches bénissant leur jeune postérité. Qu'il est féerique dans ces valléès, le jeu saisissant des couleurs du prisme! Que les orages y sont effrayants, et les nuances de l'iris brillamment réfléchies par les cascades! »

Ces citations, longues peut-être, mais nécessaires pour faire connaître à nos lecteurs le genre simple, facile et délicieusement harmonieux de mademoiselle Bremer, suffisent aussi pour bien faire apprécier les ressources de cette langue si peu connue parmi nous, et pourtant si digne de l'être. Pourquoi faut-il que des âmes si tendres, si simplement expansives, et si fidèles aux vertus héréditaires et aux ravissantes traditions du passé, ne viennent plus échauffer leur génie au foyer lumineux d'où s'échappent les brillants rayons qui éclairent et perfectionnent les diverses branches des connaissances humaines? Ces preux enfants des Germains, que

Tacite dépeint comme un peuple enfant de la nature; belliqueux et intrépide, équitable et fidèle, respectant dans la femme l'image et la ressemblance de l'homme, et vivant dans le passé par ses traditions et sa poésie, reviendront tôt ou tard aux pieuses croyances de leurs pères, et le ciel se laissera toucher par les puissantes supplications des vierges de Wodsténa.

Les Suédois ont su imprimer à toutes leurs œuvres le caractère distinctif de leur génie national. Leurs vieilles églises aux dômes élevés, aux innombrables et sveltes colonnes, aux voûtes hardies, aux tours gigantesques, aux flèches délicates et élancées, avec leurs fleurs sculptées et leurs feuilles taillées dans la pierre, et leurs statuettes charmantes et bizarres, ne sont-elles pas les symboles spiritualisés des bocages de la Bothnie, du Gothland et de la Poméranie, désormais consacrés à l'adoration du vrai Dieu? L'obscurité mystérieuse et sainte de ces temples, ces ogives si artistement percées à jour, et à travers lesquelles le soleil se joue magiquement comme à travers les cimes transparentes des hautes futaies, ne sont-elles pas les reflets des vieux sanctuaires de la Scandinavie?

Brillant écho des voix des bardes, des trouvères, des troubadours qui, aux treizième et quatorzième siècles, retentissait dans les cabanes, les châteaux et les palais, mademoiselle Bremer a chanté les joies et les douleurs de la vie privée, les vertus et les consolants récits du foyer domestique. Bientôt aussi les hymnes religieuses, les chants inspirés par la foi, résonneront sous les voûtes antiques des églises germaines; alors seulement nous aurons le dernier mot de la littérature scandinave, et ce mot sera le sublime de l'expression et du sentiment.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

1207—1231.

I.

En nous trouvant en présence de cette grande et sainte figure qui éclaire tout le moyen âge d'une resplendissante lumière, et que le génie d'un des grands écrivains de notre époque a rendue si justement populaire en Europe, nous avons senti notre impuissance à aborder une tâche aussi bien remplie. Effrayée des difficultés d'ajouter quelques traits à un portrait si largement tracé et si complétement achevé dans le moindre de ses détails; plus effrayée encore à la pensée de donner l'abrégé d'un de ces livres si rares, dans lesquels chaque ligne a une si haute portée religieuse ou historique, chaque mot une valeur propre et précieuse, nous avons reculé devant une tâche qui nous semblait impossible. Ainsi, nous l'avouons, nous avions omis à dessein de placer parmi nos femmes illustres sainte Élisabeth, cette princesse dont la mémoire est si chère à tous les cœurs chrétiens.

Cependant, au moment de clore notre galerie, la pensée



Elisabeth de Hongrie.

1400.

nous est venue que l'on pourrait taxer d'injustice ou d'ignorance cette omission, que des lecteurs bienveillants attribueront tout au moins à un oubli toujours condamnable. Ne voulant nous exposer ni aux justes récriminations des derniers, ni au blâme sévère des premiers, nous nous sommes résignée à cette lourde tâche, quelque rude qu'elle nous paraisse.

Bien plus, nous nous sommes sincèrement réjouie de cette omission volontaire, parce qu'elle nous met dans l'heureuse nécessité de clore notre ouvrage par la pensée qui a présidé à son début, une pensée chrétienne. Nous serons heureuse, en effet, de terminer la tâche que nous nous étions imposée en offrant à nos lecteurs une de ces grandes figures qui n'appartiennent plus seulement à une nationalité, mais à l'univers entier, au monde chrétien, par leurs vertus et par l'auréole glorieuse dont l'Église catholique les a couronnées.

Il nous a semblé qu'une galerie ouverte par la bienfaitrice du saint-siége, par la grande comtesse de Toscane, ne pouvait mieux se fermer que par le souvenir du modèle le plus parfait de la sainteté au milieu des honneurs du monde, et de la tendresse conjugale se développant avec toute son effusion, sous l'action bienfaisante et féconde de cette admirable sainteté.

Ce double caractère de la sainte et de l'épouse n'a jamais eu de type plus parfait que sainte Élisabeth. Sa vie, bien qu'enveloppée tout entière d'une poétique expression, bien qu'ornée des vertus les plus sublimes et favorisée du don précieux des miracles, n'en est pas moins la vie la plus pratique, et la plus capable d'initier une femme à la connaissance de ses devoirs de chrétienne, de mère et d'épouse.

Née dans cette ardente période de foi religieuse, dont la généreuse piété produisait les croisades et présidait à la vie pu-

blique et privée des grands et du peuple, Élisabeth de Hongrie en est sans contredit la synthèse la plus fidèle et la plus vraie. Sa vie n'est point le simple récit de saintes et pures vertus, c'est l'histoire tout entière, l'appréciation exacte et complète de la société chrétienne au moyen âge.

Contemporaine de saint François d'Assises et de sainte Claire, elle fut la propagatrice la plus zélée de leur sublime abnégation, et sut concilier les préceptes d'une absolue et volontaire pauvreté avec l'éclat de la puissance et la splendeur du trône.

Une foi aussi éclairée que profonde, un cœur tendre et dévoué, une jeunesse brillante de mérite et d'innocence, devaient révéler à l'illustre princesse tous les secrets de l'amour divin, et faire naître, au sein de ce foyer de charité, ce sentiment qui la complète et la résume sur la terre : l'amour des pauvres et des affligés.

Sainte Élisabeth, convaincue, en effet, que le ciel lui avait donné l'existence et la fortune comme un trésor à faire fructifier, ne les considéra jamais que comme un dépôt confié à ses mains, pour en répandre les fruits autour d'elle. De là toutes ses œuvres de miséricorde et de dévouement.

Aimer les pauvres, soulager tous les malheurs, ce n'était point encore assez pour cette âme vraiment angélique.

La foi si vive et si entreprenante du treizième siècle avait revêtu le mendiant et le lépreux de la belle et touchante figure de Jésus-Christ. Aussi était-ce avec une tendre vénération qu'Élisabeth nourrissait la faim du premier et pansait elle-même les plaies du second, les envisageant l'un et l'autre comme les bénis et les privilégiés du Seigneur.

Éminemment pénétrée du sentiment chrétien et che-

valeresque qui avait présidé au grand contrat féodal, elle ne séparait point l'autorité qu'il donnait au maître, de la pensée austère des devoirs réciproques. Sa crainte de ne point remplir dans toute leur étendue les engagements pris par ses pères et renouvelés par son époux, la rendait pour chacun de ses vassaux une mère toujours tendre et attentive. Aussi son souvenir est-il resté, dans la mémoire du peuple, saint et béni, et, aujourd'hui qu'une partie de l'Allemagne, en rejetant la foi de ses aïeux, a violemment rompu avec les souvenirs chrétiens de son passé, sa mémoire plane encore sur tous les lieux que sanctifia sa présence. Son nom est populaire, et les miracles de sa vie inspirent le pinceau de l'artiste, la plume du poëte, et excitent encore les pieux élans de la reconnaissance et de l'admiration dans ces vieilles races germaniques si fortement trempées, et pourtant si passionnées pour tout ce qui révèle une origine merveilleuse et céleste.

II.

Fille d'André, roi de Hongrie, Élisabeth appartenait à cette race bénie qui devait donner une autre Élisabeth à la Bohême, et lagrande Hedwige à la Pologne. A elle il était donc réservé d'ouvrir cette grande filiation de saintes illustres dont s'enorgueillirent à juste titre plusieurs trônes du Nord. L'humilité et la charité surent la rendre digne de cette magnifique faveur.

C'était, du reste, le moment de la plus grande splendeur des trônes chrétiens. La France bénissait la sainteté de son roi et admirait le zèle et l'abnégation d'Isabelle sa sœur, dont la générosité alla jusqu'à suivre les voies difficiles de la

perfection, ouvertes, sous les auspices de François d'Assises, par l'héroïque sainte Claire, fondatrice des *Pauvres-Dames*. C'était vraiment le siècle, par excellence, des merveilles religieuses. Élisabeth le traversa rapidement pour lui imprimer un nouvel éclat et en étendre les bienfaits à sa patrie.

Fiancée fort jeune au duc Louis, enfant comme elle, et héritier présomptif du landgraviat de Thuringe et de Hesse, elle quitta, dès l'âge de quatre ans, la cour du roi son père, pour aller en Thuringe partager la même éducation que son fiancé.

Déjà se manifestaient en elle les vertus qui devaient illustrer sa vie. Humble et recueillie, elle aimait la retraite, et, par un angélique instinct, s'efforçait d'éloigner d'elle les plaisirs bruyants et la nécessité des riches parures. Son cœur était tout à Dieu et aux pauvres. Bonne et affable, elle se plaisait à accueillir toutes les douleurs, et adoucissait, par ses douces larmes, celles qu'elle ne pouvait soulager.

Un modèle aussi parfait des vertus chrétiennes était en contradiction trop ouverte avec les maximes et les habitudes de la cour pour ne point soulever autour de la jeune princesse la crainte, l'envie et la haine. Son exemple faisait naître dans tous les cœurs le regret et le remords, et, ne pouvant imprimer à aucun une résolution assez énergique pour le décider à suivre ses pas, il les remplissait tous d'une jalouse et sombre colère. Il en résulta une persécution violente, sans cesse manifestée par un mépris et un dédain humiliant. On lui faisait un crime de ses mérites, et on lui reprochait ses vertus comme des faiblesses indignes d'une souveraine. Elle n'était point faite, assurait-on, pour porter une couronne, mais bien plutôt pour ensevelir la pusillanimité d'une âme faible et craintive dans l'obscurité d'un cloître. Et l'on pressait le duc

Louis de se choisir une épouse plus digne de lui et de son peuple.

Le jeune prince, seul dans sa famille et parmi les grands qui l'entouraient, protestait contre ce jugement. Il gardait à sa douce fiancée, dont son noble cœur appréciait l'âme d'élite, une tendre fidélité, et se montrait toujours empressé à lui en offrir le plus affectueux témoignage.

C'est ainsi que sainte Élisabeth, comme toutes les âmes choisies de Dieu, préludait aux joies courtes et rapides de la période heureuse de sa vie, par l'épreuve de la contradiction et de la souffrance, et puisait, au sein de l'humiliation, la force et la grâce de la sainteté.

III.

L'heure de la justice et du triomphe est enfin arrivée pour la sainte fiancée. Le jeune landgrave Louis, après avoir placé son amour sous la protection divine, par le jeûne et la prière, après avoir chaussé l'éperon d'or de chevalier, et ceint solennellement la couronne de ses pères, revendique des engagements saints et sacrés, et ratifie aux pieds des autels la promesse des fiançailles.

Vainement sa mère a-t-elle cherché à le dissuader de cette union : sa résolution, soutenue par son serment de chrétien et par un tendre amour, a été inébranlable. Admirateur muet des vertus de *sa chère sœur*, dès longtemps il a placé en elle le bonheur et l'espoir de sa vie. Ce bonheur, il le sent, est sur le point de s'accomplir.

Aussi est-ce une véritable et sainte joie que celle qui anime ces deux cœurs au moment auguste où la religion les con-

sacre définitivement l'un à l'autre. Toute radieuse et pleine d'une sainte émotion, la jeune vierge verse son âme tout entière dans les élans d'une fervente prière.

« Toute à vous, Seigneur, s'écrie-t-elle; toute à vous pour l'éternité; mais sous votre regard béni, toute à lui pendant les jours de la terre! »

Oh! qu'une union ainsi sanctifiée par la piété d'un cœur chaste et innocent est agréable au ciel, et que de bénédic-dictions il prépare pour l'avenir! Celle d'Élisabeth devait faire la gloire de la Thuringe, l'admiration de la postérité et la joie de son époux.

Elle avait accepté les traverses de sa jeunesse avec une douce humilité : élevée au faite des honneurs, elle se montra aussi humble, aussi maîtresse d'elle-même qu'au temps des rebuts les plus poignants et les plus injustes. Jamais, au jour de sa puissance, un reproche ne s'échappa de ses lèvres. Elle avait oublié le passé, ou plutôt, avec cette admirable défiance de soi-même, qui est le plus beau triomphe de la perfection chrétienne, elle était convaincue que sa nature, défectueuse et coupable, avait tout mérité.

Exacte à suivre les devoirs tracés à la femme par les saintes Écritures dans le portrait de la femme forte, elle avait soudain oublié les distractions de l'enfance, si près d'elle encore. Active et soigneuse, elle dirigeait sa maison, surveillait ses serviteurs, et employait ses loisirs à filer le lin ou la laine destinés aux vêtements des pauvres. Gracieuse et empressée, sa physionomie offrait, en tout et partout, l'expression d'une aimable gaieté. Tel est le propre d'une âme sincèrement chrétienne, de porter avec elle, toujours et en tous lieux, le calme et la paix qui la pénètre et l'anime.

Le jeune duc de Thuringe partageait en toutes choses les pieuses sollicitudes de *sa chère sœur* (c'est ainsi qu'en mémoire de la tendre affection de leur enfance, il continuait à nommer Élisabeth). C'était le même élan de foi, la même charité pour les pauvres, le même amour pour Dieu. Une union aussi sainte était heureuse et prospère. Dieu la bénissait et lui donnait toutes les joies que peut goûter l'homme sur la terre.

L'âme tendre et généreuse d'Élisabeth ne laissait pas sa piété s'engourdir par cet éphémère bonheur. Elle y voyait la main de Dieu; elle s'y abandonnait avec la plus reconnaissante effusion; mais elle n'en perdait pas de vue les austères devoirs. Elle savait se souvenir qu'au sein d'un légitime amour, la soumission et le respect sont toujours les vertus obligatoires de la femme.

Son amour de la pauvreté se traduisait par un invariable éloignement du luxe, aux exigences duquel elle ne se soumettait en public que comme à une rude obligation, mais qu'elle rejetait loin d'elle dans le sanctuaire de la vie privée; ayant soin, d'ailleurs, de protester en secret contre les obligations de la fortune, en cachant, sous l'or et la soie de ses vêtements de souveraine, le crin d'un dur cilice et la bure d'une robe de pénitence.

Elle aimait les mystérieuses aspirations de l'oraison, et, non contente de leur consacrer tous ses instants de loisir, elle savait interrompre son sommeil pour s'agenouiller sous l'œil de Dieu et le prier longuement. Louis admirait tant de vertus en s'efforçant de les imiter. C'était une noble et pieuse lutte, qui resserrait, en les sanctifiant, les liens de cette précieuse union.

Mais c'était surtout aux œuvres de charité, que sainte Élisa-

beth s'adonnait avec plus d'ardeur. Elle dérobait à son repos le temps qu'elle donnait aux pauvres. Elle n'avait pour eux jamais assez d'argent dans son trésor. Le linge de ses armoires, les aliments de sa table, tout leur était distribué avec une sage profusion.

Seule et à pied, son manteau rempli du lourd fardeau de ses aumônes, elle affrontait les fatigues d'une montée raide et périlleuse, pour aller au loin visiter les pauvres chaumières, et y porter en même temps le pain qui fait vivre le corps, et les consolantes paroles qui raniment l'âme.

Un jour qu'elle venait de quitter le château avec son fardeau accoutumé, le prince Louis, revenant de la chasse, la rencontre, et, mécontent de la voir se fatiguer et s'exposer, lui demande avec un ton de reproche ce qu'elle porte dans son manteau.

Élisabeth, prise en flagrant délit de charité, rougit et se trouble. Louis écarte violemment le manteau, et recule saisi d'étonnement et d'admiration en le voyant plein de roses, bien que la saison de ces fleurs fût bien éloignée encore. Il comprend tout, et, inclinant sa volonté devant la volonté du ciel ainsi manifestée, il laisse sa femme libre de continuer sa tâche bénie, en ayant soin toutefois de prendre une de ces roses miraculeuses, qu'il garda précieusement jusqu'à sa mort.

Mais ce n'était point là le seul miracle par lequel devait se montrer aux yeux du jeune prince la sainteté de sa chère Élisabeth. Un jour qu'un tournois lointain le forçait à une longue absence, et qu'Élisabeth, selon sa coutume, employait ce temps d'alarme et de tristesse à ses œuvres de charité, il advint qu'ayant rencontré sur sa route un de ces lépreux qu'elle se plaisait surtout à regarder comme les

membres souffrants du divin Sauveur, elle fut péniblement frappée des ravages qu'avaient faits sur ce jeune corps les atteintes dévastatrices du fléau.

Elle le salue en l'appelant doucement mon frère, lui tend une main amie, et le conduit dans son appartement pour y laver et parfumer ses plaies. Cette pieuse tâche remplie, elle le fait coucher dans son propre lit et s'apprête à veiller elle-même sur son repos.

Cependant la duchesse Sophie, son altière belle-mère, gronde et s'indigne ; et, voyant arriver inopinément le landgrave, elle s'élance à sa rencontre.

« Venez, s'écrie-t-elle, venez voir les belles choses que fait votre Élisabeth ! »

En apprenant qu'un lépreux souille sa couche, le prince ne peut maîtriser sa colère ; mais soudain il fond en larmes, se précipite à genoux, et bénit le ciel. Ce n'est point un lépreux qu'il a trouvé, en écartant les courtines, c'est le corps sacré de Notre Seigneur, avec les blessures de ses pieds et de ses mains, et la plaie ouverte de son côté.

« Oh ! ajoute-t-il avec transport, oh ! chère sœur, donne-moi souvent des hôtes comme celui-là ! »

Une âme aussi éminemment favorisée de l'amour et de la grâce du Seigneur, devait être sans cesse sur ses gardes contre les dangers de la grandeur, les entraînements de la puissance. La crainte de l'injustice était si puissante sur son cœur, qu'ayant su que les vassaux de son époux se plaignaient de la dîme exigée par les coutumes féodales, sa délicatesse s'alarma sur le droit que pouvaient avoir les seigneurs à exiger ce tribut.

Dès ce moment, elle prit la résolution, avec l'agrément du

landgrave, de s'abstenir personnellement de tous les aliments qui ne proviendraient pas directement de ses propres domaines. Il en résulta que souvent la jeune princesse ne trouvait pas, à une table abondamment servie, de quoi satisfaire sa faim. Jamais elle ne s'en inquiétait pour elle, mettant tous ses soins à épargner à plusieurs de ses suivantes, qui avaient voulu imiter sa réserve, les privations qu'elle était heureuse de s'imposer, et surtout à les dérober à l'attention de ses convives.

Cependant une grande pensée préoccupait le monde chrétien : les souffrances des fidèles d'Orient et l'humiliation des saints lieux. La voie était d'ailleurs ouverte aux croisades, et l'honneur du chevalier était d'accord avec sa foi pour la rendre obligatoire pour lui dès que l'Église en donnait un nouveau signal. Ce signal avait été donné. Cinq fois l'Europe avait envoyé à l'Asie l'élite de ses fils; et néanmoins le musulman dominait encore. Dans une œuvre de conviction et de dévouement religieux, le zèle ne peut jamais se refroidir, tant que la foi qui lui a donné naissance se conserve ardente et pure. Aussi, loin de se laisser décourager par les difficultés de donner à ces saintes entreprises des suites solides et durables, la chrétienté accueillait-elle toujours avec ce même enthousiasme, et au cri vénéré de : *Dieu le veut !* le projet d'une croisade.

Le duc de Thuringe était trop fervent chrétien, trop vaillant chevalier, pour ne pas s'engager un des premiers au service de la croix, et Élisabeth, la douce et aimante épouse, était trop pénétrée de l'amour divin pour chercher à le retenir.

Elle l'encourageait donc, et animait son ardeur de toute sa

propre exaltation. Elle enviait son bonheur et l'en félicitait. Mais lorsque arriva le moment du départ, lors qu'eut sonné l'heure de la séparation, il ne resta plus dans son âme qu'une déchirante douleur. Elle avait tout oublié, tout, excepté les dangers qu'allait affronter son époux, et les longues, tristes et décevantes heures de l'absence.

Le peuple partageait ses regrets, ses angoisses. Il aimait ce prince si jeune et si beau, si vaillant et si juste; ce prince, véritable chevalier et chrétien, qui n'usait de sa force que pour le protéger, de son droit que pour le rendre heureux et content. Aussi, de toutes parts sur la route de son château, avait-il à traverser des foules nombreuses et attristées qui l'accompagnaient de leurs vœux et de leurs larmes, recevant en échange une promesse de souvenir et de prompt retour.

Élisabeth était à ses côtés, recueillant ces bénédictions populaires; elle les offrait au ciel comme un hommage agréable, destiné, dans sa pensée, à attirer sur le landgrave la protection de Dieu.

Lorsque, après trois jours de marche, la famille et l'escorte du prince durent le quitter, la douleur fut grande de part et d'autre. La duchesse Sophie et Élisabeth, entourant de leurs bras réunis le jeune prince, ne voulaient point s'en séparer. Lui-même ne cherchait pas à cacher les larmes qu'il mêlait à celles dont elles inondaient son beau et mâle visage.

Enfin la mère désolée se laissa entraîner. Mais Élisabeth obtint de faire encore une journée de marche, avant de se séparer de son époux. Ensuite, ce fut chaque jour une peine nouvelle, chaque jour un délai nouveau; et les deux époux cheminèrent ainsi, jusqu'à ce que le duc de Thuringe et ses hommes d'armes rejoignirent d'autres troupes de croisés.

Alors il fallut se quitter, et Louis, montrant à sa femme une bague précieuse qu'il portait à son doigt :

« Regarde bien cet anneau, chère sœur, lui dit-il, et lorsqu'un messager te le rapportera, quelque nouvelle qu'il te donne, tu pourras y ajouter foi. Il sera envoyé par moi. »

Élisabeth, anéantie sous le poids de la douleur, ne revint un peu à elle-même qu'en distinguant dans le lointain la voix de Louis qui se mêlait, éclatante et guerrière, aux hymnes saints que chantaient les croisés.

« Tout pour Dieu, murmura-t-elle, tout pour son amour ! »

Puisant de la force dans cette pensée chrétienne, elle détacha son regard de l'horizon, qui déjà ne gardait plus de traces du passage des chevaliers, et donna le signal du retour.

IV.

Avec le départ du landgrave, avaient fui pour Élisabeth les heures bénies du bonheur et de la joie ; et il semblait qu'une prescience mystérieuse lui révélât qu'elles ne reviendraient plus. Sa vie était plus que jamais sainte et méritoire. Ses bonnes œuvres, désormais, avaient un double but : obéir à la voix de la grâce, et appeler, sur celui qu'elle aimait si profondément, les faveurs et la protection divine.

Elle avait déposé la soie et l'hermine, pour revêtir les sombres vêtements du veuvage. Sérieuse et réservée, elle fuyait le monde, et s'adonnait, dans le silence et la retraite, aux exercices les plus rigoureux de la vie ascetique.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, apportant parfois de rares, mais bonnes nouvelles de la sainte expédition. Élisa-

beth les recueillait avec un joyeux empressement, et se hâtait de remercier le ciel, lorsqu'un jour un envoyé du landgrave lui-même se présente au palais. Il est porteur de l'anneau de Louis, et il annonce une fatale nouvelle. Le jeune prince, atteint d'une fièvre soudaine et violente, est mort à Otrante, et n'a pas même atteint le but de l'expédition sainte ; mais il est mort en vrai chrétien, faisant généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie et de son bonheur de prince et d'époux.

Élisabeth, en ce moment, venait de donner le jour à un quatrième enfant. La duchesse Sophie, en présence de la mort de son fils et du malheur de cette sainte jeune femme, que cette perte faisait veuve, sentit sa haine se fondre dans son cœur, et se changer pour elle en une maternelle tendresse. Ingénieuse à lui cacher cette fatale nouvelle, dans un moment où toute émotion violente devait mettre sa vie en péril, elle trouva dans son affection assez d'énergie pour sécher ses larmes, pour amener sur ses lèvres leur sourire habituel. Elle défendit qu'on laissât pénétrer jusqu'à elle aucune trace de la douleur publique, et parvint ainsi à lui dérober son funeste secret.

Mais après plusieurs semaines données à un complet rétablissement, le jour vint où il ne fut plus possible de lui rien dissimuler. La tendresse de la mère se chargea de porter elle-même le coup, afin d'en adoucir la rigueur; mais, quelles que fussent les précautions que sa prudence employa, elle ne put éviter l'éclat d'une douleur effrayante. Un évanouissement qui fit un instant croire à la mort, succéda à ces violents transports. Cependant, en sentant les pleurs de la duchesse Sophie couler sur son front, la source de ses

larmes s'ouvrit enfin, et, en donnant une expansion plus calme à ses regrets, vint en modérer la douleur.

Elle voulut sur-le-champ tout savoir, tout entendre de la bouche même du messager, et au récit de la sainte mort de son époux, du calme de son dernier soupir, elle sentit descendre dans son âme la seule consolation réelle : la pensée de la rapidité des jours de la terre, et la certitude de la réunion dans la véritable patrie.

Avec son plus tendre adieu, avec sa dernière pensée, le landgrave lui avait légué la régence de ses États, sûr ainsi du bonheur de son peuple et de l'éducation de ses enfants. Effrayée des difficultés d'une tâche aussi grande, Élisabeth ne l'accepta que par respect pour la mémoire de celui à qui elle avait voué une obéissance sans réserve. Elle fut bientôt déchargée de ce fardeau qui l'accablait; mais avec une telle violence, une telle injustice pour les droits de ses enfants, que jamais épreuve plus pénible ne fut imposée à un cœur de femme.

Expulsée du château ducal, par les deux frères de son mari, malgré les prières et les larmes de la duchesse Sophie, avec ses quatre enfants et deux fidèles suivantes, sans ressources, sans pain, elle se vit en butte à l'ingratitude de ceux-là mêmes dont elle avait été la bienfaitrice, de ces pauvres dont sa main généreuse avait si longtemps soulagé la misère, et qui maintenant insultaient sans honte à son malheur.

Telle est la destinée des grandes vertus chrétiennes : réservées à une immortelle et magnifique récompense, elles ne doivent ici-bas recueillir que des rebuts, des mépris, et croître au milieu des ronces et des épines de l'injustice et de l'ingratitude des hommes.

Un cœur que l'ambition dévore ne connaît point de limites au crime. Henri avait défendu sous les peines les plus sévères de donner asile, dans ses États, à la noble proscrite, voulant ainsi éloigner de la vue et de l'amour du peuple ces beaux enfants, héritiers légitimes de la couronne de leur père, qu'il n'osait point faire périr; non par un sentiment d'humanité, mais dans la crainte de s'aliéner, par sa cruauté, son parti tout entier.

Repoussée de toutes les demeures où elle osait frapper, Élisabeth vendit quelques bijoux, peut-être même l'anneau des fiançailles, et celui que lui avait apporté le dernier message de son époux. Avec l'argent qu'elle en retira, elle acheta des vêtements pour couvrir ses pauvres petits enfants, qui, serrés près d'elle, dans une étable abandonnée où elle avait trouvé un refuge plutôt qu'un abri, pleuraient de froid et de faim!... Ensuite, elle réunit son travail à celui de ses deux suivantes; toutes trois se prirent à filer du lin et de la laine, et, en échange, une pauvre femme s'aventurait à leur donner un peu de pain.

L'épreuve semblait au-dessus des forces humaines; il manquait cependant encore à Élisabeth un nouveau sacrifice. Ses enfants lui restaient, précieuse consolation pour un cœur tendre et aimant comme le sien! Bientôt la prudence et la tendresse maternelle exigèrent impérieusement qu'elle s'en séparât.

Des amis dévoués lui révélèrent les dangers qui les menaçaient, et lui proposèrent en même temps de se charger d'eux, et de les élever secrètement, loin des regards de leurs oncles, et à l'abri de leurs projets ambitieux. Élisabeth, à la pensée de cette séparation, sentit son cœur se briser.

Mais le salut de ses enfants était en jeu ; elle n'hésita pas.

Lorsqu'elle eut à souffrir seule de la pauvreté, elle se réjouit dans son cœur de cette précieuse ressemblance avec le divin Sauveur, et, mettant au pied de la croix ses inquiétudes et ses angoisses de mère, elle ne songea plus qu'à utiliser au profit de son âme les jours de l'épreuve et de la souffrance. Son bonheur d'épouse avait été brusquement brisé; la Providence semblait vouloir la décharger de ses devoirs de mère ; aucune entrave ne s'opposait donc plus à ce qu'elle se donnât à Dieu seul. Elle le fit avec un complet abandon, un pardon sincère pour ses ennemis, et une résignation pleine et entière pour ce que lui réservait l'avenir.

Le Seigneur reçut favorablement un holocauste aussi généreusement offert; sa puissante volonté dispersa la tempête, et fit éclater, pour l'innocente victime, une solennelle réparation.

V.

La Thuringe était loin de partager l'ingratitude de la cour et des habitants d'Eisenach. Aussi, parmi les barons et les chevaliers, se manifesta-t-il une vive indignation contre la persécution de la sainte duchesse, et quelques-uns d'entre eux crurent-ils obéir à la voix de l'honneur et de la conscience, en appelant sur elle l'attention et l'intérêt de sa puissante et royale famille.

A peine la vénérable Mathilde, abbesse de Kitzingen, connut-elle le déplorable état de sa nièce, qu'elle envoya un message à Eisenach, pour lui offrir un asile dans son monastère. Élisabeth accepta avec empressement, et bientôt, réunie

à ses enfants dans la sainte retraite de Kitznigen, elle y devint un sujet continuel d'édification et de joie pour les ferventes religieuses.

Monseigneur le prince évêque de Bamberg, frère de Mathilde et de la reine Gertrude de Hongrie, revendique à son tour les droits que lui donnaient les liens du sang à protéger sa nièce; s'appuyant, d'ailleurs, sur la difficulté de concilier les règles austères du cloître avec le séjour d'une mère entourée de ses enfants, il la rappela auprès de lui.

Élisabeth obéit à regret, en songeant qu'elle allait retrouver des hommes qui lui étaient à charge. Egbert lui avait destiné le magnifique château de Batensteria, et il lui préparait une maison digne de son rang. La jeune veuve le supplia de la réduire au strict nécessaire, bornant sa suite personnelle aux deux fidèles suivantes Guta et Isentrude, qui, après avoir partagé les actes de piété de l'époque heureuse de sa vie, étaient demeurées si généreusement attachées à ses souffrances.

Élisabeth avait alors vingt ans, et elle était admirablement belle. Egbert, jaloux d'assurer le bonheur de cette nièce chérie, que sa mort pouvait à chaque instant laisser retomber, sans protecteur et sans appui, aux mains de ses ennemis, pensa qu'un second mariage pouvait seul garantir à son propre avenir et à celui de ses enfants la sécurité désirable.

Au moment même ou ces vagues pensées naissaient dans son esprit, l'empereur Frédéric II, que la mort d'Yolande de Jérusalem venait de laisser libre, fit faire des démarches auprès de lui, pour solliciter la main de cette Élisabeth dont l'Allemagne entière se plaisait à vanter les vertus.

Mais la chère sœur du landgrave Louis était bien éloignée

de vouloir donner un remplaçant dans son cœur à ce prince bien-aimé, auquel si souvent, elle avait promis l'amour de toute sa vie. Ni les mérites d'un oncle justement vénéré, ni la voix de l'amitié, ni les éblouissements de l'ambition, ne purent la faire chanceler dans une résolution que le ciel avait inspirée et soutenue au milieu des plus cruelles vicissitudes.

« Sire, répondit-elle à Egbert, j'ai eu pour seigneur un « mari qui m'a bien tendrement aimée, qui a toujours été « mon loyal ami. J'ai eu part à ses honneurs, à sa puissance; « j'ai eu beaucoup de richesses, de bijoux et de joies de ce « monde; j'ai eu tout cela, mais j'ai toujours pensé, ce que « vous savez bien, que la joie du monde ne vaut rien. C'est « pourquoi je veux quitter le siècle, et payer à Dieu ce que « je lui dois, les dettes de mon âme. »

Cet ardent désir de satisfaire à la justice divine embrasait l'âme tendre et expansive d'Élisabeth, et guidait tour à tour ses pas vers les sanctuaires les plus fréquentés de la religieuse Germanie.

On la voyait ainsi laisser aux Dames-Blanches d'Erfurth, en mémoire de son rapide passage parmi elles, comme promesse de souvenir et de prière, le simple verre dans lequel elle avait coutume de boire. Ce modeste présent ne devait pas tarder à devenir une relique précieuse.

Quelques semaines plus tard, elle arrivait, sainte visiteuse, au château d'Andechs, source bénie où son antique famille avait pris naissance, et que la généreuse piété d'Henri d'Istrie, son parent, venait de transformer en une magnifique abbaye de bénédictins.

Plus complétement séparée de la terre, Élisabeth, plongée dans une solennelle admiration, se sentait, sur ce sommet

élancé des Alpes, en quelque sorte plus près du ciel. Avant de quitter cette douce retraite, son cœur voulut offrir à Dieu un gage de sa ferme volonté de lui appartenir tout entière. Elle déposa entre les mains des religieux la plus chère de ses reliques du passé : la robe qui la parait au jour solennel de son union avec le landgrave Louis.

Cependant les compagnons du prince de Thuringe n'avaient point oublié la promesse faite par eux, à son lit de mort, de rapporter en Thuringe ses dépouilles mortelles. Ils les enlevèrent donc d'Otrante, et, avec ce respect qu'inspire la foi religieuse et la fraternité d'armes, ils les conduisirent en grande pompe à travers toute l'Italie et l'Allemagne méridionale, jusqu'à Bamberg, où les reçut le prince-évêque.

Élisabeth, entourée de ses quatre petits enfants, attendait son cher époux à la porte de l'église. Bien que depuis longtemps elle eût offert son sacrifice à Dieu, bien que, dans toute la sincérité de son cœur, elle pût assurer que telle était sa confiance dans les joies du ciel que, connût-elle un mot qui eût la puissance de rappeler son époux à la vie, elle ne le prononcerait pas ; cependant, à l'aspect de ces restes chéris, une douleur insurmontable inonda son cœur. Tous les symptômes violents qui avaient rendu ses premiers regrets si effrayants se manifestèrent à la fois, et firent craindre pour sa vie.

Mais un seul mot, la pensée de la volonté divine, la calma soudain, et rendit à cette pauvre âme, brisée dans ses plus saintes affections, toute l'énergie du sacrifice.

Le landgrave avait demandé que son corps reposât dans l'abbaye de Reinhartsbrunn. Le lendemain donc, le pieux cortége se remit en marche, accompagné cette fois de la

veuve désolée et des pauvres petits orphelins, auxquels les nobles croisés avaient juré de faire rendre justice.

A Reinhartsbrunn, un autre cortége, venant d'Eisenach, le rejoignit; c'étaient la duchesse Sophie et ses deux fils, Henri et Conrad.

La haine et l'injustice ne sauraient affronter sans se troubler la présence de la mort. Devant ce cercueil où étaient si vite venues s'éteindre tant de vertus et tant de gloire, le cœur de Henri se sentit ému. Lorsque, après la cérémonie religieuse des funérailles, le sire de Varila lui demanda compte du dépôt que Dieu avait remis en ses mains en lui confiant la veuve et les orphelins de son frère, et lui enjoignit, avec cette force de langage, cette énergie de reproches qui n'appartiennent qu'aux âmes pleines de foi et d'amour divin, de réparer son injustice, le jeune prince ne sut retenir ses larmes.

Une réparation éclatante fut accordée à Élisabeth. La pieuse princesse n'en accepta que la plus petite part. Après avoir tendrement embrassé ses frères, et avoir protesté que, dans son cœur, il ne pouvait y avoir pour eux que la plus vive tendresse :

« Mais gardez, gardez, dit-elle, vos villes et vos trésors, gardez les honneurs et la puissance; gouvernez pour mon fils jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge d'homme. Je ne vous demande pour moi que la liberté de gagner le ciel. »

VI.

Tranquille et calme d'abord dans ce château de Wartbourg

où elle semblait n'avoir d'autre pensée que d'expier par des œuvres de charité et de pénitence le bonheur qu'elle avait goûté dans ses murs, Élisabeth vit bientôt se renouveler autour d'elle, parmi les seigneurs de la cour, les mêmes épreuves qui avaient signalé la période de sa première jeunesse. Le mépris ne se déguisait pas, et l'on allait jusqu'à pronononcer distinctement sur son passage les mots injurieux de *folle* et de *sotte*. Élisabeth souriait doucement.

« Le monde, disait-elle, n'appelle-t-il pas la croix une folie, et ne traite-t-il pas de sottise la divine pauvreté et la sainte abnégation? »

Cependant le pape Grégoire IX, juste appréciateur des vertus d'Élisabeth, lui avait écrit avec une paternelle tendresse, et, l'adjurant de persévérer dans la voie de la perfection, qu'elle avait choisie, il lui promettait sa bienveillante protection, et la recommandait personnellement aux soins et à la direction spirituelle de maître Conrad, prêtre de Marbourg et prédicateur célèbre. Sa Sainteté joignait à ce message une relique précieuse et vénérée. Déjà, au temps de son bonheur d'épouse, il lui avait envoyé le manteau du séraphique amant de la pauvreté ; cette fois, c'était une goutte de ce sang mystérieux qui s'était échappé des blessures divines de saint François, lorsqu'il avait été favorisé des stigmates glorieux de la passion de Notre Seigneur.

Cette lettre, ce don inestimable, inspirèrent un élan nouveau à ce cœur déjà si rempli de l'amour divin. Un sacrifice à accomplir devint un besoin pour sainte Élisabeth, et elle prit la résolution de rompre avec l'apparence même de toute idée mondaine, en s'engageant dans la pauvre milice

de Sainte-Claire. Maître Conrad mit obstacle à cette résolution. Élisabeth se soumit sans murmurer; mais en secret elle poursuivit un plan nouveau, et demanda à son frère Henri de lui désigner une retraite où elle pût vaquer en paix au soin de son salut.

Henri, fidèle au serment juré sur la tombe de son frère, avait toujours été depuis respectueux et affectionné pour elle : il agit en cette circonstance avec une généreuse magnificence, et lui donna en toute souveraineté la ville de Marbourg, en Hesse, avec dépendances.

Élisabeth s'y réfugia en toute hâte, y apportant l'abnégation d'une sainte et le cœur vraiment dévoué d'une bonne souveraine. Mais lorsque, au lieu de la pauvreté qu'elle voulait y trouver, elle y rencontra les honneurs attachés à sa puissance, elle comprit que le but de son depart de Wartbourg ne pourrait être rempli que par une de ces résolutions énergiques qui dressent soudain des barrières infranchissables entre le monde et une âme qui n'aspire plus qu'à Dieu.

Une fois encore, elle sollicita, aux pieds de maître Conrad, la faveur de l'habit religieux, et sur son refus persévérant, elle quitta Marbourg, et se retira dans une de ses dépendances, le joli village de Vehrda, sur la Lahn. Là, elle choisit une chaumière à demi ruinée et abandonnée, et y établit sa solitaire demeure.

Pendant ce temps, on bâtissait à Marbourg un magnifique monastère de franciscains; on élevait à côté un vaste hospice, et lorsque ces nouveaux bâtiments furent achevés, lorsque déjà les religieux, reçus dans leur saint asile, y firent entendre la voix de ces prières ardentes qui appellent sur la

terre les bénédictions du ciel, alors on vit s'élever, à l'ombre de ces murs bénis, une pauvre et chétive demeure, bâtie avec la boue et la terre, et que le plus pauvre vassal de Hesse et de Thuringe eût rougi d'habiter. C'était cependant le palais auguste où devait vivre désormais la descendante illustre de toute une race de princes et de rois.

Élisabeth vint l'habiter avec ses deux imitatrices, Gutta et Isentrude. Lorsqu'elle prit possession de son humble retraite, la sainte éprouva la plus ineffable consolation que son âme eût jamais ressentie.

En confiant ses enfants à des guides choisis avec une maternelle et sainte prudence, en les éloignant d'elle, sainte Élisabeth avait fait l'effort le plus généreux dont fût capable son cœur de mère. Après cette héroïque rupture avec la terre, les liens qui l'y attachaient s'étaient rompus, et elle était enfin arrivée à ce degré de perfection où, le sacrifice n'étant plus qu'une joie, l'âme cherche avec une incessante ardeur ce qu'elle peut offrir encore à son Dieu, sentant bien que, dans cette immolation continuelle, est le seul bonheur qui puisse consoler son exil.

Élisabeth avait fermé son cœur à toutes les joies de la terre; l'amour divin lui avait, en échange, révélé toutes les suaves délices de la charité et tout le mérite de l'obéissance.

Elle voulut rendre plus parfaite cette seconde vertu, en ajoutant aux obligations du *tiers ordre* de Saint-François, auquel elle avait été agrégée du vivant de son mari, les trois vœux de la vie religieuse. Maître Conrad consentit enfin à son désir, et, comme jusqu'à ce jour les *tierçaires* avaient toujours vécu dans les engagements du monde, on peut dire qu'elle fut ainsi la fondatrice des religieuses du tiers ordre de Saint-François.

Maître Conrad s'opposa néanmoins à ce qu'elle renonçât à ses biens et à ses revenus, lui faisant justement observer que, grâce à l'emploi qu'elle leur donnait, c'était le patrimoine des pauvres bien plus que le sien, et que ce serait pécher contre la charité que de le leur retirer. Élisabeth se soumit; mais elle se punit elle-même de cette obligation, en s'imposant une pauvreté personnelle plus rigoureuse encore. Si elle n'avait point la permission de mendier, elle pouvait s'abstenir du nécessaire ; elle le fit en toutes circonstances.

Elle avait adopté l'austère vêtement des clarisses : elle portait une robe de bure, raccommodée, comme celle des mendiantes, de morceaux de couleurs diverses, et marchait nu-pieds, quelle que fût la rigueur de la saison. C'est ainsi qu'elle allait chaque jour soigner et visiter ses pauvres, servir les malades de son hôpital; c'est ainsi qu'elle se montra plusieurs fois à Eisenach et à la Wartbourg; et, à ceux qui lui demandaient pourquoi elle avait adopté ce vêtement :

« Parce que je n'en connais pas de plus pauvre, » répondait-elle simplement.

Cependant le bruit de cette vie si humble et si extraordinaire se répandit par le monde et arriva jusqu'à la cour de Hongrie. Aussitôt le roi envoya des ambassadeurs en Thuringe pour se plaindre de l'état d'humiliation et de dénûment dans lequel on laissait vivre son auguste fille.

« Hélas! répondit le landgrave Henri, la duchesse Élisabeth est devenue folle. Sa pauvreté est toute volontaire, puisqu'elle a un revenu suffisant pour vivre avec l'éclat d'une reine. »

Les envoyés hongrois allèrent eux-mêmes à Marbourg pour s'assurer de la vérité de cette réponse. Ils supplièrent

la sainte de renoncer à la vie qu'elle avait adoptée, et de revenir avec eux à la cour de son père, où elle serait reçue avec tendresse et honneur; mais rien ne put ébranler sa généreuse abnégation.

VII.

Le ciel, fatigué de voir sa pieuse servante calomniée et méconnue, la releva tout à coup aux yeux du monde même. en lui communiquant le don des miracles, et la haine et l'envie furent obligées de faire silence en présence des nombreuses et éclatantes merveilles opérées publiquement par son entremise. Nous voudrions pouvoir montrer ici notre illustre sainte guérissant les malades, inspirant la foi aux cœurs endurcis, communiquant à tout ce qui l'entourait l'effusion de la grâce, par l'ardeur de sa prière; nous voudrions placer en regard son angélique défiance d'elle-même, les délicatesses exquises de son amour, les torrents de larmes versées sur ses fautes si légères; nous voudrions, enfin, tracer le tableau tout divin des consolations sensibles qui lui furent accordées par le divin Sauveur, des marques touchantes de protection et de bonté que lui accorda l'auguste Marie!... Mais les bornes de notre récit nous arrêtent, et d'ailleurs notre plume, pénétrée d'admiration et de respect, oserait-elle entreprendre une tâche aussi grande?...

La souveraine, la femme avait disparu pour ne laisser apparaître, en Élisabeth, que l'auréole resplendissante de la sainte. Était-elle autre chose qu'un ange cédé un instant à la terre par le ciel? Le peuple se le demandait, et ne trouvait dans

son cœur et dans son admiration qu'une réponse affirmative. Pour comprendre et partager cet enthousiasme, il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur un des événements de cette dernière période de sa vie.

Voici que, dans la magnifique plaine de Wehrda, accourent, de tous les points de l'horizon, des hôtes empressés. C'est une foule étrange, toute vêtue de haillons, toute marquée de ce sceau de réprobation pour le monde, qu'on appelle infirmités ou maladies. Ce sont des pauvres, des lépreux, des aveugles, des sourds, des boiteux, c'est toute cette milice de la souffrance, que Jésus-Christ a appelée les bienheureux.

Ils répondent à l'appel de leur bonne mère, de leur pieuse infirmière, et, autour d'eux, une foule émue et pénétrée, attend en silence un grand et saint spectacle. Rangés dans l'ordre parfait d'une armée en bataille, on procède à leur dénombrement. Ensuite Élisabeth s'avance dans leurs rangs, et donne à chacun une part égale des 5,000 florins qu'elle vient de recevoir de Wartbourg, et qu'elle a voulu ainsi distribuer en une seule fois, afin, dit-elle, « de faire en même temps beaucoup d'heureux ! »

C'est bien là cette sainte prodigalité que lui reprochait si souvent la cour, en affirmant qu'elle ne pouvait être jamais assez riche.

A peine la distribution est-elle achevée, que les bien portants se hâtent de s'en retourner vers leurs demeures ; mais les malades et les infirmes, en voyant que la nuit approche, se décident à camper jusqu'au lendemain dans la plaine. Élisabeth s'émeut à la pensée qu'ils pourront souffrir du froid et de la faim. Aussitôt elle les fait recueillir tous ; elle

place les uns dans tous les abris que peut donner l'hospice, d'autres sous les cloîtres de l'abbaye, d'autres encore sous le portique des églises, et, se tournant vers ses chères sœurs : « Ils sont plus malheureux que leurs frères; c'est justice qu'ils soient mieux traités. » Et, son ingénieuse charité créant en quelque sorte de nouvelles ressources, elle fait une distribution nouvelle.

Ensuite, et à l'exemple du divin Sauveur, elle ceint sa taille d'une toile blanche, et, une aiguière à la main, aidée par ses compagnes, elle va de l'un à l'autre, elle lave leurs plaies, elle les parfume et les panse. Ce n'est point encore assez pour son inépuisable sollicitude. Elle leur fait donner du pain et des aliments, voulant que les petits enfants reçoivent une part égale à celle des vieillards. Par son ordre encore, de grands feux sont allumés partout, afin, dit-elle, que, rassassiés, ils ne souffrent pas du froid. Jamais cette foule nombreuse n'avait été si royalement traitée. La reconnaissance éclate en chants d'allégresse; leurs clameurs joyeuses arrivent jusqu'à Élisabeth.

« Écoutez, écoutez, s'écrie-t-elle; entendez-vous comme ils se réjouissent? Oh! si l'on savait comme il faut peu de chose pour rendre les hommes heureux!... »

Et, toute joyeuse elle-même, elle s'élance pour jouir de leur bonheur, et le partager avec eux.

Une vie aussi largement remplie, bien qu'elle ne comptât que vingt-quatre ans, devait bientôt trouver sa récompense. Une joie ineffable prévint la jeune sainte que l'heure du ciel allait sonner. Elle sourit à ce doux espoir, et ne songea plus qu'à s'y préparer.

Maître Conrad étant alors malade, Élisabeth alla le visiter.

Elle lui parla de sa mort, le remercia avec une tendre reconnaissance de l'austère soumission qu'il lui avait imposée, de la fermeté avec laquelle il l'avait conduite dans les voies assurées de l'obéissance, et lui demanda l'aide de ses prières. En le quittant, elle fit une visite plus longue que de coutume à ses pauvres, et s'occupa de mettre en ordre son humble demeure, demandant que sa pauvre robe lui servît de linceul.

Trois jours après, elle s'alita, et, à la suite d'une courte maladie que signalèrent les plus ravissantes merveilles, elle s'en alla à Dieu, « *conviée enfin*, disait-elle, *aux noces de l'Agneau;* » et de petits oiseaux, d'un plumage éclatant et inconnu au pays, vinrent s'abattre en grand nombre sur le toit de sa maison; et le peuple entendit des chants d'une harmonie ineffable, qui célébraient la délivrance de la sainte : divin et mystérieux symbole de la joie qui éclata dans les célestes demeures, en y voyant entrer la chère sainte Élisabeth. Ces chants si doux, n'étaient-ils pas l'écho de l'*hosanna* éternel ?

VIII.

Si les vertus d'Élisabeth avaient obtenu sur la terre le don des miracles, son intervention dans le ciel devait être plus puissante encore. Les prodiges qui éclatèrent sur sa tombe, le témoignage éclatant que rendait à sa sainteté la fidèle Allemagne, se joignirent à la vénération personnelle que lui avait vouée le pape, pour hâter sa canonisation. Son beau-frère Conrad, arraché par la main de la Providence aux er-

reurs et aux fautes d'une vie toute criminelle, fut le plus ardent propagateur de ses vertus.

En l'inscrivant dans son martyrologe, l'Église donna une patronne vénérée aux *tierçaires* de Saint-François, et aux nombreuses communautés que le tiers ordre devait produire pour contribuer si efficacement à la sanctification du monde et à l'éducation de la jeunesse chrétienne.

DE L'INFLUENCE

DE LA FEMME A NOTRE ÉPOQUE,

NOTAMMENT AU SEIN DES CLASSES OUVRIÈRES.

DE L'INFLUENCE

DE LA FEMME A NOTRE ÉPOQUE,

NOTAMMENT AU SEIN DES CLASSES OUVRIÈRES [1].

I.

Nous avons montré successivement, dans la vie des femmes les plus illustres de la France et de l'Europe, le degré de perfection que peuvent atteindre la vertu et le talent dans un cœur de femme. Nous avons apporté à cette tâche tout le zèle et toute la conscience d'un esprit convaincu de l'importance de la mission de la femme dans les destinées du monde; et cependant nous croyons qu'il manque encore à notre pensée un complément nécessaire.

Cette influence de la femme, que nous avons prouvée par des faits historiques et incontestables, et qui ne peut s'exercer qu'au moyen d'actes publics et éclatants, est-elle la seule qui mérite l'attention et les respects du monde ; la seule qui exerce une action réelle et bienfaisante sur la marche de la société ?... Assurément telle n'a point été notre pensée; et

(1) Cet article étant le complément de l'Introduction des *Femmes illustres de la France*, nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter à cette Introduction pour juger et apprécier notre pensée sur l'influence de la femme.

si nous avons, en général, choisi nos modèles au faîte de la puissance, de la fortune et des honneurs, c'est parce que le titre même de notre ouvrage nous y forçait, la qualité d'illustres ne se pouvant appliquer qu'à des vertus et à des actes ayant obtenu le retentissement de l'histoire, l'auréole de la force et de la grandeur!

Mais, avec moins d'éclat, les vertus modestes et inconnues de l'épouse et de la mère au sein de la famille surpassent encore, dans notre pensée, ces vertus hors ligne que nous avons célébrées. Tandis que celles-ci ne sont que de rares exceptions, qui se présentent à nos regards plutôt comme un objet de vénération et de respect que comme un modèle pratique, les premières deviennent la source féconde où le présent puise une généreuse et riche semence dont l'avenir recueillera les fruits abondants.

Mais pour que ce précieux espoir se réalise, pour que la femme, créée par Dieu afin de servir d'intermédiaire à son amour en attirant les masses à lui, ne faillisse point à son devoir et à nos besoins, il faut, avant toutes choses, qu'elle comprenne ce devoir, qu'elle connaisse ces besoins, qu'elle ait la foi et la charité. Il lui faut donc une éducation chrétienne.

Ce n'est pas assez pour elle d'inspirer l'affection; il faut qu'elle commande le respect. Ce n'est pas assez pour elle d'assurer son influence; il faut encore que cette influence soit prudente, réfléchie, et sagement exercée. La conscience ne suffira pas à lui communiquer ce savoir et cette sagesse, si elle n'est dirigée elle-même par une lumière toute divine. Il faut donc à la femme le double appui de la prière fervente et de l'inspiration incessante de la foi; ou,

en d'autres termes, il faut, pour le bonheur du monde, que la femme soit pieuse.

L'instruction chrétienne, avec la piété qui en découle, est donc l'élément indispensable, la base essentielle de la véritable influence de la femme au sein de la famille et de la société. Puisée à d'autres sources, cette influence peut bien exister; mais, loin d'être salutaire et heureuse, elle devient fatale et destructive.

L'éducation, ainsi que nous l'avons déjà dit, est le point fondamental de la vie. Nous ajoutons : l'instruction, cette partie intégrante de l'éducation, qui semble, de prime abord, réservée à certaines classes de la société, est nécessaire à toutes, non pas dans le même sens absolu et au même degré, mais dans une proportion relative, réservant au petit nombre, c'est-à-dire aux intelligences d'élite, les hauteurs de la science ; à un nombre plus grand, des connaissances variées et générales; et enfin aux masses, des notions purement élémentaires, mais en même temps justes, exactes et clairement démontrées.

Cette vérité a été généralement reconnue et appréciée, en France surtout, où nous voyons, depuis bien des années, le gouvernement se préoccuper de ce besoin de notre époque, et faire tous ses efforts pour répandre dans toutes les classes, le bienfait de l'instruction.

Mais ces tentatives ont-elles été couronnées de succès, et a-t-on vu se réaliser toutes les espérances que l'on avait conçues? N'arrive-t-il pas trop souvent que, loin de modifier les mœurs du peuple, les quelques mois d'école qui ont précédé l'apprentissage ne servent qu'à démontrer clairement qu'il est certaines professions dont les habitudes sem-

blent s'harmoniser difficilement avec la culture de l'esprit? L'homme de peine, tel, par exemple, que le charpentier ou le maçon, endurcit trop son corps à la fatigue pour que sa nature ne s'en ressente pas; elle doit devenir, bien que douée de bonté et de droiture, âpre et rude comme sa main calleuse, comme son visage hâlé par le soleil. S'il a acquis quelques notions élémentaires, il les oublie bien vite, et, s'en souvînt-il, d'ailleurs, il en tirerait peu de profit. La même main qui a manié toute la journée la truelle ou la hache s'assujettira-t-elle à ranger chaque soir des chiffres sur son livre de compte, et n'arrivera-t-il pas qu'après un temps donné, voulût-il le faire, il n'en serait plus capable?

La femme, au contraire, à de rares exceptions près, a une vie plus calme; et au milieu de ses occupations, quelque nombreuses qu'elles soient, elle peut dérober chaque jour quelques instants pour utiliser les connaissances données à son enfance. Elle se rendra compte à elle-même de ses ressources et de ses besoins; elle introduira de l'ordre dans son petit ménage; et avec l'ordre, on le sait, naît, sinon la prospérité, du moins une honnête aisance. Elle saisira au passage ces occasions assez fréquentes dans la vie de l'ouvrier, de se créer une modeste position, occasions dont la plupart ne peuvent profiter, parce que, ainsi qu'ils le disent dans leur naïve simplicité, ne sachant ni lire ni écrire, ils craignent d'être trompés. Cette crainte, si souvent juste, ne les arrêterait plus, si le soir, en réchauffant leurs membres fatigués au foyer bien entretenu de la famille, ils voyaient leur active ménagère enregistrer sous leur dictée les engagements pris, les promesses faites ou reçues. Ils ne se tromperaient plus dans leurs calculs, lorsqu'une plume fidèle établirait le tra-

vail exécuté, les à-compte reçus et les sommes dues encore. Le premier résultat de ce contrôle naturel et facile ne serait-il pas assurément de détruire cette funeste défiance, qui irrite le peuple et le tient si fatalement en garde contre des améliorations réelles, pendant que son esprit inquiet se laisse prendre à l'exposé enchanteur des plus séduisantes utopies, et devient plus accessible aux mauvaises et ruineuses doctrines?

La femme est le lien nécessaire du monde social, parcequ'elle est comme la pierre angulaire de la famille. Toutes ses affections, toute sa puissance, toutes ses facultés se résument dans l'amour maternel. Tous ses instincts les plus intimes la portent vers ce sentiment; elle y est irrésistiblement entraînée. Toujours elle sera ou la mère de famille, ou la mère des pauvres, ou encore une victime qui s'immole pour le bonheur de ses frères, unie qu'elle est au céleste époux des âmes par une sainte et sublime vocation.

Ces diverses considérations sont si pleines de vérité, que partout où l'on arrache la femme à ses grandes et saintes fonctions, pour n'en faire qu'une esclave, la civilisation s'en va, l'humanité s'avilit et se dégrade, et l'espèce humaine se détériore. Tous les nobles sentiments désertent le cœur; l'envie, la jalousie et la haine succèdent aux joies et aux douceurs du foyer domestique, et les membres de la famille, séparés par un froid et mortel égoïsme, offrent au monde un spectacle lamentable.

Quand l'homme repousse la salutaire influence de la femme, l'espèce humaine, comme ces arbustes rabougris jetés çà et là au milieu des immenses ondulations des steppes, devient rude et sauvage. L'intelligence et la raison ne suffisent

pas au développement de l'humanité : il lui faut encore la rosée bienfaisante qui fertilise, embellit et fortifie cette riche nature. Or la femme seule possède et répand sur l'esprit et sur le cœur de l'homme les trésors de foi, d'espérance et d'amour qui le nourrissent et le développent bien plus que ne sauraient le faire les faibles ressources de son intelligence livrée à elle-même.

Personnifiée dans l'homme, l'intelligence représente la science humaine. Le dévouement, personnifié dans la femme, représente la foi, c'est-à-dire l'action divine avec toutes ses graves, ses saintes et douces croyances. Qu'est-ce donc que l'intelligence comparée à la foi? Qu'est-ce que la puissance de l'esprit comparée à celle du cœur? Que l'humanité n'ait plus d'autre guide que l'intelligence, et vous la verrez bientôt se laisser entraîner au courant de toutes les erreurs, de toutes les misères, de toutes les faiblesses et de toutes les pauvretés enfantées par l'ignorance et l'orgueil. Dirigée par le cœur, elle abdique sa fragile et trompeuse raison, elle se confie en Dieu, se met en ses mains et vit dans les ineffables inspirations du ciel, au lieu de ramper péniblement sur la terre. La charité seule peut opérer ces miracles.

A l'homme est échu en partage tout ce qui est du domaine de l'intelligence ; mais la femme a reçu un cœur qui est le centre de toutes les affections, et comme le point de départ de tous les genres de dévouement. Étroitement unies, ces deux puissances se prêtent un mutuel appui. Le cœur éclaire et échauffe l'intelligence de ses vives croyances ; et l'intelligence, se laissant conduire et diriger par ce cœur chrétien, marche à la lueur du divin flambeau de la foi, dans une voie où elle est assurée de ne pas s'égarer.

Cette différence entre les aptitudes de l'homme et de la femme ne fait-elle pas regretter que, jusqu'à cette heure, on ne se soit occupé, dans la question de l'enseignement public et élémentaire, que du développement intellectuel de l'homme, et que l'on ait presque entièrement négligé d'imprimer une sage direction à l'intelligence et au sens moral de la femme?

Cette préférence, juste en ce qui concerne les degrés supérieurs de l'enseignement, domaine presque exclusif de l'homme, devient fausse et erronée pour les classes inférieures de la société.

Là, c'est à la femme que devrait appartenir la supériorité intellectuelle. C'est elle qui guide et éclaire l'intérieur; c'est elle qui modère les passions de son époux, surexcitées par l'âpreté de ses mœurs, par la tâche lourde et fastidieuse qui est le partage de sa vie; c'est elle encore qui s'occupe de l'éducation première des enfants; c'est elle aussi qui, trop souvent, possède seule les sentiments sincères d'une foi pratique. On devrait donc l'initier, elle surtout, à ces connaissances usuelles, nécessaires à la sage conduite des affaires et de l'économie domestique. Par là, elle apprendrait à bien régler l'emploi de son temps, les dépenses de sa maison, dont elle assurerait l'avenir, en les calculant avec prudence et en les réglant snr les ressources du présent. Elle acquerrait ainsi toute l'influence qu'il lui appartient d'exercer; elle serait l'âme et la vie du foyer domestique, comme l'homme en est la force et le soutien. Il en résulterait une sorte de domination intellectuelle, comme il y a déjà prépondérance morale. L'une prêterait à l'autre sa puissance, et telle nature inhabile à apprécier la seconde s'inclinerait devant les effets et

les résultats plus palpables et plus évidents de la première. D'autre part, cette instruction élémentaire donnée à la jeune fille, au milieu de tous les enseignements de la religion, la grandira à ses propres yeux ; avec la conviction de son utilité réelle dans la famille, la femme y puisera la conscience de sa force, et par suite celle de ses devoirs. Elle obtiendra ainsi sur l'esprit de son mari un empire qu'il lui sera facile d'utiliser au profit de la religion et de l'avenir de la famille.

Ses fils, en trouvant en elle, avec plus de tendresse, plus de savoir, auront dans ses lumières une confiance illimitée, et, en lui reconnaissant une supériorité marquée, ils n'oseront plus rejeter avec dédain ses conseils et ses prières. Elle sera maîtresse et souveraine dans son modeste intérieur, et ainsi placée sur un humble piédestal, elle s'entourera de ce prestige, et acquerra cette force intime que nous appellerons lien de famille, et qui manque à la société actuelle.

La femme, née pour le sacrifice et l'obéissance, tout en remplissant strictement cette double obligation, peut et doit dominer dans l'ordre moral. Aucune des ressources qui peuvent l'amener à cette influence active et salutaire ne doivent être négligées. C'est ce qui nous a portée à insister sur les pensées qui précèdent, et à développer les moyens d'atteindre le but que nous venons d'indiquer.

Une instruction élémentaire sagement appropriée à la position et aux besoins des classes populaires, puisée toujours à des sources pures et chrétiennes, et dont le bienfait embrasserait toutes les communes de France dans une organisation uniforme et régulière, voilà ce que, grâce au concours et au zèle des frères de la doctrine chrétienne, on est

en voie de réaliser pour les jeunes garçons; voilà aussi ce qu'il serait à désirer que l'on fît simultanément, sinon de préférence, pour les filles.

Déjà cette nécessité a été proclamée par des voix graves et pleines d'autorité; déjà elle a été comprise par l'inépuisable sollicitude de saintes âmes vouées exclusivement à l'amour de Dieu et au service de l'humanité; et nous avons vu les communautés les plus recommandables par le zèle avec lequel elles se consacrent à l'éducation des classes les plus élevées de la société, ouvrir, à côté de leurs brillants pensionnats, de modestes salles d'étude destinées aux jeunes filles moins favorisées du côté de la fortune.

Chaque ville possède de ces écoles gratuites, où la jeune chrétienne vient puiser dans son enfance les vertus et la force pour son âge mûr, la résignation et la bonté pour sa vieillesse.

L'initiative a donc été prise, l'exemple a été donné, la voie est ouverte... C'est beaucoup; mais ce n'est pas assez. Des efforts partiels agissent sur des fractions trop minimes; il faut de l'unité dans les mesures, et il faut en généraliser l'application pour opérer sur les masses; car, les masses étant partout, l'action qui doit les diriger et les entraîner doit être universelle.

Eh! mon Dieu! au sein de la charité chrétienne, ne serait-il pas facile de trouver autant de dévouements qu'il y a de communes en France? et ces maisons religieuses, qui envoient de saintes propagatrices de la foi et de la civilisation chrétiennes jusque sur les rivages inhospitaliers de l'Océanie et de l'Afrique, ne fourniraient-elles pas avec une pieuse joie une institutrice à chaque village?...

Pourquoi ne ferait-on pas dans tous les départements ce

qui se pratique déjà dans la Loire, la Haute-Loire, le Cantal et le Puy-de-Dôme? Là, il n'est pas un hameau qui n'ait une pieuse fille vouée à l'instruction chrétienne et littéraire du premier âge. Peu de communes sont privées d'institutrices, et un grand nombre possèdent de ferventes communautés où les jeunes filles se forment sans peine et à peu de frais aux détails les plus minutieux de la vie de famille.

Que voyons-nous, au contraire, dans ces villes et ces campagnes, si nombreuses en France, où la religion semble exclue de la famille, où l'instruction en est rejetée, soit par l'ignorance, soit par un sentiment de matérialisme qui pousse le peuple à utiliser au profit de son bien-être les faibles travaux de l'enfance avant l'heure du développement et de la force, l'assimilant ainsi à une machine productive dont il faut se hâter de tirer le plus possible?... Que voyons-nous parmi ces populations manufacturières dont les ateliers, centres de corruption et d'étiolement, reçoivent sans cesse une jeune population pleine de force et d'ardeur, et rejettent bientôt à la société épouvantée des êtres rachitiques dont le front sillonné de rides, les joues hâves et creuses, accusent le désordre de nos habitudes et l'insuffisance de nos lois? Ce sont des vieillards de vingt ans! et c'est toujours au sein de ces générations décrépites que le vice, les hôpitaux et la tombe vont sans cesse recruter leurs innombrables victimes. C'est dans ces immenses foyers d'ignorance et d'immoralité que l'enfance prélude à ce fatal avenir par l'abandon et l'absence de toute sollicitude de la part des parents, entièrement absorbés par la préoccupation des intérêts matériels.

Au seuil des maisons, dans les rues infectes et boueuses, de pauvres enfants, déchus déjà de la beauté et de l'innocence

angélique qui devrait être leur partage, se traînent dans la fange, sans guide et loin de toute surveillance. Élevée comme eux, la mère ne s'en inquiète pas; et, dans sa coupable indifférence, elle ose se vanter de se débarrasser ainsi de l'entrave qu'apporterait à ses travaux ou à ses plaisirs la présence de ses enfants. Jusqu'à l'heure où la famille peut utiliser son travail, la même négligence livre à lui-même cet enfant, et dans cette fatale liberté, son cœur et son intelligence puisent le principe de tous les vices de la vie, dont le plus funeste n'est pas assurément cette habitude d'oisiveté et de farouche humeur qu'on aperçoit tout d'abord.

Quelle différence entre cette conduite de la mère et celle qu'auraient révélée à son cœur les lumières d'une éducation chrétienne! Entrons, en effet, au foyer d'une famille vertueuse : nous y trouvons l'enfant entouré de toute la sollicitude maternelle; il est chaudement vêtu, propre, gai et heureux. L'œil de sa mère ne le perd pas un instant de vue; elle arrête la parole grossière qui éclot sur ses lèvres; elle le réprimande à propos, et le caresse avec amour. Et ces leçons et ces caresses développent simultanément son intelligence et son cœur. Elle l'habitue de bonne heure à l'ordre et au travail, en exigeant de lui de ces petits services qui, sans le fatiguer, exercent ses forces, et l'accoutument à fuir et à détester l'oisiveté. Sait-elle lire : elle trouve, au milieu de ses occupations, le loisir si doux de lui donner ses premières leçons, préparant ainsi l'œuvre de l'école. Si elle ignore elle-même ces premiers éléments de l'instruction, toujours sait-elle prier, et elle n'a garde de méconnaître sa plus sainte mission : elle jette dans ce jeune esprit les premières semences de la foi et de l'amour divin, elle dépose

dans son cœur et sur ses lèvres le germe précieux de nos croyances, et lui enseigne à prier avec elle. Dans le souvenir de cet élan naïf vers Dieu, l'homme puisera assurément la force et les vertus de son avenir.

C'est avec ces soins attentifs que la femme chrétienne attend l'heure du développement physique et intellectuel de son enfant, en préservant son innocence de tout contact avec le mal. A peine a-t-il atteint sa sixième année, que les portes de l'école doivent s'ouvrir devant lui. La mère permet alors à une influence étrangère de se mêler à la sienne; mais elle n'abdique pour cela ni ses droits ni son autorité. Elle veille à ce que l'enfant ne contracte point de liaisons dangereuses; elle exige un retour prompt et exact à la maison paternelle, et surveille surtout l'emploi du temps après l'école.

Est-il un tableau plus enchanteur que celui de ces intérieurs calmes et bénis, où l'on voit les parents, après une rude journée de labeur, se presser le soir autour de leur enfant chéri, lui demandant le résumé naïf de la leçon du jour, et puisant eux-mêmes dans ses simples souvenirs un enseignement utile? Mais pourquoi ce tableau, au lieu d'offrir une consolante généralité, n'est-il qu'une rare exception?

Cette action incessante de la mère sur les premiers pas de ses enfants peut aisément s'exercer dans les campagnes, où il est généralement admis que les femmes conduisent avec elles leurs enfants sur le lieu même de leurs travaux. Mais ce n'est, nous dira-t-on peut-être, qu'une brillante utopie pour celles qui habitent les villes? Cette difficulté est plus spécieuse que vraie; c'est un problème déjà résolu. Nous savons, en effet, que beaucoup de femmes, appelées au dehors de leurs maisons par leurs travaux journaliers, ne peuvent s'occuper

elles-mêmes de leurs enfants; aussi la charité chétienne leur offre-t-elle, comme une première ressource, les crèches d'abord, puis les salles d'asile. Les mères de famille trouvent donc de puissants auxiliaires dans ces admirables institutions qu'un déplorable préjugé n'a, jusqu'à ce jour, présentées aux travailleurs que comme un pis-aller auquel trop souvent ils préfèrent un dangereux abandon, ou une sorte de vagabondage désolant dans ses résultats?

La salle d'asile est cependant l'exécution pratique d'une admirable pensée de moralisation populaire. Les soins les plus affectueux et les plus maternels y sont donnés à l'enfance, et son principe même n'a rien d'humiliant pour la famille qu'elle remplace; ce n'est point une aumône qu'elle lui impose, c'est un bienfait qu'elle lui offre et dont elle accepte le salaire. Vainement des mères appartenant à une classe supérieure ont-elles voulu vaincre par l'exemple l'éloignement du peuple, en envoyant à l'asile leurs propres enfants : l'ignorance et un faux amour-propre les repoussent toujours.

Cependant, pour la famille où la présence permanente de la mère ne fait pas du foyer domestique la préparation accessoire à l'enseignement de l'école, la salle d'asile est le seul abri de l'innocence et des facultés de l'enfance. C'est en quelque sorte le portique de ce sanctuaire où les générations devront tour à tour venir puiser les éléments de leur prospérité.

Quels fruits de bénédiction produiraient de semblables institutions dans toutes nos provinces! Quel avenir prépareraient à la société les vertus et l'instruction qu'elles communiqueraient à leurs élèves encore belles d'innocence et de simplicité! Que de trésors d'honneur et de joie recueilleraient toutes les familles dans les douces et saintes influences

d'une institution vraiment chrétienne, si ces jeunes cœurs, dociles aux conseils puisés dans ces écoles, ne désertaient jamais les voies de sagesse dans lesquelles on leur avait appris à marcher ! Quels élèves formeraient à leur tour ces jeunes filles devenues épouses et mères !

L'amour divin est le grand livre dans lequel seul une âme toute dévouée à Dieu, et détachée des sollicitudes de la terre, sait lire et puiser la connaissance de tous les devoirs, de toutes les obligations. Elle s'élève ainsi au difficile apostolat de l'éducation. C'est là ce qui assure à l'Église le privilége de l'instruction, et ce qui, dans notre pensée, subordonne l'avenir de la société, à la généralisation de l'éducation chrétienne des jeunes filles.

II.

Et, si l'on s'étonne de rencontrer les lignes qui précèdent dans un livre destiné à un monde que l'on croit, mais à tort, entièrement étranger à ces préoccupations de haute économie sociale, nous répondrons que nous croyons que nulle autre place ne leur peut mieux convenir, parce que c'est aux femmes nées au sein de l'opulence et entourées, dès leur plus tendre jeunesse, du prestige de la puissance, qu'il appartient surtout de concourir à réaliser le but que nous avons montré.

D'ailleurs, en se souvenant qu'elles sont chrétiennes, ne doivent-elles pas reconnaître qu'il y a entre toutes les femmes, non-seulement solidarité de principe et de bonheur, mais encore égalité devant le devoir? et dans ces lois instinctives

et naturelles, dont la lettre s'éloigne de leurs mœurs et de leurs habitudes, n'y a-t-il pas un sens général, un principe commun qu'elles peuvent s'approprier, et qui leur révélera peut-être quelque leçon salutaire.

Lorsque l'Église parle à la femme, elle ne s'adresse pas à l'une plutôt qu'à l'autre ; elle s'adresse à toutes. Pour toutes, sa morale est la même ; l'application seule se modifie selon les besoins de chacune. Aussi est-ce pour toutes que je répète ici les éloquentes paroles qu'un pieux écrivain leur adressait naguère :

« A vous, dit-il, à vous, que Dieu a régénérées, sont imposés de grands devoirs. La femme sait-elle bien qu'elle est établie dans la famille pour être le salut ou la ruine de plusieurs générations ? Sait-elle bien que c'est sur ses genoux que se prépare l'avenir du monde ? Sait-elle bien qu'aux jours mauvais où nous sommes, le christianisme ne peut rentrer que par elle au foyer domestique, s'y maintenir, y régner ? Si elle le sait, qu'elle ne l'oublie pas ; si elle l'ignore, qu'elle l'apprenne donc aujourd'hui. A elle, à ses enfants, à la famille, à la société tout entière, cette science est plus nécessaire que jamais.

« Loin, bien loin d'elle les théories extravagantes et perfides qui tendent à la tirer de la place si belle que le christianisme lui a faite, en lui donnant des goûts et des habitudes dont la première conséquence est l'oubli de ses véritables devoirs, et la seconde, le renversement de ces barrières sacrées, protectrices de sa vertu et gardiennes de sa gloire ! Que plutôt elle redouble de courage pour devenir ce qu'elle doit être, ce que veut qu'elle soit le Dieu qui l'a créée : *l'aide et la compagne de l'homme.* »

Et pour atteindre ce but, l'auteur propose le seul moyen possible : c'est de copier fidèlement le portrait de la femme et de la mère, tracé, il y a plus de trois mille ans, par le Sage, et qui néanmoins est toujours vrai, toujours fidèle, parce qu'il émane de l'éternelle vérité. C'est le portrait de la femme forte, révélé par le Saint-Esprit lui-même. Écoutez l'Écriture sainte :

« Qui trouvera une femme forte? Son prix est bien au delà de celui des perles. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de richesses. Elle lui rendra le bien et non le mal, tous les jours de sa vie. Elle a cherché la laine et le lin, et elle les a travaillés avec des mains sages et ingénieuses. Elle est devenue comme le vaisseau du marchand, qui apporte son pain des extrémités du monde. Elle se lève avant l'aurore ; elle a partagé les vivres à ses domestiques et la nourriture à ses servantes. Elle a considéré un champ et elle l'a acheté ; elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle a goûté et elle a vu que son trafic est bon; sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté ses mains à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre ; elle ne craindra point pour sa maison ni le froid ni la neige, parce que ses domestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait des couvertures précieuses; elle se revêt de lin et de pourpre. Son mari sera considéré avec respect dans l'assemblée des juges, lorsqu'il sera assis avec les sénateurs de la terre. Elle a fait une étoffe et elle l'a vendue ; elle a livré une ceinture aux Chananéens. La force et la beauté forment son vêtement, et le sourire sera sur ses lèvres au dernier de ses jours. La sagesse

a parlé par sa bouche, et la loi de la clémence est écrite sur sa langue. Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. Ses enfants se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse ; son mari lui-même a fait son éloge. Elle n'a point mis sa gloire dans les qualités extérieures : la grâce est trompeuse et la beauté est vaine. La femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Vous tous qui connaissez une telle femme, rendez-lui les hommages qu'elle mérite, et que ses œuvres la louent dans les assemblées des juges ! »

Quelle parole, quels enseignements ! Et lorsque l'Esprit saint lui-même dit à la femme d'*ouvrir sa main à l'indigent, d'étendre son bras vers le pauvre,* ne lui indique-t-il pas les souffrances de l'âme avant celles du corps ? Qu'elle ne croie donc pas avoir rempli sa tâche, tant qu'elle n'aura pas soulagé les misères de l'esprit, tant qu'elle n'aura pas pansé et guéri le chancre hideux qui ronge la famille.

Ainsi, puisque personne mieux que ces femmes d'élite ne peut travailler efficacement à donner aux mères de famille l'influence qu'elles doivent exercer dans le long et douloureux travail d'une régénération morale que désirent tous les cœurs, que demandent toutes les voix ; qu'elles sachent, elles qui apprécient par elles-mêmes la puissance de la femme dans la famille, qui en comprennent l'utilité, qu'elles sachent donc se faire les apôtres éloquents de ces salutaires doctrines, et travailler avec une ardeur persévérante à étendre ce bienfait à toutes les classes de la société.

Nous voudrions les voir, pénétrées de cette pensée féconde, réaliser, au sein de notre belle France, ce que plusieurs femmes de cœur et de haute intelligence, ont déjà commencé

en faveur des jeunes filles pauvres et ignorantes dont l'existence s'écoule calme et silencieuse au fond des provinces les plus reculées : *ériger en une œuvre de charité la création de nouvelles écoles dans toutes les communes qui en sont encore privées.*

Les heureux résultats que ne tarderait pas à produire leur généreuse initiative attireraient l'attention de l'autorité, et nous verrions bientôt des œuvres privées et locales grandir, se généraliser et s'affermir à l'ombre bienfaisante et tutélaire de la religion et de l'État.

Dès lors le but serait atteint : avec l'influence de la femme se répandraient aussi le respect et l'attachement à la religion, l'amour de la famille et la soumission aux lois.

Alors on verrait disparaître et s'évanouir en un instant ces funestes et détestables doctrines subversives de tout ordre, et que l'on est depuis longtemps convenu de considérer comme la cause première de ces violentes tempêtes qui ébranlent parfois le monde social, et semblent le menacer d'un dernier et inévitable cataclysme. Ce serait assurer à jamais le triomphe de la vérité sur le mensonge, de l'ordre sur l'anarchie ; et nous verrions bientôt éclore et se développer au milieu de nous tous les éléments de force, de grandeur et de prospérité les plus propres à fixer sur le front d'un grand peuple l'auréole de la puissance, du bonheur et de la gloire, en même temps qu'ils assurent la durée de ses institutions nationales.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Fille de Jean-Galéaz Visconti, duc de Milan, Valentine épousa Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V et frère de l'infortuné Charles VI. Sa douce piété, sa tendre affection lui acquirent une grande influence sur l'esprit du roi, dont seule elle parvenait à dominer les crises furieuses. La mort de son mari, assassiné rue Barbette par les serviteurs du duc de Bourgogne, la plongea dans une vive douleur, et la conduisit toute jeune au tombeau.

Née en 1347, morte en 1380. — Sainte Catherine de Sienne, justement illustre dans les annales de l'Église, mérita l'admiration de la chrétienté par le rôle actif qu'elle joua dans les événements de son époque. Plusieurs fois choisie comme ambassadrice par la république de Florence et par le saint-père, elle assista à la naissance du grand schisme de l'Église, et se signala par son zèle ardent pour la cause de la vérité.

Appartenant à la même famille que Valentine de Milan, Orsina naquit de l'illustre race des Visconti. Mariée très jeune à Guido Torelli, elle fut une tendre et fidèle épouse. Son mariage donna au duché de Milan un vaillant allié, et elle-même, digne de la bravoure de son époux, sut au jour du danger défendre et sauver ses États d'une menaçante agression.

De l'illustre famille des Torelli, Hippolyte épousa, sous les auspices du pape Léon X, le célèbre Baldassar Castiglione. Heureuse épouse et heureuse mère, elle fut enlevée à la fleur de l'âge à sa famille et aux lettres, qu'elle aimait, et qu'elle cultivait avec le plus brillant succès.

De la même famille que la précédente, elle s'est illustrée par son zèle et sa rare aptitude à fonder des maisons religieuses.

Modèle de toutes les vertus, Françoise de Bretagne fut en même

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.